

Gene

Wolfe

L'épée du licteur

Le livre du Nouveau Soleil, III



folio
SF

GENE WOLFE

L'ÉPÉE DU LICTEUR

Troisième partie du Livre du Nouveau Soleil

Roman traduit de l'américain
par WILLIAM DESMOND

Traductions harmonisées
par PATRICK MARCEL



DENOEL
Collection LUNES D'ENCRE
Sous la direction de Gilles Dumay

Titre original :

The Sword of the the Lictor

© Gene Wolfe, 1981

pour la présente traduction française.

© Éditions Denoël, 2006

ISBN : 2-207-25634-0

*Au loin disparaissent les amoncellements de têtes humaines.
Je m'efface au point de passer inaperçu, maintenant.
Mais dans les livres affectueux et dans les jeux d'enfants,
D'entre les morts je me lèverai pour dire : le soleil !*

Osip Mandelstam

Le maître de la maison des chaînes

« L'odeur était dans mes cheveux, Sévérin, dit Dorcas. C'est pourquoi je suis restée sous la cascade de la salle aux pierres brûlantes... j'ignore si le côté des hommes est disposé de la même manière. Et à chaque fois que j'en sortais, je les entendais parler de nous. Elles t'appelaient le boucher noir, et te donnaient aussi d'autres noms que je refuse de répéter.

— Il n'y a rien là que de bien normal, répondis-je. Tu étais la première étrangère, peut-être, à venir fréquenter cet endroit depuis un mois ; il fallait bien s'attendre que l'on parle de toi, et que les rares femmes qui savaient qui tu es en tirent vanité, enjolivant au besoin leur savoir de quelque conte. Quant à moi, j'y suis habitué, et tu ne peux pas ne pas avoir entendu déjà plusieurs fois ce genre d'expressions, sur la route qui nous a menés ici ; j'en ai moi-même relevé.

— C'est vrai », admit-elle, avant d'aller s'asseoir sur le rebord de la fenêtre. En dessous s'étendait la ville, et les lampes des boutiques pressées les unes contre les autres commençaient à remplir la vallée de l'Acis de leur rayonnement doré, pâle comme les pétales des jonquilles ; cependant, elle ne semblait pas le remarquer.

« Tu comprends maintenant pourquoi les règles de notre guilde nous interdisent de prendre femme – même si, comme je te l'ai déjà dit à plusieurs reprises, je suis prêt à les transgresser pour toi, quand tu voudras.

— Tu veux dire qu'il vaudrait mieux pour moi vivre ailleurs, et ne venir te voir qu'une ou deux fois par semaine, ou bien attendre ta visite...

— Tel est l'usage courant, en effet. Et les femmes qui ont parlé de nous aujourd'hui finiront bien par comprendre, à un moment ou à un autre, qu'elles risquent de se retrouver un jour à ma merci... elles, ou leurs fils, ou leurs maris.

— Comment ne vois-tu pas que là n'est pas la question ? Le fait est que...» Dorcas n'acheva pas sa phrase, puis comme le silence se prolongeait, elle se leva et commença d'arpenter la pièce, en se tenant les bras serrés contre le corps. C'était la première fois que je lui voyais adopter une telle attitude, et je me sentis troublé.

« Quel est donc ce fait ? demandai-je.

— Que ces... façons de parler n'étaient pas vraies, alors. Et qu'elles le sont maintenant.

— J'ai pratiqué mon art chaque fois que l'occasion s'est présentée. J'ai loué mes services à toutes les cours de justice qui en ont bien voulu, dans les villes comme dans les campagnes. Tu m'as plusieurs fois regardé depuis une fenêtre, car tu crains de te tenir au milieu de la foule... ce dont je ne saurais te blâmer.

— En réalité, je ne regardais pas.

— Je suis sûr de t'avoir aperçue.

— Mais à l'instant où tu procédais, je détournais la tête. Tu es très concentré sur ce que tu fais, en ces moments-là, et tu ne pouvais pas remarquer que je rentrais ou que je me cachais les yeux. Par contre, je regardais quand tu sautais sur l'échafaud, et je t'adressais un petit signe de la main ; tu avais si fière allure quand tu te tenais là, debout, aussi droit que ton épée... Je te trouvais beau. Honnête, aussi. Je me souviens qu'une fois il y avait un officiel quelconque avec toi sur l'échafaud, en plus du condamné et d'un hiéromonaque ; mais des quatre, seul ton visage était honnête.

— Impossible que tu l'aies vu ; je portais certainement mon masque.

— Sévérían... Je n'avais pas besoin de le voir ; je sais de quoi tu as l'air.

— N'ai-je plus le même air, aujourd'hui ?

— Si, admit-elle de mauvaise grâce. Mais j'ai été voir là-bas en dessous, depuis. J'ai vu tous ces gens, enchaînés dans les tunnels. C'est au-dessus d'eux que nous dormirons cette nuit, dans notre lit bien confortable, toi et moi. Combien as-tu dit qu'il s'en trouvait, quand nous sommes descendus ?

— Environ seize cents. T'imagines-tu de bonne foi qu'il suffirait que je ne fusse pas là pour les garder, pour que ces seize cents prisonniers retrouvent la liberté ? Tu sais très bien qu'ils étaient déjà sur place, lorsque j'ai pris ma charge. »

Dorcas évitait de me regarder. « On dirait une gigantesque fosse commune », dit-elle. Je voyais trembler ses épaules.

« Pourquoi pas ? Après tout, l'archonte pourrait les libérer ; mais qui pourrait rendre la vie à ceux qu'ils ont tués ? Tu n'as jamais perdu personne, n'est-ce pas ? »

Elle ne répliqua pas.

« Va donc demander aux veuves, aux mères et aux sœurs de ceux que nos prisonniers ont laissés se putréfier sans sépulture dans les Hauts Pays, si elles pensent qu'Abdiesus devrait les relâcher...

— Seulement à moi-même », répondit finalement Dorcas ; puis elle souffla la chandelle.

Thrax se présente comme une lame tordue, plantée au cœur de la montagne. La ville s'étend le long d'un défilé étroit, épousant le cours de l'Acis pour aller mourir contre les remparts de la Citadelle ; le château de l'Aiguille, la harena, le panthéon et les autres immeubles publics occupent la seule étendue plate de la vallée, qui se trouve entre le château et le mur (appelé le Capulus) ; ce mur ferme la section inférieure de la vallée, qui est aussi la plus étroite. Les bâtiments et les maisons privées s'étagent de chaque côté, accrochés sur les pentes ; un bon nombre sont d'ailleurs tout ou partie creusés directement dans le rocher – particularité qui a valu à Thrax son surnom : la ville des pièces sans fenêtres.

Elle doit sa prospérité à sa position géographique, car elle est située à l'endroit où l'Acis devient navigable. C'est en effet à Thrax que toutes les marchandises qui transitent vers le Nord

(dont un grand nombre a déjà parcouru les neuf dixièmes de la longueur du Gyll, avant de s'enfoncer dans l'embouchure de son affluent plus petit, qui pourrait bien être, en réalité, la véritable source du grand fleuve) doivent être déchargées, pour être transférées sur des animaux de bât, si leur destination est plus lointaine. Réciproquement, les hetmans des tribus montagnardes et les propriétaires terriens de la région qui veulent expédier leur laine ou leur blé vers les villes méridionales, les apportent sur les quais de Thrax, où on les embarque à peu de distance de la cataracte qui rugit en amont, jaillissant du déversoir voûté aménagé sous le château de l'Aiguille.

Comme toujours lorsqu'une place forte est érigée pour imposer l'ordre et la loi dans une région turbulente, faire régner la justice était la tâche essentielle à laquelle l'archonte de la ville devait se consacrer. Pour que sa volonté soit respectée au-delà des seuls murs de la Citadelle, il disposait de sept escadrons de dimarques ayant chacun son propre commandement. La cour de justice siégeait tous les mois, de la première apparition de la nouvelle lune jusqu'à la pleine lune, travaillant à partir de la deuxième veille de la matinée, jusqu'à épuisement des causes inscrites dans l'ordre du jour. En tant que premier responsable de l'exécution des décisions de l'archonte, j'avais l'obligation d'assister à ces séances, cela afin d'assurer que les châtiments ordonnés par la cour soient infligés exactement comme elle l'avait prescrit – ni plus doux ni plus sévères –, sans intermédiaire susceptible de les altérer. Bien entendu, je devais aussi superviser toutes les opérations dans la Vincula, l'endroit où les prisonniers sont détenus, et cela dans les moindres détails. À une échelle plus réduite, il s'agissait en fait d'une responsabilité équivalente à celle de maître Gurloes dans notre Citadelle, et je la sentis peser lourdement sur moi au cours des premières semaines que je passai à Thrax.

Maître Gurloes se plaisait à répéter qu'une prison n'est jamais située à l'endroit idéal. Cette maxime, comme la plupart de ces conseils avisés que l'on donne aux jeunes pour leur édification, était aussi peu discutable qu'inefficace. Il y a en gros trois manières de s'évader : soit par la ruse, soit par la violence,

soit en soudoyant ceux qui sont chargés de vous garder. Un endroit écarté de tout, au milieu d'une contrée sauvage ou dangereuse, fait beaucoup pour dissuader les évasions de la première catégorie ; c'est pourquoi cette solution a longtemps joui de la faveur des spécialistes en la matière.

Malheureusement, les déserts, le sommet des montagnes ou les îles isolées constituent également des endroits privilégiés pour les évasions de la deuxième catégorie – celles réussies par la violence. Lorsque de telles prisons sont assiégées par les amis d'un prisonnier, l'affaire est la plupart du temps finie lorsque la nouvelle en arrive aux autorités ; par ailleurs, il est presque impossible de dépêcher des soutiens à la garnison ; de la même façon, lorsqu'une révolte de prisonniers éclate, une expédition rapide de renforts est pratiquement exclue.

Des installations dans une zone suffisamment peuplée et bien défendue pallient ces inconvénients, pour se heurter à d'autres, plus importants. Un prisonnier qui veut s'évader n'a en effet besoin que d'un ami ou deux, et non plus mille ; en outre, ces amis n'ont pas besoin d'être de valeureux guerriers : une femme de ménage ou un petit vendeur des rues peuvent très bien faire l'affaire s'ils sont intelligents et décidés. Qui plus est, dès que le détenu a franchi les murs d'enceinte de la prison, il peut se fondre instantanément dans la foule sans visage. C'est dire que le retrouver ne dépend plus de chasseurs d'hommes ni de meutes de chiens, mais plutôt d'informateurs bien placés et d'agents stipendiés.

Dans le cas de Thrax, un lieu de détention situé dans un endroit perdu était hors de question. En admettant même que l'on ait pu y affecter des troupes en nombre suffisant, et renforcer ainsi l'effectif ordinaire de clavigères, afin de résister aux attaques des autochtones, des zooanthropes et des cultelarii qui infestaient la région (sans même parler des mercenaires des fourbes petits exultants locaux), il aurait toujours été impossible d'approvisionner un tel endroit sans une véritable armée pour escorter les convois. Voilà pourquoi la Vincula de Thrax se trouve nécessairement située à l'intérieur de la ville – plus précisément à mi-pente de la falaise qui domine la rive ouest, et à environ une demi-lieue du Capulus.

Elle est tracée selon un plan très ancien, et j'ai toujours eu l'impression qu'elle avait été d'emblée conçue pour servir de prison, en dépit d'une légende qui prétend qu'il s'agit d'un ancien et gigantesque mausolée, agrandi il y a quelques siècles pour être transformé en lieu de détention. À un observateur installé sur la rive orientale, plus accessible, elle apparaît comme une simple bretèche carrée bâtie en encorbellement sur le rocher, faisant environ quatre étages de haut de son point de vue, alors que son toit plat couronné de merlons et de créneaux rejoint en réalité la falaise de l'autre côté. Cette partie visible de la structure – que bien des visiteurs de Thrax doivent prendre pour le tout – n'est en fait que la plus petite et la moins importante. À l'époque où j'en étais lecteur, cette superstructure ne contenait rien de plus que les bureaux de l'administration, la salle de garde des clavigères et l'appartement qui m'était réservé.

Les prisonniers étaient confinés dans un boyau oblique creusé dans le rocher. La disposition des lieux n'était ni celle faite de cellules individuelles, adoptées pour les clients enfermés dans nos oubliettes à Nessus ni celle qui prévalait dans la salle unique du Manoir Absolu où je m'étais moi-même trouvé détenu. Au lieu de cela, les prisonniers étaient ici enchaînés le long de la paroi du tunnel ; chacun d'eux portait un lourd collier de fer autour du cou, et la longueur de la chaîne était calculée de façon à ménager un passage au milieu du boyau ; celui-ci était suffisamment large pour que deux clavigères puissent y marcher de front, sans courir le risque de se faire détrousser de leurs clefs.

Le tunnel mesurait environ cinq cents pas de long, et comptait plus de mille emplacements pour les prisonniers. Son eau provenait d'une citerne enfouie dans la roche au sommet de la falaise, et les déjections et les saletés étaient éliminées à chaque fois que la citerne était pleine et menaçait de déborder, en inondant copieusement le boyau. Creusé à l'extrémité inférieure du tunnel, un puisard entraînait les eaux usées jusque dans l'Acis, au-delà de la ville, par l'intermédiaire d'une conduite spéciale qui franchissait l'enceinte du Capulus.

La bretèche rectangulaire accrochée à la falaise doit constituer, avec le boyau lui-même, la Vincula d'origine. Elle s'est étendue et compliquée par la suite, grâce à tout un réseau confus de galeries secondaires et de boyaux parallèles, résultat des tentatives faites par le passé pour faire évader les prisonniers à partir de l'une ou l'autre des résidences voisines de la prison, et des contre-mines creusées pour faire échec à ces projets ; maintenant, tout cet enchevêtrement de galeries, annexé, était occupé et servait d'entrepôt ou même de lieu de détention.

L'existence de ces multiples appendices, édifiés en dépit du bon sens et au hasard, pour l'essentiel, rendait ma tâche beaucoup plus difficile qu'elle n'aurait dû l'être ; c'est pourquoi l'une de mes premières décisions fut de mettre sur pied un programme de fermeture de tous les passages et de toutes les galeries inutiles : je les fis combler par un mélange de galets venus de la rivière, de sable, de gravier, de chaux et d'eau. Je commençai en revanche à faire agrandir et réunir ceux que j'avais choisi de conserver, selon un plan qui devait en faire une structure rationnelle. Si indispensable que fût cet ouvrage, il n'avancait que très lentement, car je ne pouvais détacher que quelques centaines de prisonniers en même temps pour les faire travailler, et la plupart étaient en mauvaise condition physique.

Au cours des semaines qui suivirent notre arrivée à Thrax, mes obligations ne me laissèrent pas une minute de libre. Dorcas se mit à explorer la ville pour nous deux ; je lui avais aussi demandé de se renseigner sur les pèlerines. Au cours du long périple qui m'avait conduit ici depuis Nessus, savoir que je portais sur moi la Griffes du Conciliateur avait été un pesant fardeau. Mais maintenant que je ne voyageais plus, et que je ne pouvais plus rechercher la trace du passage des religieuses, non plus que me rassurer en me disant que, de toute façon, j'étais dans la bonne direction et finirais par entrer en contact avec elles, ce fardeau devenait véritablement insupportable. Tant que nous nous étions déplacés, j'avais laissé la précieuse gemme dans ma botte, lorsque nous dormions à la belle étoile, ou au fond de la chaussure posée près de moi, si nous logions sous un toit. Mais j'en étais arrivé au point où j'étais incapable de

dormir sans elle, et il me fallait pouvoir vérifier sa présence si je me réveillais au cours de la nuit. Dorcas finit par me coudre un petit sachet en peau de daim dans lequel je la plaçai, et que je portais en permanence autour du cou. Au cours de ces premières semaines, je rêvai une bonne douzaine de fois qu'elle prenait feu, et je la vis à plusieurs reprises flotter en l'air au-dessus de moi comme lorsque la cathédrale qui lui avait été dédiée avait brûlé ; je m'étais réveillé pour constater qu'elle rayonnait avec une telle puissance que sa lumière passait à travers le sac en daim. Et j'étais tiré de mon sommeil une ou deux fois chaque nuit pour me retrouver couché sur le dos, avec l'impression d'avoir la poitrine complètement écrasée par le petit sac, comme s'il faisait un poids énorme, alors que je pouvais sans difficulté le soulever d'une main.

Dorcas fit tout ce qui était en son pouvoir pour me reconforter et m'aider ; je pouvais cependant me rendre compte qu'elle avait conscience du brusque changement intervenu dans nos relations, et qu'elle en était encore plus perturbée que moi. J'ai constaté que de tels changements sont toujours déplaisants, ne serait-ce que parce qu'ils ne font qu'annoncer la venue probable de changements plus grands encore. Tant que nous avons voyagé ensemble (et nous n'avons pas cessé de nous déplacer, plus ou moins vite, depuis l'instant où Dorcas, dans le jardin du Sommeil sans Fin, m'avait aidé à grimper, à moitié noyé, sur le sentier de roseaux flottants), nous étions restés des compagnons ayant un statut identique : c'était sur nos jambes ou sur nos montures que nous franchissions chaque lieue de notre itinéraire. Si j'avais pu assurer, à plusieurs reprises, une certaine protection physique à Dorcas, elle m'avait également fourni un véritable reconfort moral, et même une protection, dans la mesure où il était difficile de garder une attitude de mépris devant tant d'innocente beauté, ou de manifester de l'horreur devant ma profession, lorsque, en me regardant, on la voyait à mes côtés. Quand j'étais dans le doute, elle m'avait conseillé ; en cent lieux déserts, elle m'avait tenu compagnie.

Lorsque nous étions finalement arrivés à Thrax, et que j'eus présenté la lettre de maître Palémon à l'archonte, cette forme de compagnonnage prit nécessairement fin. Je n'avais plus rien à

craindre de personne lorsque je fendais la foule dans mon habit de fuligine – en réalité, c'était plutôt la foule qui me craignait, voyant en moi le plus haut représentant de la branche la plus redoutée de la force publique. L'existence que menait maintenant Dorcas n'était plus celle d'une égale, mais, selon le terme employé par la Cuméenne, d'une maîtresse, partageant le domicile officiel du licteur. Ses conseils étaient devenus pratiquement inutiles, car les difficultés auxquelles je devais faire face relevaient de problèmes d'administration, ceux précisément que ma formation m'avait appris à traiter, des années durant, et auxquels elle n'entendait rien ; en outre, je dois dire que j'avais rarement le temps et l'énergie de les lui exposer suffisamment en détail pour que nous puissions en discuter.

C'est donc ainsi que, tandis que je passais veille après veille à suivre les débats de la cour de justice de l'archonte, Dorcas prit l'habitude de se promener dans la ville ; et que nous, qui avions été tout le temps ensemble pendant toute la fin du printemps, ne nous voyions qu'à peine en cet été, sinon pour partager le repas du soir, avant de nous écrouler, épuisés, dans un lit où, la plupart du temps, nous ne faisons guère autre chose que de dormir dans les bras l'un de l'autre.

Ce fut enfin la pleine lune. Avec quelle joie je pus la contempler depuis le toit de la bretèche, verte comme une émeraude, grâce à l'épais manteau de ses forêts, et ronde comme la courbe d'une coupe ! J'étais encore loin d'être libre de mon temps, puisqu'il me fallait maintenant m'occuper dans le moindre détail de l'exécution des tortures et de toutes les décisions prises par le tribunal, ainsi que des affaires qui s'étaient accumulées pendant le lit de justice de l'archonte ; mais j'étais au moins libre de leur accorder toute mon attention, ce qui me semblait presque aussi agréable que la liberté elle-même. J'avais eu l'idée, le jour suivant, d'inviter Dorcas à venir faire avec moi l'inspection des souterrains de la Vincula.

Ce fut une erreur. L'atmosphère lourde et viciée qui y régnait la rendit malade, ainsi que la vue des malheureux prisonniers. Cette nuit-là, comme je l'ai déjà raconté, elle s'était rendue aux bains publics (geste exceptionnel de la part de quelqu'un

redoutant autant l'eau qu'elle, au point de ne se laver qu'avec une éponge plongée dans une cuvette avec un fond d'eau) afin de débarrasser ses cheveux et sa peau de l'odeur des boyaux ; c'est là qu'elle avait entendu le personnel parler d'elle.

Au-dessus de la cataracte

Le matin suivant, avant de quitter la bretèche, Dorcas se coupa les cheveux très court, presque comme un garçon, enfonçant cependant une pivoine blanche dans le bandeau qui les retenait. Je m'affairai sur des documents jusqu'au milieu de l'après-midi, puis, après avoir emprunté au sergent de mes clavigères une djellaba civile, je sortis dans l'espoir de la retrouver.

Le petit livre brun que je porte sur moi dit quelque part qu'il n'y a rien de plus étrange que d'explorer une ville complètement différente de toutes celles que l'on connaît déjà : car cela revient à explorer un second soi-même dont on ne soupçonnait pas l'existence. Mais je pus faire une expérience plus étrange encore : explorer une ville dans laquelle j'avais déjà vécu quelque temps sans rien apprendre sur elle.

Je n'avais aucune idée de l'endroit où se trouvaient les bains dont Dorcas m'avait parlé ; je savais toutefois, à la suite des hasards d'une conversation tenue au tribunal, qu'ils existaient bien. J'ignorais également où se situait le bazar où Dorcas achetait ses vêtements et ses produits de beauté, et même s'il n'y en avait qu'un seul ou plusieurs. Bref, je ne connaissais rien d'autre que ce que j'apercevais de l'embrasement des fenêtres de la Vincula, mis à part le court trajet pour me rendre au château de l'archonte. Je faisais peut-être un peu trop confiance à mon sens de l'orientation, car je pensais trouver facilement mon chemin dans cette ville, beaucoup plus petite que Nessus ; je pris cependant la précaution, tandis que je parcourais les rues

tortueuses qui descendaient le long de la falaise entre les rangées de maisons troglodytes d'un côté, et celles juchées en encorbellement de l'autre, de me retourner et de vérifier que j'apercevais bien la silhouette familière de la bretèche là où je m'attendais à la voir, avec son portail barricadé et son gonfalon noir.

Les riches, à Nessus, vivent au nord de la ville, là où les eaux du Gyoll sont les plus pures, et les pauvres au sud, là où elles sont au contraire souillées. Une telle coutume n'avait pas lieu d'être à Thrax, aussi bien parce que le courant impétueux de l'Acis emportait les ordures des habitants de l'amont (lesquels, bien sûr, ne représentaient même pas le millième de la population située dans le nord de Nessus) à une telle vitesse que la pureté de son eau n'en était guère affectée, que parce que l'alimentation des fontaines publiques et des domiciles des gens aisés se faisant par l'intermédiaire d'un aqueduc, la question ne se posait même pas ; on ne se servait directement dans la rivière que lorsque de grandes quantités d'eau étaient requises, comme dans le cas de manufactures ou pour le nettoyage des rues.

L'altitude, à Thrax, détermine la classe sociale à laquelle on appartient. Les plus fortunés vivent près de la rivière, au bas des pentes, à portée des boutiques, des endroits publics et des quais d'embarquement, d'où des Caïques à rames, manœuvrés par des esclaves, leur permettent de parcourir commodément toute la longueur de la ville. Ceux disposant de revenus inférieurs vivent sur les premières hauteurs, puis viennent les représentants des classes moyennes – et ainsi de suite jusqu'aux cahutes des plus pauvres, entassées au pied des fortifications qui couronnent la falaise. Les baraques des plus misérables sont faites de torchis, et on n'y accède que par de hautes échelles branlantes.

J'allais avoir l'occasion de voir ces taudis de près, mais je me trouvais pour l'instant dans les quartiers commerçants, près de la rivière. Il y avait tellement de monde dans les rues étroites, que je crus un instant que quelque fête était en préparation, ou que la guerre – qui semblait si éloignée lorsque je demeurais à Nessus, mais dont le bruit s'était progressivement fait plus fort au fur et à mesure que nous avancions vers le nord – avait obligé certaines populations à fuir devant elle.

Nessus est tellement vaste qu'elle compte, d'après ce que l'on dit, cinq bâtiments pour un seul habitant. Il est certain que ce rapport est inversé à Thrax, et j'avais parfois l'impression, ce jour-là, qu'il fallait au moins compter cinquante habitants par toit... Et puis, il ne faut pas oublier que Nessus est une ville cosmopolite ; si bien que si l'on voyait assez souvent des étrangers à Thrax, et même parfois des cacogènes venus dans les vaisseaux construits sur d'autres mondes, on avait toujours conscience qu'il s'agissait d'étrangers, se trouvant loin de chez eux. Si divers types d'humanité se pressaient dans les rues, ils ne faisaient que refléter les différents aspects de l'environnement montagnard d'où ils provenaient ; un homme portant par exemple un chapeau fait du plumage d'un oiseau (les ailes lui servant de rabats pour les oreilles), ou un autre enroulé dans une fourrure hirsute en peau de caberu, ou encore un troisième au visage tatoué, ne faisaient qu'annoncer, la plupart du temps, des centaines d'autres hommes ayant les mêmes caractéristiques et appartenant aux mêmes tribus : il suffisait de tourner le coin de la rue pour tomber dessus.

On appelait ces hommes les éclectiques ; ils étaient les descendants de colons venus du Sud dont le sang s'était mêlé à celui des autochtones, plus trapus et à la peau sombre. Ils avaient adopté certaines de leurs coutumes, qu'ils avaient mélangées à celles d'autres groupes installés encore plus au nord, les amphitryons, et même à celles de sociétés encore moins connues, de commerçants et de tribus locales.

La majorité de ces éclectiques avait une prédilection marquée pour les couteaux à lame recourbée – à lame forcée comme ils les appellent parfois –, et comportant deux sections relativement droites ainsi qu'une partie coudée juste avant la pointe. Cette forme rend, paraît-il, plus facile de poignarder quelqu'un au cœur en frappant juste en dessous du sternum. Leur lame est renforcée d'une arête centrale, aiguisée des deux côtés, et toujours maintenue extrêmement coupante ; elle ne comporte pas de garde, et la poignée est constituée en général d'un os. Si j'ai décrit un peu longuement cet instrument, c'est qu'il est certainement l'objet le plus caractéristique de cette région et qu'il a valu à Thrax un autre surnom : la ville des

couteaux tordus. Mais peut-être aussi est-ce une allusion au plan de la ville qui affecte une forme très semblable à celle de cette lame, la rivière Acis formant l'arête centrale, le château de l'Aiguille la pointe, et le Capulus marquant l'endroit où le métal s'enfonce dans le manche.

L'un des gardiens de la tour de l'Ours m'avait dit une fois qu'il n'existait pas d'animal aussi dangereux, sauvage et difficile à dresser que l'hybride qui résulte de l'accouplement d'un chien des montagnes et d'une louve. Nous avons coutume d'imaginer les bêtes de la forêt et de la montagne comme des créatures féroces, et les êtres humains qui semblent être issus directement du sol où ils ont toujours vécu comme des sauvages. Mais la vérité est que l'on trouve une forme plus vicieuse de sauvagerie (ce que nous remarquerions plus aisément si nous n'en avions pas autant l'habitude) chez certains animaux domestiques, en dépit de leur bonne compréhension du langage humain et même de leur aptitude, dans certains cas, à dire quelques mots eux-mêmes. On trouve également une sauvagerie plus profonde chez les hommes et les femmes dont les ancêtres ont toujours vécu en ville depuis l'aube de l'humanité. Vodalus, dans les veines de qui coulait le sang parfaitement pur d'un millier d'exultants – exarques, ethnarques et starets –, était capable d'actes de violence inimaginables pour les autochtones qui se pressaient dans les rues de Thrax, nus sous leurs capes de guanaco.

Comme les chiens-loups – que je n'ai jamais vus, parce qu'ils étaient trop féroces pour qu'on pût les utiliser – ces éclectiques tiraient de leurs origines une cruauté et une insubordination infinies ; en tant qu'amis ou alliés, ils étaient hargneux, déloyaux et instables ; comme ennemis, ils se montraient sanguinaires, fourbes et vindicatifs. C'est du moins ce que mes subordonnés dans la Vincula m'avaient relaté, car les éclectiques composaient plus de la moitié des détenus en ce lieu.

Je n'ai jamais pu rencontrer des hommes dont la langue, la tenue ou les coutumes étaient étrangères sans me mettre à spéculer sur la nature des femmes de leur race. Il y a toujours un rapport étroit, étant donné que l'un et l'autre sexe sont le produit d'une seule et même culture, de même que les feuilles

que l'on voit, et que les fruits que l'on ne voit pas parce qu'ils sont cachés par les feuilles, sont le produit d'un seul et même organisme. Mais pour qu'un observateur puisse s'aventurer à prédire l'aspect et le goût du fruit rien qu'en observant d'un peu loin un rameau couvert de feuillage, il faut qu'il soit fort savant en fruits et feuilles s'il ne veut pas se ridiculiser.

Des hommes de tempérament guerrier peuvent très bien être fils de femmes languides, ou avoir au contraire des sœurs presque aussi fortes qu'eux et faisant preuve de davantage de résolution. Et c'est ainsi que, tandis que je parcourais la foule, composée pour l'essentiel de ces éclectiques et des habitants de la ville (qui ne me paraissaient pas tellement différents des citoyens de Nessus, mis à part leurs vêtements et leurs manières un peu plus rudes), je me plaisais à m'imaginer leurs femmes – des femmes à l'abondante chevelure noire, aussi épaisse que la queue des alezans de leurs frères, des femmes ayant un visage, me figurais-je, à la fois puissant et délicat, des femmes capables d'opposer une résistance farouche ou de s'abandonner sans réfléchir, des femmes que l'on pouvait gagner mais non acheter, s'il existe bien de telles femmes dans le monde.

Quittant leurs bras, je me rendais par l'imagination jusque dans les endroits où l'on peut les trouver, dans ces cabanes perdues à proximité des sources qui jaillissent de la montagne, dans ces yourtes de peau, dressées, solitaires, tout en haut des plus hauts pâturages. Je fus bientôt aussi grisé par cette évocation de la haute montagne que je l'avais été autrefois par celle de la mer, avant que maître Palémon m'indiquât l'emplacement correct de Thrax. Comme elles sont superbes, ces idoles inamovibles de Teur, sculptées par d'incompréhensibles outils en des temps d'une ancienneté inconcevable, dressant encore au-dessus des limites du monde leurs têtes sévères couronnées de tiaras, de mitres et de diadèmes éclaboussés de neige, des têtes dont les yeux sont aussi grands que des villes, et surmontent des épaules auxquelles les forêts font un vaste manteau.

C'est ainsi que, dans l'anonymat de ma djellaba semblable à celle de tous les citadins, je m'ouvrais difficilement un chemin dans les rues grouillantes d'une humanité affairée, et empestant

l'ordure et le grailon, l'imagination remplie de visions de surplombs rocheux et de torrents semblables à autant de parures de diamants.

Je pense que l'on avait dû amener Thècle au moins jusqu'au pied de ces montagnes que j'évoquais, sans doute pour fuir la chaleur d'un été particulièrement torride ; nombre de scènes qui se présentaient dans mon esprit (de leur propre accord, me semblait-il) avaient en effet une coloration nettement enfantine. Je vis de ces plantes qui s'accrochent aux rochers, et contemplai leurs fleurs virginales de très près, alors qu'un adulte aurait dû se baisser pour en avoir la même vision ; des abîmes qui n'étaient pas seulement effrayants, mais également choquants, comme si leur existence constituait un affront aux lois de la nature ; des pics tellement élevés qu'ils paraissaient véritablement ne pas avoir de sommet, comme si toute la terre tombait depuis toujours de quelque lieu céleste inimaginable, en s'y retenant encore par ces montagnes.

J'atteignis finalement le château de l'Aiguille, après avoir parcouru la ville dans pratiquement toute son étendue. Je me fis connaître au poste de garde, et l'on me laissa entrer et monter au sommet du donjon – comme lorsque j'étais monté au sommet de la tour Matachine avant de prendre congé de maître Palémon.

Lorsque j'étais alors allé faire mes adieux au seul endroit au monde que je connaissais, je m'étais tenu sur l'un des points les plus élevés de la Citadelle, elle-même située au sommet du point culminant de toute la zone englobée par Nessus ; j'avais vu la ville s'étendre devant moi jusqu'aux limites du visible, avec le Gyoll semblable à la trace brillante et erratique d'un escargot qui se serait promené sur une carte. Même le rempart était visible à certains points de l'horizon, et il n'y avait aucun sommet supérieur pour jeter une ombre sur l'endroit où je me trouvais.

L'impression était ici tout à fait différente. Je me trouvais à cheval au-dessus de l'Acis, qui bondissait vers moi à travers toute une succession de marches rocheuses, dont chacune faisait bien deux à trois fois la taille d'un arbre de haute futaie. Transformé en une blancheur écumeuse qui scintillait dans le

soleil, il disparaissait en dessous de moi pour réapparaître sous forme d'un ruban d'argent, courant au milieu d'une ville délimitée avec autant de netteté que ces jouets représentant un village dans une boîte que je me souvenais (mais c'était en fait Thècle) avoir reçue pour mon anniversaire.

Je me tenais, autrement dit, au fond d'une cuvette. De chaque côté s'élevaient des murailles de pierre, si bien qu'il suffisait de regarder l'une d'elles pour avoir l'impression, au moins pendant quelques instants, que la gravité avait subi une distorsion l'ayant amenée à angle droit avec elle-même par l'art mathématique de quelque sorcier travaillant sur les nombres imaginaires, et que la verticale que je voyais était en réalité la surface plate du monde.

Je restai bien plus d'une veille, me sembla-t-il, à contempler ces murailles titanesques, à suivre les filets arachnéens tissés par les cascades qui se précipitaient avec un roulement de tonnerre et une émotion pure dans le cours de l'Acis, et à surveiller les mouvements des nuages prisonniers des parois, qui semblaient se presser doucement contre leurs flancs impavides, comme des moutons affolés dans un enclos rocheux.

Je finis par me fatiguer de la splendeur des montagnes et des rêves qu'elles avaient engendrés – ou plutôt par en être ivre. La tête me tournait, j'éprouvais une impression de vertige, et même lorsque je fermais les yeux, j'avais l'impression de toujours voir ces hauteurs sans compromis ; j'avais le sentiment que dans mes rêves, nuit après nuit et pendant longtemps encore, je tomberais sans fin, ou m'accrocherais les doigts en sang à leurs parois inhumaines.

Puis je me tournai pour de bon vers la ville et retrouvai mon aplomb à la vue de la bretèche de la Vincula, réduite maintenant à un cube insignifiant, accolé à une falaise qui ne faisait guère qu'une vaguelette dans l'océan de pierre qui l'entourait. Je repérai le tracé des principales artères, cherchant, par un jeu dont le but était de me reposer de ma longue contemplation des montagnes, à identifier celles que j'avais empruntées pour atteindre le château, et à reconnaître, sous cet angle nouveau, les bâtiments, les places et les marchés par lesquels j'étais passé. Je pillai du regard les bazars, constatant qu'il en existait deux,

un sur chaque rive de l'Acis, puis je m'amusai à repérer les points caractéristiques du paysage urbain que j'avais déjà remarqués depuis la Vincula : la harena, le panthéon et le palais de l'archonte. Alors, quand tout ce que j'avais vu au ras du sol se trouva confirmé depuis mon observatoire surélevé, quand je sentis que je comprenais la relation spatiale de l'endroit où je me tenais avec ce que je savais auparavant du plan de la ville, j'entrepris d'explorer les rues plus petites, scrutant pour cela les falaises sur lesquelles elles déroulaient leurs méandres, et poussant mes investigations jusque dans la plus insignifiante venelle, le plus souvent réduite, à mes yeux, à une simple bande sombre entre les bâtiments.

À force d'aller et venir, mon regard finit par tomber à nouveau sur les berges de la rivière, dont j'entrepris d'étudier les appontements, les entrepôts, et même les pyramides de tonneaux, de balles de coton ou de caisses qui attendaient d'être chargées sur les vaisseaux. De ce côté, la rivière n'écumait plus, sauf en quelques endroits, au bout d'une jetée, par exemple. Sa couleur était très proche de l'indigo, et comme les ombres indigo que l'on peut voir le soir d'un jour où il a neigé, son cours semblait plutôt glisser silencieusement, sinueux et glacial ; mais les mouvements des Caïques rapides et des lourdes felouques trahissaient les turbulences que cachait cette surface apparemment lisse. Les plus gros navires agitaient leur bôme comme des bretteurs leur épée, tout en roulant de côté comme des crabes, tandis que les avirons ouvraient de petits tourbillons.

Une fois que j'eus épuisé tout ce qui pouvait être vu en aval, je me penchai davantage sur le parapet pour étudier la portion de la rivière la plus proche de moi, et où se trouvait une jetée qui n'était guère éloignée que d'une centaine de pas du poste de garde du château de l'Aiguille. Observant les débardeurs en train de décharger une étroite embarcation de rivière, je vis près d'eux, dans une immobilité qui contrastait avec leur agitation, une petite silhouette aux cheveux brillants. Je crus tout d'abord qu'il s'agissait d'un enfant, tant sa taille paraissait réduite à côté des hommes puissamment charpentés et presque nus en train

de travailler ; mais c'était Dorcas, assise tout au bord de l'eau, la tête entre les mains.

3

La cahute sous la falaise

Une fois que j'eus rejoint Dorcas, il me fut impossible de la faire parler. Ce n'était pas simplement qu'elle fût en colère après moi, même si c'est ce que je m'imaginai sur le moment. Le silence s'était emparé d'elle comme une maladie ; ce n'étaient ni sa langue ni ses lèvres qui se trouvaient paralysées, mais sa volonté d'en faire usage, et peut-être même son désir, tout comme certaines affections détruisent en nous toute envie de plaisir, voire même la compréhension de celui que peuvent prendre les autres. Si je ne l'obligeais pas à tourner son visage vers moi, elle restait les yeux dans le vide, la tête basse, sans avoir même conscience, j'en avais l'impression, qu'elle contemplait le sol entre ses pieds ; ou bien elle se cachait le visage dans les mains, prenant la position dans laquelle je l'avais trouvée.

Je voulais absolument lui parler, ayant alors la conviction que je pouvais dire quelque chose – sans trop bien savoir quoi – qui serait susceptible de la rendre à elle-même. Mais ce n'était pas sur cette jetée, sous les regards curieux des débardeurs, que je pouvais me lancer dans un discours, et je me mis à la recherche d'un endroit tranquille. J'eus quelque difficulté à en trouver un ; finalement, alors que nous grimpions une petite rue sur la rive est, à proximité des quais, j'aperçus l'enseigne d'une auberge. Quelques clients étaient en train de manger dans la salle commune, qui n'était pas très grande, mais je pus louer, pour une poignée d'as, une chambre qui se trouvait à l'étage au-dessus ; à part un lit, elle ne contenait aucun mobilier – la place

aurait d'ailleurs manqué –, et le plafond était bas. Bien naturellement étant donné les circonstances, l'hôtesse s'imagina que nous louions cette chambre pour un rendez-vous galant ; mais à cause de l'expression de désespoir de Dorcas, elle pensa aussi que je la tenais d'une manière ou d'une autre en mon pouvoir, l'ayant peut-être achetée à un entremetteur, et elle lui lança un regard de sympathie affligée – que, j'en suis persuadé, Dorcas ne remarqua même pas – avant de m'en jeter un autre de reproche muet.

Je fermai la porte, la verrouillai, et obligeai Dorcas à s'étendre sur le lit ; puis je m'assis auprès d'elle, et entrepris de l'amener à parler par toutes sortes de cajoleries. Je lui demandai ce qui n'allait pas, ce que je pouvais faire pour mettre un terme à ce qui la gênait, et ainsi de suite. Je constatai rapidement que cette méthode restait sans effet, et décidai donc de parler de moi, supposant que c'était l'horreur de la situation des prisonniers de la Vincula qui l'avait conduite à ne plus m'adresser la parole.

« Nous sommes méprisés par tout le monde, commençai-je. Il n'y a donc pas de raison pour que tu ne partages pas ce mépris. Mais ce qui me surprend est que tu en sois venue à me détester seulement maintenant, et que tu aies mis tant de temps à éprouver ce que les autres éprouvent. Mais comme je t'aime, je vais essayer de défendre la cause de ma guilde, c'est-à-dire aussi la mienne, en espérant qu'après cela tu ne seras pas aussi chagrinée d'avoir aimé un bourreau, même si actuellement tu ne m'aimes plus.

« Nous ne sommes pas cruels. Nous ne prenons aucun plaisir à faire ce que nous faisons, seulement à bien le faire, autrement dit rapidement et en exécutant à la lettre, sans rien ajouter ni retrancher, les instructions qui nous sont données. Nous obéissons aux juges, qui détiennent leurs charges par le consentement du peuple. Certaines personnes disent que nous ne devrions pas faire ce que nous faisons, et que pas un être humain ne devrait le faire. Elles prétendent qu'un châtiment infligé de sang-froid est un crime plus grand que tous ceux que nos clients ont bien pu commettre.

« Il se peut que ce raisonnement soit juste – mais d’une justesse, ou plutôt d’une justice, qui détruirait toute la Communauté. Personne ne pourrait se sentir en sécurité, et effectivement personne ne serait en sécurité ; les gens finiraient par se soulever, tout d’abord contre les voleurs et les assassins, puis contre tous ceux qui ne partageraient pas certaines de leurs conceptions, sur la propriété, par exemple, et enfin contre les étrangers et les personnes différentes simplement parce qu’ils sont étrangers et qu’elles sont différentes. Ce serait retomber dans les anciennes et horribles coutumes où on lapidait et brûlait au moindre soupçon, et où chacun cherchait à en faire plus que son voisin, par peur d’être accusé le lendemain d’avoir fait preuve de sympathie pour le pauvre être que l’on martyrisait aujourd’hui.

« Il y a aussi ceux qui disent que si certains de nos clients méritent bien les châtiments les plus sévères, d’autres, en revanche, ne devraient pas les subir, et que nous ne devrions pas les leur appliquer. Il est bien certain que parmi les personnes qui nous sont confiées, il en est de plus coupables que d’autres ; il y en a même, c’est vraisemblable, qui ne le sont pas du tout, n’ayant ni commis le mal dont on les accuse ni autre chose de répréhensible.

« Mais ceux qui soutiennent ce point de vue se placent tout simplement au-dessus des juges appointés par l’Autarque, et se mettent en situation de juges eux-mêmes, sans avoir reçu la moindre formation ni le pouvoir de requérir des témoignages. Ils demandent que nous désobéissions aux représentants de la loi et que nous les écoutions, sans être cependant capables de démontrer qu’il faut leur obéir.

« Il y en a d’autres encore pour dire qu’au lieu de torturer et d’exécuter nos clients, il serait plus avisé de les faire travailler pour la Communauté – de leur faire creuser des canaux, dresser des tours de guet, et ainsi de suite. Mais avec les sommes qu’il faudrait consacrer à leur surveillance et à leur cantonnement, on peut engager d’honnêtes travailleurs, qui, sans quoi, resteraient sans ressources. Pourquoi donc ces ouvriers loyaux devraient-ils mourir de faim pour que des meurtriers continuent de vivre ou pour que des voleurs ne subissent pas

leur juste châtiment ? On peut même aller plus loin : ces meurtriers et ces voleurs, n'éprouvant aucune loyauté envers la loi, et n'espérant aucune récompense, ne sauraient travailler que sous le fouet. Et qu'est-ce donc que le fouet, sinon une autre forme de torture ? Il n'y a que le nom qui change...

« Mais ce n'est pas tout. Il s'en trouve pour dire que tous les criminels jugés coupables devraient restés confinés pendant un certain nombre d'années, voire toute leur vie, mais sans avoir à souffrir et dans un endroit suffisamment confortable. Cependant ceux qui ne souffrent pas et jouissent d'un minimum de confort vivent longtemps, et le moindre orichalque consacré à leur entretien pourrait l'être à de meilleurs usages. Je ne connais pas grand-chose à la guerre, mais je sais tout de même qu'il faut beaucoup d'argent pour acheter des armes et payer les soldats. Les combats se déroulent dans les montagnes du Nord, actuellement ; c'est comme si nous étions protégés par des centaines de murailles. Mais que se passerait-il si la guerre gagnait les pampas ? Serait-il possible de contenir les Ascians, alors qu'il s'y trouve de si vastes étendues pour manœuvrer ? Et comment approvisionner Nessus, si tous les troupeaux tombent entre leurs mains ?

« Que reste-t-il, finalement, si les coupables ne sont pas bouclés dans un confort relatif et ne doivent pas être torturés ? Faut-il tous les tuer, sans discrimination ? Alors une malheureuse qui a volé un pain sera mise au rang de celle qui a empoisonné son enfant, comme l'a fait Morwenna de Saltus. Est-ce que c'est ce que tu souhaites ? En temps de paix, on pourrait à la rigueur en bannir un bon nombre. Mais en temps de guerre, cela reviendrait à fournir aux Ascians un corps d'espions, qu'ils n'auraient qu'à entraîner et à doter de subsides avant de nous les renvoyer. On ne pourrait bientôt plus avoir confiance en quiconque, même en ceux parlant notre langue. Est-ce ce que tu veux ? »

Dorcas gardait un tel silence, étendue sur son lit, que je crus un instant qu'elle s'était endormie. Mais ses yeux, ses deux yeux immenses d'un bleu parfait étaient largement ouverts ; lorsque je me penchai sur elle pour mieux la voir, ils bougèrent et parurent se fixer sur moi, un instant, mais du même regard

qu'elle aurait jeté sur les rides soulevées par le vent sur un étang.

« Bon d'accord, nous sommes des démons, repris-je. Si tu y tiens. Mais nous sommes indispensables. Même les puissances célestes éprouvent le besoin d'employer des démons. »

Des larmes lui vinrent aux yeux, sans que je puisse déterminer si elle pleurait de m'avoir blessé ou de se rendre compte que j'étais toujours auprès d'elle. Dans l'espoir de faire renaître l'affection qu'elle avait eue pour moi, je me mis à lui parler de l'époque, encore proche, où nous étions en route vers Thrax, lui rappelant de quelle étrange manière nous nous étions retrouvés dans la clairière après notre fuite éperdue du Manoir Absolu, et ce que nous nous étions dit dans les vastes jardins du palais de l'Autarque, avant la représentation de la pièce du Dr Talos, lorsque nous nous étions promenés dans le verger en fleurs ; je lui parlai aussi du vieux banc de pierre près de la fontaine, des propos qu'elle avait tenus à ce moment-là, et de ce que je lui avais répondu.

Il me sembla pendant un instant que sa tristesse s'atténuait légèrement, jusqu'à ce que je mentionne la fontaine, la manière dont l'eau s'évadait de son rebord craquelé en formant un ruisseau qu'un jardinier avait canalisé vers les arbres pour les irriguer, détrempant le sol tout autour ; ce fut comme si une étrange obscurité, surgie de nulle part, venait de se poser sur son visage, me rappelant ces affreuses choses noires qui nous avaient poursuivis, Jonas et moi, à travers le bois de cèdres.

Puis son regard me quitta, et au bout d'un moment, elle s'endormit pour de bon.

Je me levai aussi silencieusement que possible, déverrouillai la porte et descendis l'escalier tortueux. La patronne était toujours en train de s'activer dans la salle commune, bien qu'il n'y eût plus un seul client. Je lui expliquai que la jeune femme venue avec moi était malade, lui payai la location de la chambre pour plusieurs jours, et, après avoir promis de revenir et de payer tous les frais encourus, lui demandai d'aller jeter un coup d'œil de temps en temps, et de la nourrir si elle demandait à manger.

« Ah ! ce sera une bénédiction d'avoir quelqu'un qui dorme dans cette chambre, répondit l'hôtesse. Mais si votre petite amie est malade, croyez-vous que Le Canard sur son nid soit le meilleur endroit pour elle ? Ne vaudrait-il pas mieux l'emmener chez vous ?

— J'ai tout lieu de penser que c'est vivre chez moi qui l'a rendue malade. C'est pourquoi je ne veux pas risquer de faire empirer son état en la ramenant.

— Pauvre chérie ! » La femme secoua la tête. « Elle est tellement mignonne ; on dirait presque une enfant. Quel âge a-t-elle ? »

Je lui avouai l'ignorer.

« Eh bien, je lui rendrai visite et, si elle veut, je lui donnerai de la soupe. » Elle me regarda comme pour me faire comprendre qu'elle n'attendait que mon départ pour cela. « Mais je veux que vous sachiez bien qu'il n'est pas question que je la garde prisonnière pour votre compte. Elle pourra partir quand elle voudra. »

En sortant de la petite auberge, je voulus regagner la Vincula par le chemin le plus direct. Mais je fis l'erreur de croire que puisque la rue étroite où se trouvait Le Canard sur son nid courait presque en direction du sud, j'aurais plus vite fait de l'emprunter et d'aller traverser l'Acis plus bas, plutôt que de revenir sur mes pas afin de reprendre l'itinéraire par lequel Dorcas et moi étions arrivés, pour regagner le château de l'Aiguille.

Je fus trahi par les détours de la petite rue, comme j'aurais pu le prévoir si j'avais mieux connu la structure intime de Thrax. Car dans l'ensemble toutes ces rues tortueuses qui sinuent le long des falaises, même si elles se croisent, ne vont que vers le haut ou vers le bas. Si bien que si l'on veut gagner une maison accrochée en un point de la paroi depuis une autre, il faut, si elles ne sont pas situées côte à côte ou l'une au-dessus de l'autre, pratiquement toujours redescendre jusqu'à la zone centrale, près de la rivière, et remonter par la rue ou la ruelle qui la dessert. C'est ainsi que je ne tardai pas à me retrouver sur

la rive est à la même hauteur que la Vincula sur la rive ouest, et que j'en étais plus loin que jamais.

Pour dire la vérité, cette découverte ne me déplut pas complètement. Du travail m'attendait à la bretèche, un travail que je n'avais aucune envie de faire pour l'instant, car j'avais l'esprit toujours préoccupé par le comportement de Dorcas. Ça me faisait du bien d'épuiser par la marche les frustrations que je ressentais, et je décidai de me plier aux voltes et virevoltes de la petite rue, dussé-je me rendre jusqu'à son sommet ; de là, j'aurais au moins la satisfaction de contempler la Vincula et le château de l'Aiguille sous un angle nouveau, et il me suffirait ensuite de montrer ma plaque de fonction à un poste de garde des fortifications pour me faire raccompagner jusqu'au Capulus, et de là, traverser l'Acis par en dessous.

Mais au bout d'une demi-veille d'efforts pénibles, je me retrouvai dans une impasse : la rue se terminait sur un à-pic d'une centaine de pieds de hauteur – elle se terminait peut-être bien avant, d'ailleurs, car j'avais dû emprunter, pour ces quelques dernières dizaines de pas, un sentier privé qui menait à la misérable cahute de boue et de joncs devant laquelle je me tenais maintenant.

Après m'être assuré qu'il n'y avait pas d'autre issue, ni aucun moyen de gagner le sommet de la falaise depuis l'endroit où je me trouvais, j'étais sur le point de revenir sur mes pas, fort déçu, lorsqu'un enfant se glissa hors de la cahute, et, s'avançant vers moi d'un pas oblique qui trahissait ses efforts pour vaincre sa peur, me tendit, du geste universel des mendiants, une petite main extrêmement sale, tout en me surveillant de son seul œil droit. Peut-être aurais-je ri de l'attitude à la fois timide et importune de cette pauvre petite créature si j'avais été de meilleure humeur ; je me contentai de laisser tomber quelques as dans la paume crasseuse.

Mon geste l'encouragea, et l'enfant trouva le courage de dire : « Ma sœur est malade, très malade, Sieur. » Au timbre de la voix, je décidai qu'il devait s'agir d'un garçon ; et comme il tournait son visage de face vers moi pour me parler, je pus constater qu'il avait l'œil gauche enflé et fermé par une

infection. Des coulées de pus s'étaient durcies en concrétions jaunâtres sur sa joue. « Très, très malade, Sieur.

— Je vois, dis-je.

— Oh ! non, Sieur. Vous ne pouvez pas, pas d'ici. Mais si vous voulez, vous pouvez regarder par la porte, ça ne la gênera pas. »

Juste à ce moment-là, un homme, portant le tablier de cuir éraflé d'un maçon, lança : « Qu'est-ce qui se passe, Jader ? Qu'est-ce qu'il veut ? » Il était en train de gravir lourdement le chemin dans notre direction.

Comme on aurait pu s'y attendre, l'enfant, terrifié, garda le silence. C'est donc moi qui le rompis en disant : « J'étais en train de lui demander comment retourner vers la ville par le chemin le plus court. »

Le maçon ne répondit rien. Il s'arrêta à quatre pas de moi, croisant sur sa poitrine des bras qui paraissaient plus durs que les pierres qu'ils brisaient toute la journée. Colère et méfiance se lisaient sur son visage, sans que je puisse comprendre réellement pourquoi. Peut-être mon accent trahissait-il mon origine méridionale ; peut-être était-ce simplement la manière dont j'étais habillé, qui, même si elle n'avait rien de luxueux ou d'extravagant, indiquait sans conteste un rang social supérieur au sien.

« Suis-je sur un chemin privé ? Cet endroit vous appartient-il ? » demandai-je.

Toujours pas de réponse. Quoi qu'il ait pensé de moi, il était bien clair qu'à son avis il n'y avait pas de communication possible entre nous deux. Quand je lui adressais la parole, ce ne pouvait être que sur le mode dont les hommes s'adressent aux bêtes, même pas à des bêtes intelligentes : comme un conducteur d'attelage invectivant un couple de bœufs. De son côté, il percevait mes paroles comme un bruit fait par la gorge – comme lorsque les bêtes s'adressent aux hommes.

J'ai remarqué que l'on ne rencontre jamais dans les livres ce genre de situation sans issue ; les auteurs tiennent tellement à faire progresser leur histoire (si rudimentaire soit-elle, avançant comme ces charrettes dont les roues grincent constamment, tout cela pour se rendre dans un village poussiéreux et morne,

où l'on ne retrouve ni le charme de la campagne ni les agréments de la ville), qu'ils évitent soigneusement de telles incompréhensions, de tels refus de négocier. L'assassin qui tient la pointe de son poignard contre le cou de sa victime s'empresse de raconter sa vie, aussi longtemps que le souhaite l'auteur – mais également la victime. Quant au couple emporté par la passion, il cherche lui aussi à reculer le moment où l'on porte le coup, peut-être plus que l'assassin.

Il n'en va pas de même dans la vie. Je fixais le maçon des yeux. Le maçon me fixait des yeux. Il me semblait que j'étais capable de le tuer, mais sans pouvoir en être sûr ; à la fois parce qu'il paraissait être particulièrement fort, et parce que je ne pouvais pas savoir s'il ne dissimulait pas une arme sur lui, ou n'avait pas un ami dans les misérables habitations des environs. J'eus un moment l'impression qu'il était sur le point de cracher sur le chemin, entre nous, et je n'aurais pas hésité, dans ce cas-là, à lui jeter ma djellaba à la tête et à l'immobiliser. Mais il n'en fit rien, et, au bout de quelques instants passés ainsi à nous affronter du regard, le garçon, qui ne se rendait peut-être pas compte de ce qui se passait, dit à nouveau : « Vous pouvez regarder par la porte, Sieur. Vous ne gênez pas ma sœur. » Il se permit même de me tirer un peu par la manche tant il était impatient de me montrer qu'il n'avait pas menti, sans paraître se rendre compte que son seul aspect justifiait qu'il mendîât.

« Je te crois », lui répondis-je. Puis je compris que je l'insultais en lui disant que je le croyais, car je lui montrais que je n'avais pas suffisamment foi en sa parole pour la mettre à l'épreuve. Je me penchai et fixai la pénombre, sans rien apercevoir au début, car il faisait encore grand soleil à l'extérieur.

La lumière venait pratiquement en plein de derrière moi. Je sentais sa pression sur ma nuque, et j'avais conscience que le maçon aurait pu m'attaquer impunément, maintenant que je lui tournais le dos.

La pièce avait beau être minuscule, elle n'était guère encombrée. On avait fait une litière de paille contre la paroi la plus éloignée de l'entrée ; la fillette gisait dessus. Elle avait atteint ce stade de la maladie où l'on ne ressent plus tant de la

pitié pour la personne qui souffre, que de l'horreur à ce qu'elle endure. Son visage était une tête de mort sur laquelle la peau, devenue translucide, était tendue comme sur un tambour. Ses lèvres n'arrivaient plus à recouvrir ses dents, même lorsqu'elle dormait, et de ses cheveux fauchés par la fièvre, elle n'avait plus que quelques mèches.

Je m'appuyai de la main sur le mur de boue et de clayonnage, et me redressai. Le garçon reprit : « Vous voyez qu'elle est très malade, Sieur. Ma sœur. » Il tendit à nouveau sa main.

Je vis son geste – je le vois encore aujourd'hui –, mais il ne fit aucune impression sur mon esprit, à ce moment-là. Je ne pouvais penser qu'à une chose : à la Griffe. Il me semblait qu'elle s'appuyait fortement sur mon sternum – non pas comme un poids, mais plutôt comme les jointures d'un poing invisible. Je me souvins du uhlan, resté comme mort jusqu'à ce que je touche ses lèvres avec la Griffe, et qui me semblait appartenir maintenant à un lointain passé ; je me souvins de l'homme-singe et de son moignon de bras, et de la manière dont les brûlures de Jonas s'étaient effacées lorsque j'avais promené la Griffe sur toute leur longueur. Je ne l'avais pas utilisée, ni même envisagé de le faire, depuis qu'elle avait échoué à guérir Jolenta.

Néanmoins, cela faisait tellement longtemps que j'en avais gardé le secret, que j'eus peur de m'en servir à nouveau. J'aurais peut-être effleuré la fillette de l'objet, si son frère n'avait pas été présent ; et j'aurais peut-être même touché l'œil du garçon, sans le maçon hargneux derrière moi. Je ne pus faire qu'une chose, prendre une grande respiration pour lutter contre la force qui m'écrasait les côtes, et m'éloigner en direction du bas de la colline, sans faire attention à l'itinéraire que j'empruntai. J'entendis le jet de salive du maçon jaillir de sa bouche et venir heurter les pierres érodées du chemin, derrière moi. Mais ce n'est que lorsque je fus de retour ou presque à la Vincula, et que j'eus à peu près retrouvé mes esprits, que j'identifiai l'ignoble bruit mou qu'il fit en tombant.

Dans la bretèche de la Vincula

« Vous avez de la visite, licteur », m'annonça la sentinelle à mon arrivée ; et comme je me contentais d'acquiescer d'un simple signe de tête, elle ajouta : « Il vaudrait mieux que vous vous changiez auparavant, licteur. » Inutile, dès lors, de lui demander de qui il s'agissait : au ton de sa voix il ne pouvait être question que de l'archonte.

Gagner mes appartements privés sans passer par le bureau dans lequel je traitais toutes les affaires de la Vincula et conservais ses registres ne présentait aucune difficulté. Le temps de m'y rendre, d'enlever la djellaba et d'endosser ma cape de fuligine, je pus spéculer sur les raisons qui avaient poussé l'archonte de Thrax à me faire cette visite, la première du genre, car je ne l'avais pratiquement jamais rencontré en dehors du tribunal ; mais je n'en trouvai aucune à sa présence ici, d'autant plus qu'il était venu sans escorte, à ce qu'il m'avait semblé.

Si elles n'aboutirent à rien, ces réflexions eurent tout de même l'avantage de m'éviter de penser à certaines autres choses. Il y avait un grand miroir de verre muni d'un tain dans notre chambre à coucher, beaucoup plus efficace que toutes les petites plaques de métal poli auxquelles j'étais habitué. En venant vérifier ma tenue devant lui, j'aperçus pour la première fois, tracés au savon, quatre vers tirés d'une chanson qu'elle m'avait un jour chantée :

*Cornes de Teur, vous lancez vos notes au ciel,
Vertes et bonnes, vertes et bonnes.*

*Chantez à mes pieds ; combien plus douce est ma clairière.
Enlevez-moi, oh ! enlevez-moi jusqu'aux forêts anciennes !*

Plusieurs chaises confortables étaient disposées dans mon bureau, et je m'attendais à trouver l'archonte installé dans l'une d'elles (bien que, comme l'idée m'en avait un instant traversé l'esprit, il ait pu profiter de l'occasion pour jeter un coup d'œil dans mes papiers – ce qui était parfaitement son droit). Au lieu de cela, il se tenait devant l'embrasure de la fenêtre, regardant fixement la ville, comme je l'avais moi-même fait un peu plus tôt cet après-midi depuis les remparts du château de l'Aiguille. Il tenait les mains serrées derrière son dos, et tandis que je l'observais, je les vis se déplacer comme si chacune d'elles possédait une vie qui lui fût propre, née de ses pensées. Il se passa un certain temps avant qu'il se retournât et prît conscience de ma présence.

« Vous voici donc, maître Bourreau. Je ne vous avais pas entendu entrer.

— Je ne suis qu'un compagnon, Archonte. »

Il sourit et s'assit sur le rebord de la fenêtre, dos au vide. Il avait un visage rude, le nez en bec d'aigle et de grands yeux entourés de cernes sombres ; ce n'était pourtant pas un visage viril, et ç'aurait pu être celui d'une femme laide. « Alors que je vous ai donné la responsabilité de cette administration, vous ne demeurez qu'un simple compagnon ?

— Je ne peux être élevé au rang de maître que par les maîtres de la guilde, Archonte.

— Vous êtes cependant le meilleur de leurs compagnons, si j'en juge par la lettre que vous m'avez transmise, par le fait qu'ils aient choisi de vous envoyer ici pour les représenter, et par le travail que vous avez accompli depuis votre arrivée. De toute façon, qui ferait la différence, ici, si vous décidiez d'emprunter ce titre... Combien y a-t-il de maîtres ?

— Je la ferais, moi, Archonte. Deux seulement, à moins que quelqu'un n'ait été élevé depuis mon départ.

— Je vais leur écrire pour leur demander de vous élever *in abstentia*.

— Je vous remercie, Archonte.

— Ce n'est rien », dit-il ; puis il se retourna vers l'embrasement comme si la situation le gênait. « Je pense que vous pouvez vous attendre à recevoir une réponse d'ici un mois.

— Ils ne me donneront pas ce titre, Archonte. Mais cela fera plaisir à maître Palémon que vous pensiez que j'en suis digne. »

Il se tourna de nouveau pour me regarder. « Nous n'avons certainement pas besoin de tant de cérémonie. Mon nom est Abdiesus, et il n'y a pas de raison que vous n'en usiez pas quand nous sommes seuls ; le vôtre est Sévérius, si je me souviens bien ?

— En effet. »

Encore une fois, son regard plongea par la fenêtre. « Cette ouverture est bien basse. J'étais justement en train de l'examiner au moment où vous êtes arrivé ; c'est à peine si le mur dépasse mes genoux. J'ai l'impression qu'il serait très facile de tomber de là.

— Seulement pour quelqu'un d'aussi grand que vous, Abdiesus.

— Est-ce qu'il n'est pas arrivé à l'occasion, par le passé, que l'on procédât aux exécutions en jetant les victimes depuis une fenêtre élevée ou du bord d'un précipice ?

— C'est exact, ces deux méthodes ont été employées.

— Pas par vous, j'imagine. » De nouveau il me faisait face.

« Même pas de mémoire d'homme vivant, à ma connaissance, Abdiesus. J'ai procédé à des décollations – avec le billot ou avec la chaise, mais c'est tout.

— Verriez-vous des objections à employer d'autres moyens, si on vous demandait de le faire ?

— Mon rôle est d'exécuter les sentences de l'archonte.

— Il y a des moments où les exécutions publiques contribuent au bien général, mais il y en a d'autres où elles ne feraient que contribuer à l'agitation populaire.

— J'ai parfaitement compris, Abdiesus », répondis-je. De même que j'ai vu dans le regard d'un garçon l'inquiétude de ce qu'il serait une fois adulte, de même je vis s'esquisser sur le visage de l'archonte le sentiment de sa culpabilité prochaine – sans peut-être qu'il s'en rende compte.

« Il y aura quelques invités ce soir au palais, Sévérien. J'espère que vous serez parmi eux. »

Je m'inclinai : « La tradition de l'administration, Abdiesus, veut depuis fort longtemps que de toutes les guildes qui la composent, l'une d'elles soit exclue du commerce des autres – la mienne.

— Tradition que vous trouvez injuste, ce qui est tout à fait naturel. Cette nuit, s'il vous plaît d'interpréter la chose de cette manière, nous vous ferons en quelque sorte réparation.

— Ceux de notre guilda ne se sont jamais plaints d'être les victimes d'une injustice ; en vérité, nous tirons même gloire de notre position unique et de notre isolement. Néanmoins, les autres pourraient penser, cette nuit, avoir quelque chose à vous reprocher. »

Un sourire contracta brièvement sa bouche. « Je ne m'en soucie pas. Regardez. Ceci vous ouvrira toutes les portes. » Il tendit la main, tenant délicatement, comme s'il craignait que la chose ne lui glissât des doigts, l'un de ces disques de papier épais, guère plus grand qu'un chrisos et doré à la feuille avec des caractères ornés, dont Thècle m'avait souvent parlé (elle s'agita dans mon esprit à cette évocation), mais que je n'avais jamais vus auparavant.

« Merci, Archonte. Ce soir, dites-vous ? Je vais tâcher de trouver une tenue correcte.

— Venez donc dans votre tenue. Il s'agit d'un ridotto : votre habit sera votre costume. » Il se leva et s'étira avec l'air de quelqu'un, me sembla-t-il, qui voit approcher la fin d'un travail déplaisant. « Il y a un instant, nous parlions des façons les moins complexes dont vous pouvez remplir vos fonctions. Il serait souhaitable que vous portiez sur vous le matériel utile, ce soir. »

Cette fois c'était clair. Je n'avais besoin que de mes deux mains, et le lui dis. Puis, ayant l'impression tout d'un coup d'avoir manqué à tous mes devoirs d'hôte, je l'invitai à prendre un rafraîchissement.

« Non merci, dit-il. Si vous saviez combien de fois je dois manger ou boire par simple courtoisie, vous comprendriez que j'apprécie la compagnie de quelqu'un à qui je peux refuser des

offres de ce genre. J'imagine que votre confrérie n'a jamais pensé à mettre au rang de ses tourments la suralimentation au lieu d'affamer ses clients ?

— Dans notre jargon, nous disons que nous les surfamons, Archonte...

— Il faudra que vous me parliez de ça, un de ces jours. Je constate que votre guilde a, au bas mot, une bonne douzaine de siècles d'avance sur mon imagination. Après celle de la chasse, votre science fait certainement partie des plus anciennes qui soient. Bon, je ne peux m'attarder davantage. Nous vous verrons donc ce soir ?

— C'est déjà pratiquement le soir.

— Eh bien, disons à la fin de la prochaine veille, dans ce cas. »

Il sortit. Ce ne fut que lorsque la porte se referma sur lui, que je remarquai la légère odeur de musc qui devait imprégner ses vêtements.

J'examinai le petit rond de papier qu'il m'avait laissé, le tournant dans mes doigts. Il comportait au verso des représentations de masques, parmi lesquels je reconnus l'une des horreurs – une tête réduite à une bouche gigantesque pleine de crocs –, que j'avais aperçue dans les jardins de l'Autarque, lorsque les cacogènes avaient retiré leurs déguisements, ainsi qu'un visage d'homme-singe tel que ceux que j'avais vus dans la mine abandonnée près de Saltus.

Je me sentais fatigué après cette longue promenade, sans compter qu'elle suivait une journée de travail bien remplie, commencée aux petites veilles de la matinée ; c'est pourquoi, avant de sortir à nouveau, je me déshabillai, me lavai, puis mangeai des fruits et des viandes froides tout en buvant du thé septentrional aux épices. Lorsqu'un problème me préoccupe profondément, il monopolise mon esprit, même si je n'en ai pas conscience. C'était ce qui se passait en ce moment ; sans que je m'en rende tout à fait compte, la pensée de Dorcas, gisant dans la minuscule chambre mansardée du Canard sur son nid et le souvenir de la malheureuse fillette en train de mourir dans sa cahute me bouchaient les yeux comme les oreilles. Je pense que c'est à cause de cela que je n'entendis pas arriver mon sergent,

et que ce n'est qu'au moment où je l'aperçus que je pris conscience d'avoir passé mon temps à piocher du petit bois dans la réserve placée près de la cheminée, que je cassais soigneusement avant de le jeter dans le foyer. L'homme me demanda si j'avais l'intention de sortir à nouveau, et je lui répondis par l'affirmative, ajoutant que je ne pouvais préciser l'heure de mon retour ; c'était lui, en effet, qui était responsable de la Vincula en mon absence. Puis je le remerciai de m'avoir prêté sa djellaba, et lui dis que je n'en aurais plus besoin.

« Elle est à votre disposition quand vous le voulez, lecteur. Mais ce n'est pas ce qui m'inquiète. J'aimerais vous suggérer, lorsqu'il vous faut aller en ville, de vous faire escorter par deux clavigères de la Vincula.

— Je vous remercie. Cependant, la ville est sûre, et cela ne me paraît pas nécessaire. »

Il s'éclaircit la gorge. « Il s'agit plutôt d'une question de prestige pour la Vincula, lecteur. Et tant que vous en êtes le maître, il vous faut une escorte. »

Je pouvais voir qu'il mentait, mais aussi qu'il le faisait pour ce qu'il croyait être mon bien ; c'est en ce sens que je lui répondis : « Après tout, pourquoi pas ? Dans la mesure où vous pouvez me trouver deux hommes présentables. »

Aussitôt son visage s'éclaira.

« En revanche, ajoutai-je, j'exige qu'ils ne portent pas d'armes. Je vais au palais, ce soir, et ce serait insulter notre maître l'archonte que d'arriver avec une escorte armée. »

Mais là-dessus il se mit à bégayer quelque chose, et je me tournai vers lui, comme si j'étais furieux, jetant par terre les bouts de bois brisés que je tenais encore. « J'exige une explication. Quelque chose vous fait soupçonner que je suis menacé. De quoi s'agit-il ?

— Rien, lecteur ; rien qui vous concerne directement. C'est simplement que...

— Simplement quoi ? » Comprenant qu'il allait enfin parler, je me dirigeai vers le bahut et versai deux coupes de rosolio.

« On a récemment découvert plusieurs meurtres dans la ville, lecteur. Trois la nuit dernière, deux la nuit précédente. Merci, lecteur, à votre santé.

— À la vôtre. Mais ces meurtres n'ont rien d'extraordinaire, que je sache. Les éclectiques n'arrêtent pas de se poignarder les uns les autres.

— Les victimes ont été tuées par le feu, lecteur. Je n'en sais pas davantage, et personne ne semble comprendre. Peut-être connaissez-vous un peu mieux ces questions...»

Le visage du sergent était aussi dépourvu d'expression qu'une sculpture de pierre grossière ; je le vis néanmoins lancer un bref regard vers le foyer froid où s'empilaient les morceaux de bois que je venais de casser. Je compris alors qu'il attribuait mon geste inconscient (alors pourtant que je n'avais pris conscience de ce bois dur et sec entre mes mains que bien après son entrée dans la pièce, de même qu'Abdiesus ne savait pas que c'était à sa propre mort qu'il songeait en regardant par la fenêtre avant que je n'intervienne) à quelque chose que m'avait communiqué l'archonte, quelque noir secret, alors qu'en réalité ce n'était rien de plus que le souvenir de Dorcas et de son désespoir, auquel se mêlait celui de la petite mourante, qui m'avait mis dans cette humeur sombre. Il dit finalement : « J'ai deux solides gaillards qui vous attendent dehors, lecteur. Ils sont prêts à vous suivre partout, et patienteront le temps qu'il faudra, jusqu'à votre retour. »

Je lui répondis que c'était parfait, et il fit immédiatement demi-tour, pour ne pas me laisser deviner qu'il en savait davantage ou croyait en savoir davantage que ce qu'il m'avait dit. Mais ses épaules et sa nuque raides, son pas précipité pour sortir, m'en apprirent plus que n'aurait pu le faire son regard pétrifié.

Mon escorte était en effet constituée de deux solides gaillards, évidemment choisis pour leur force. Brandissant leurs énormes massues de fer, ils m'emboîtèrent le pas tandis que je plaçais *Terminus Est* sur mon épaule. Ils se tenaient de part et d'autre de moi quand les rues tortueuses que nous empruntions le permettaient ; sinon, l'un se plaçait devant, l'autre derrière. Une fois au bord de l'Acis je leur donnai quartier libre, avec permission de passer le reste de la soirée comme ils l'entendaient. Du coup ils m'abandonnèrent sans remords,

tandis que je louais un petit caïque étroit, surmonté d'un dais aux couleurs vives inutile à cette heure où l'on ne voyait plus le soleil, pour remonter le cours de la rivière jusqu'au palais.

C'était en fait la première fois que je naviguais sur l'Acis. J'étais assis à la poupe, entre le propriétaire et pilote de l'embarcation et ses quatre rameurs ; l'eau claire et glaciale, animée d'un vif courant, passait si près du plat-bord que j'aurais pu y tremper mes deux mains à la fois si l'envie m'en avait pris, et on aurait dit qu'il était impossible qu'une aussi fragile coquille de noix, ne paraissant certainement pas plus grosse qu'un insecte dansant vue de la fenêtre de mon bureau, dans la bretèche, puisse remonter le cours tumultueux de l'Acis. Puis le pilote jeta un ordre bref, et nous partîmes aussitôt ; certes, nous suivions la rive de très près, mais l'esquif paraissait glisser sur la surface de l'eau comme un caillou qui ricocherait sans fin, tant étaient précis, coordonnés et réguliers les coups de rame des quatre hommes. La vigoureuse douceur de leurs mouvements était telle, que, par instants, j'avais l'impression que nous volions. Une lanterne pentagonale, montée de vitres couleur d'améthyste, pendait au-dessus de la poupe ; et juste au moment où j'eus l'impression que nous allions être pris par le courant, emportés et retournés pour nous retrouver tout en bas, à la hauteur du Capulus, le pilote ne trouva rien de mieux à faire que de lâcher son gouvernail pour en allumer la mèche.

Mais c'était bien entendu lui qui avait raison, et moi qui me trompais. Au moment où il refermait la petite ouverture de la lanterne sur une flamme jaune d'or, qui, à travers les vitres, se mit à lancer des éclats violets, l'embarcation fut entraînée par un tourbillon, et après nous avoir fait tourner un instant comme un caillou dans une fronde, le vortex nous expédia vers l'amont d'une bonne centaine de pas, cependant que les rameurs bordaient leurs avirons. Nous nous retrouvâmes dans une baie miniature aussi calme qu'une mare, et remplie de toutes sortes de bateaux de plaisance plus voyants les uns que les autres. Un débarcadère en forme d'escalier, très semblable à celui depuis lequel j'allais nager dans les eaux du Gyoll, mais beaucoup plus propre, montait des profondeurs de la rivière

pour se poursuivre jusqu'aux portes ouvragées du palais, au milieu d'une double rangée de torches vives.

J'avais souvent contemplé ce palais depuis la Vincula, et savais donc déjà qu'il ne s'agissait pas d'une structure souterraine comme celle du Manoir Absolu. Il n'avait rien non plus d'une sinistre forteresse, comme notre Citadelle. Selon toute vraisemblance, l'archonte et ses prédécesseurs avaient jugé que les places fortes constituées par le Capulus au sud et le château de l'Aiguille au nord, réunies sur chaque rive par des fortifications courant sur la crête des falaises, suffisaient à assurer pleinement la sécurité de la ville. Ici les remparts n'étaient faits que de haies taillées au carré, dont le but était bien plus de rebuter les curieux et les voleurs occasionnels que d'assurer une quelconque défense. Plusieurs bâtiments couronnés de dômes dorés se dressaient au milieu d'un jardin paysagé, qui donnait à la fois une impression de diversité et d'intimité. Depuis ma fenêtre, ils m'avaient fait penser à un collier de péridots dont le fil se serait rompu, et dont les pierres auraient roulé sur un tapis à ramages.

Il y avait des sentinelles de part et d'autre des portails de fer forgé, des cavaliers sans leurs montures, en corselet d'acier, casqués, une lance éclatante au poing, le long braquemart de cavalerie au côté. Elles avaient toutes l'air d'acteurs amateurs tenant des seconds rôles, de joyeux durs à cuire, profitant d'un moment de répit entre deux escarmouches ou deux patrouilles sur les plateaux balayés par le vent. Les deux hommes auxquels je montrai mon cercle de papier doré ne firent qu'y jeter un coup d'œil avant de me faire signe de passer.

5

Cyriaque

J'étais parmi les premiers à arriver. Il y avait beaucoup plus de domestiques que de masques, pour l'instant – des domestiques pris d'une intense agitation, comme s'ils venaient à peine de se mettre au travail et étaient bien déterminés à ce que tout soit prêt sans délai. Ils étaient en train d'allumer à l'aide de lentilles de cristal des candélabres et des *coronas lucis* pendues aux branches des arbres, transportaient des plateaux de nourriture et de boisson, les installaient, les déplaçaient pour finir par les remporter vers l'un des bâtiments à dôme doré – tout cela étant fait par trois domestiques différents, mais aussi parfois par le même (sans doute parce que les autres étaient occupés ailleurs).

Pendant un moment, je me promenai au hasard dans le parc, admirant les fleurs dans les dernières lueurs du crépuscule. Bientôt, apercevant des silhouettes costumées entre les colonnes d'un pavillon, je décidai d'aller me joindre à elles.

J'ai déjà décrit ailleurs de quoi pouvait avoir l'air ce genre de soirée, au Manoir Absolu. Mais ici, dans cette société entièrement provinciale, l'atmosphère faisait plutôt penser à des enfants qui s'amusent à se déguiser avec les vêtements de leurs parents. Je vis des femmes et des hommes ayant emprunté les habits grossiers des autochtones, le visage grîmé de roux et taché de blanc – et même un homme qui en était véritablement un, dans sa tenue ordinaire, qui n'était ni plus ni moins authentique que celle des autres. J'étais sur le point de rire de lui, lorsque je me rendis compte que lui et moi étions peut-être

les deux seules personnes à le savoir ici, et qu'il était en fait infiniment mieux déguisé que les autres dans son costume de citoyen de Thrax. Autour du groupe d'autochtones, vrais ou faux, se tenaient une dizaine de personnages dans des tenues non moins absurdes – des officiers habillés en femmes et des femmes en soldats, des éclectiques tout aussi peu crédibles que les autochtones de tout à l'heure, des gymnosophistes, des ablégats et leurs acolytes, des ermites, des lémures, des zooanthropes, mi-hommes, mi-bêtes, des oblates et des remontados en haillons artistement déchiquetés, les yeux maquillés pour paraître hagards.

Pour je ne sais quelle raison, je me mis à penser combien il serait étrange que le Nouveau Soleil, l'Étoile du jour elle-même, vînt à faire son apparition ici, aussi soudainement qu'il l'avait fait il y avait si longtemps, à l'époque où on lui avait donné le nom de Conciliateur ; qu'il vînt à faire son apparition ici, parce que l'endroit était parfaitement inapproprié, et qu'il avait toujours préféré les endroits les moins appropriés ; qu'il vît tous ces gens avec son regard d'une fraîcheur absolue ; et qu'il décidât, par quelque décret théurgique, que tous ceux ici présents (je n'en connaissais aucun, et aucun ne me connaissait) fussent obligés de tenir pour l'éternité les rôles qu'ils avaient endossés pour un soir... Les autochtones se retrouveraient accroupis auprès d'un maigre feu, dans des huttes de montagne enfumées ; le véritable autochtone serait pour toujours un bourgeois participant à un *ridotto* ; les femmes chasseraient les ennemis du pays l'épée à la main, tandis que les officiers tireraient l'aiguille en soupirant auprès d'une fenêtre donnant au nord, l'œil perdu sur la route déserte ; les oblates déplorant les abominations qu'ils avaient commises, les remontados brûlant leurs propres maisons, le regard perdu sur les montagnes ; seul, je resterais inchangé, de même que l'on dit que la vitesse de la lumière reste inchangée par les opérations mathématiques.

Puis, alors que je souriais sous mon masque à cette fantaisie, il me sembla que la Griffe, dans son sac en cuir souple, pesait sur ma poitrine pour me rappeler que le Conciliateur n'était pas une plaisanterie, et que je portais une parcelle de sa puissance sur moi. À ce moment, comme mon regard se portait jusque sur

l'autre extrémité de la pièce, se glissant entre les têtes emplumées, empanachées ou échevelées, j'aperçus une pèlerine.

Je me rendis auprès d'elle aussi vite que je pus au milieu de la foule, bousculant ceux qui ne me cédaient pas le passage assez vite. (Ils étaient d'ailleurs rares à ne pas s'écarter, car, si aucun n'imaginait que j'étais ce que je paraissais, tous devaient penser, à cause de ma haute taille, que j'étais un exultant : il n'y en avait pas de vrai pour faire la comparaison.)

La pèlerine n'était ni jeune ni vieille ; sous son domino étroit, son visage dessinait un ovale agréable, avec quelque chose de raffiné et de lointain comme celui de la supérieure de son ordre qui m'avait laissé quitter la cathédrale, en compagnie d'Aghia, après que nous avions détruit l'autel. Elle tenait à la main un petit verre de vin dont elle jouait, et lorsque je m'agenouillai à ses pieds, elle le posa sur la table pour me donner ses doigts à baiser.

« Absolvez-moi, Domnicellae, dis-je d'un ton de prière. Je vous ai causé, à vous et à vos sœurs, le plus grand des torts.

— La mort nous fait à tous le plus grand tort, répondit-elle.

— Je ne suis pas la mort. » Je la regardai alors, et un premier doute m'envahit.

Par-dessus les bavardages de la foule, je pus entendre le soupir qu'elle poussa. « Vous n'êtes pas ?...

— Non, Domnicellae. » Et en dépit de mes doutes, qui ne faisaient que s'accroître, je craignis qu'elle ne s'échappât, et je tendis la main pour la retenir par la châtelaine qui pendait à sa ceinture. « Pardonnez-moi, Domnicellae, mais êtes-vous réellement membre de l'ordre ? »

Elle secoua la tête sans dire un mot, et s'effondra sur le sol.

Il n'est pas rare de voir l'un des clients de nos cachots feindre l'évanouissement, mais il est aisé de détecter l'imposture. Le simulateur ferme délibérément les yeux et les garde soigneusement clos. Lors d'une perte réelle de conscience, la victime, qu'il s'agisse d'un homme ou d'une femme, commence par perdre le contrôle de ses yeux, qui pendant quelques instants, regardent dans des directions différentes et vagues ; il arrive parfois qu'ils roulent sous les paupières. Celles-ci, de leur côté, ne se ferment que rarement en entier, étant donné que ce

mouvement n'est pas délibéré mais correspond à un relâchement musculaire. On peut d'ordinaire apercevoir un fin croissant de sclérotique entre les paupières inférieure et supérieure – comme c'était le cas avec la femme qui venait de tomber.

Plusieurs hommes m'aidèrent à la transporter jusque dans une alcôve, et on entendit les propos les plus ridicules sur la chaleur qu'il faisait et l'excitation qui régnait – deux éléments qui brillaient par leur absence. Il me fut impossible d'écarter les curieux pendant un bon moment ; puis, la nouveauté de l'incident s'atténuant avec les minutes qui passaient, ils s'en allèrent tous, et j'aurais eu les plus grandes peines du monde à les retenir, si je l'avais voulu. Bientôt, la dame en écarlate se mit à remuer ; une femme à peu près du même âge qu'elle et déguisée en petite fille m'avait dit auparavant qu'elle était l'épouse d'un écuyer, dont la villa se trouvait à quelque distance de Thrax, et que cet écuyer se trouvait actuellement à Nessus pour une affaire quelconque. Je retournai auprès de la table, pour y prendre le petit verre qu'elle y avait posé, et portai à ses lèvres le liquide rouge qu'il contenait.

« Non, dit-elle faiblement. Je n'en veux pas... C'est de la sangria, et j'ai horreur de ça. Je n'en avais pris que parce que la couleur était assortie à ma tenue.

— Pourquoi vous êtes-vous évanouie ? Parce que je vous ai prise pour une vraie pèlerine ?

— Non. Parce que j'ai deviné qui vous étiez », répondit-elle. Nous gardâmes le silence pendant un moment, elle toujours à demi couchée sur le divan où elle avait été transportée, moi assis à ses pieds.

J'évoquai dans mon esprit l'instant où je m'étais agenouillé devant elle, un quart de veille auparavant ; comme je l'ai déjà dit, j'ai la possibilité de faire repasser ainsi chaque instant de ma vie devant mes yeux. Finalement, je dus lui poser la question, « Comment avez-vous deviné ?

— Quiconque portant ces habits comme un déguisement aurait certainement répondu qu'il était la mort, si on le lui avait demandé... précisément parce qu'il se serait agi d'un déguisement. Je suis venue au tribunal de l'archonte, il y a

quelque temps, mon mari ayant porté plainte pour vol contre l'un de ses serfs. Ce jour-là, vous vous teniez sur le côté, les bras croisés sur la garde de cette même épée que vous portez encore ; et au moment où je vous ai entendu me répondre et où vous m'avez baisé les doigts, je vous ai reconnu et j'ai pensé... Oh ! je ne sais pas ce que j'ai pensé ! J'imagine que j'ai cru que votre geste signifiait que vous aviez l'intention de me tuer. Simplement à la manière dont vous vous teniez, au tribunal, lorsque je vous y ai vu : vous aviez l'air de quelqu'un capable de faire preuve de galanterie envers les pauvres diables que vous vous apprêtez à tracter, et notamment envers les femmes.

— Je me suis agenouillé uniquement parce que j'ai grand besoin de savoir où se trouvent actuellement les pèlerines, et que votre costume, comme le mien, n'avait pas l'air d'être un déguisement.

— Ce n'en est pas un. C'est-à-dire... je n'ai pas le droit de le porter, mais ce n'est pas seulement une tenue que ma femme de chambre m'a cousue pour l'occasion. C'est une vraie robe de pèlerine. » Elle marqua un temps d'arrêt. « Vous rendez-vous compte que j'ignore encore votre nom ?

— Sévérián. Et vous, vous vous appelez Cyriaque... c'est l'une des femmes qui se sont occupées de vous qui me l'a appris. Puis-je me permettre de vous demander comment vous avez obtenu ces habits, et si vous savez où se trouvent en ce moment les pèlerines ?

— Cette question n'a rien à voir avec vos fonctions, n'est-ce pas ? » Elle me regarda quelques instants dans les yeux, puis conclut elle-même que non, d'un mouvement de tête. « Quelque chose de personnel. J'ai été élevée par elles ; j'ai même été l'une de leurs novices, savez-vous. On sillonnait le continent dans tous les sens, et je recevais de merveilleuses leçons de botanique rien qu'à voir les arbres et les fleurs en passant. Parfois, quand j'y repense, j'ai l'impression qu'en une semaine, nous passions des palmiers aux pins sylvestres ; mais je sais que ce n'est pas possible.

« J'étais sur le point de prononcer des vœux définitifs, mais on prépare la tenue officielle dès l'année qui précède, de façon que l'on puisse l'essayer et l'ajuster ; en outre, on la voit à

chaque fois que l'on range ses vêtements. C'est un peu comme une petite fille qui va regarder la robe de mariée de sa mère, quand elle sait qu'elle a également servi à sa grand-mère et qu'elle lui servira à son tour, si jamais elle doit se marier. Si ce n'est que je n'ai jamais porté officiellement cette robe ; lorsque je revins à la maison – je dus attendre longtemps, car comme je ne pouvais être escortée, il fallait que les pèlerines passassent à côté –, je l'ai gardée avec moi.

« Cela faisait longtemps que je n'y avais plus pensé. Puis j'ai eu l'idée de la ressortir en recevant l'invitation de l'archonte, et décidai de la porter ce soir. Je fais attention à ma silhouette, et c'est à peine s'il fallut faire quelques retouches ici et là. Elle fait partie de moi, je crois, et j'ai tout à fait le visage qu'il faut pour une pèlerine, quoique je n'aie pas leurs yeux. En vérité, je n'ai jamais eu ce regard ; je pensais qu'il me viendrait une fois que j'aurais prononcé mes vœux définitifs, ou après. La responsable des novices l'avait. Elle pouvait être assise en train de coudre, mais il suffisait d'observer ses yeux, et on aurait dit qu'ils voyaient jusqu'au fin fond de Teur, où demeurent les périsciens, qu'ils voyaient à travers la vieille toile fatiguée de la tente, qu'ils voyaient à travers tout... Non, je ne sais pas où se trouvent actuellement les pèlerines – je me demande même si, à part la mère supérieure, elles-mêmes le savent... »

Je dis alors : « Vous devez certainement avoir des amies parmi elles ; d'anciennes camarades du temps de votre noviciat, qui auraient prononcé leurs vœux, non ? »

Cyriaque haussa les épaules. « Pas une seule ne m'a envoyé le moindre mot. Je ne sais vraiment pas.

— Vous sentez-vous assez bien pour retourner dans la salle de danse ? » La musique arrivait jusqu'à nous depuis quelques instants.

Sa tête ne bougea pas, mais ses yeux, restés jusqu'ici perdus dans le défilé des années qu'elle avait vécues en compagnie des pèlerines, se tournèrent obliquement vers moi. « Est-ce que c'est ce que vous avez envie de faire ?

— Je crains bien que non. Je ne me sens jamais tout à fait à l'aise au milieu de la foule, à moins que les gens ne soient de mes amis.

— Vous auriez donc des amis ? » L'idée semblait franchement la surprendre.

« Pas ici... enfin, un seul ici. À Nessus, il y avait tous les frères de la guilde.

— Je comprends. » Elle hésita. « Après tout, il n'y a pas de raison de partir d'ici. La fête va durer toute la nuit, et à l'aube, si l'archonte n'est pas fatigué, on fermera les rideaux pour ne pas voir la lumière ; peut-être même déroulera-t-on le faux ciel au-dessus du jardin. Nous pouvons rester autant que nous voulons, et chaque fois qu'un domestique passera avec un plateau, nous prendrons ce qui nous fera plaisir – nourriture ou boisson. Et si quelqu'un à qui nous avons envie de parler vient à passer, nous l'appellerons pour qu'il vienne bavarder un moment.

— J'ai bien peur que vous ne commenciez à vous lasser de ma compagnie bien avant qu'il ne fasse jour, lui dis-je.

— Nullement. Tout d'abord parce que je n'ai pas l'intention de vous laisser beaucoup parler ; c'est moi qui vais parler, et vous qui allez m'écouter. Pour commencer... savez-vous que vous êtes très beau ?

— Je sais que je ne le suis pas. Mais étant donné que vous ne m'avez jamais vu sans ce masque, vous ne pouvez même pas savoir de quoi j'ai l'air.

— Au contraire. »

Elle s'inclina en avant, comme pour mieux examiner mon visage à travers les ouvertures ménagées pour les yeux. Son propre masque, de la même couleur que sa robe, était si petit qu'il n'était là que par convention : il était fait de deux boucles en forme d'amande qui entouraient les yeux ; cependant, il lui donnait un petit air exotique qu'elle n'aurait pas eu autrement, et une apparence de mystère, une impression de quelque chose de caché, qui lui ôtait le poids de la responsabilité.

« Je suis sûre que vous êtes un homme d'une grande intelligence, mais vous n'avez pas fréquenté autant de fêtes que moi ; car vous auriez appris à juger des visages sans avoir besoin de les voir. Bien entendu, c'est plus difficile lorsque les personnes portent de ces masques de bois qui ne s'appliquent pas sur la forme de la figure ; mais même dans ce cas, on peut

déjà dire beaucoup de choses. Vous avez un menton pointu, n'est-ce pas ? avec une fossette...

— Oui, pour le menton pointu, dus-je admettre, mais non pour la fossette.

— Vous mentez pour me lancer sur de fausses pistes ; ou alors, vous n'y avez jamais fait attention. Je peux juger des mentons rien qu'en observant la taille, en particulier chez les hommes qui m'intéressent au premier chef. Une taille étroite signifie un menton pointu, et ce que laisse voir ce masque de cuir suffit à le confirmer. Bien que vos yeux soient profondément enfoncés dans leurs orbites, ils sont grands et mobiles, ce qui veut dire une fossette sur le menton, pour un homme, en particulier si le visage est mince. Vous avez les pommettes très hautes ; elles se devinent légèrement à travers le masque. Vous avez les joues plates, ce qui les fait paraître plus hautes encore. Des cheveux noirs, d'après ce que je peux voir du dos de vos mains, et des lèvres fines, que j'aperçois par l'ouverture du masque. Bien que je ne puisse les voir en entier, je sais qu'elles ont un dessin sinueux, ce qui est la chose la plus désirable dans une bouche d'homme. »

Je ne savais pas trop quoi répondre, et pour dire la vérité, j'aurais été très soulagé de la planter là à ce moment ; mais je finis par lui demander : « Voulez-vous que je retire mon masque pour que vous puissiez vérifier l'exactitude de vos déductions ?

— Oh ! non, surtout pas. Du moins tant que l'on n'aura pas joué l'aubade. Par ailleurs, il vous faut penser à mes sentiments. Si vous l'ôtiez et n'étiez pas beau comme je me plais à le croire, je serais frustrée d'une nuit très intéressante. »

Elle avait pris une position assise pour m'examiner. Maintenant elle souriait, et s'allongea à nouveau sur les coussins, ses cheveux faisant une auréole noire autour de sa tête.

« Non, Sévérin, au lieu de découvrir votre visage, il vous faut découvrir votre âme. Vous vous y appliquerez plus tard en m'expliquant tout ce que vous feriez si vous étiez libre d'agir à votre guise ; mais pour l'instant, vous allez me dire tout ce que je veux savoir de vous. Vous venez de Nessus... j'ai déjà appris

cela. Pourquoi avez-vous autant envie de rencontrer les pèlerines ? »

La bibliothèque de la Citadelle

J'étais sur le point de répondre à sa question, lorsqu'un couple longea nonchalamment notre alcôve ; l'homme était habillé d'un sanbenito, la femme en midinette. Ils ne firent que nous jeter un coup d'œil en passant, mais quelque chose – l'inclinaison simultanée des deux têtes, peut-être, ou l'expression de leurs yeux – me dit qu'ils savaient, ou du moins soupçonnaient, que pour ma part je n'étais pas déguisé. Je fis comme si je n'avais rien remarqué, et dis alors à Cyriaque : « Un objet appartenant aux pèlerines est tombé accidentellement entre mes mains. J'aimerais beaucoup le leur rendre.

— Vous n'avez donc pas l'intention de leur faire de mal, dans ce cas ? me demanda-t-elle. Pouvez-vous me dire de quoi il s'agit ? »

Il n'était pas question de lui dire la vérité, et je savais qu'il me faudrait montrer tout objet que je nommerais. C'est pourquoi je répondis : « Un livre, un livre ancien, admirablement illustré. Je n'ai pas la prétention de m'y connaître en livres, mais je suis convaincu qu'il a une grande valeur religieuse et qu'il n'a pas de prix. » En disant ces mots, je retirai le petit livre brun, emprunté autrefois à la bibliothèque de maître Oultan, et que j'avais dérobé en quittant la cellule occupée par Thècle.

« Pour être vieux, il n'y a pas de doute, remarqua Cyriaque. Et abîmé par l'eau, également, à ce que je vois. Puis-je jeter un coup d'œil dedans ? »

Je le lui donnai, et elle se mit à le feuilleter au hasard, puis s'arrêta sur une image représentant la sikinnis, l'orientant jusqu'à ce qu'elle attrape la lumière qui provenait d'une lampe brûlant au-dessus du divan, dans une niche. Le tremblement de la flamme paraissait faire sauter les petits hommes cornus et se tordre les sylphes.

« Je ne m'y connais pas non plus en livres, dit-elle bientôt en me rendant l'ouvrage. Mais j'ai un oncle qui est un véritable érudit, et j'ai l'impression qu'il donnerait beaucoup pour posséder celui-ci. C'est dommage qu'il ne soit pas ici ce soir ; il aurait pu l'examiner – quoique... c'est peut-être mieux ainsi, parce qu'il aurait tout fait pour se le procurer. Il a parcouru toutes les pentades, allant aussi loin que j'aie jamais été avec les pèlerines, simplement pour chercher de vieux livres. Il a même réussi à visiter les archives perdues. En avez-vous entendu parler ? »

Je secouai la tête.

« Tout ce que je sais est ce qu'il m'en a dit un jour qu'il avait abusé du vin de notre propriété ; peut-être même a-t-il gardé certaines choses par-devers lui, car je suis restée sur l'impression qu'il avait peur que je me serve de ses informations pour m'y rendre moi-même. Ce que je n'ai jamais fait, et qu'il m'arrive parfois de regretter – mais peu importe. À Nessus, bien plus au sud de la partie de la ville que visitent les gens la plupart du temps, très loin au bord du fleuve, en un endroit où personne n'imaginerait qu'il y eût encore des maisons, se dresse une ancienne forteresse. Tout le monde, sauf peut-être l'Autarque lui-même – puisse son esprit vivre dans un millier de ses successeurs –, l'a oubliée depuis des temps immémoriaux, et elle passe pour être hantée. Elle se dresse sur une colline qui domine la vallée du Gyll, m'a dit mon oncle, veillant sur un domaine de sépulcres en ruine, ne gardant plus rien. »

Elle fit une pause, et, de ses mains, esquissa la forme de la colline et de la forteresse. J'eus l'impression qu'elle avait déjà raconté cette histoire un bon nombre de fois, peut-être à ses enfants. Cela me fit prendre conscience qu'elle était bien assez âgée pour en avoir, et d'assez grands pour écouter ce récit et bien d'autres encore. Les années n'avaient pratiquement pas

laissé de traces sur son visage lisse et sensuel ; mais la lumière particulière à la jeunesse qui brillait encore si ardemment chez Dorcas et avait répandu ses rayons surnaturels même sur Jolenta, cette lumière qui avait flamboyé avec tant de force et d'éclat en Thècle et avait éclairé les sentiers couverts de brume de la nécropole lorsque sa sœur Théa s'était emparée du pistolet de Vodalus au bord de la tombe, cette lumière s'était éteinte en elle depuis tellement longtemps que même le parfum de sa flamme avait disparu. J'eus pitié d'elle.

« Vous devez connaître l'histoire qui raconte comment la race des anciens temps a atteint les étoiles, et comment, pour ce faire, les hommes de cette époque ont dû vendre la part sauvage qui était en eux ; si bien qu'ils ne se souciaient plus du goût du vent pâle, ni de l'amour, ni du désir, ni de composer de nouvelles chansons ou de chanter les anciennes, non plus que d'aucune des autres choses animales qu'ils croyaient avoir emmenées avec eux hors des forêts pluvieuses du fond des temps – bien qu'en fait, à ce que disait mon oncle, ce fût ces choses qui les avaient amenés. Et vous savez, ou devriez savoir, que ceux auxquels ils ont vendu ces choses, qui étaient les créations de leurs propres mains, les détestaient dans leurs cœurs. Et en vérité elles avaient un cœur, bien que les hommes qui les avaient faites n'en aient jamais tenu compte. De toute façon, elles décidèrent la ruine de ceux qui les avaient fabriquées, ce qu'elles firent en restituant, lorsque la race humaine se fut répandue dans mille soleils, tout ce qui leur avait été laissé depuis si longtemps.

« Voilà ce que vous devez savoir, au moins. Mon oncle me l'a raconté une fois comme je viens de le faire pour vous. Tout cela, et plus encore, il l'a découvert dans l'un des livres de sa collection. Un livre que personne n'avait ouvert, prétendait-il, depuis au moins une kiliade.

« Mais comment ils ont accompli ce qu'ils ont accompli est bien moins connu. Je me souviens que lorsque j'étais enfant, j'imaginais les méchantes machines en train de creuser, de creuser de nuit, jusqu'à ce qu'elles aient mis au jour les racines tordues des plus vieux arbres, et découvert un coffre de fer qu'elles avaient enterré quand le monde était encore très jeune ;

puis lorsqu'elles avaient brisé la serrure du coffre, toutes les choses dont nous avons parlé sortaient en s'envolant comme un essaim d'abeilles d'or. Je sais que c'est une sottise, mais même aujourd'hui, j'ai du mal à me représenter l'apparence de ces machines pensantes. »

Je me souvins de Jonas, avec sa peau en métal brillant et léger à la place d'une vraie peau, mais je n'arrivais pas à me figurer Jonas en train de libérer une plaie contre l'humanité, et je secouai la tête.

« Pourtant, d'après mon oncle, son livre disait très clairement ce qu'elles avaient fait, et que les choses qu'elles libérèrent n'étaient pas des essaims d'insectes, mais une marée d'objets de toutes sortes, choisis pour faire revivre toutes ces pensées que le peuple avait laissées derrière lui parce qu'il n'était pas possible de les écrire mathématiquement. De la construction des plus vastes cités à la fabrication du moindre pot, tout reposait entre les mains des machines, et au bout de milliers d'années passées à bâtir des villes qui étaient comme de grands mécanismes, elles en vinrent à en produire qui étaient comme des fronts de nuages avant la tempête, ou d'autres comme le squelette des dragons.

— Quand cela se passait-il ? demandai-je.

— Il y a très, très longtemps... bien avant que ne soit posée la première pierre de Nessus. »

J'avais glissé un bras autour de ses épaules, et l'une de ses mains se promenait sur mon ventre ; je sentais sa chaleur et son lent mouvement.

« Et elles suivirent le même principe en tout ce qu'elles fabriquèrent. Dans leur manière de faire le mobilier, par exemple, ou de couper les vêtements. Et comme les dirigeants qui avaient décidé depuis si longtemps que toutes les pensées symbolisées par les habits, le mobilier et les villes, seraient abandonnées à jamais par l'humanité, étaient morts depuis longtemps, et que le peuple avait oublié leurs maximes autant que leurs visages, il fut ravi par toutes ces nouveautés. C'est ainsi que tout cet empire, qui n'avait été édifié que sur le concept d'ordre, s'effondra.

« Mais si l'empire disparut, les mondes mirent longtemps à mourir. Tout d'abord, afin que les choses qu'elles rendaient aux hommes ne fussent pas une fois de plus rejetées, les machines conçurent des grands spectacles et des fantasmagories, qui inspiraient à ceux qui y assistaient de grandes pensées de fortune, de vengeance ou de monde invisible. Plus tard, elles donnèrent un compagnon à chaque homme et chaque femme, des compagnons invisibles pour tout autre que leur propriétaire, pour les conseiller. Les enfants, depuis longtemps déjà, avaient de tels compagnons.

« Lorsque la puissance des machines se fut encore affaiblie – comme elles l'avaient souhaité elles-mêmes –, elles ne furent plus capables d'entretenir ces fantômes dans l'esprit des gens, ni de construire de nouvelles villes, car les villes qui restaient étaient pratiquement vides.

« Elles avaient atteint, comme le disait mon oncle, ce point de l'évolution où elles avaient espéré que l'humanité se tournerait contre elles et les détruirait ; mais ce n'était pas ce qui se produisait. Elles qui avaient été tour à tour méprisées comme des esclaves puis adorées comme des démons étaient désormais grandement aimées.

« Si bien qu'elles réunirent auprès d'elles ceux qui les aimaient le plus, et, pendant de longues années, elles leur enseignèrent toutes ces choses que l'ancienne race avait jetées au rebut. Puis elles moururent.

« Alors ceux qui les avaient aimées et en avaient été aimés tinrent conseil ensemble pour savoir comment ils pourraient préserver l'enseignement qu'ils avaient reçu, car ils avaient compris qu'ils n'en reverraient jamais d'autres de la même sorte revenir sur Teur. Mais ils se prirent entre eux de violentes querelles. Ils n'avaient pas appris ensemble, mais au contraire séparément, et chaque homme et chaque femme avait écouté une machine différente, comme s'il n'y avait rien eu d'autre au monde qu'eux deux. Et comme la masse du savoir était considérable et qu'ils étaient si peu nombreux, les machines leur avaient enseigné à tous des choses très différentes.

« Alors ils se divisèrent en factions ; les factions connurent des scissions, puis se scindèrent encore jusqu'à ce qu'à la fin

chaque individu se retrouvât tout seul, incompris et méprisé par les autres qu'il méprisait lui-même. Alors chacun partit de son côté, loin des villes qui avaient abrité les machines, ou au contraire en s'enfonçant au plus profond de leur labyrinthe ; quelques-uns restèrent dans les palais des machines pour veiller sur leurs carcasses. »

Un sommelier nous apporta des coupes contenant un vin presque aussi clair que de l'eau et aussi paisible qu'elle, tant qu'un mouvement n'en avait pas réveillé l'esprit. Alors, son parfum embaumait l'air comme ces fleurs qu'aucun œil humain ne peut voir et que seuls trouvent les aveugles, et en boire une gorgée était comme boire la force à même le cœur d'un taureau. Cyriaque s'empara avidement de sa coupe, la vida d'un seul trait et l'envoya sonner contre le sol de l'alcôve.

« Parlez-moi encore, lui dis-je alors, de l'histoire de ces archives perdues.

— Lorsque l'ultime machine devint froide et silencieuse, et lorsque tous ceux qui avaient appris d'elles le savoir interdit, autrefois rejeté par l'humanité, furent séparés les uns des autres, naquit alors l'épouvante dans leurs cœurs. Car tous savaient qu'ils étaient mortels, et la plupart qu'ils n'étaient plus jeunes. Chacun comprit que sa propre mort signifierait aussi la disparition d'un savoir qu'il chérissait plus que tout. Alors ils se mirent tous – chacun croyant être le seul à le faire – à noter par écrit les choses apprises au cours des longues années passées à écouter les machines qui leur avaient révélé la connaissance des choses sauvages et cachées. Beaucoup de ces témoignages furent détruits, mais d'autres survécurent, tombant parfois sur des gens, qui, en les recopiant, les enjolivaient de variantes de leur cru, ou bien les affaiblissaient en commettant des omissions... Embrasse-moi, Sévérien. »

En dépit de la gêne présentée par mon masque, nos lèvres se joignirent. Tandis qu'elle se laissait retomber en arrière, les souvenirs fantômes des anciennes amours et des badinages de Thècle, dans les boudoirs catachtoniens et les portes dérobées du Manoir Absolu, s'agitèrent au fond de moi, et je dis : « Ne savez-vous donc pas que ce genre de chose exige d'un homme toute son attention ? »

Cyriaque sourit. « C'est pour cette raison que je l'ai fait. Je voulais savoir si vous m'écoutiez vraiment.

« Quoi qu'il en soit, pendant très longtemps – personne ne sait combien, et de toute façon le monde n'était pas aussi proche de l'extinction du soleil que maintenant ; les années étaient plus longues –, ces écrits passèrent de main en main, ou bien moisirent dans les cénotaphes où leurs auteurs les avaient cachés pour les préserver. Ils étaient fragmentaires, contradictoires et allusifs. Puis un jour, il se trouva un autarque (mais on ne les appelait pas des autarques, alors) qui espéra reconquérir l'ancien empire ; tous ces documents furent rassemblés par ses serviteurs, des hommes en robe blanche qui dévastèrent les greniers et jetèrent à bas les androsphinx érigés à la mémoire des machines, qui allèrent partout et entrèrent jusque dans les cubicules des moïraïques depuis longtemps défuntes. Le fruit de ce pillage fut amassé en une énorme pile dans la ville de Nessus, alors au début de sa construction, afin d'être brûlé.

« Mais durant la nuit qui précéda la date arrêtée pour cet autodafé, l'Autarque, qui n'avait jamais auparavant connu les rêves sauvages du sommeil, et ne connaissait que ses rêves éveillés de puissance, rêva enfin pour de bon. Et dans son rêve, il vit tous les mondes non asservis de la vie et de la mort, des pierres et des rivières, des bêtes et des arbres lui glisser pour toujours entre les doigts.

« Au matin suivant, il interdit d'allumer les torches, et ordonna au contraire que fût construite une vaste crypte, afin d'y abriter tous les livres et tous les rouleaux rassemblés par les hommes en robe blanche. Car il s'était dit que si jamais l'empire dont il avait rêvé lui échappait, il se retirerait dans cette crypte pour y découvrir les mondes qu'à l'imitation des anciens, il avait voulu détruire.

« Comme il le devait, son empire lui échappa finalement. On ne peut trouver le passé dans un avenir d'où il est absent. Du moins pas tant que le monde métaphysique, qui est infiniment plus vaste et plus lent que le monde physique, n'aura pas terminé sa révolution, et que le Nouveau Soleil ne sera pas venu. Cependant, il ne se retira pas dans la crypte comme il avait

prévu de le faire, ni derrière les murailles qu'il avait fait bâtir pour l'abriter. Car une fois qu'un homme a rejeté toutes les choses sauvages, elles savent flairer les pièges et on ne peut plus les capturer de nouveau.

« Malgré tout, on raconte qu'avant de faire fermer la crypte où il avait tout réuni, il lui donna un gardien. Et lorsque se fut écoulé le temps imparti sur Teur à ce gardien, celui-ci en trouva un autre, et cet autre un autre encore, si bien que ces gardiens restèrent fidèles aux ordres donnés par cet autarque, car ils sont saturés de toutes les pensées sauvages qui émanent du savoir préservé par les machines, et la fidélité en fait partie. »

J'avais commencé à la déshabiller tandis qu'elle parlait, et m'étais mis à lui baiser les seins ; je m'interrompis pour demander : « Est-ce que toutes ces pensées dont vous parlez n'ont pas disparu du monde, lorsque l'Autarque les a enfermées ? N'en ai-je jamais entendu parler ?

— Non, parce qu'elles avaient longtemps passé de main en main, et qu'elles étaient devenues la chair et le sang des gens.

De plus, on dit aussi que le gardien les laisse parfois sortir ; et même si en fin de compte elles lui reviennent toujours, elles sont lues entre-temps, par peu ou beaucoup de personnes, avant de s'enfoncer de nouveau dans les ténèbres.

— C'est une histoire merveilleuse, dis-je. Je crois que j'en sais un peu plus que vous là-dessus, et pourtant, je ne l'avais jamais entendue raconter auparavant. » Je découvris qu'elle avait de longues jambes fuselées, avec des cuisses comme des coussins de soie et des chevilles d'une exquise finesse ; tout son corps, en vérité, était un délice.

Ses doigts touchèrent la boucle qui retenait la cape sur mes épaules. « Avez-vous besoin de l'enlever ? demanda-t-elle. Nous pourrions nous en couvrir...

— Mais certainement...»

Attractions

Je m'abandonnai presque complètement au plaisir qu'elle me donna, car bien que je ne l'aimasse pas comme j'avais autrefois aimé Thècle, ou comme j'aimais encore Dorcas, et qu'elle ne fût pas aussi belle que l'avait été Jolenta à un certain moment, j'éprouvais pour elle une certaine forme de tendresse, née pour une bonne part du vin parfumé et roboratif que nous avions bu ensemble ; mais elle représentait aussi la femme dont je rêvais déjà quand je n'étais qu'un gamin en haillons de la tour Matachine, et que je n'avais pas encore aperçu le visage en forme de cœur de Théa auprès de la tombe ouverte. De plus, elle était plus versée dans la science de l'amour que Thècle, Dorcas et Jolenta réunies.

Lorsque notre désir fut épuisé, nous nous levâmes pour aller nous laver dans un grand bassin d'argent où courait une eau tiède. Deux femmes s'y trouvaient déjà, deux femmes qui venaient de s'aimer comme nous-mêmes ; elles éclatèrent de rire en nous voyant, mais quand elles comprirent que je n'allais pas les épargner parce qu'elles étaient des femmes, elles s'enfuirent en poussant des cris.

Puis nous nous nettoyâmes mutuellement. Je savais que Cyriaque croyait que j'allais la laisser là, comme je croyais moi-même qu'elle allait me quitter ; mais nous ne nous séparâmes pas (alors qu'il aurait cependant mieux valu, peut-être), et allâmes ensemble dans le petit jardin silencieux, où la nuit était complète, flâner près d'une fontaine solitaire.

Elle avait pris ma main, et je tenais la sienne comme font les enfants. « Avez-vous jamais visité le Manoir Absolu ? » me demanda-t-elle soudain. Elle contemplait nos reflets dans le bassin au clair de lune, et elle parlait d'une voix tellement basse que c'est à peine si je pouvais l'entendre.

Je lui répondis que oui, et à ces mots, sa main se serra plus fortement sur la mienne.

« Avez-vous pu aller dans le puits des Orchidées ? » Je secouai la tête.

« Tout comme moi : j'ai été au Manoir Absolu, mais je n'ai pas vu le puits des Orchidées. On dit que lorsque l'Autarque a une favorite – ce qui n'est pas le cas du nôtre –, elle y tient sa cour, car c'est le plus bel endroit du monde. Même maintenant, seules les plus jolies sont autorisées à s'y promener. Lorsque nous y avons séjourné, mon seigneur et moi, on nous avait donné une petite chambre appropriée à notre rang d'écuyer. Un soir que mon seigneur était parti sans que je sache où, je suis sortie dans le corridor, et tandis que je cherchais des yeux dans quelle direction aller, un haut fonctionnaire de la cour vint à passer. Je ne savais ni son nom ni son titre exact, mais je pris mon courage à deux mains et l'arrêtai pour lui demander comment me rendre au puits des Orchidées. »

Elle fit une pause. Le temps de trois ou quatre respirations, nous n'entendîmes que la musique lointaine venue des pavillons et le babil de la fontaine.

« L'homme me regarda avec une expression de surprise, me sembla-t-il. Vous ne pouvez pas savoir ce que l'on ressent lorsque l'on n'est que la femme d'un petit écuyer venue de son lointain septentrion, habillée d'une robe faite par ses servantes, et parée de ses bijoux provinciaux – et que l'on est dévisagée par quelqu'un qui a passé toute sa vie parmi les exultants du Manoir Absolu. Puis il sourit. »

Elle serrait ma main de plus en plus fort, maintenant.

« Et il m'expliqua. Empruntez tel corridor puis tel autre, tournez après telle statue, montez telle volée de marches et suivez le chemin d'ivoire... O Sévérien, mon amour ! »

Son visage rayonnait comme le clair de lune lui-même. J'avais compris que le moment qu'elle venait de décrire était le

plus exaltant de toute sa vie, et qu'elle chérissait maintenant l'amour que je lui avais donné en partie et peut-être même essentiellement, parce qu'il lui rappelait ces instants – quand sa beauté avait été évaluée par quelqu'un qu'elle estimait capable d'en juger, et trouvée suffisante pour ne pas déparer le puits des Orchidées. Quelque chose me disait que j'aurais dû me formaliser de sa réaction, mais en même temps, je n'éprouvais pas le moindre ressentiment à son égard.

« Il s'éloigna, et je commençai à marcher dans la direction qu'il m'avait indiquée. Mais à peine avais-je fait une ou deux dizaines de pas que je tombai sur mon seigneur, qui m'ordonna de retourner dans notre chambre.

— Je vois, dis-je en déplaçant mon épée.

— Je crois que oui. Est-ce que c'est mal de ma part, de le trahir comme je fais ? Qu'en pensez-vous ?

— Je ne suis pas un magistrat.

— Tout le monde me juge... tous mes amis... tous mes amants, aussi, car vous n'êtes ni le premier ni le dernier ; même ces femmes, à l'instant, dans le caldarium.

— Depuis notre enfance, on nous entraîne à ne pas juger ; seulement à exécuter les sentences telles qu'elles sont ordonnées par les tribunaux du pays. Je ne jugerai ni lui ni vous.

— Je me juge, moi. » Elle tourna son visage, et la lumière brillante et dure de la lune l'éclaira en plein. Pour la première fois depuis le moment où je l'avais aperçue de l'autre côté de la salle de bal, au-delà de la foule, je compris comment il se faisait que j'eusse pu la prendre pour une moniale de l'ordre dont elle portait la tenue. « Ou du moins, je me dis que je me juge. Et je me trouve coupable ; mais je suis incapable de m'arrêter. Je crois que j'attire les hommes dans votre genre. Avez-vous été attiré ? Il y avait ce soir des femmes plus jolies que je ne le suis maintenant, je le sais.

— Je n'en suis pas certain, répondis-je. Pendant que nous faisons route vers Thrax...

— Vous avez une histoire, vous aussi, n'est-ce pas ? Racontez-la-moi, Sévérin. Je vous ai déjà dit presque toutes les choses intéressantes qui me sont arrivées.

— Sur notre chemin, donc – je vous expliquerai plus tard avec qui je voyageais –, nous sommes tombés sur une sorcière accompagnée de sa famula et d'un client ; ils étaient venus en un certain endroit pour réinsuffler la vie dans le corps d'un homme mort depuis longtemps.

— Vraiment ? » Les yeux de Cyriaque s'agrandirent. « C'est fantastique ! J'ai entendu parler de ce genre de choses, mais je n'ai jamais assisté à une séance de sorcellerie... Il faut me dire tout – mais rien qui ne soit vrai.

— En réalité, il n'y a pas grand-chose à raconter. Le chemin que nous suivions traversait une ville en ruine, et nous nous sommes dirigés vers leur feu lorsque nous l'avons vu, car nous avions quelqu'un de malade avec nous. Lorsque la sorcière réussit à ramener à la vie l'homme qu'elle voulait, j'ai tout d'abord pensé qu'elle était en train de relever toute la ville. Ce n'est qu'au bout de plusieurs jours que j'ai compris...»

Je découvris que j'étais incapable de dire ce que j'avais compris ; que c'était en fait quelque chose dont la signification se trouvait au-dessus du niveau du langage, un niveau dont nous préférons croire que c'est à peine s'il existe, car sans la discipline constante que nous avons appris à exercer sur nos pensées, celles-ci n'arrêteraient pas de s'y élever, sans que nous en ayons conscience.

« Continuez.

— Bien entendu, je n'ai pas vraiment compris. Et quand j'y pense à nouveau, je ne comprends toujours pas. Mais je savais que d'une manière ou d'une autre, elle le ramenait dans notre temps, et que lui ramenait la ville de pierre pour lui servir de cadre. J'ai parfois imaginé qu'il n'y avait eu aucune réalité dans tout cela, lui mis à part, si bien que lorsque nous chevauchions dans les ruines de sa ville, nous ne faisions qu'avancer au milieu de ses ossements.

— Est-il venu ? demanda-t-elle. Dis-moi !

— Oui, il est revenu. Là-dessus, le client de la sorcière est mort, puis la femme qui était malade, un peu plus tard. Quant à Apu-Punchau – tel était le nom du personnage –, il avait à nouveau disparu. Les sorcières s'enfuirent, je crois, à moins qu'elles ne se fussent envolées. Mais ce que je voulais dire est

que nous continuâmes à pied le lendemain et passâmes la nuit dans la hutte d'une famille très pauvre. Cette nuit-là, tandis que la femme qui m'accompagnait dormait, je parlai avec l'homme qui nous avait reçus chez lui et qui semblait connaître beaucoup de choses sur la ville de pierre, même s'il n'en savait pas l'ancien nom. Je parlai aussi avec sa mère, qui, je crois, était tout aussi renseignée que lui, mais se montrait moins disposée à s'ouvrir sur cette question. »

J'eus une hésitation, trouvant difficile de parler de toutes ces choses à Cyriaque. « J'avais tout d'abord cru que leurs ancêtres avaient habité cette ville, mais elle prétendit qu'elle avait été détruite bien avant que ceux de sa race s'installent ici. Ils connaissaient cependant beaucoup d'histoires sur elle, car l'homme y avait cherché des trésors depuis son enfance ; mais il n'avait rien trouvé, à ce qu'il disait, en dehors de pierres brisées et de fragments de poteries, et des traces laissées bien avant lui par ses prédécesseurs.

« “Aux temps anciens, me dit sa mère, on croyait qu'il était possible de découvrir de l'or enterré en l'attirant à l'aide de quelques pièces d'or que l'on enfouissait, tout en prononçant tel ou tel sortilège. Nombreux sont ceux qui l'ont fait ; certains ont oublié l'endroit, d'autres n'ont pu y revenir pour une raison ou une autre. C'est cela que trouve mon fils. C'est de là que vient le pain que nous mangeons.” »

Je me rappelai très bien comment elle était cette nuit-là : une vieille femme toute courbée sur un maigre feu de tourbe pour se chauffer les mains. Sans doute devait-elle ressembler à l'une des nourrices qu'avait eues autrefois Thècle, car son évocation la fit monter à la surface de mon esprit : elle n'en avait jamais été si proche depuis la fois où elle était ainsi apparue lorsque j'étais emprisonné avec Jonas dans le Manoir Absolu. Si bien que, par deux fois, je fus tout surpris de voir mes grosses mains brunes, dépourvues de bagues.

« Continuez, Sévérien, me demanda de nouveau Cyriaque.

— C'est alors que la vieille femme me dit qu'existait réellement quelque chose, dans la ville de pierre, qui attirait ses semblables à lui. “Vous avez sûrement entendu des histoires de nécromanciens, continua-t-elle, ces sorciers qui vont pêcher les

esprits des morts. Mais saviez-vous que l'on trouve aussi parmi les morts des biomanciens, qui appellent ceux qui peuvent les faire revivre ? Il y en a un dans la ville de pierre, et une ou deux fois par saros, l'un de ceux qu'il a appelés à lui partage notre souper." Puis elle se tourna vers son fils et lui dit : « Tu te rappelles certainement cet homme silencieux, qui dormait avec son bâton. Tu n'étais qu'un enfant, mais je suis sûre que tu ne l'as pas oublié. C'est le dernier qui soit passé ici. » C'est alors que j'ai compris que j'avais été appelé par le biomancien Apu-Punchau ; je n'avais pourtant rien ressenti de particulier. »

Cyriaque me jeta un long regard de côté. « Suis-je morte, dans ce cas ? Est-ce ce que vous voulez dire ? Vous avez commencé par me raconter qu'il y avait une sorcière qui était nécromancienne, et que c'était par hasard que vous aviez aperçu son feu. Je crois que c'est vous, le sorcier dans cette histoire, et que la femme malade, sans aucun doute, était votre cliente ; l'autre femme devait être votre domestique.

— C'est parce que je n'ai pas pris le temps de vous expliquer un certain nombre de choses secondaires qui ont tout de même leur importance », répondis-je. J'eus envie de rire à l'idée d'être pris pour un sorcier ; mais à ce moment-là, la Griffe pressa ma poitrine, me faisant savoir que j'étais bien un sorcier par le pouvoir qu'en la gardant j'avais dérobé, sinon par la science ; et je compris – de la même manière que j'avais « compris » auparavant – que bien que Apu-Punchau l'eût pratiquement tenue dans ses mains, il n'avait pu – ou n'avait pas voulu – me l'enlever. « Mais qui plus est, continuai-je sans lui répondre, lorsque le revenant se fut évanoui, je découvris, maculée par la boue, une petite étoile écarlate de pèlerine, identique à celle que vous portez en ce moment. Je l'ai dans ma sabretache. Les pèlerines se mêlent-elles de nécromancie ? »

Je n'entendis jamais la réponse à ma question, car au moment où je la posai, je vis apparaître la haute silhouette de l'archonte au début du petit sentier qui conduisait jusqu'à la fontaine. Il était masqué et déguisé en bargheste, si bien que je ne l'aurais pas reconnu si je l'avais vu en pleine lumière. Mais les ténèbres qui emplissaient le jardin l'avaient dépouillé de son déguisement aussi efficacement que l'auraient pu faire des

mains humaines, et il me suffit de considérer sa stature et sa démarche pour savoir immédiatement qu'il s'agissait de lui.

« Ah ! dit-il. Vous l'avez trouvée. J'aurais dû le prévoir.

— C'est bien ce que je pensais, répondis-je. Mais je n'en étais pas tout à fait sûr. »

Sur la falaise

Je quittai l'enceinte du palais par l'un des portails donnant sur la ville. Les six hommes de troupe qui y montaient la garde étaient bien loin d'avoir l'air détendu qui m'avait frappé chez les deux sentinelles, quelques veilles auparavant, auprès du débarcadère. Me barrant poliment mais fermement la route, l'un des soldats me demanda si je devais absolument partir aussi tôt. Je me fis connaître, et ajoutai que je craignais bien que ce ne fut le cas, car j'avais encore de l'ouvrage à faire au cours de la nuit (comme c'était en vérité le cas), et que la journée qui m'attendait serait également fort longue et dure (ce qui était tout à fait vrai aussi).

« Vous êtes donc un héros... » La voix du soldat avait une intonation plus amicale qu'ironique en disant cela. « Disposez-vous d'une escorte, licteur ? »

— J'avais deux de mes clavigères, mais je les ai renvoyés. Je suis parfaitement capable de trouver mon chemin tout seul jusqu'à la Vincula. »

Un autre soldat, resté silencieux jusqu'alors, prit la parole : « Vous pouvez rester ici en attendant le jour. On vous trouvera un coin tranquille pour que vous puissiez vous reposer. »

— Mais pendant ce temps-là, mon travail ne se fera pas. Je crains bien de devoir partir tout de suite. »

Le soldat qui m'avait barré le chemin fit un pas de côté. « J'aimerais vous donner deux hommes d'escorte ; patientez un peu, il n'y en a que pour un instant. Je dois demander l'autorisation au chef de poste. »

— Ce ne sera pas nécessaire. » Je m'éloignai rapidement avant qu'il ait eu le temps de me répondre. Il était évident que quelque chose – vraisemblablement la-série de meurtres dont m'avait parlé le sergent – agitait profondément la ville, et je supposai qu'un nouvel assassinat avait dû se produire pendant que je me trouvais dans le palais de l'archonte. Cette idée m'emplit d'une agréable excitation – non pas parce que j'avais la folie de croire que je pouvais parer à n'importe quelle attaque, mais parce que l'idée d'être attaqué, de risquer la mort cette nuit dans les rues de Thrax, me soulageait d'une certaine manière du sentiment dépressif auquel, sans cela, je me serais laissé aller. Cette terreur vague, cette menace de la nuit sans visage avait été la première de mes frayeurs d'enfant. Et comme telle, maintenant que mon enfance était loin derrière moi, elle avait cette qualité familière et unique qu'ont toutes les choses vécues dans notre jeunesse, une fois que nous sommes à l'âge adulte.

Je me trouvais déjà sur la même rive de l'Acis que la cahute que j'avais visitée dans l'après-midi, et n'avais donc pas besoin de prendre un bateau. Mais les rues me paraissaient étrangères, et me faisaient presque l'impression, dans l'obscurité, d'être un labyrinthe volontairement construit pour me tromper. Je fis plusieurs fois fausse route en cherchant la ruelle qui montait jusqu'à la falaise, mais je finis par la retrouver.

Les habitations qui s'entassaient de chaque côté, et qui étaient demeurées silencieuses en attendant que le puissant mur de roches, sur l'autre rive, s'élève pour leur cacher le soleil, étaient maintenant pleines de murmures vocaux, et la lumière de lumignons de suif se voyait par certaines fenêtres. Pendant qu'Abdiesus se réjouissait dans son palais, là-bas en dessous, les humbles habitants de la falaise se divertissaient également, la différence principale étant que leur gaieté faisait moins de tapage. Tout en passant, j'entendis les bruits de l'amour, tout comme je les avais entendus dans le jardin après avoir définitivement quitté Cyriaque, des voix d'hommes et de femmes parlant calmement, d'autres riant, ici et là. Le jardin du palais était parfumé par ses fleurs, et l'air du bâtiment était purifié par ses fontaines comme par les flots glacés de l'Acis qui

coulait à ses pieds. Ici, ces agréables senteurs avaient disparu ; mais une brise paresseuse tournait autour des masures, frôlait l'entrée close des habitations troglodytes, et m'apportait tantôt la puanteur de l'ordure, tantôt l'arôme du thé que l'on venait d'infuser ou d'un maigre ragoût en train de mijoter, et plus rarement encore, l'air pur des montagnes.

Lorsque je fus au pied de la partie verticale de la falaise, en un endroit où personne n'était assez riche pour s'offrir mieux en matière d'éclairage que le feu qui servait à faire la cuisine, je fis demi-tour et regardai vers la ville, tout comme je l'avais fait – mais dans un esprit entièrement différent, l'après-midi même depuis les remparts du château de l'Aiguille. On prétend qu'il existe dans les montagnes des gouffres tellement profonds que l'on y voit les étoiles tout au fond – des gouffres qui, autrement dit, traversent entièrement le globe. J'avais l'impression d'en avoir un sous les yeux. Il me semblait contempler, comme si Teur avait disparu, une constellation – regardant ainsi directement dans la nuit étoilée.

Je crus probable que l'on fût déjà à ma recherche. J'imaginai les dimarques de l'archonte en train de dévaler les rues silencieuses, portant peut-être des flambeaux pris dans les jardins. Pis encore était l'idée de tous ces clavigères que j'avais commandés jusqu'ici, en train de se disperser en petits groupes depuis la Vincula. Je n'observai cependant aucune lumière se déplaçant, n'entendis aucun cri – faible ou violent –, et s'il y avait de l'agitation dans la Vincula, ce n'était en tout cas pas une agitation qui se communiquait au réseau de ruelles qui tapissait l'autre rive. Il y aurait dû avoir aussi, dans ce cas-là, un clignotement de lumière à la porte, au fur et à mesure que les hommes que l'on venait de réveiller sortaient, et que s'ouvrait et se fermait le grand vantail. Mais il n'y avait rien de cela. Je me retournai à nouveau pour terminer mon ascension, qui arrivait à son terme. L'alarme n'avait pas été donnée. Mais ça n'allait pas tarder.

Il n'y avait ni lumière ni murmures de voix dans la cahute en boue de clayonnage. Je sortis la Griffe de son sac de peau avant d'y pénétrer, par crainte de n'avoir plus le courage de le faire

une fois que je serais à l'intérieur. Par moments, elle était aussi éclatante qu'un feu d'artifice, comme dans l'auberge de Saltus ; à d'autres, elle ne donnait pas plus de lumière qu'un vulgaire morceau de verre. Cette nuit-là, dans la cahute, elle n'était pas très brillante, mais luisait d'un bleu tellement profond que cette lumière était comme des ténèbres plus claires. De tous les noms du Conciliateur, celui qui est à ce que je crois le moins utilisé, et qui m'a toujours intrigué le plus, est Soleil Noir. Depuis cette nuit, il m'est arrivé d'être sur le point d'avoir l'impression de le comprendre. Je me sentais incapable de tenir la gemme entre mes doigts comme je l'avais fait auparavant et le ferais par la suite ; je la posai donc à plat sur la paume de ma main droite, afin que mon toucher commette le minimum de sacrilège possible. C'est en la portant ainsi que je me baissai pour entrer dans la misérable baraque.

La fillette était étendue exactement au même endroit que l'après-midi. Si elle respirait encore, je ne l'entendais pas, et elle ne bougeait pas. Le garçon à l'œil infecté dormait à ses pieds, à même le sol en terre battue. Il avait dû acheter de la nourriture avec l'argent que je lui avais donné ; des restes d'épis de maïs et des pelures de fruits jonchaient le sol autour de lui. Je commençai à espérer qu'aucun des deux ne se réveillerait.

À la lumière sourde et profonde de la Griffes, le visage de la fillette paraissait encore plus faible et plus horrible que lorsque je l'avais vu de jour ; le creux de ses joues émaciées et les cernes qu'elle avait sous les yeux étaient accentués de manière effrayante. Il me semblait que j'aurais dû dire quelque chose, invoquer l'Incréé et ses messagers par une formule, mais j'avais la bouche sèche et aussi vide de mots que la gueule d'une bête. Lentement j'abaissai ma main vers elle, jusqu'à ce que l'ombre qu'elle projetait coupe toute la lumière qui la baignait. Au bout d'un instant j'écartai la Griffes, mais ne découvris aucun changement ; me souvenant que la gemme n'avait rien pu faire pour Jolenta, je me demandai si par hasard elle n'était pas impuissante sur les femmes, ou s'il ne fallait pas que ce soit une femme, qui, dans ce cas, la tienne. Je touchai alors le front de la fillette directement avec la Griffes, et pendant un moment, on

aurait dit qu'un troisième œil venait de s'ouvrir dans ce visage de mort.

De toutes les fois où je l'ai utilisée, ce fut la plus spectaculaire, et de toute façon la seule où il ne pouvait y avoir ni hasard, ni coïncidence, ni tromperie pour expliquer ce qui se passa. La plaie au bras de l'homme-singe s'était peut-être étanchée aussi rapidement en vertu de sa foi ; le uhlan tombé sur la route près du Manoir Absolu avait peut-être seulement été plongé dans une sorte de coma dont il aurait fini par sortir tout seul, de toute façon ; quant à la guérison des plaies de Jonas, elle ne m'avait paru miraculeuse, au fond, qu'à cause de l'éclairage plus qu'incertain qui régnait : la chose était possible.

Mais c'était maintenant comme si quelque puissance inconcevable venait d'agir en l'espace d'un chronon pour arracher l'univers à la voie sur laquelle il court. Les paupières de la fillette s'ouvrirent sur les deux étangs obscurs de ses yeux. Déjà, son visage n'était plus ce masque de tête de mort qu'il présentait l'instant d'avant ; il n'était plus que celui d'une jeune femme épuisée de fatigue. « Qui êtes-vous, dans ces habits de lumière ? » demanda-t-elle. Puis elle ajouta aussitôt : « Oh ! je rêve ! »

Je lui répondis que j'étais un ami et qu'elle n'avait aucune raison d'avoir peur.

« Je n'ai pas peur. Si j'étais réveillée, j'aurais peur ; mais je dors. On dirait que vous êtes tombé du ciel, mais je sais que vos ailes sont seulement celles d'un pauvre oiseau. Est-ce Jader qui vous a attrapé ? Chantez-moi quelque chose... »

Ses yeux se refermèrent ; je pus entendre, cette fois, les lents soupirs de sa respiration. Son visage resta comme il était quand elle avait ouvert les yeux – fin, les traits tirés ; mais l'empreinte de la mort à venir avait disparu.

J'enlevai la gemme de son front et en touchai l'œil malade du garçon, comme j'avais fait pour sa sœur, mais je ne saurais dire si ce geste était nécessaire. L'œil m'apparut en effet pratiquement normal avant même d'être entré en contact avec la Griffe ; il se pouvait que l'infection fût déjà en régression. Il bougea dans son sommeil et jeta quelques cris, comme s'il courait en avant d'autres garçons et les invitait à le suivre.

Je remis la Griffe dans son petit sac et m'assis sur le sol en terre parmi les débris végétaux, l'écoutant gémir. Il se calma bientôt. La lumière des étoiles dessinait une tache à peine moins sombre à la hauteur de l'entrée de la cahute ; cette lueur mise à part, la pièce était plongée dans les ténèbres les plus complètes. J'écoutai un moment les deux respirations, aux rythmes différents, de la fillette et de son frère.

Moi qui portais de la fuligine depuis ma prise de grade, et des haillons de couleur incertaine avant cela, elle m'avait vu dans un habit de lumière, selon ses propres paroles. Je savais qu'elle avait été éblouie par l'éclat de la Griffe posée sur son front, et que n'importe quel vêtement, dans ces circonstances, pouvait paraître brillant. Et pourtant, d'une certaine manière, il me semblait qu'elle avait raison. Non point que j'en étais venu, comme j'ai un instant été tenté de l'écrire, à détester ma cape, mon pantalon et mes bottes, après ce qui s'était passé ; mais j'avais plutôt l'impression que ma tenue n'était en réalité qu'un déguisement, comme on l'avait cru dans le palais de l'archonte, ou comme elle avait pu apparaître lorsque je jouais dans la pièce du Dr Talos. Même un bourreau est un homme, et il n'est pas normal pour un homme de toujours être habillé exclusivement de cette nuance étrange, plus noire que le noir. Je m'étais méprisé pour mon hypocrisie, lorsque j'avais endossé le manteau brun, dans la boutique d'Agilus ; la fuligine que je portais alors dessous était peut-être une hypocrisie aussi grande, sinon plus.

Puis la vérité commença progressivement à se faire jour dans mon esprit. Si j'avais jamais été un bourreau authentique, c'est-à-dire un bourreau au sens où l'étaient maître Gurloes et maître Palémon – même lui –, je n'en étais plus un maintenant. On m'avait donné une deuxième occasion de le prouver en m'envoyant ici, à Thrax. Mais j'avais encore une fois échoué à la saisir, et je savais qu'il n'y en aurait pas de troisième. Je pouvais tout au plus espérer trouver du travail grâce à mon professionnalisme et à mon habit, mais je me disais qu'il vaudrait sans aucun doute beaucoup mieux que je déchire ma cape et que j'aie me faire une place parmi les mercenaires qui combattaient au septentrion, une fois que j'aurais réussi – si j'y

arrivais jamais – à restituer la Griffe à ses légitimes propriétaires.

Le garçon s'agita dans son sommeil et murmura un nom qui devait être celui de sa sœur. Elle répondit quelque chose d'indistinct sans pour autant se réveiller. Je me levai et restai encore un moment à les regarder dormir ; puis je me glissai dehors, craignant qu'ils ne prennent l'un et l'autre peur à la vue de mon visage rébarbatif et de ma longue épée.

La salamandre

Les étoiles, à l'extérieur, me parurent plus brillantes. Pour la première fois depuis des semaines, je me rendis compte que la Griffe avait cessé de peser sur ma poitrine.

Il n'était plus nécessaire, en descendant l'étroit chemin, de m'arrêter et de me retourner pour contempler la ville. Scintillant de milliers de lumières, allant des feux de signalisation du château de l'Aiguille au reflet des fenêtres de la salle de garde dans l'eau qui se précipitait sous le Capulus, elle s'étendait à mes pieds sur toute sa longueur.

Toutes les portes d'enceinte devaient certainement m'être fermées à l'heure qu'il était ; et si les dimarques ne se trouvaient pas encore lâchés à mes trousses, ils n'allaient pas tarder à l'être. Je n'avais pas le temps matériel de gagner la rive de l'Acis avant leur sortie, j'en étais convaincu. J'étais tout de même bien déterminé à voir Dorcas avant de quitter la ville, ce que, pour quelque raison inconnue, je me sentais capable d'accomplir. J'étais justement en train de concevoir différents plans d'évasion, lorsque brilla en contrebas l'éclat d'une nouvelle lumière.

Vue d'où j'étais elle paraissait minuscule – une tête d'épingle pas plus grande que les autres. Elle ne leur ressemblait pas du tout, cependant, et si j'ai spontanément parlé de lumière, c'est parce que c'était encore la moins mauvaise façon de décrire la chose. J'avais pu voir une détonation de pistolet, dans la nécropole de Nessus, la nuit où Vodalus était venu chercher le cadavre de la femme enterrée : un rayon cohérent d'énergie qui

avait déchiré le brouillard comme un éclair. La lumière que je voyais n'était pas exactement comme cela, mais c'était de cela qu'elle se rapprochait le plus, comparée à tout ce que j'avais pu voir. Son éclat ne dura que quelques instants, puis mourut ; un battement de cœur plus tard, je sentis sa vague de chaleur venir me caresser le visage.

Sans doute à cause de l'obscurité, je manquai l'auberge à l'enseigne du Canard sur son nid. Je ne saurais dire si c'est pour avoir tourné à un mauvais coin de rue, ou bien pour être passé devant ses volets fermés sans la remarquer ni voir le petit panonceau qui pendait du toit. Quoi qu'il en soit, je finis par me retrouver beaucoup plus loin de la rivière que je n'aurais dû, dans une rue qui courait sur une certaine distance parallèlement au cours de l'Acis, tandis que me venait aux narines la même odeur de chair brûlée que lorsque l'on marque des condamnés au fer. J'étais sur le point de rebrousser chemin, quand, dans l'obscurité, j'entrai en collision avec une femme. La rencontre fut si brutale et inattendue que je faillis tomber. Tandis que je reprenais mon équilibre, j'entendis le bruit fait par la chute de son corps.

« Je ne vous avais pas vu, dis-je en lui tendant la main.

— Courez, courez vite », me lança-t-elle d'une voix en hoquets. Puis aussitôt : « Aidez-moi à me relever, je vous en supplie ! » La voix me sembla légèrement familière.

« Pourquoi devrais-je courir ? » lui demandai-je en la remettant sur pied. La pénombre ne me laissait guère deviner que la forme de son visage ; mais j'eus cependant l'impression d'y lire la peur qui l'étreignait.

« Ça a tué Jurmin ; il a brûlé tout vif. Son bâton brûlait encore quand nous l'avons retrouvé. Il... » Ce qu'elle avait l'intention de dire se perdit dans des sanglots.

« Qu'est-ce qui a brûlé Jurmin ? » Comme elle ne répondait pas, je la secouai légèrement par les épaules, mais sans autre résultat que de faire redoubler ses pleurs. « Ne nous connaissons-nous pas ? Parlez, femme ! Vous êtes la patronne du Canard sur son nid... Emmenez-moi chez vous !

— Je ne peux pas, dit-elle. J'ai trop peur. S'il vous plaît, donnez-moi le bras. Il faut entrer quelque part !

— Parfait. Allons au Canard sur son nid. Ça ne doit pas être bien loin. Quelle direction faut-il prendre ?

— Si, c'est trop loin, gémit-elle. Trop loin. »

Nous n'étions pas seuls dans la rue ; quelque chose y rôdait. Je ne l'avais pas senti approcher – mais peut-être que son approche était restée jusque-là indétectable. Sa présence s'était imposée d'un seul coup. J'ai entendu dire par des gens qui craignent les rats qu'ils peuvent en sentir la présence dès qu'ils entrent dans une maison, même si les rongeurs ne sont pas visibles. C'était exactement ce qui m'arrivait. Je sentais dans l'air un souffle de fournaise sans chaleur ; et quoique ce dernier ne fût pas chargé d'odeur, j'avais l'impression que sa faculté de soutenir notre existence était comme minée.

La femme ne semblait pas consciente de cette présence. Elle reprit la parole : « Trois ont été brûlés la nuit dernière, près de la harena, et un cette nuit, paraît-il, dans le secteur de la Vincula. Et maintenant Jurmin. La chose cherche quelqu'un, c'est ce que j'ai entendu dire. »

Je me souvins des noctules et de la chose qui reniflait le long du mur de l'Antichambre, au Manoir Absolu, et je lui répondis : « Je pense qu'elle l'a trouvé. »

Je la lâchai un instant, me tournant dans toutes les directions pour essayer de localiser la créature. La chaleur devenait plus forte, mais il n'y avait toujours pas de lumière. Je fus tenté de sortir la Griffe et de m'en servir pour éclairer la rue ; mais je me souvins à temps comment elle avait réveillé l'autre créature qui dormait en dessous de la caverne des hommes-singes. Je craignais que la lueur de la Griffe ne permette à la chose, quelle qu'elle fût, de me localiser, moi. Je n'étais pas sûr non plus que *Terminus Est* puisse être d'une plus grande efficacité contre elle que contre les noctules, lorsque nous avions fui, Jonas et moi, dans le bois de cèdres. Malgré tout, je défouraillai ma lame.

J'entendis presque en même temps un bruit de sabots et des cris, et vis deux dimarques déboucher au galop d'une rue à angle droit, à une centaine de pas de l'endroit où je me tenais.

En d'autres circonstances, j'aurais souri de voir à quel point ils correspondaient à ce que j'avais pu imaginer ; mais ce n'était ni le lieu ni l'heure. La fulgurance au bout de leurs lances dessinait en effet les contours vagues de quelque chose de tordu et d'incliné qui se trouvait entre eux et moi.

La chose – que je ne saurais nommer – parut soudain s'ouvrir comme s'ouvre une fleur, grandissant démesurément à une vitesse telle que c'est à peine si l'œil pouvait la suivre, et s'affinant en même temps, jusqu'à devenir une sorte de créature de gaze luisante, brûlante et reptilienne à la fois – un peu comme ces serpents multicolores ramenés des jungles du Nord que leurs tons éclatants d'émail n'empêchent pas de rester des reptiles. Les montures des soldats se cabrèrent et hennirent, mais l'un des dimarques, avec plus de présence d'esprit que je n'en aurais eu à sa place, fit feu de sa lance au cœur même de la chose qui était en face de lui. Il y eut un éclair de lumière.

L'hôtesse du Canard sur son nid s'effondra sur moi ; ne voulant surtout pas la perdre, je la retins de mon bras libre. « Je crois que c'est de la chaleur vivante qu'elle recherche, lui soufflai-je. Normalement, elle devrait s'attaquer aux destriers. On en profitera pour s'enfuir. »

Mais comme je disais ces mots, la créature se tourna vers nous.

J'ai déjà dit que vue de derrière, lorsqu'elle s'était ouverte en direction des dimarques, elle avait eu l'air d'une fleur reptilienne. Cette impression persistait maintenant que je pouvais la voir dans toute la gloire de son horreur, impression accompagnée, cependant, de deux autres. La première était cette indescriptible sensation de chaleur intense, comme venue d'un autre monde ; elle avait gardé son côté reptilien – mais d'un reptile qui se consumerait d'une façon totalement inconnue sur Teur, à la façon d'un aspic arraché au désert et jeté dans la neige. La deuxième était une impression de délabrement, comme si des morceaux déchirés de la chose flottaient dans un air qui n'était pas de cette planète. Elle ressemblait toujours à une fleur géante, mais une fleur dont les pétales blanc, jaune pâle et couleur de flamme auraient été

déchiquetés par quelque monstrueuse tempête née dans son propre sein.

Néanmoins ces impressions étaient toutes dominées et pénétrées d'une autre, faite d'horreur pure, impossible à décrire. Et celle-ci m'enleva toute mon énergie et toute ma résolution, au point que j'étais incapable de fuir comme d'attaquer. La créature et moi avions l'air d'être figés dans une matrice temporelle sans rapport avec le passé, le présent ou l'avenir, que rien, puisque nous étions les deux seuls occupants immobiles, n'aurait pu atteindre ou altérer.

Un hurlement brisa le sortilège ; un deuxième groupe de dimarques venait d'arriver derrière nous au grand galop et, ayant aperçu le monstre, se lançait à la charge. En moins d'une respiration ils grouillaient autour de nous, et ce n'est certainement que grâce à l'intercession de Katharine la Bienheureuse que nous ne fumes pas jetés à terre et piétinés. Si j'avais jamais eu de doutes sur le courage des hommes de l'Autarque, ceux-ci venaient de s'envoler, car d'un côté comme de l'autre, ils se jetèrent sur la créature comme une meute de chiens sur un vieux solitaire.

Tentative inutile. Il y eut un éclair aveuglant, accompagné de l'abominable sensation de chaleur. Soutenant du mieux que je le pouvais la patronne de l'auberge, à demi évanouie, je courus vers le bas de la rue.

J'avais l'intention de tourner dans le passage d'où avait débouché le second groupe de dimarques, mais dans ma panique (qui n'était pas seulement la mienne, car j'entendais en moi les hurlements de Thècle), je m'engouffrai dans une ruelle située avant ou après, mais qui, au lieu d'être le raidillon descendant vers la ville basse auquel je m'attendais, n'était qu'un cul-de-sac formé par une corniche surplombant le vide. Le temps que je me rende compte de mon erreur, la créature, redevenue la chose tordue et naine qu'elle était auparavant, mais cette fois rayonnant d'une énergie terrible et invisible, s'encadrait dans l'entrée du passage.

On aurait pu la prendre, à la seule et faible lumière des étoiles, pour quelque vieillard bossu enroulé dans un manteau noir trop grand pour lui ; je n'ai cependant jamais éprouvé

terreur plus grande que devant cette vision d'horreur. Une masure était juchée à l'extrémité du promontoire, plus vaste que la simple cahute de la fillette malade et de son frère, mais construite de la même manière, en boue et clayonnage. J'ouvris la porte d'un coup de pied et me retrouvai au milieu d'une enfilade de pièces sordides. Je traversai l'une comme un éclair et aboutis dans une autre ; dans la troisième, une demi-douzaine d'hommes et de femmes dormaient et j'échouai dans la quatrième pour aboutir à une fenêtre surplombant le vide, comme celle de mon bureau, à la Vincula. J'avais atteint l'extrémité de la maison, une pièce montée en encorbellement, comme un nid d'hirondelle collé sur un mur, et le gouffre qui s'ouvrait sous elle me parut sans fond.

J'entendis s'élever les protestations outragées des dormeurs réveillés en sursaut dans la pièce voisine. La porte s'ouvrit violemment, mais celui qui s'était chargé d'expulser l'intrus dut apercevoir l'éclat de la lame de *Terminus Est*, car il s'arrêta net sur le seuil, jura et fit demi-tour. Puis quelques instants à peine plus tard, on entendit un premier hurlement : la créature torride venait de pénétrer dans la cahute.

J'essayai d'obliger l'aubergiste à se tenir debout toute seule, mais elle s'écroula à mes pieds dès que je l'eus lâchée. À l'extérieur de la fenêtre, il n'y avait rien. Les corbeaux qui soutenaient la pièce ne dépassaient pas de la structure, et les clayonnages inégaux s'arrêtaient dans le vide. Seul un avant-toit avançait un peu, mais il était fait de chaume en putréfaction, et je ne trouvais que de la paille fragile à quoi m'accrocher. Comme je tentais désespérément de m'assurer une prise plus solide dans le rebord du toit, il se produisit une vague de lumière d'une telle intensité qu'elle détruisit toutes les couleurs de ce qu'elle éclairait, et projeta des ombres aussi opaques que la fuligine elle-même, des ombres qui étaient autant de crevasses s'ouvrant sur le cosmos. Je compris alors que je devrais combattre et mourir comme les dimarques, ou bien sauter ; je me retournai pour faire face à la chose venue pour me tuer.

Elle était encore dans la pièce précédente, mais je la voyais par la porte restée grande ouverte ; elle avait repris les proportions qu'elle avait dans la rue. Le cadavre à demi calciné

d'une pauvre vieille était étendu sur le sol, devant la créature ; pendant que je l'observais, elle me donna l'impression de se pencher sur la partie du corps restée intacte, dans une attitude qui rappelait à s'y méprendre celle d'une personne cherchant quelque chose. La chair de la vieille se mit à se fendiller et à faire des cloques, comme une graisse de rôti, puis se désagrégea. En un instant, même les os n'étaient plus qu'un petit tas de cendres grises, qui s'éparpillèrent quand la créature s'avança.

Je ne doutais pas que *Terminus Est* fût la meilleure lame jamais forgée, mais je savais qu'elle serait impuissante devant une force qui avait mis à mal autant de valeureux cavaliers ; je la jetai donc de côté, dans le vague espoir que maître Palémon finirait par la récupérer, et sortis la Griffe de son petit sac près de ma gorge.

C'était ma dernière et bien faible chance, mais je compris tout de suite qu'il n'y fallait pas compter. Quelles que fussent les difficultés éprouvées par la créature à se repérer dans notre univers (à ses mouvements, j'avais deviné qu'elle était quasiment aveugle sur Teur), elle distinguait fort bien, en revanche, la présence de la pierre précieuse. Mais hélas, elle ne la redoutait pas. Sa progression lente et hésitante se fit rapide et plus sûre d'elle. Elle atteignit la porte – un nuage de fumée, un craquement, et la créature avait disparu. De la lumière monta du trou qu'elle avait ouvert en brûlant le plancher trop mince de la mesure, à l'endroit exact où il remplaçait, au-dessus du vide, le sol en terre battue du reste de l'habitation ; lumière tout d'abord sans couleur de la créature elle-même, puis toute une cascade chatoyante de teintes pastel alternant rapidement – bleu céruléen, lilas et rose. Finalement il n'y eut plus que le rougeoiement faible et hésitant des flammes qui commençaient à se propager.

Plombs

Pendant un moment, je crus que je n'aurais jamais le temps de récupérer *Terminus Est* ni de mettre la patronne de l'auberge en sécurité avant que le trou dans le plancher s'agrandisse trop ; puis j'eus la certitude, à la façon dont la structure se mit à craquer et à plier, que, de toute façon, nous allions tomber avec elle dans le vide.

Je ne sais plus exactement comment nous sommes arrivés à sortir de là, mais quelques instants plus tard, nous étions dans la rue ; elle était vide de dimarques comme de citoyens ordinaires, les premiers ayant sans nul doute été attirés par l'incendie au bas de la falaise, et les seconds se terrant chez eux, morts de peur. Je soutenais une fois de plus la femme par le bras, mais bien qu'elle fût encore beaucoup trop terrifiée pour répondre à mes questions, je lui laissai choisir le chemin ; comme je l'avais supposé, elle nous conduisit sans hésiter ni se tromper jusqu'au Canard sur son nid.

Dorcas dormait. Sans la réveiller, je m'assis sur un tabouret près de son lit, dans le noir ; il y avait maintenant une table minuscule qui me permit de poser la bouteille et le verre que j'avais pris en bas, dans la salle commune. J'ignorais d'où provenait le vin ; il paraissait fort lorsque j'en avais une gorgée dans la bouche, mais on aurait dit de l'eau dès que je l'avalais ; quand Dorcas se réveilla, j'avais déjà vidé la moitié de la bouteille et ne sentais pas plus d'effet que si j'avais mangé du sorbet.

Elle eut un sursaut, puis laissa retomber sa tête sur les oreillers. « Sévérin ! J'aurais dû me douter que c'était toi...

— Si je t'ai fait peur, j'en suis désolé. J'étais venu voir comment tu allais.

— C'est très gentil... On dirait cependant qu'à chaque fois que je me réveille, tu es en train de te pencher sur moi. » Pendant un moment, elle garda les yeux fermés. « Tu marches tellement silencieusement, dans ces bottes à grosses semelles... je parie que tu ne t'en rends même pas compte ! C'est une des raisons pour lesquelles les gens ont peur de toi.

— Tu m'as dit un jour que je te faisais penser à un vampire ; je venais de manger une grenade, et mes lèvres étaient toutes tachées de rouge. Ça nous avait fait rire, tu te souviens ? » (La scène se passait dans un champ, alors que nous étions encore dans l'enceinte de Nessus ; nous avions dormi à côté du théâtre du Dr Talos, et au réveil, nous avions eu, pour tout festin, les fruits abandonnés par nos spectateurs en fuite.)

« Oui, je m'en souviens, répondit Dorcas, et tu voudrais me voir rire à nouveau, n'est-ce pas ? Mais j'ai bien peur de ne plus pouvoir jamais rire...

— Veux-tu boire un peu de vin ? Il est gratuit, et meilleur que je ne supposais.

— Pour me rendre plus gaie ? Non merci. Pour boire, je pense qu'il faut déjà être gai. Sans quoi, ce n'est qu'un peu plus de tristesse que l'on verse dans la coupe.

— Prends au moins une gorgée. La patronne de l'auberge m'a dit que tu avais été malade et que tu n'avais rien mangé de toute la journée. »

Je vis la tête de Dorcas, dans la pénombre, se tourner comme si elle voulait me regarder, et comme elle me paraissait complètement réveillée je me risquai à allumer une bougie.

« Tu portes ton costume, remarqua-t-elle. Tu as dû terroriser la pauvre femme avec ça.

— Non, elle n'a pas eu peur de moi. Et elle est en train de vider dans sa coupe tous les fonds de bouteille qui peuvent bien lui rester.

— Elle a été très bonne pour moi... elle est très gentille. Ne lui en veux pas si elle a envie de boire aussi tard la nuit.

— Je ne la critiquais pas... Mais ne veux-tu pas prendre quelque chose ? Il doit bien rester à manger dans la cuisine ; je te monterai ce que tu voudras. »

Les mots que j'avais choisis arrachèrent un timide sourire à Dorcas. « Monter... je n'ai pas cessé de faire remonter toute ma nourriture, aujourd'hui... C'est ce que l'hôtesse voulait dire quand elle t'a expliqué que j'avais été malade ; elle n'a pas dû te préciser que j'avais vomi tout le temps. J'aurais pensé qu'on pouvait sentir encore l'odeur, mais la pauvre femme s'est donné beaucoup de mal pour nettoyer. »

Dorcas fit une pause et renifla. « Mais je sens quelque chose de bizarre... comme du tissu brûlé. Ce doit être la chandelle. Je ne pense vraiment pas que l'on puisse la moucher avec ton énorme lame !

— C'est mon manteau, répondis-je. Je me suis mis trop près du feu.

— J'étais sur le point de te demander d'ouvrir la fenêtre, mais je vois qu'elle est déjà ouverte. Est-ce que ça ne t'ennuie pas ? L'air agite la flamme de la bougie. On dirait que son brasillement te fait tourner la tête.

— Non, non. Tout va très bien tant que je ne regarde pas directement la flamme.

— À te voir, on dirait que tu éprouves la même impression que moi lorsque je suis au bord de l'eau.

— Cet après-midi, je t'ai pourtant trouvée installée sur les berges mêmes de la rivière.

— Je sais », dit Dorcas avant de redevenir silencieuse. Mais ce silence s'éternisa au point que je me mis à craindre de la voir retomber dans ce même mutisme qui l'avait frappée, et qui, j'en avais maintenant la conviction, avait un caractère pathologique.

Finalement, c'est moi qui repris la parole. « J'ai été très surpris de te voir installée là – je me souviens de t'avoir longtemps regardée pour m'assurer que c'était bien toi – et cependant, j'étais parti à ta recherche.

— J'ai vomi, Sévérián – je te l'ai déjà dit, n'est-ce pas ?

— Oui, tu me l'as dit.

— Sais-tu ce que j'ai rendu ? »

Le regard perdu, elle contemplait le plafond bas, et j'avais l'impression que se trouvait là un second Sévérien, un Sévérien noble et bon qui n'existait que dans son imagination. Je suppose qu'il nous arrive à tous la même chose : quand nous pensons parler de la manière la plus intime à quelqu'un d'autre, nous nous adressons en réalité à l'image que nous nous faisons de cette personne, et non à la personne à laquelle nous croyons parler. Mais le comportement de Dorcas allait plus loin que ça. J'avais l'impression que si je quittais la pièce, elle continuerait tout de même de parler. « Non, répondis-je, de l'eau, peut-être ?

— Des plombs. »

Je pensai qu'elle s'exprimait métaphoriquement, et, ne sachant trop quoi répondre, me contentai de dire : « Ça devait être très désagréable. »

De nouveau, sa tête roula sur l'oreiller, et cette fois je pus voir ses yeux bleus et leur pupille agrandie ; leur vide faisait penser à deux minuscules fantômes. « Des plombs, Sévérien, mon chéri. Des petits rouleaux de métal très lourd de la taille d'une noix, approximativement, un peu moins longs que mon pouce, et tous estampillés du mot *frappe*. Ils sont remontés en me raclant la gorge avant de tomber dans le seau. J'ai mis la main dans les vomissures qui les accompagnaient et je les ai sortis du seau pour les regarder. La propriétaire de l'auberge n'est venue que plus tard rechercher le seau ; entre-temps je les avais nettoyés et mis de côté. Il y en a deux. Ils se trouvent dans le tiroir de la petite table qu'elle m'a apportée pour que je puisse manger. Veux-tu les voir ? Tu n'as qu'à l'ouvrir. »

Je n'arrivais pas à me figurer de quoi elle voulait parler, et lui demandai si elle pensait que quelqu'un cherchait à l'empoisonner.

« Oh ! non, pas du tout. Ne vas-tu pas ouvrir le tiroir ? Tu es tellement courageux... Tu ne veux vraiment pas les voir ?

— Je te crois. Si tu me dis qu'il y a des plombs dans ce tiroir, je suis sûr que c'est vrai.

— Oui, mais tu ne crois pas que je les ai rendus. Je ne peux pas te blâmer. Connais-tu cette histoire dans laquelle la fille d'un chasseur reçoit en grâce d'un pardal le don de produire des colliers de jais à chaque fois qu'elle ouvre la bouche pour

dire quelque chose ? Plus tard, sa belle-sœur lui vole cette grâce, mais quand elle parle, ce sont des crapauds qui jaillissent de sa bouche... Je me souviens l'avoir entendu raconter, mais je n'y avais jamais prêté foi.

— Mais comment pourrait-on recracher du plomb ? »

Dorcas eut un bref éclat de rire sans joie. « Rien de plus facile, vraiment, rien de plus facile. Sais-tu ce que j'ai vu, aujourd'hui ? Sais-tu pourquoi je ne pouvais pas parler quand tu m'as retrouvée ? J'en étais complètement incapable, Sévérían, je te le jure. Je sais que tu as cru que je m'entêtais dans ma colère, simplement. Mais ce n'était pas cela. J'étais comme une pierre, muette ; j'avais l'impression que plus rien n'avait de signification, et par moments, je doute encore que les choses en aient... Je suis désolée de m'être moquée de ta bravoure. Tu es brave, je le sais. Seulement, ça n'a pas l'air très courageux de faire ce que tu fais à tes malheureux prisonniers. Pourtant tu as fait preuve de tant de courage, lorsque tu t'es battu avec Agilus, par exemple, ou plus tard, quand tu étais prêt à affronter Baldanders pour défendre Jolenta, car tu croyais qu'il allait la tuer... »

Elle retomba un moment dans son mutisme, puis soupira : « Ô Sévérían, je suis tellement fatiguée !

— Je voulais parler de cette question avec toi, lui dis-je. Des prisonniers. Je veux au moins que tu comprennes, même si tu n'arrives pas à me pardonner. C'était ma profession ; le métier auquel on m'a préparé depuis mon enfance. » Je m'inclinai vers elle et lui pris la main ; elle me parut aussi fragile et ténue qu'un oiseau chanteur.

« Tu m'as déjà dit tout cela, plus ou moins. Sincèrement, je comprends.

— Et c'est une profession que j'aurais pu très bien exercer. Dorcas, c'est cela que tu ne comprends pas : infliger des tortures et procéder à des exécutions sont un art – et un art pour lequel j'ai le don, que je sens. Cette épée, par exemple... tous les instruments que nous utilisons se mettent à vivre dans mes mains. Si j'étais resté à la Citadelle, je serais peut-être devenu un maître. Dorcas, est-ce que tu m'écoutes ? Est-ce que ce que je te dis signifie quelque chose pour toi ?

— Oui... enfin un peu. J'ai soif, maintenant. Si tu n'en veux plus, donne-moi un peu de ton vin, s'il te plaît. »

Je m'exécutai aussitôt, ne remplissant le verre que d'un quart, au cas où elle en renverserait sur les couvertures.

Elle s'assit pour boire, geste dont je ne l'aurais peut-être pas crue capable un instant auparavant ; lorsqu'elle eut vidé le verre jusqu'à la dernière goutte écarlate, elle le lança par la fenêtre. Je l'entendis se briser lorsqu'il toucha le sol.

« Je ne veux pas que tu boives après moi, expliqua-t-elle. Et je sais que tu l'aurais fait si je ne l'avais pas jeté.

— Tu penses que quelle que soit ta maladie, elle est contagieuse ? »

Elle eut à nouveau ce même rire sans joie. « Oui, mais tu l'as déjà contractée. Tu la tiens même de ta mère... C'est la mort, Sévérin. Tu ne m'as pas demandé ce que j'avais vu, aujourd'hui. »

La main du passé

Dès que Dorcas eut dit : « Tu ne m'as pas demandé ce que j'avais vu, aujourd'hui », je me rendis compte que j'avais tout fait pour éviter de lui poser cette question. J'avais le pressentiment qu'il s'agirait de quelque chose de dépourvu de sens à mes yeux, mais qui en revanche en aurait beaucoup à ceux de Dorcas – comme ces fous qui sont persuadés que les traces laissées par les vers sous l'écorce des arbres morts sont une écriture d'origine surnaturelle. « Je pensais qu'il valait peut-être mieux te détourner de tes pensées, quelle que fût la chose en question.

— Cela vaudrait sans doute mieux, si seulement je pouvais. C'était une chaise.

— Une chaise !

— Une chaise ancienne ; ainsi qu'une table et d'autres objets. Il y a une boutique, dans la rue des Tourneurs, qui semble vendre du vieux mobilier aux éclectiques, ou à ceux des autochtones qui ont suffisamment assimilé notre culture pour en vouloir. On ne trouve rien ici pour satisfaire à la demande, si bien que deux ou trois fois par an, le propriétaire et ses fils se rendent à Nessus – dans les quartiers abandonnés du sud –, et là, remplissent leur bateau. J'en ai parlé avec eux, vois-tu. Le père m'a dit qu'il y avait là-bas des maisons vides par dizaines de milliers. Certaines sont en ruine depuis longtemps, mais on en trouve encore qui sont dans le même état ou presque que lorsque leurs propriétaires les ont abandonnées. La plupart d'entre elles ont bien entendu été pillées, mais il leur arrive

cependant de trouver encore des fragments de bijoux et de l'argenterie ici et là. Bien qu'ils aient pratiquement tout perdu, les propriétaires laissaient toujours quelque chose derrière eux. »

J'avais l'impression qu'elle était sur le point de pleurer, et je me penchai vers elle pour lui caresser le front ; mais d'un regard elle me fit comprendre qu'elle n'en avait pas envie, et reprit sa position allongée dans le lit.

« Dans certaines maisons, tout le mobilier se trouve encore sur place. Ce sont de bonnes affaires, évidemment. Il pense que certaines familles, ou bien des personnes vivant seules, sont restées sur place après que le quartier a été déserté. Peut-être aussi étaient-elles trop âgées pour déménager, ou encore trop entêtées. J'y ai repensé depuis, et je suis sûre que certaines d'entre elles avaient là quelque chose qu'elles n'auraient pas supporté d'abandonner. Une tombe, peut-être. Elles ont renforcé leurs fenêtres et leurs issues contre les maraudeurs, et ont gardé des chiens, ou des choses bien pires encore pour les protéger. Et finalement elles sont parties, ou sont arrivées au terme de leur existence. On peut penser que les animaux ont dévoré leurs cadavres, avant de s'échapper d'une manière ou d'une autre. Mais à ce moment-là, même les maraudeurs étaient déjà loin, et ces maisons sont restées telles quelles – jusqu'à l'arrivée du marchand et de ses fils.

— Il doit y avoir bien des vieilles chaises, dis-je.

— Pas comme celle-ci. Je la connaissais dans ses moindres détails. La sculpture de ses barreaux, et jusqu'aux dessins faits par le grain du bois, sur les bras. Tant de choses me sont revenues, alors. Et puis tout à l'heure, quand j'ai vomi ces morceaux de plomb, qui ressemblent à des graines dures et lourdes, j'ai compris. Est-ce que tu te souviens, Sévérien, de ce qui s'est passé lorsque nous avons quitté le Jardin botanique ? Nous sommes sortis, Aghia, toi et moi de ce grand vivarium de verre, et tu as loué un bateau pour nous ramener sur la rive ; la rivière était pleine de nénuphars bleus entourés de feuilles d'un vert brillant. Les graines de ces nénuphars sont comme cela, dures, lourdes et sombres. J'ai entendu dire qu'elles coulaient jusqu'au fond du Gyoll et pouvaient y rester des ères entières,

mais que, lorsque le hasard les faisait remonter à la surface, elles germaient, quelle que fût leur ancienneté ; si bien que les fleurs que l'on voit s'épanouir peuvent être âgées de plusieurs kiliades.

— J'en ai moi aussi entendu parler, répondis-je. Mais pour nous, cela ne signifie rien. »

Dorcas paraissait parfaitement calme ; cependant sa voix trembla lorsqu'elle dit : « Quelle est la puissance qui les fait remonter ? Peux-tu me l'expliquer ?

— La lumière du soleil, j'imagine... Mais non, je ne peux pas l'expliquer.

— Et n'y a-t-il pas d'autres sources de lumière que le soleil ? »

Je savais maintenant ce qu'elle voulait dire, mais il y avait quelque chose en moi qui ne pouvait pas l'accepter.

« Quand cet homme, Hildegryn, celui que nous avons rencontré une deuxième fois au-dessus de la tombe dans la ville en ruine, nous a fait traverser le lac des Oiseaux, il a parlé de millions de morts, de gens qu'au lieu d'enterrer, on a jetés dans les eaux. Comment les fait-on couler, Sévérin ? Normalement, les corps flottent. Comment les alourdit-on ? Moi, je l'ignore. Mais toi, ne le sais-tu pas ? »

Je le savais. « On leur introduit des boulettes de plomb dans la gorge.

— C'est bien ce que je me disais. » Sa voix était devenue tellement faible que c'est à peine si je pouvais l'entendre, en dépit du silence absolu qui régnait dans la pièce et dans l'auberge. « Non, je le savais. Je l'ai tout de suite compris, quand je les ai vues.

— Tu es persuadée que c'est la Griffe qui t'a rendu la vie. »

Dorcas acquiesça.

« Je dois admettre qu'il lui est arrivé d'avoir une action, dans certains cas. Mais seulement si je la sortais, et encore, pas à chaque fois. Quand tu m'as tiré de l'eau, dans le jardin du Sommeil sans Fin, elle était dans ma sabretache, et j'ignorais même l'avoir sur moi.

— Tu m'as permis de la tenir une fois, Sévérin. Pourrais-je encore la voir ? »

Je la sortis de son petit sac et la tins devant elle. Sa lueur bleutée semblait assoupie, mais je pouvais très bien voir, à l'intérieur, l'espèce de petit crochet à l'aspect cruel qui lui avait valu son nom. Dorcas tendit la main, mais je secouai la tête, me souvenant du verre de vin.

« Tu penses que je veux la détruire, n'est-ce pas ? Ne crains rien. Ce serait un sacrilège.

— Si tu crois en l'histoire que tu viens de me raconter, et je pense que c'est le cas, tu dois la détester pour t'avoir arrachée à...

— À la mort. » Elle contemplait à nouveau le plafond avec le sourire de quelqu'un qui partagerait quelque profond et grotesque secret avec lui. « Allons, tu peux bien le dire ; ça ne te fera pas de mal.

— Au sommeil, répondis-je. Car si l'on peut être rappelé de la mort, c'est que nous n'étions pas réellement morts – en tout cas pas la mort dans le sens où nous la comprenons depuis toujours, ni ce que nous avons dans l'esprit quand nous en parlons. Je dois cependant avouer qu'il m'est toujours presque impossible d'admettre que le Conciliateur, mort maintenant depuis tant de milliers d'années, puisse agir par l'intermédiaire de cette pierre pour ressusciter les autres. »

Dorcas ne me répondit pas. Je n'étais même pas sûr qu'elle m'eût écouté.

« Tu as parlé de Hildegrin, repris-je tout de même, et du moment où il nous a fait traverser le lac sur son petit bateau pour aller cueillir l'averne. Ne te souviens-tu pas de ce qu'il a dit de la mort ? Qu'elle était une bonne amie pour les oiseaux.

Peut-être aurions-nous dû comprendre qu'une telle mort ne pouvait être la mort comme nous l'imaginons.

— Me laisseras-tu tenir la Griffes, si je te dis que je crois tout cela ? »

Je secouai de nouveau la tête.

Dorcas ne me regardait pas, mais elle dut apercevoir le mouvement que fit mon ombre – à moins que ce ne fût son Sévérien mental qu'elle ait vu au plafond secouer comme moi la tête. « Tu as raison, donc. Je l'aurais mise en pièces si j'en avais été capable. Dois-je te dire ce que je crois vraiment ? Je crois

que j'ai été morte ; non pas endormie, mais morte. Que toute ma vie s'est déroulée il y a très, très longtemps. Que je vivais avec mon mari au-dessus d'un petit magasin, et que je prenais soin de notre enfant. Que ton Conciliateur, qui est venu il y a si longtemps, n'était en fait qu'un aventurier appartenant à ces anciennes races qui ont réussi à vaincre la mort universelle. » Ses mains étreignirent les couvertures. « Sévérin, je te pose la question : quand il reviendra, ne doit-on pas l'appeler le Nouveau Soleil ? Est-ce que ça n'y ressemble pas ? Je crois aussi que lorsqu'il est venu, il a apporté avec lui quelque chose qui exerce le même pouvoir sur le temps que les miroirs du père Inire sur l'espace, d'après ce que l'on dit. Et cette chose qu'il a apportée, c'est ta Griffe. »

Elle s'arrêta et tourna la tête pour me lancer un regard de défi ; mais je ne dis rien, et elle continua : « Sévérin, quand tu as ramené le uhlan à la vie, c'est parce que la Griffe a tordu le temps pour lui, et l'a ramené à l'instant où il vivait encore. Quand tu as guéri presque complètement les blessures de ton ami, c'est parce qu'elle a rapproché l'instant où vous vous trouviez de celui où il aurait été normalement guéri. Et quand tu es tombé dans le marécage du jardin du Sommeil sans Fin, elle a dû me toucher ou presque me toucher, et le temps où je vivais est revenu pour moi. Mais j'ai été morte. Pendant longtemps, très longtemps. Un simple cadavre ratatiné préservé par les vertus de l'eau brune. Mais il reste en moi quelque chose qui est toujours mort.

— Il y a en chacun de nous quelque chose qui a toujours été mort, répliquai-je. Ne serait-ce que parce que nous savons que nous devons mourir un jour. Nous le savons tous, sauf les tout petits enfants.

— Je vais y retourner, Sévérin. Je le sais maintenant ; c'est ce que j'essayais de te dire depuis un moment. Il faut que j'y retourne et que je découvre qui j'étais, où je vivais et ce qui m'est arrivé. Je sais que tu ne peux pas m'accompagner... »

J'acquiesçai silencieusement.

« D'ailleurs, je ne te le demande pas. Je ne le voudrais même pas. Je t'aime, mais tu es une autre mort pour moi. Une mort qui est restée avec moi et est devenue mon amie, comme l'était

mon ancienne mort dans le lac – mais la mort tout de même. Je ne veux pas emporter la mort avec moi, alors que je pars à la recherche de ma vie.

— Je comprends.

— Peut-être mon enfant est-il encore en vie, reprit-elle. Si ça se trouve, c'est un vieillard maintenant, mais toujours en vie. Je veux savoir.

— Bien sûr », dis-je, sans pouvoir m'empêcher d'ajouter : « Il y a eu une époque où tu m'as dit que je n'étais pas la mort. Et que je ne devais pas me laisser persuader par les autres de me considérer ainsi. C'était derrière le verger du Manoir Absolu. Tu t'en souviens ?

— Tu as été la mort pour moi. Ou bien, si tu préfères, je suis tombée dans le piège que je t'avais averti d'éviter. Peut-être n'es-tu pas la mort, mais tu vas rester ce que tu es, un bourreau, un carnifex ; et du sang coulera encore sur tes mains. Puisque tu te souviens tellement bien des moments que nous avons passés au Manoir Absolu, il se peut que... je ne saurais le dire. Le Conciliateur, ou la Griffe, ou l'Incréé – c'est l'un ou l'autre qui a fait ce qui m'arrive. Pas toi.

— Ne change pas d'idée... Que veux-tu dire ?

— Après notre fuite, le Dr Talos nous a donné de l'argent, dans la clairière ; celui qu'un fonctionnaire du palais lui avait remis pour la représentation. Pendant que nous voyagions, je t'avais tout laissé. Puis-je avoir ma part ? Je vais en avoir besoin. Sinon toute ma part, au moins une partie. »

Je vidai sur la table tout l'argent qui se trouvait dans ma sabretache ; cela représentait au moins la part de Dorcas, peut-être même un peu davantage.

« Merci, dit-elle. Il ne te fera pas défaut ?

— Pas autant qu'à toi. Qui plus est, il t'appartient.

— Je partirai demain, si je me sens assez forte. Sinon après-demain, que je sois assez forte ou non. Je suppose que tu ignores comment se passent les départs des bateaux pour Nessus ?

— Tu en trouveras autant que tu voudras. Il te suffira d'en pousser un à l'eau, et le courant fera le reste.

— Ça, c'est une remarque qui ne te ressemble pas, Sévérin ; pas beaucoup, en tout cas. Elle ressemble davantage à ce qu'aurait dit ton ami Jonas, d'après ce que tu m'as raconté de lui. Ce qui me fait penser que tu n'es pas mon premier visiteur, aujourd'hui. Notre ami – ou du moins ton ami.

— Héthor est venu ici. Ça n'a pas l'air de t'amuser... Je suis désolée, je voulais juste changer de sujet de conversation.

— Il prend plaisir à me regarder faire.

— Des milliers de personnes prennent plaisir à te regarder faire, lors d'une exécution publique ; toi-même tu y prends plaisir.

— Ils viennent pour frissonner de peur, et se féliciter ensuite d'être en vie. Aussi parce qu'ils aiment l'atmosphère d'excitation qui règne, le suspense créé par le prisonnier – va-t-il s'effondrer ou tenir ? –, ou parce qu'ils espèrent qu'il se produira quelque incident macabre. Je prends plaisir à exercer mon talent, qui est le seul que je possède, à faire que les choses se déroulent à la perfection. Héthor, lui, veut autre chose.

— La douleur ?

— Oui, la douleur, plus autre chose encore. »

Dorcas reprit : « Il est en adoration devant toi, tu sais. Il a parlé un bon moment avec moi, et je crois qu'il marcherait dans le feu si tu le lui demandais. » Cette idée dut sans doute me faire grimacer, car elle ajouta : « Toute cette histoire de Héthor te rend malade, n'est-ce pas ? Il suffit d'un malade. Parlons d'autre chose.

— Ça ne me met tout de même pas dans ton état. Mais je ne peux penser à Héthor sans le voir comme il était au pied de l'échafaud, la bouche ouverte, et avec des yeux... »

Elle remua, comme si elle était mal à l'aise. « Oui, ces yeux – je les ai vus, cette nuit. Des yeux morts, même si je suis la dernière qui devrait dire cela. Des yeux de cadavre. On a l'impression que si on les touchait, ils seraient aussi secs que des agates, et resteraient fixes sous le doigt.

— Tu n'y es pas du tout. À un moment, alors que j'étais sur l'échafaud, à Saltus, j'ai regardé dans la foule et je l'ai vu : ses yeux dansaient. Mais tu as dit aussi que le regard terne qu'il a la plupart du temps te faisait penser à des yeux de cadavre. T'es-tu

jamais vraiment regardée dans la glace ? Tu n'as absolument pas des yeux de morte.

— Peut-être que non. » Dorcas marqua un temps d'arrêt. « Tu m'as souvent dit qu'ils étaient très beaux.

— N'es-tu pas heureuse d'être en vie ? Même si ton mari est mort, même si ton enfant est mort et que soit détruite la maison où vous avez jadis vécu – si tout ce que tu crois est vrai –, ne devrais-tu pas te sentir pleine de joie, à la seule idée d'être en vie ? Tu n'es pas un fantôme, ni un revenant comme ceux que nous avons vus dans la ville en ruine. Regarde-toi donc dans une glace, comme je te l'ai dit. Ou bien, si tu ne veux pas, regarde mon visage ou l'expression de n'importe quel homme qui te regarde – et tu verras ce que tu es. »

Dorcas s'assit encore plus douloureusement et lentement que lorsqu'elle avait bu le verre de vin, mais en sortant les jambes du lit, cette fois. Je vis qu'elle était nue sous le drap. Avant qu'elle devînt malade, Jolenta avait une peau admirable de perfection et de douceur. Celle de Dorcas était parsemée de taches de rousseur minuscules, et elle était tellement mince qu'on lui devinait les os ; je la trouvai cependant plus désirable avec toutes ses imperfections que Jolenta l'avait jamais été au sommet de son épanouissement. Conscient de tout ce qu'il y aurait de malhonnête de ma part à la forcer ou même à essayer de la convaincre de s'ouvrir à moi dans ces circonstances, alors qu'elle était malade et sur le point de partir, je n'en sentais pas moins le désir monter en moi. Que j'aime une femme à la folie ou pas du tout, j'ai déjà remarqué que c'était toujours au moment précis où elle m'échappait que je la désirais le plus. Mais c'était autre chose, et autre chose de plus fort que j'éprouvais pour Dorcas. Quelque chose de plus complexe, aussi. Même si ça n'avait duré que très peu de temps, elle avait été l'amie la plus proche que j'avais jamais eue, et la manière dont nous nous possédions mutuellement, depuis le désir frénétique qui nous avait saisis dans l'espèce de débarras de Nessus jusqu'à nos jeux paresseux dans la chambre de la Vincula, était tout autant liée à cette amitié qu'à notre amour.

« Tu pleures, dis-je. Veux-tu que je parte tout de suite ? »

Elle secoua la tête, puis, comme si elle ne pouvait pas retenir plus longtemps les mots qui lui brûlaient les lèvres, elle murmura : « Oh ! ne viendras-tu pas toi aussi, Sévérion ? Je ne pensais pas ce que j'ai dit... Ne viendras-tu pas ? Je voudrais tant que tu m'accompagnes...

— C'est impossible. »

Elle retomba dans le petit lit, paraissant plus frêle et enfantine que jamais. « Je sais, tu as tes devoirs envers la guilde. Tu ne peux pas la trahir une seconde fois. Tu ne pourrais plus te regarder en face, et je ne te le demanderai pas. Simplement, j'ai toujours espéré que tu pourrais le faire. »

Je secouai à nouveau la tête. « Moi aussi, je dois fuir la ville.

— Sévérion !

— Mais vers le nord. Toi, tu partiras vers le sud ; si je t'accompagnais, nous ne tarderions pas à avoir des bateaux de ligne pleins de soldats à nos trousses.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Sévérion ? » Si la voix de Dorcas avait gardé son calme, ses yeux s'étaient agrandis.

« J'ai libéré une femme. J'avais été chargé de l'étrangler et de jeter son corps dans l'Acis, et j'aurais pu le faire ; je ne ressentais rien de spécial pour elle, la tâche était donc tout à fait facile. Mais lorsque je fus seul avec elle, je repensai à Thècle. Nous nous trouvions dans un petit pavillon d'été entouré d'une charmille, et situé au bord de l'eau. Mes mains étaient autour de son cou. C'est à ce moment-là que j'ai pensé à Thècle et combien avait été oppressant mon désir de la délivrer. Je fus incapable d'y arriver, de trouver un moyen. Ne t'ai-je jamais raconté ? »

Dorcas secoua la tête, presque imperceptiblement.

« Il y avait des frères partout ; cinq se trouvaient placés directement sur le chemin le plus court vers la sortie ; tous me connaissaient et la connaissaient. » (Dans un recoin de mon esprit, Thècle s'était mise à crier.) « Cependant, tout ce que j'aurais eu à faire aurait été de dire à ces hommes que maître Gurloes la faisait demander, mais à ce moment-là, j'essayai de trouver un moyen de rester dans la guilde tout en la délivrant, alors que la solution était de fuir avec elle. Je ne l'aimais pas suffisamment.

— Tout cela, c'est du passé maintenant, dit Dorcas. Et la mort, Sévérien, n'est pas la chose terrible que tu crois qu'elle est. » Nous venions d'inverser nos rôles, comme deux enfants perdus qui se consolent tour à tour.

Je haussai les épaules en soupirant. Le fantôme dont j'avais dévoré la chair au banquet de Vodalus était progressivement en train de retrouver le calme ; j'avais l'impression de sentir ses longs doigts froids posés sur mon cerveau, de l'intérieur, mais si je ne pouvais me retourner sous mon propre crâne pour la contempler, il m'était facile d'imaginer ses grands yeux violets ouverts derrière les miens. Et je dus prendre sur moi-même pour ne pas me mettre à parler avec sa voix. « Quoi qu'il en soit, je me trouvais donc dans ce pavillon avec la femme, et nous étions seuls ; elle s'appelle Cyriaque. Je savais, ou du moins je soupçonnais qu'elle pouvait savoir où se trouvaient actuellement les pèlerines – elle avait fait partie de leur ordre à une certaine époque. Il existe des moyens de torture qui n'exigent aucun matériel spécial. S'ils ne sont pas spectaculaires, ils sont cependant très efficaces. On plonge dans le corps, pour ainsi dire, et on manipule directement le nerf du client. À ce moment-là, j'avais décidé de la préparer en pratiquant ce que nous appelons le Bâton de Houmbaba. J'étais sur le point d'agir, quand elle a parlé. Les pèlerines se trouvent en ce moment près du col d'Orithyia, où elles s'occupent des blessés. Elle venait de recevoir une lettre une semaine auparavant, de quelqu'un de l'ordre avec qui elle était restée en relation...»

Conduite forcée

Le petit pavillon d'été comportait un toit solide, mais ses parois n'étaient faites que d'un simple treillis, et la haute charmille de fougères sylvestres constituait une barrière plus efficace que les montants légers qui le soutenaient. Un peu de la lumière de la lune pénétrait par les interstices, tandis que, par l'entrée, les eaux rapides de l'Acis nous renvoyaient le reflet des torches du débarcadère. Mais Cyriaque avait maintenant compris pourquoi je l'avais conduite ici ; je pouvais lire la peur sur son visage, mais aussi qu'elle plaçait un dernier espoir dans les sentiments que je pouvais encore lui porter. En ce sens-là sa situation était désespérée, car je n'en éprouvais aucun.

« Au camp de l'Autarque, répéta-t-elle. C'est ce que m'a écrit Einhildis. À Orithyia, près des sources du Gyoll. Mais vous devez être extrêmement prudent si vous voulez vous y rendre pour leur restituer le livre ; elle m'a dit que les cacogènes venaient de débarquer quelque part dans le Nord. »

Je la regardai avec attention, essayant de déterminer si elle mentait ou non.

« En tout cas c'est ce qu'elle m'a écrit. On peut supposer qu'ils ont évité d'employer les miroirs du père Inire, au Manoir Absolu, pour échapper au contrôle de l'Autarque. Il est en principe à leurs ordres, mais il se comporte parfois comme si c'était le contraire.

— Vous vous moquez de moi ! L'Autarque au service des cacogènes ! dis-je en la secouant par les épaules.

— Je vous en prie, oh ! je vous en prie ! »

Je la lâchai.

« Tout le monde... par Érèbe ! Pardonnez-moi. » Elle se mit à sangloter, et, en dépit de l'obscurité, je compris qu'elle était en train de s'essuyer les yeux et de se moucher discrètement dans un pan de son habit écarlate. « Tout le monde est au courant, mis à part les péons et le menu peuple. Tous les écuyers, la plupart des optimats et bien entendu les exultants sont au courant depuis toujours. Je n'ai jamais rencontré l'Autarque, mais on m'a dit que lui, tout vice-roi du Nouveau Soleil qu'il fût, il était à peine plus grand que moi. Croyez-vous donc que nos orgueilleux exultants auraient longtemps toléré d'être sous les ordres d'un tel homme, s'il n'avait eu mille canons derrière lui ?

— Je l'ai rencontré, dis-je, et je m'étais posé la question. » Je cherchai parmi les souvenirs de Thècle une confirmation des assertions de Cyriaque, mais je ne pus trouver que des rumeurs.

« Pourriez-vous me parler de lui ? S'il vous plaît, Sévérían, avant de...

— Non, pas maintenant. Dites-moi plutôt pourquoi les cacogènes représenteraient un danger pour moi.

— Parce que l'Autarque ne manquera pas d'envoyer des patrouilles d'éclaireurs pour les localiser – comme aussi l'archonte, j'imagine. Et qu'on supposera que tous ceux qui seront trouvés dans les parages sont des espions à leur solde, ou pis encore : qu'ils cherchent à s'engager auprès d'eux dans l'espoir de renverser le trône du Phénix.

— Je comprends.

— Ne me tue pas, Sévérían. Je t'en supplie. Je ne suis pas une femme bien – je n'ai jamais été quelqu'un de bien depuis que j'ai quitté les pèlerines, et l'idée de mourir maintenant me fait horreur.

— Mais qu'as-tu donc fait ? lui demandai-je. Pourquoi Abdiesus m'a-t-il donné l'ordre de te tuer ? Le sais-tu, au moins ? » Il n'y a rien de plus simple que d'étrangler une personne dont les muscles du cou sont peu développés. Déjà, je fléchissais mes doigts pour les préparer à cette tâche ; en même temps, cependant, j'aurais souhaité qu'il me fut possible, à la place, d'utiliser la lame de *Terminus Est*.

« J'ai simplement aimé trop d'hommes... autres que mon mari. C'est tout. »

Comme si le souvenir de toutes ces étreintes la poussait, elle se leva et vint vers moi. De nouveau, les reflets venus de la rivière éclairèrent suffisamment son visage pour que je voie ses yeux remplis de larmes.

« Il a été cruel envers moi, si cruel, après notre mariage... C'est pourquoi j'ai pris mon premier amant, pour me venger... et puis après, un autre... »

(Elle se mit à parler tellement bas que je dus tendre l'oreille pour comprendre ce qu'elle disait.)

« Finalement, prendre un nouvel amant devint une véritable habitude, une manière de ne pas voir les jours passer et d'essayer de me faire croire que la vie ne m'avait pas déjà filé entre les doigts ; une manière de me prouver que j'étais encore suffisamment jeune et belle pour que des hommes aient envie de me faire des cadeaux et de me caresser les cheveux. C'était pour cette raison que j'avais quitté les pèlerines, après tout. » Elle fit une pause, comme si elle rassemblait toutes ses forces. « Sais-tu quel est mon âge ? Te l'ai-je dit ?

— Non.

— Dans ce cas, je ne te le dirai pas ; mais je pourrais être ta mère. Il aurait suffi que je te conçoive pendant la première ou la deuxième année où j'ai commencé d'être fertile. Nous étions alors très loin dans le Sud, là où les grandes glaces toutes bleu et blanc voguent sur des mers noires. Il y avait une petite colline où il m'arrivait de me tenir, pour regarder au loin ; je me souviens avoir rêvé que je me couvrais chaudement, et m'embarquais sur une île de glace, avec beaucoup de provisions et un oiseau apprivoisé que je n'ai jamais eu mais que j'aurais aimé avoir. Et sur mon île de glace, je voguais vers le nord, vers une île de palmes, sur laquelle je trouvais les ruines d'un château construit à l'aube des temps. Tu serais peut-être né pendant la traversée, sur la glace, pendant que j'étais toute seule. Pourquoi un enfant imaginaire ne pourrait-il pas naître, après tout, au cours d'un voyage imaginaire ? Tu aurais grandi en pêchant du poisson et en nageant dans des eaux plus tièdes que le lait maternel.

— Il n’y a que les maris qui tuent les femmes parce qu’elles sont infidèles. »

Cyriaque soupira, son rêve la quitta. « Parmi les écuyers propriétaires terriens de la région, mon mari est l’un des rares à soutenir l’archonte. La plupart des autres espèrent qu’en lui désobéissant à la moindre occasion et qu’en fomentant des troubles parmi les éclectiques, ils finiront par convaincre l’Autarque de le remplacer. J’ai ridiculisé mon mari, et par conséquent ses amis et l’archonte. »

Grâce à Thècle, éveillée en moi, je vis la demeure de campagne – moitié manoir, moitié place forte –, pleine de pièces qui n’avaient guère changé en deux siècles. J’entendis les fous rires des dames, le pas lourd des chasseurs et le son des cornes de chasse au-delà des fenêtres, accompagné des aboiements des chiens de la meute. C’était l’univers dans lequel Thècle aurait aimé faire retraite ; je fus pris de pitié pour cette femme, forcée de mener une existence aussi retirée sans avoir jamais pu espérer connaître autre chose – elle qui avait mené la vie au grand large des pèlerines.

De même que la salle de l’inquisition de la pièce du Dr Talos, avec son banc de justice surélevé, se trouve tapie quelque part au plus profond du Manoir Absolu, de même avons-nous tous, dans les recoins les plus obscurs et poussiéreux de notre esprit, un comptoir où nous nous efforçons de rembourser les dettes contractées par le passé avec la monnaie dévaluée du présent. C’est à ce comptoir que je vins apporter la vie de Cyriaque en paiement de celle de Thècle.

Lorsque je la conduisis à l’extérieur du pavillon d’été, elle crut que j’avais l’intention de la tuer au bord de l’eau ; au lieu de cela, je lui montrai la rivière.

« Le cours de l’Acis est très rapide jusqu’à ce qu’il rencontre au sud les eaux plus paisibles du Gyll et fasse route avec elles jusqu’à Nessus, puis jusqu’à la mer méridionale. Lorsqu’un fugitif veut vraiment se cacher dans le labyrinthe de Nessus, il est absolument impossible de le dépister, car on y trouve des rues, des ruelles, des passages, des cours et des recoins sans nombre ; on y voit aussi des visages de toutes les races de Teur

et à cent exemplaires. Si tu pouvais y aller, habillée comme tu l'es, sans amis, sans argent, serais-tu prête à partir ? »

Elle acquiesça d'un signe de tête, portant une main très pâle à sa gorge.

« Actuellement il n'y a pas de barrière autour des bateaux auprès du Capulus ; Abdiesus sait très bien qu'il n'a aucune attaque à contre-courant à redouter avant le milieu de l'été. Mais il te faudra franchir les arches, et risquer la noyade. Même si tu arrives jamais à gagner Nessus, tu seras obligée de travailler pour gagner ton pain – faire la lessive ou la cuisine pour les autres peut-être.

— Je sais coiffer et coudre... Sévérian, j'ai entendu dire que parfois, au dernier moment, en ultime et plus terrible torture, les bourreaux annoncent à leur victime qu'elles sont libres. Si c'est ce que tu es en train de faire en ce moment, s'il te plaît, ne continue pas. Tu en as fait assez.

— Un caloyer peut faire cela, ou quelque autre fonctionnaire du clergé. Pas un bourreau. Les clients ne nous croiraient d'ailleurs pas. Mais je veux être sûr que tu ne commettras pas la folie de revenir chez toi ou de rechercher le pardon de l'archonte.

— Certes, je suis sotte, répondit Cyriaque, mais pas au point de me conduire ainsi ; je le jure. »

Nous longeâmes la berge jusqu'au débarcadère, à l'endroit où les sentinelles accueillaient les invités de l'archonte, et où les petits bateaux de plaisance multicolores se trouvaient amarrés. Je dis à l'un des soldats que nous avions envie d'aller faire un tour sur la rivière, et je lui demandai si nous aurions des difficultés à trouver des rameurs pour revenir contre le courant. Il me dit que je pouvais très bien laisser le bateau au Capulus, si je voulais, et prendre un fiacre pour le retour. Lorsqu'il se détourna pour reprendre la conversation avec son camarade, je fis semblant d'inspecter les embarcations, et détachai l'amarre de celle qui était la plus éloignée des torches du poste de garde.

« Si bien que maintenant tu es toi aussi en fuite et veux partir pour le nord... et c'est moi qui ai tout ton argent, dit Dorcas quand j'eus fini mon récit.

— Je n'en ai pas besoin de beaucoup, et je pourrai toujours m'en procurer. » Sur ces mots, je me levai.

« Reprends-en au moins la moitié. » Comme je secouais la tête, elle insista : « Prends au moins deux chrisos. Dans le pire des cas, je peux toujours me prostituer ou voler.

— Si tu voles, on te coupera une main. Il vaut mieux que ce soit moi qui coupe des mains pour m'assurer mon dîner que toi qui perdes les tiennes pour te gagner un repas. »

Je commençai à m'éloigner, mais elle sauta hors du lit et s'accrocha à ma cape. « Fais bien attention, Sévérien. Il y a quelque chose qui traîne dans la ville.

— Héthor l'appelle la salamandre. Je ne sais pas ce que c'est mais elle tue ses victimes en les brûlant. »

Je lui répondis que je craignais bien davantage les soldats de l'archonte que la salamandre, et la quittai avant qu'elle ait pu ajouter autre chose. Mais tandis que je grimpais une petite rue étroite sur la rive ouest, que mes rameurs m'avaient affirmé devoir me conduire au sommet de la falaise, je me demandai si ce n'était pas le froid de la montagne et les bêtes sauvages que j'aurais dû craindre plus que tout. Héthor aussi m'intriguait : comment avait-il réussi à me suivre si loin dans le nord, et pour quel motif ? Mais plus qu'à tout cela, je pensais à Dorcas, à ce qu'elle avait représenté pour moi, et moi pour elle. Il allait encore se passer bien du temps avant que je puisse seulement l'entr'apercevoir, et je crois que, d'une certaine manière, j'en avais l'intuition. De même que le jour où j'avais quitté la Citadelle pour la première fois, j'avais relevé mon capuchon afin que les passants ne puissent pas me voir sourire, de même aujourd'hui je cachai mon visage pour qu'on ne puisse remarquer les larmes qui coulaient sur mes joues.

J'avais déjà visité deux fois le réservoir d'eau qui alimentait la Vincula ; mais c'était de jour. Il ne m'avait alors guère impressionné : un trou grand comme des fondations de maison, et pas plus profond qu'une tombe ordinaire. Mais il faisait encore nuit, et, sous le croissant en diminution de la lune, il avait l'air d'un lac, et aurait pu être aussi profond que la citerne sous la tour de la Cloche.

Il se trouvait à une centaine de pas, à peine, des fortifications qui défendaient le flanc ouest de Thrax. Des tours s'élevaient à intervalles réguliers – l'une d'elles fort près du réservoir –, et chaque garnison avait dû désormais recevoir l'ordre de m'arrêter au cas où je tenterais de quitter la ville. De temps en temps, tout en grimpant la ruelle escarpée, j'avais aperçu les silhouettes de sentinelles en patrouille sur le mur ; leurs lances étaient éteintes, mais la crête de leur heaume captait parfois des reflets de lumière.

J'avancais maintenant courbé en deux, masqué et encapuchonné, le manteau de fuligine roulé autour de moi pour passer inaperçu. Les herses métalliques avaient été baissées entre les arches du Capulus : je pouvais détecter, d'où j'étais, les remous des flots de l'Acis qui se jetaient sur elles. Je n'eus plus aucun doute : Cyriaque avait été arrêtée, ou plus probablement aperçue et signalée. Abdiesus ferait-il tout son possible pour tenter de la retrouver ? Il me sembla plus probable qu'il la laisserait disparaître, ce qui était la meilleure manière de ne pas attirer l'attention sur elle. En revanche, il m'arrêterait, moi, s'il le pouvait, afin de me faire exécuter comme traître à ses ordres.

D'une eau à une autre, du tumulte de l'Acis au calme parfait du réservoir. Je connaissais le mot qui commandait l'écluse, et l'utilisai. L'ancien mécanisme fonctionna comme sous l'action d'esclaves fantômes, et d'un seul coup les eaux calmes se précipitèrent à leur tour, et avec plus de rage encore que l'Acis au Capulus. Loin en dessous, les prisonniers allaient entendre le grondement sourd, et ceux qui se trouvaient au débouché de la conduite forcée allaient apercevoir d'un instant à l'autre l'écume blanche qui précède l'inondation. En peu de temps, ceux qui étaient debout auraient de l'eau jusqu'aux chevilles, et ceux qui étaient en train de dormir se lèveraient précipitamment. Encore un moment, et ils auraient tous de l'eau jusqu'à la taille. Étant enchaînés ils ne pouvaient rien faire qu'attendre, les plus forts soutenant les plus faibles. J'espérais qu'aucun d'entre eux ne se noierait. Les clavigères de service quitteraient le poste de garde pour se précipiter vers le réservoir par le sentier escarpé qui monte vers la falaise et voir qui avait ouvert le réservoir.

À peine la citerne fut-elle à sec que j'entendis les cailloux rouler sous leurs pas précipités, au bas de la pente. Je refermai l'écluse et me glissai en me courbant dans le passage boueux et presque vertical que l'eau venait d'emprunter. Ma progression aurait été grandement facilitée si je n'avais pas eu *Terminus Est* avec moi ; pour descendre, je devais en effet m'appuyer du dos contre l'une des parois de cette conduite en forme de cheminée. Je détachai donc le baudrier et me le passai autour du cou, laissant l'épée pendre devant moi, se balançant entre mes jambes, pour garder les mains libres. Je dérapai par deux fois, mais je fus dans les deux cas arrêté par un coude du passage. Finalement, après un temps assez long pour avoir permis aux clavigères de revenir, j'aperçus un rougeoiement de torches, et je tirai la Griffe de son sac.

Jamais je ne devais la revoir briller avec autant d'éclat. Elle était devenue littéralement aveuglante, et tandis que je la brandissais dans le tunnel principal de la Vincula, je ne pouvais que m'émerveiller de ce que ma main ne soit pas réduite en cendres par sa brûlure. Je suis persuadé qu'aucun des prisonniers ne m'a vu, *moi*. La Griffe les tenait sous sa fascination, comme une lanterne, dans la forêt, fascine les daims. Ils restaient immobiles, bouche bée, leurs visages barbus et maculés tendus vers la lumière, et derrière eux, leurs ombres, coupées net, avaient la densité du métal et la noirceur de la fuligine.

À l'autre extrémité du boyau, juste avant l'endroit où il se rétrécit et se transforme en une simple conduite d'évacuation allant se jeter dans l'Acis, sous le Capulus, se trouvaient les prisonniers les plus faibles et les plus malades ; c'est là que je vis le plus clairement quelle force la Griffe donnait à tous. Des hommes et des femmes, qui, de mémoire de clavigère, ne s'étaient jamais tenus droit, paraissaient maintenant grands et forts. Je les saluai de la main, mais je ne pense pas qu'aucun ait noté mon geste. Puis je remis la Griffe du Conciliateur dans son petit sac, et tout le boyau se retrouva plongé dans des ténèbres absolues à côté desquelles la nuit qui régnait à la surface de Teur aurait paru le jour.

L'impétuosité de l'eau avait laissé l'égout à peu près propre ; il était plus facile à descendre que la conduite forcée, car s'il était plus étroit, sa pente était moins raide, et je pouvais ramper rapidement, vers le bas, la tête la première. Il se terminait par une grille, mais, comme je l'avais remarqué au cours d'une tournée d'inspection, celle-ci était complètement rouillée.

Dans les montagnes

À l'époque où je sortis en rampant des égouts du Capulus dans la lumière grise du petit matin, le printemps venait de se terminer pour laisser place à l'été ; malgré cela, il ne faisait jamais très chaud sur les hautes terres, sauf lorsque le soleil était au zénith. Je n'osai cependant pas emprunter les chemins dans les vallées, où sont rassemblés tous les villages. Toute la journée, je progressai donc vers le haut, m'enfonçant de plus en plus dans les montagnes, ma cape repliée sur une épaule pour me donner autant que possible une silhouette d'éclectique. Je pris aussi la précaution de démonter *Terminus Est* et de la remonter sans sa garde, afin qu'on puisse la prendre pour un bâton, une fois dans son fourreau.

Vers midi, le sol n'était déjà plus que de la roche, et il était tellement inégal que ma marche se transformait de plus en plus en escalade. Je vis par deux fois briller l'éclat des armures, loin en dessous de moi ; me dissimulant, je pus distinguer des petites patrouilles de dimarques lancés au galop sur des pistes tellement dangereuses que bien des hommes auraient refusé de les emprunter à pied, leurs capes militaires écarlates ondulant derrière eux au vent de la course. Je ne trouvai pas la moindre plante comestible, et, comme gibier potentiel, ne vis que des oiseaux de proie, tournant ailes déployées à des altitudes vertigineuses. De toute façon, ce n'était pas avec mon épée que j'aurais pu attraper un animal, si jamais j'en avais aperçu, et c'était la seule arme que je possédais.

Ainsi décrite, ma situation semblait désespérée, mais je dois à la vérité de dire que je n'y pensais pas, et que j'étais transporté par le grandiose paysage montagnard et les vastes panoramas des empires aériens. Enfants, nous n'avons aucun sens de cette sorte de tableaux, car notre imagination n'ayant encore enregistré aucune scène de ce genre, avec les émotions et les impressions qui les accompagnent normalement, nous les percevons en général sans profondeur psychologique. Je contemplais maintenant les sommets couronnés de nuages, avec, derrière moi, le souvenir de Nessus vue depuis le donjon conique de la tour Matachine, et celui de Thrax vue depuis les remparts du château de l'Aiguille ; c'est pourquoi, en dépit de ma triste situation, j'étais près de m'évanouir de joie.

Je passai la nuit recroquevillé sur un adret de roc nu. Je n'avais rien mangé depuis que j'avais quitté la Vincula, au moment où je m'étais changé. On aurait dit que cela faisait des semaines, ou des années, or en réalité, il ne s'était écoulé que quelques mois depuis le jour où j'avais fait passer un vieux couteau de cuisine à la pauvre Thècle, et où j'avais vu couler lentement sous la porte de sa cellule un tortillon de sang vermeil, avançant comme un ver aveugle.

J'avais au moins bien choisi ma pierre. Elle me coupait complètement du vent, et, tant que je restais derrière, je pouvais avoir l'impression de m'être réfugié dans quelque cave à glace à l'atmosphère polaire. À un pas de part et d'autre, les bourrasques se déchaînaient, et je me retrouvais glacé jusqu'aux os en un instant.

Il me semble avoir dormi le temps d'une veille environ, et je me réveillai sans rêve qui ait survécu au sommeil, mais avec l'impression – qui n'était pas un rêve, mais une sorte de savoir sans fondements, ce genre de savoir apocryphe qui nous saisit lorsque nous sommes ou très fatigués ou terrorisés – que Héthor était en train de se pencher sur moi. J'avais cru sentir son souffle puant et glacé sur mon visage, et voir ses yeux, non plus morts, mais au contraire bien vifs, scruter intensément les miens. Lorsque je fus complètement réveillé, je vis que les deux points de lumière que j'avais pris pour ses pupilles étaient en

réalité deux étoiles, agrandies et très brillantes dans l'air épuré de l'altitude.

Je tentai de me rendormir, fermant les yeux et m'efforçant d'évoquer, par la puissance de ma mémoire, les endroits les plus confortables et les plus chauds où je m'étais trouvé : les quartiers des compagnons où l'on m'avait donné une cellule après ma prise de grade, et où j'avais pu jouir de l'intimité et du plaisir d'avoir des couvertures douces au toucher – ce qui, alors, m'était apparu comme le comble du luxe ; le lit que j'avais une nuit partagé avec Baldanders, dont le vaste dos rayonnait de chaleur comme l'aurait fait un poêle ; les appartements de Thècle au Manoir Absolu ; et la chambre douillette où j'avais logé avec Jonas à l'auberge de Saltus.

Mais rien n'y fit. Il me fut impossible de me rendormir ; je n'osais cependant pas reprendre ma progression, craignant de tomber dans quelque précipice à cause de l'obscurité. Je passai donc le reste de la nuit à contempler les étoiles. Pour la première fois, j'éprouvai profondément et réellement la majesté de leurs constellations dont maître Malrubius nous avait parlé à l'époque où j'étais le plus jeune des apprentis. Et je trouvais étrange que le ciel, qui le jour nous apparaît comme le lieu immuable devant lequel se meuvent les nuages, devienne de nuit comme le rideau de fond de scène devant lequel Teur s'anime de son mouvement propre, si bien que nous pouvons la sentir bouger sous nos pieds comme un marin sent monter le flot de la marée. J'éprouvai avec une telle acuité, cette nuit-là, la lente giration de la planète, que je me sentis presque étourdi par ce glissement qui n'en finissait pas.

Une autre impression me frappa vivement : celle que le ciel n'était qu'un trou sans fond, dans lequel l'univers s'enfonçait pour l'éternité. J'ai entendu des gens dire que lorsqu'ils regardent trop longtemps les étoiles, ils éprouvent la sensation d'être tirés vers elle, ce qui les terrorise. Ma propre peur – car je ressentais bien de la peur – n'avait pas pour objet les soleils lointains, mais cette béance du vide elle-même ; je finis par me laisser prendre à sa fascinante horreur au point de me retrouver en train de m'accrocher frénétiquement au rocher de mes doigts glacés, comme si j'allais tomber de Teur. Sans doute tout le

monde doit-il plus ou moins ressentir ce genre de chose, car on dit que quelle que soit la douceur d'un climat, on ne trouve personne pour dormir sans un toit au-dessus de sa tête.

J'ai déjà décrit comment je m'étais réveillé avec l'impression que le visage de Héthor (sans doute à cause de la fin de la conversation que j'avais eue avec Dorcas) était penché sur le mien, pour découvrir en me réveillant que je n'en avais retenu que les deux étoiles qui figuraient ses pupilles. C'est un peu ce qui m'arriva quand je me mis à essayer d'identifier les constellations, dont j'avais si souvent lu les noms, mais dont j'ignorais à peu près entièrement l'emplacement dans le ciel. Les étoiles m'apparurent tout d'abord comme une masse confuse de points de lumière, d'une grande beauté, cependant, un peu comme les étincelles d'un feu de bois qui brasille. Bien entendu, je ne tardai pas à constater que certaines étaient plus brillantes que d'autres, et que leurs couleurs n'étaient pas identiques. Puis, de façon tout à fait inattendue, alors que je les fixais déjà depuis un long moment, la forme d'un peryton s'imposa à moi, jaillissant comme si l'oiseau avait été saupoudré d'une poussière de diamant. L'instant d'après il avait disparu, pour revenir bientôt, ainsi que d'autres formes, dont certaines correspondaient à des constellations dont j'avais entendu parler, tandis que d'autres n'étaient, je le crains bien, qu'un pur produit de mon imagination. Un amphibène, c'est-à-dire un serpent à deux têtes, me parut particulièrement net.

Lorsque ces animaux célestes s'imposaient à ma vue, j'étais tout d'abord envoûté par leur beauté. Mais quand il devint de plus en plus évident que je ne pouvais plus les rejeter dans le chaos informe par un simple acte de volonté, je commençai à les redouter, tout comme j'avais redouté de tomber dans les abysses du vide devant lequel ils se contorsionnaient ; ce n'était cependant pas une simple peur physique et instinctive comme l'autre, mais plutôt une sorte d'horreur philosophique à la pensée d'un cosmos qui s'ornait de représentations brutales de bêtes et de monstres, taillés dans la matière incandescente des soleils.

Après m'être recouvert la tête de mon capuchon, ce que je fus obligé de faire pour ne pas devenir fou, je me mis à penser

aux mondes qui tournent autour de tous ces soleils. Nous savons tous qu'ils existent ; certains ne sont que des amoncellements de roches, d'autres des boules de glace ou des amas de cendres volcaniques entre lesquels coulent des fleuves de lave, comme c'est le cas, dit-on, pour Abaddon ; mais beaucoup d'autres offrent un milieu plus ou moins accueillant, et sont habitées par des êtres qui descendent soit des hommes, soit de créatures qui nous sont proches. J'imaginai tout d'abord des cieux verts, de l'herbe bleue, ainsi que toutes sortes de choses d'un exotisme de pacotille, comme lorsqu'on essaye naïvement de se représenter un autre univers que celui de Teur. Mais je finis par me lasser de ces jeux puérils, préférant imaginer ce que pouvaient être des sociétés radicalement différentes de la nôtre, sur des planètes où par exemple tout un peuple, sachant qu'il était issu d'un seul couple de colons, se considérait comme une seule et même famille ; où l'honneur était la seule monnaie, si bien que chacun travaillait dans le but d'être associé à un homme ou une femme qui avait été d'un grand secours pour la communauté ; où l'interminable guerre entre les hommes et les animaux ne se poursuivait plus. Mais ces pensées en appelèrent mille autres : comment appliquait-on la justice dans un monde où tout le monde aimait tout le monde ? Comment un mendiant auquel il ne restait plus que sa seule humanité pouvait-il solliciter de l'honneur ? Comment des gens se refusant à tuer toute espèce sensible arrivaient-ils à se chauffer et à se nourrir ?

Lorsque, étant encore petit garçon, je m'étais rendu compte que le cercle vert de la lune était en réalité une sorte d'île suspendue dans le ciel, qui devait sa couleur aux forêts immémoriales, plantées à l'aube de l'humanité par ses premiers conquérants, j'avais alors formé le projet de m'y rendre un jour, comme sur tous les autres univers dont j'entendis parler par la suite. Je l'avais abandonné, une étape nécessaire (je le croyais) du passage à l'âge adulte, quand j'appris que seules des personnes dont le rang dans la société était pour moi tout à fait inaccessible réussissaient à quitter Teur.

Maintenant que mon ancien désir s'était ranimé, bien qu'il ait pu paraître plus absurde encore après le passage des années

(car le petit apprenti que j'avais été avait bien plus de chance de filer un jour entre les étoiles que le hors-la-loi pourchassé que j'étais devenu depuis), il s'imposait avec une force infiniment plus grande parce que j'avais appris, dans l'intervalle, que c'est folie de limiter son désir au possible. Je partirais pour les autres mondes, j'y étais résolu. Pour tout le reste de ma vie, je resterais constamment en alerte, prêt à saisir la moindre occasion. Je m'étais déjà trouvé une fois seul en présence des miroirs du père Inire ; puis j'avais vu Jonas, faisant preuve de plus de sagesse que moi, se jeter sans hésiter dans le flot des photons. Qui pouvait dire que je ne me trouverais pas un jour à nouveau devant ces miroirs ?

À cette pensée, je rejetai mon capuchon, afin de voir une fois de plus les étoiles ; mais le temps avait passé, et le soleil, encore tapi derrière les montagnes, éclairait déjà suffisamment le ciel pour réduire les astres à des lueurs infimes. Les visages de titan qui me dominaient maintenant n'étaient que ceux des maîtres de Teur, morts depuis des éternités, émaciés par le temps, les joues écroulées en avalanches.

Je me levai et m'étirai. Il était évident que je ne pourrais rester cette journée sans nourriture, comme la veille ; et plus clair encore qu'il était hors de question que je passe une autre nuit comme celle que je venais de vivre, avec ma cape comme seule couverture. C'est pourquoi, comme je n'osais toujours pas redescendre vers les vallées habitées, je me dirigeai vers la haute forêt dont le moutonnement s'étendait en dessous du niveau où je me trouvais.

Il me fallut pratiquement toute la matinée pour l'atteindre. Lorsque à la fin je pus me jeter au milieu des bouleaux à l'écorce rutilante qui lui servaient d'avant-garde, je constatai que, bien que dans l'ensemble la pente du terrain fût plus forte que ce à quoi je m'attendais, elle recelait en son milieu des zones plates où l'humus un peu plus riche et épais avait permis à des arbres d'une hauteur considérable de pousser. Ils étaient tellement serrés les uns contre les autres, que, bien souvent, la distance qui les séparait valait à peine le diamètre de leur tronc. Bien entendu, ils n'avaient rien à voir avec les essences dures, aux feuilles vernissées que nous avions laissées derrière nous sur la

rive sud du Céphissus ; il s'agissait de conifères à l'écorce grossière, pour l'essentiel, s'élevant haut et droit, mais non verticalement, car en dépit de leur force et de leur hauteur, ils étaient obligés de fuir le plus possible les zones d'ombres de la montagne ; et un bon quart d'entre eux, au moins, montraient par leurs cicatrices la guerre impitoyable qu'il leur avait fallu mener contre les vents et la foudre.

J'étais venu dans la forêt avec l'espoir de rencontrer des bûcherons ou des chasseurs auxquels j'aurais demandé l'hospitalité que chacun (comme se plaisent à l'imaginer les citadins) offre au voyageur dans la nature. Mais cet espoir resta longtemps déçu. Régulièrement je m'immobilisais, prêtant l'oreille, à la recherche du tintement d'une hache ou d'un aboiement de chien. Mais il n'y avait que le silence, et de fait, en dépit de la fabuleuse réserve de bois que présentait cette forêt, je ne trouvais pas une seule souche montrant qu'un arbre y avait jamais été coupé.

Je finis cependant par tomber sur un petit ruisseau à l'eau glaciale qui serpentait entre les arbres, bordé de fougères tendres et naines, et d'une herbe fine comme une chevelure. Je bus à satiété, et pendant peut-être une demi-veille je suivis le cours de l'eau, qui formait une succession de cascades minuscules et de bassins le long de la pente, m'étonnant, comme certainement tant d'autres avant moi depuis des kiliades, qu'il enfle alors que je n'avais vu aucun tributaire s'y jeter.

Il finit par atteindre ainsi les proportions d'un véritable torrent qui menaçait les arbres eux-mêmes ; devant moi, je vis le tronc de l'un d'eux, épais d'au moins quatre coudées, tombé en travers de son lit, ses racines mises à nu par l'érosion. Je m'approchai sans prendre de précautions particulières, car il n'y avait pas le moindre bruit pour m'avertir, et prenant mon élan sur un tronçon qui dépassait, je bondis vers son sommet.

Je faillis trébucher et basculer dans l'océan du vide. Les remparts du château de l'Aiguille d'où j'avais aperçu la silhouette désolée de Dorcas, n'étaient qu'une simple balustrade comparée à la hauteur à laquelle je me trouvais. Le mur de Nessus était probablement le seul ouvrage fait par des entités

vivantes susceptibles de lui être comparé. Le torrent s'effondrait d'un seul coup dans un gouffre tellement vaste qu'il était réduit à l'état de brume, formant des arcs-en-ciel concentriques dans sa chute. Tout en bas, les arbres étaient comme des jouets créés pour son fils par un père indulgent ; bordant une nouvelle forêt, je pus apercevoir un petit champ avec une maison grosse comme un caillou, et d'où montait un mince filet de fumée – image fantôme du ruban d'eau écumeuse dispersée en brouillard, disparaissant en volutes ténues dans le néant.

La descente de la falaise apparaissait au premier abord trop facile, car l'énergie que j'avais mise dans mon saut avait manqué de peu de me faire franchir le tronc de l'arbre abattu, qui dépassait lui-même nettement du bord. Lorsque j'eus repris mon équilibre, gagner la zone en contrebas me parut presque impossible. La paroi rocheuse était faite d'immenses pans parfaitement lisses, pour autant que je pouvais en juger depuis mon poste d'observation. Si j'avais eu une corde, peut-être aurais-je pu m'en servir pour atteindre la maison bien avant la tombée de la nuit. Mais bien entendu, je n'en avais pas, et d'ailleurs, j'aurais perdu beaucoup trop de temps à vérifier une corde de l'immense longueur requise.

Je passai un certain temps à explorer la crête de la falaise, et je finis par découvrir un sentier qui, en dépit de sa raideur et de son étroitesse, montrait des signes de passage. Je ne vais pas relater par le menu les différentes étapes de cette descente, qui n'a de fait que bien peu de chose à voir avec ce récit, bien que, comme on l'imaginera aisément, ce fut une tâche qui m'absorba entièrement pendant un fort long moment. Je compris très vite qu'il fallait garder les yeux fixés sur les détours du chemin et la paroi, à ma droite ou à ma gauche en fonction des lacets. Sur sa plus grande longueur, il s'agissait d'une simple trace très escarpée, d'une coudée de large en moyenne, et parfois moins. De-ci, de-là, quelques marches avaient été taillées dans le roc, et en un point il n'y avait que des trous pour placer les mains et les pieds, si bien qu'il fallait descendre comme d'une échelle. Techniquement, ma progression offrait beaucoup moins de difficultés que je n'en avais par exemple rencontrées à l'entrée de la caverne des hommes-singes – d'autant plus que je n'étais

pas sous le feu de carreaux d'arbalètes qui m'explosaient aux oreilles ; mais ma position, cent fois plus haute, avait de quoi donner le vertige.

Sans doute parce que j'étais contraint de me concentrer sur la paroi pour ignorer le vide de l'autre côté, je pris conscience de descendre devant un échantillon soigneusement découpé de l'écorce rocheuse qui recouvre la planète. Dans les anciens temps – du moins d'après ce que j'avais une fois lu dans un des livres que m'avait prêté maître Palémon –, le cœur de Teur lui-même était vivant, et les mouvements de ce cœur changeaient les plaines en fontaines ardentes, et on voyait parfois au cours d'une seule nuit s'ouvrir des océans entre des îles qui au coucher du soleil formaient encore un continent. On dit maintenant que le cœur de Teur est mort, et qu'il est en train de se refroidir et de rétrécir sous son manteau de roches, comme le cadavre de l'une de ces vieilles femmes restées dans les maisons abandonnées décrites par Dorcas, et qui se momifiaient dans l'air immobile et sec, jusqu'à ce que leurs vêtements tombent en lambeaux. Ainsi, paraît-il, en va-t-il de Teur ; et ici, la moitié d'une montagne s'était effondrée, laissant en quelque sorte l'autre moitié à vif sur une hauteur d'au moins une lieue.

La chaumière de la veuve

À Saltus, où je suis resté quelques jours en compagnie de Jonas, et où j'ai procédé aux deuxième et troisième exécutions publiques à l'épée de ma carrière, les mineurs arrachent à la terre les métaux, les pierres de construction et même parfois les objets laissés par de très anciennes civilisations, qui fleurissaient des kiliades avant que ne s'élève le grand mur de Nessus. Pour cela, ils creusent des tunnels très étroits dans les flancs des collines, jusqu'à ce qu'ils tombent sur une couche de ruines assez riche pour être exploitée, ou même (lorsque la chance leur sourit particulièrement) sur un bâtiment dont une partie de la structure a été préservée, si bien qu'il leur sert de galerie toute faite.

Le travail qui leur coûtait tant d'effort là-bas aurait pu être accompli ici sans la moindre peine ou presque le long de la falaise que j'étais en train de descendre. Je côtoyai le passé, qui se tenait à mon épaule, nu et sans défense comme toutes les choses mortes, comme si le temps lui-même avait été ouvert par l'effondrement de la moitié de la montagne. Par endroits, on voyait saillir des ossements fossilisés d'hommes, ou d'animaux puissants. Les forêts avaient également laissé là leurs cadavres, et souches et branches s'étaient pétrifiées, si bien que tout en poursuivant mon chemin, j'en vins à me demander si, contrairement à ce que l'on croit habituellement, Teur ne serait pas en fait plus jeune que ses fils les arbres ; je m'imaginai ceux-ci en train de pousser dans le vide, à la face du soleil, accrochés les uns aux autres, leurs racines inextricablement mêlées, et

leurs branches s'enlaçant mutuellement, jusqu'à ce que leur accumulation compose Teur comme nous la connaissons, et qu'ils soient réduits au rôle de la bourre de velours de son vêtement.

Plus bas encore gisaient les restes des bâtiments et des mécanismes de l'humanité ancienne. (Peut-être ceux d'autres races s'y trouvaient-ils aussi, car d'après plusieurs des histoires qui figuraient dans le petit livre brun, on comprenait que des colonies avaient été installées sur Teur par ceux que nous appelons les cacogènes, mais qui appartiennent en réalité à des myriades de races différentes, aussi distinctes les unes des autres que nous le sommes d'elles.) J'aperçus des fragments métalliques bleus et verts – comme on dit que le cuivre est rouge ou l'argent, blanc –, des métaux si curieusement travaillés que je n'arrivais pas à déterminer si leurs formes étaient les éléments de machines incompréhensibles ou appartenaient à des œuvres d'art. Il se peut d'ailleurs que dans les insondables cultures de ces races étrangères, il n'y ait eu aucune différence.

À un endroit, situé environ à la moitié du parcours, la ligne de faille avait coïncidé avec le mur couvert de mosaïques d'un bâtiment immense que mon chemin traversait en diagonale comme une griffure. Je n'ai pu découvrir ce que représentait l'agencement des innombrables carreaux ; durant la descente j'étais beaucoup trop près d'eux pour me les figurer dans leur ensemble, et quand j'eus atteint la base du mur, sa partie supérieure était trop haute, perdue dans la brume créée par la cascade. En la traversant, je la vis comme on peut penser qu'un insecte voit le visage sur un portrait qu'il parcourt. Ces carreaux avaient toutes sortes de formes ; ils étaient admirablement bien jointoyés, et je crus tout d'abord qu'ils représentaient des oiseaux, des lézards, des poissons et des créatures de ce genre, mêlés les uns aux autres sur le vif. Je comprends maintenant que mon interprétation était fausse, et qu'il devait plutôt s'agir des formes d'une géométrie que j'étais incapable de comprendre, de diagrammes d'une telle complexité que des contours vivants semblaient s'y dessiner, comme les contours des animaux réels naissent des tensions géométriques des molécules complexes.

Quelle que fût la chose représentée, cependant, ces figures semblaient n'avoir guère de rapport avec un dessin ou une peinture. L'ensemble était traversé de lignes de couleur, et bien que leur cuisson eût dû remonter à bien des kiliades, elles étaient tellement vives et brillantes qu'elles auraient pu être tracées seulement quelques instants avant mon passage par le pinceau d'un titan. Le béryl et le blanc étaient les deux nuances les plus utilisées ; et j'eus beau m'arrêter à plusieurs reprises pour m'efforcer de comprendre ce qui pouvait bien être décrit ici (qu'il se fût agi d'une écriture, d'un portrait, ou plus simplement d'un motif décoratif, comme ces jeux abstraits de lignes et d'angles, ou ces fonds de tapisseries anciennes en « verdure »), je fus incapable de rien conclure. Peut-être était-ce tout cela en même temps, ou bien n'y avait-il rien à voir, selon le point de vue où l'on se trouvait, ou bien selon la disposition d'esprit dans laquelle on était.

Une fois dépassé ce grand mur énigmatique, le chemin devenait plus facile ; je n'eus plus besoin de me laisser glisser le long d'à-pic exigus, et les marches, quand il y en avait, étaient beaucoup moins raides ou étroites qu'avant. J'atteignis la base de la falaise bien plus vite que je ne l'aurais cru. Je me retournai pour examiner l'itinéraire que je venais d'emprunter, et ce que j'en aperçus m'impressionna autant que si je ne l'avais jamais suivi ; il me parut par exemple présenter plusieurs solutions de continuité, dues au détachement de fragments de la falaise, et paraissait infranchissable.

La maison que j'avais si bien repérée de mon perchoir en haut de la falaise était maintenant invisible, cachée parmi les arbres ; en revanche, je pouvais toujours apercevoir la fumée qui montait de sa « cheminée et se perdait dans le ciel. Je me frayai un chemin au milieu d'une forêt moins chaotique que celle qui s'était terminée au bord de la falaise, et dont les arbres me paraissaient encore plus vieux. On ne voyait nulle part les grandes fougères des zones méridionales, qui semblaient bien, en fait, ne pas aller plus loin dans le nord que le Manoir Absolu, si j'excepte celles qui étaient cultivées dans le jardin d'Abdiesus. Il y avait au contraire des violettes sauvages aux feuilles luisantes, et des fleurs de la couleur exacte des yeux de la pauvre

Thècle, poussant entre les racines des arbres ; une mousse épaisse couvrait le sol d'un somptueux velours vert, formant un véritable tapis et une riche vêtue pour les arbres.

Avant d'apercevoir la maison ou le moindre signe de présence humaine, j'entendis les aboiements d'un chien. Avec ce bruit familier, tout ce qu'avait de magique et d'étrange ce sous-bois luxueux et paré s'évanouit, ou du moins se fit infiniment lointain. J'eus l'impression que quelque forme de vie mystérieuse, ancienne et exotique mais aussi amicale, avait été sur le point de se révéler à moi, mais s'était retirée au dernier moment : comme quelque personnage immensément éminent, un maître de la musique, peut-être, que je me serais efforcé pendant des années d'attirer jusque chez moi, et qui, au moment de frapper à ma porte, aurait entendu la voix d'un autre invité qu'il ne souhaitait pas voir, et, laissant retomber sa main, serait reparti pour ne jamais revenir.

Mais comme ce son était réconfortant ! Cela faisait presque deux longues journées que j'étais absolument seul ; tout d'abord au milieu du chaos de roches, la veille, puis sous la beauté glaciale des étoiles pendant la nuit, ensuite au cœur de la forêt et de ses murmures. Mais ce son ordinaire et râpeux était comme le rappel des douceurs du confort d'une maison humaine – et je me les imaginai si vivement qu'il me semblait presque les éprouver. Je savais déjà que le chien ressemblerait à Triskèle, ce qui était bien le cas, mis à part qu'il avait quatre pattes au lieu de trois, qu'il était un peu plus long et plus étroit de poitrine et de crâne, et que sa robe était légèrement plus brune ; mais il avait les mêmes yeux dansants, la même queue agitée, la même grosse langue pendante. Il commença par une violente déclaration de guerre, qu'il retira immédiatement après que je lui ai parlé, et je n'avais pas fait vingt pas qu'il venait se faire gratter les oreilles. Je ne tardai pas à déboucher dans la petite clairière où se dressait la maison, le chien sautant autour de moi.

Les murs étaient en pierre, mais n'allaient guère plus haut que ma tête. Le toit de chaume, l'un des plus raides que j'aie jamais vu, était parsemé de pierres plates, afin de le retenir par grand vent. C'était une demeure tout à fait représentative de ces

chaumières de paysans et de pionniers qui sont la gloire et le désespoir de la Communauté, capables une année de produire assez de denrées pour nourrir toute la population de Nessus, mais qu'il faut approvisionner l'année suivante si on ne veut pas qu'ils meurent de faim.

Quand il n'existe pas d'allée pavée devant une maison, il est facile de deviner sa fréquentation à la manière dont l'herbe pousse à proximité du seuil, selon qu'elle est foulée par de nombreux pieds ou non. Il n'y avait ici qu'un petit cercle de poussière de la taille d'un grand mouchoir, juste à la hauteur de la pierre qui marquait l'entrée. Voyant cela, je pensai que je risquais de faire peur à l'habitant de la petite bicoque (supposant en effet qu'une seule personne pouvait habiter ici), si j'apparaissais brusquement dans l'embrasure de la porte ; comme le chien n'aboyait plus depuis un moment, je m'arrêtai au bord de la clairière, et lançai à tout hasard un grand salut.

Mon cri se perdit entre les arbres et dans le ciel, et le silence retomba.

J'appelai de nouveau tout en me dirigeant vers la porte, le chien sur mes talons ; j'en étais à quelques pas lorsqu'une femme s'encadra dans l'ouverture. Elle avait un visage délicat qui aurait même pu être beau s'il n'avait pas été disgracié par un regard hanté ; elle portait une robe en haillons, qui ne se différenciait de celle d'un mendiant que par sa propreté. Au bout d'un instant, un petit garçon à la tête ronde, et aux yeux encore plus hagards que ceux de sa mère, coula un regard, accroché à ses jupes.

« Je suis désolé si je vous ai fait peur, dis-je, mais je me suis perdu dans ces montagnes. »

La femme eut un mouvement de tête hésitant, puis finalement se retira de la porte pour me laisser entrer. L'épaisseur des murs était telle qu'elle était encore plus petite à l'intérieur que ce que je m'étais imaginé, et elle embaumait d'une odeur étrange, venant d'un chaudron suspendu par un crochet au-dessus d'un feu, et où mijotait un légume qui m'était inconnu. Les fenêtres étaient rares et petites, et, à cause de l'épaisseur des murs, avaient plutôt l'air de boîtes d'ombres que d'ouvertures vers la lumière. Un vieil homme, assis sur une

peau de panthère, tournait le dos au feu ; ses yeux étaient tellement dépourvus d'intelligence et perdus dans le vague, que je le crus sur le moment aveugle. Une table se tenait au milieu de la pièce, entourée de cinq chaises, dont trois pour des adultes. L'histoire de Dorcas sur les meubles récupérés dans le Sud pour être vendus aux éclectiques ayant développé des goûts plus sophistiqués me revint alors à l'esprit, mais ce mobilier avait manifestement été fabriqué sur place.

La femme suivit la direction de mon regard, et me dit : « Mon mari ne va pas tarder à rentrer. C'est bientôt l'heure du souper.

— Vous n'avez pas à vous inquiéter, répondis-je. Je ne vous veux aucun mal. Si vous me permettez de partager votre repas et de dormir ici cette nuit à l'abri du froid, et si vous m'indiquez demain matin la direction à prendre, je serais très heureux de vous aider s'il y a quoi que ce soit à faire. »

La femme acquiesça, et de manière tout à fait inattendue, le petit garçon me lança : « Avez-vous vu Sévéra ? » Sa mère se tourna vers lui à une telle vitesse qu'elle me fit penser à maître Gurloes en train de faire une démonstration de prise, de celles que l'on utilise à l'encontre des prisonniers récalcitrants. J'entendis la gifle plus que je ne la vis, et le gamin se mit à crier. Sa mère lui barra le chemin de la porte, et il alla se réfugier derrière un coffre, dans le coin opposé de la pièce. Je compris alors, ou crus comprendre, que Sévéra était une fille ou une femme qu'elle pensait être plus vulnérable qu'elle-même et à qui elle avait ordonné de se cacher (probablement dans le grenier, sous le toit de chaume), avant de me laisser entrer. Je me dis cependant que je perdrais mon temps à protester de mes bonnes intentions, car si cette femme était ignorante, elle n'était pas sotte ; la meilleure façon de gagner sa confiance était encore de la mériter. Je commençai donc par dire que je me laverais avec plaisir et que j'irais volontiers chercher de l'eau pour la faire un peu chauffer sur le feu, si elle pouvait m'indiquer où se trouvait la source ou le ruisseau. Elle me donna un récipient et m'expliqua où se trouvait leur point d'eau.

Je me suis trouvé à plusieurs reprises dans des lieux que les conventions littéraires font passer pour romantiques – au

sommet de hautes tours, dans les entrailles de la planète, dans des palais somptueux, dans des jungles, à bord de vaisseaux, mais aucun d'eux, cependant, ne m'a autant affecté que cette pauvre mesure de pierre. Elle me paraissait être l'archétype de ces grottes dans lesquelles, comme l'enseignent les érudits, l'humanité s'était réfugiée quand les civilisations atteignaient le point le plus bas de leurs cycles. À chaque fois que j'ai lu la description d'une retraite rustique idyllique (c'était une idée qui plaisait beaucoup à Thècle) il n'était question que de sa propreté et de l'ordre qui y régnait. Il y avait un semis de menthe en dessous de la fenêtre, quelques cordes de bois bien rangées le long du mur le plus froid, une dalle en pierre brillante comme seuil, et ainsi de suite. Il n'y avait rien de tout cela, ici, et cette chaumière était bien loin de cet idéal ; pourtant, elle avait plus de perfection par ses imperfections mêmes, en ce qu'elle montrait que des êtres humains pouvaient vivre et aimer en un lieu aussi retiré sans pour autant être capables de faire de leur demeure un poème.

« Est-ce que vous vous rasez toujours avec votre épée ? » me demanda la femme. C'était la première fois qu'elle m'adressait spontanément la parole.

« C'est une coutume, une vieille tradition. Si cette épée n'était pas assez aiguisée pour que je puisse me raser, j'aurais honte de la porter ; et si elle l'est assez, pourquoi ne pas m'en servir ?

— N'empêche, ce ne doit pas être facile, avec une lame aussi lourde et encombrante, et il doit falloir faire très attention pour ne pas se couper.

— C'est un excellent exercice pour les bras. Et c'est très bien pour moi de manier mon épée à chaque occasion, afin qu'elle me devienne aussi familière que ma propre main.

— Vous êtes donc un soldat ; c'est bien ce que je me disais.

— Non. Je tue des hommes. »

Ma réponse parut la troubler, et elle s'excusa : « Je ne voulais pas vous insulter.

— Vous ne m'avez pas insulté. Tout le monde tue quelque chose à un moment ou un autre ; vous avez bien tué ces racines qui cuisent dans le chaudron, en les jetant dans l'eau bouillante.

Lorsque je tue un homme, je sauve la vie de toutes les choses vivantes qu'il aurait détruites s'il avait lui-même continué à vivre, y compris, peut-être, beaucoup d'autres hommes, des femmes et des enfants. Que fait votre mari ? »

Mes explications arrachèrent un sourire à la femme – le premier depuis que j'étais arrivé ; elle me parut d'un seul coup beaucoup plus jeune. « Il fait un peu de tout ; pour vivre ici, il faut savoir tout faire.

— Vous n'y êtes donc pas nés.

— Non. Il n'y a que Sévérían... » Le sourire était parti.

« Vous avez bien dit *Sévérián* ?

— Oui, c'est le nom de mon fils, que vous avez vu tout à l'heure ; il est en train de nous espionner maintenant. Parfois c'est un petit écervelé.

— C'est mon propre nom ! Je suis maître Sévérían. »

Elle s'adressa au garçon : « As-tu entendu ça ? Le monsieur porte le même nom que toi. » Puis se tournant à nouveau vers moi : « Pensez-vous que c'est un beau nom ? L'aimez-vous ?

— Je crains bien de n'y avoir jamais pensé, mais je suppose qu'il me plaît, oui. Je trouve qu'il me va bien. » J'avais fini de me raser, et je m'installai sur une chaise pour nettoyer la lame de *Terminus Est*.

« Je suis née à Thrax, reprit la femme. Connaissez-vous cette ville ?

— J'en arrive justement. » Inutile de le lui cacher : si les dimarques venaient l'interroger après mon départ, la description de ma tenue suffirait à les renseigner, de toute façon.

« Vous n'auriez pas rencontré une femme du nom de Héraïs ? C'est ma mère. »

Je secouai négativement la tête.

« Bien sûr, c'est une grande ville, j'imagine. Vous n'y êtes pas resté très longtemps.

— Non, en effet, pas très longtemps. Et vous, dans ces montagnes, n'avez-vous jamais entendu parler des pèlerines ? C'est un ordre religieux féminin ; elles sont habillées en rouge.

— Je ne crois vraiment pas ; nous sommes très à l'écart de tout, vous savez.

— J'essaye de les retrouver, et si je ne peux pas, je m'engagerai dans les armées de l'Autarque, pour faire la guerre aux Ascians.

— Mon mari pourrait vous donner de meilleures indications que moi. Ce n'était cependant pas la peine de grimper aussi haut ; Bécan – c'est mon mari – dit que les patrouilles ne font jamais d'ennuis aux soldats qui se dirigent vers le nord, même lorsqu'ils empruntent les anciennes routes interdites. »

Tandis qu'elle parlait des soldats qui se déplaçaient vers le nord, quelqu'un d'autre, beaucoup plus près, était aussi en train de se déplacer. C'était un mouvement tellement retenu qu'il était presque inaudible, entre les craquements du feu et la lourde respiration du vieillard, mais on ne pouvait cependant s'y tromper. Des pieds nus, incapables de supporter plus longtemps l'immobilité qu'exige le silence, venaient de bouger presque imperceptiblement, et les planches, sous le poids distribué différemment, avaient légèrement grincé.

Il te précède !

Le mari qui devait prétendument être de retour avant le repas du soir n'arriva pas, et tous les quatre – la femme, son fils, le vieillard et moi-même –, nous nous mîmes à table sans lui pour manger. J'avais tout d'abord cru que l'annonce de ce retour était une façon pour la femme de m'empêcher de commettre quelque vilénie, si j'avais eu de mauvaises intentions ; mais comme l'après-midi maussade se traînait dans un de ces silences qui annoncent les tempêtes, il devint évident qu'elle n'avait fait que me dire la vérité, car elle commençait à s'inquiéter sérieusement.

Notre repas fut certainement l'un des plus simples que l'on puisse imaginer ; mais ma faim était telle que je m'en souviens comme l'un des plus merveilleux que j'aie jamais pris. Il était composé de légumes bouillis, sans sel ni beurre, de pain grossier et d'un peu de viande. Il n'y avait ni vin ni fruits, rien de frais ni de sucré. Je crois avoir mangé davantage que les trois autres ensembles.

Lorsque ce repas fut terminé, la femme, qui, je l'avais appris, s'appelait Casdoé, s'empara d'un long piolet ferré posé dans un coin, et partit à la recherche de son mari, m'assurant qu'elle n'avait nul besoin d'escorte, après avoir dit au vieil homme, qui ne parut pas y faire attention, qu'elle n'irait pas loin et reviendrait bien vite. Comme le vieillard restait toujours aussi impénétrable que lorsque je l'avais trouvé dos au feu, je me rabattis sur le garçon dont je gagnai la confiance en lui montrant *Terminus Est* et en lui permettant de la tenir par la

poignée ; puis, quand il eut en vain essayé de soulever la lourde lame, je lui demandai si Sévéra n'allait pas descendre pour s'occuper de lui, maintenant que sa mère était sortie.

« Elle est revenue la nuit dernière », me dit-il.

Je crus qu'il faisait allusion à la mère et je lui répondis : « Je suis sûr qu'elle va revenir aussi ce soir ; mais ne crois-tu pas que Sévéra devrait s'occuper de toi, pendant son absence ? »

Comme le font parfois les enfants qui ne sont pas encore assez à l'aise avec le langage pour pouvoir argumenter, il se contenta de hausser les épaules et de tenter de s'éloigner de moi.

Je le saisis par les épaules. « Je veux que tu montes au grenier, maintenant, petit Sévérian, et que tu lui dises de venir. Je promets de ne pas lui faire de mal. »

Il acquiesça et se dirigea vers l'échelle, mais lentement et à contrecœur. « Méchante femme », dit-il.

Là-dessus, pour la première fois depuis que j'étais dans la petite maison, le vieillard ouvrit la bouche pour parler. « Viens par ici, Bécan ! Je veux te parler de Féchine. » Je mis un moment avant de comprendre qu'il me prenait pour son gendre, et que c'est à lui qu'il croyait s'adresser.

« C'était le pire de nous tous, ce Féchine. Un grand garçon brutal, avec des poils rouges sur les bras qui lui descendaient jusque sur le dos des mains. Il avait d'ailleurs des bras de singe ; si tu n'avais vu rien que son bras en train d'attraper quelque chose, tu l'aurais sûrement pris pour un bras de singe, longueur mise à part. Il s'est emparé une fois de notre casserole de cuivre, la grande, celle que maman utilisait pour faire des saucisses ; j'ai aperçu son bras, mais je n'ai pas dit qui avait fait le coup, parce qu'il était mon ami. Je ne l'ai jamais revue, jamais ; et pourtant je me suis trouvé avec lui mille fois depuis. Je le soupçonnais d'y avoir adapté une voile et d'en avoir fait un bateau, pour la faire naviguer sur la rivière, car c'est exactement ce que j'avais toujours voulu faire moi-même avec la grande casserole ovale.

J'ai parcouru toutes les rives des environs pour la trouver, mais la nuit tombait vite, et il fallait toujours faire demi-tour. Ou alors, il a peut-être fait reluire le fond comme un miroir pour

se regarder – il faisait parfois son autoportrait. À moins qu’il ne l’ait remplie d’eau pour voir son reflet. »

J’avais traversé la pièce pour aller l’écouter, en partie parce qu’il s’exprimait d’une manière fort indistincte, en partie par respect, car son visage marqué par l’âge me rappelait un peu celui de maître Palémon, les yeux artificiels de ce dernier mis à part. « J’ai rencontré une fois un homme de ton âge qui disait avoir posé pour Féchine », lui dis-je.

Le vieil homme me regarda ; aussi vite que l’ombre d’un oiseau peut franchir un drap en train de sécher sur l’herbe, je vis passer sur son visage une expression qui signifia que, pendant un bref instant, il avait pris conscience de ne pas être en train de s’adresser à Bécane. Il ne cessa cependant pas de parler, ni ne tint aucun compte de ce fait. On aurait dit que ce qu’il était en train d’essayer d’exprimer était tellement urgent qu’il fallait absolument qu’il en fît part à quelqu’un, qu’il le déversât dans les premières oreilles à passer à sa portée, avant que ce fût perdu pour l’éternité.

« Mais il n’avait pas du tout une tête de singe : Féchine était beau. Le plus beau garçon des environs. Il arrivait toujours à se nourrir et à trouver de l’argent grâce aux femmes. Il en obtenait tout ce qu’il voulait. Je me rappelle qu’une fois, nous marchions sur le chemin qui conduisait au vieux moulin, disparu maintenant. J’avais une feuille de papier que le maître m’avait donnée à l’école. Du vrai papier, qui n’était pas tout à fait blanc, mais avait une touche de brun, avec de petites taches ici et là ; on aurait dit une truite dans du lait. Le maître me l’avait donnée afin que je puisse écrire une lettre pour ma mère – parce qu’à l’école, nous écrivions toujours sur des ardoises, avec de la craie, et puis ensuite on effaçait avec une éponge pour pouvoir écrire autre chose, et quand personne ne regardait, on frappait l’éponge avec l’ardoise et on l’envoyait voler contre le mur, ou sur la tête de quelqu’un. Mais Féchine adorait dessiner, et je pensais à cela tandis que nous marchions, et à la tête qu’il ferait s’il avait du papier pour faire un dessin qu’il pourrait conserver.

« C’était les seules choses qu’il gardait, d’ailleurs. Tout le reste, il le perdait, le donnait, ou le jetait ; je savais ce que mère voulait dire, et je me disais qu’en écrivant petit et serré, la

moitié de la feuille suffirait. Féchine ne savait pas que je l'avais, mais je l'ai sortie, la lui ai montrée, puis l'ai pliée et déchirée en deux. »

Au-dessus de nos têtes, j'entendais la voix flûtée du petit garçon, sans toutefois comprendre ce qu'il disait.

« C'était la plus belle journée que j'avais vue de toute ma vie. Le soleil n'avait jamais été aussi éclatant, comme quelqu'un de malade la veille et qui le sera encore le lendemain peut avoir envie de marcher et de rire aujourd'hui, si bien que, si un étranger venait à passer, il penserait à le voir que tout va bien, qu'il n'est pas du tout malade, et que le lit et les médicaments sont pour quelqu'un d'autre. On dit toujours dans les prières que le Nouveau Soleil sera tellement brillant que l'on ne pourra pas le fixer des yeux, et j'avais toujours pensé jusqu'à ce jour que c'était une image, une façon de parler, comme lorsque l'on dit qu'un bébé est magnifique, ou bien quand on loue l'excellent travail fait par quelqu'un ; même s'il y avait deux soleils dans le ciel, on pourrait les regarder tous les deux. Mais ce jour-là, j'appris que c'était vrai, et l'éclat de la lumière sur le visage de Féchine était plus que je ne pouvais supporter. Les larmes me venaient aux yeux. Il me remercia, et nous continuâmes notre chemin jusqu'à une maison où vivait une fille. J'ai oublié son nom, mais je me souviens par contre de sa beauté, qui était remarquable, une beauté qui n'appartient qu'aux gens paisibles. Je ne savais pas à ce moment-là que Féchine la connaissait, mais il me demanda d'attendre, et je m'assis sur la première marche, à côté du portail. »

Un pas plus lourd que celui du jeune garçon se dirigeait maintenant vers le coin où se trouvait l'échelle.

« Il ne resta pas à l'intérieur bien longtemps, mais quand il sortit, je vis aussi la fille qui regardait par la fenêtre, et je sus ce qu'ils avaient fait. Je le dévisageai, et il écarta ses longs bras minces, ses bras de singe. Comment pouvait-il partager ce qu'il avait eu ? Finalement, il s'arrangea pour que la fille me donne un morceau de pain et des fruits. Il fit mon portrait d'un côté de la feuille de papier, et celui de la fille de l'autre. Mais bien sûr il garda le tout. »

Le premier barreau de l'échelle craqua, et je tournai la tête pour regarder. Comme je m'y attendais, c'était une femme qui descendait. Elle n'était pas très grande mais avait un corps complètement formé, et bien marqué à la taille ; sa robe était presque en aussi mauvais état que celle de la mère du garçon, mais beaucoup plus sale. Une somptueuse chevelure brune cascadaît dans son dos. Je crois que je la reconnus avant qu'elle eût tourné son visage vers moi ; les joues aux pommettes hautes et les longs yeux bruns en amande ne firent que me confirmer qu'il s'agissait bien d'Aghia. « Tu savais donc que j'étais ici depuis le début, me lança-t-elle.

— Je pourrais te faire la même remarque. On dirait même que tu étais ici avant moi.

— Je n'ai fait que supposer que tu emprunterais cet itinéraire. Il se trouve simplement que je suis arrivée un peu avant toi, et j'ai dit à la maîtresse de maison ce que tu me ferais si elle ne me cachait pas. » (Je suppose qu'elle voulait me faire savoir qu'elle disposait d'un allié sur place, même s'il était bien faible.)

« Tu as essayé de me tuer depuis l'instant où je t'ai aperçue dans la foule de Saltus.

— C'est une accusation ? Eh bien, oui.

— Tu mens. »

C'était la première fois que j'arrivais à prendre Aghia par surprise. « Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Simplement que tu avais envisagé de me tuer bien avant Saltus.

— Avec l'Averne. Oui, bien sûr.

— Et après, encore. Je sais qui est Héthor, Aghia. »

J'attendis sa réponse, mais elle ne dit rien.

« Le jour où nous nous sommes rencontrés, tu m'as dit qu'il y avait un vieux marin qui voulait vivre avec toi. Vieux, laid et pauvre, d'après ta description ; et je ne comprenais pas comment toi, une si ravissante jeune personne, pouvais seulement envisager un pareil parti, alors que tu n'en étais tout de même pas au point de mourir de faim. Tu avais ton frère jumeau pour te protéger, et la boutique rapportait un peu d'argent. »

Ce fut à mon tour d'être surpris quand elle me répondit : « Je me serais donnée à lui pour en faire mon esclave. Il est maintenant mon esclave.

— Je pensais que tu lui en avais seulement fait la promesse, s'il me tuait.

— Je lui ai promis cela et bien d'autres choses, et il est devenu ma chose. Il te précède partout, Sévérius, et n'attend qu'un mot de moi.

— Avec d'autres de ses créatures ? Merci de m'avertir. Je crois que je commence à comprendre... Il vous a menacés, toi et Agilus, avec les charmants favoris qu'il a ramenés d'autres sphères. »

Elle acquiesça. « Il est venu vendre ses habits, des habits qui étaient du genre de ceux que l'on portait dans les anciens vaisseaux qui naviguaient au-delà des limites du monde, il y a très longtemps ; ce n'était pas des déguisements, des faux, ni même de ces vêtements mortuaires qui sont restés pendant des siècles dans le noir, mais des habits relativement neufs. Il nous a dit que ses vaisseaux, tous ses vaisseaux, s'étaient perdus dans les ténèbres entre les soleils, en un lieu où les années n'existent pas. Perdus au point que même le Temps était incapable de les trouver.

— Je sais, dis-je, Jonas m'a raconté.

— Après avoir appris que tu allais tuer Agilus, j'ai été le trouver. Par bien des côtés, il est la faiblesse même ; mais d'une force incroyable par d'autres. Si je n'avais fait que lui promettre mon corps je n'en aurais rien obtenu ; mais je fis pour lui toutes les choses bizarres qu'il me demanda, et je réussis à lui faire croire que je l'aimais. Il fait maintenant tout ce que je lui dis. Il t'a suivi pour moi après la mort d'Agilus ; avec son argent, j'ai loué les services des hommes que tu as tués auprès de la mine, et les créatures qu'il commande te tueront pour moi un jour ou l'autre, si je ne le fais pas moi-même dès maintenant.

— Tu avais l'intention d'attendre que je sois endormi, puis de descendre pour venir m'assassiner, je suppose ?

— J'aurais commencé par te réveiller — mon couteau sur ta gorge. Mais le garçon a dit que tu me savais ici, et j'ai pensé que

ce serait plus amusant. Dis-moi, cependant, comment as-tu deviné, pour Héthor ? »

Une rafale de vent passa par les fenêtres étroites, faisant fumer la cheminée. Le vieil homme qui, retombé dans son mutisme, restait assis sans bouger, toussa et cracha dans les braises. Quant au petit garçon, qui était descendu du grenier pendant notre conversation, il nous regardait avec de grands yeux, sans comprendre de quoi nous parlions.

« J'aurais dû m'en douter depuis longtemps, dis-je. Mon ami Jonas avait été marin, lui aussi. J'ai l'impression que tu dois t'en souvenir ; tu l'as aperçu à l'entrée de l'ancienne mine et tu dois savoir qui il est.

— Nous le savons.

— Peut-être étaient-ils même enrôlés sur le même vaisseau. Ou bien auraient-ils pu se reconnaître à certains signes ; ou bien encore Héthor craignait-il d'être identifié, tout simplement. Toujours est-il que je ne le vis pas beaucoup tant que je voyageais avec Jonas, alors qu'il paraissait extrêmement friand de ma compagnie auparavant. Je l'aperçus dans la foule, lors de la double exécution de Saltus, mais il n'essaya pas de venir me parler ensuite. Nous le vîmes encore loin derrière nous, sur la route du Manoir Absolu, mais il ne se mit à courir vers moi que lorsque Jonas se trouva bien loin, emporté par son destrier ; il devait pourtant avoir très envie de récupérer ses noctules. Et finalement, lorsqu'il fut jeté dans l'Antichambre du Manoir Absolu, il ne fit rien pour venir s'asseoir près de nous, alors même que Jonas était presque mort ; mais une chose qui laissait une traînée visqueuse derrière elle était en train de fouiller la salle quand nous nous sommes esquivés. »

Aghia ne dit rien, et telle qu'elle était maintenant, silencieuse et apparemment calme, elle aurait pu être cette petite jeune femme laborieuse que j'avais aperçue le lendemain du jour où j'avais quitté notre Citadelle, en train d'enlever les grilles protégeant la vitrine de son magasin poussiéreux.

« Vous avez dû perdre tous les deux ma trace sur le chemin de Thrax, continuai-je, ou bien être retardés par quelque accident. Et même après avoir découvert que Dorcas et moi étions dans cette ville, vous deviez probablement ignorer que

j'avais la responsabilité de la Vincula, car Héthor s'est contenté d'envoyer sa créature de feu patrouiller dans les rues, pour me chercher au hasard. Puis, je ne sais comment, vous avez retrouvé Dorcas au Canard sur son nid...

— Nous y logions nous-mêmes, me coupa Aghia. Nous n'étions arrivés que depuis quelques jours, et nous étions partis à ta recherche quand tu y es venu. Après quoi, lorsque je me suis rendu compte que la fille de la mansarde n'était autre que la folle que tu avais ramassée dans les Jardins botaniques, nous ne savions toujours pas que c'était toi qui l'avais conduite là : cette vieille taupe de l'auberge nous avait dit que l'homme portait des vêtements ordinaires. Nous avons cependant pensé qu'elle pouvait savoir où tu te trouvais, et qu'elle parlerait plus volontiers à Héthor. Qui ne s'appelle d'ailleurs pas Héthor, au fait. Il dit porter un nom beaucoup plus ancien, un nom comme on n'en entend plus à l'heure actuelle.

— Et il a parlé à Dorcas de la créature de feu, continuai-je, elle me l'a dit. J'en avais déjà entendu parler auparavant, mais Héthor connaissait son nom : une salamandre. Sur le coup, lorsque Dorcas le mentionna, je n'ai pas fait le rapprochement ; mais je me souvins par la suite que Jonas connaissait lui aussi le nom de ces choses noires qui avaient volé à notre poursuite, près du Manoir Absolu. Il les appelait des noctules, et il m'avait dit que les marins leur donnaient ce nom parce qu'elles trahissaient leur présence par une bouffée de chaleur. Si Héthor connaissait le nom de la créature de feu, ce devait être un nom donné par les marins, aussi, et Héthor pouvait avoir un rapport avec la créature. »

Aghia eut un sourire ironique. « Eh bien, maintenant tu n'ignores plus rien, et tu m'as à ta merci, du moins si tu es capable de manier ta gigantesque lame dans un endroit comme celui-ci.

— Tu es déjà à ma merci sans cela. D'ailleurs, tu l'as été, sous mon pied, à l'extérieur de la mine de Saltus.

— Mais j'ai toujours mon poignard. »

La mère du garçon fit à ce moment son apparition dans l'entrée, ce qui suspendit notre joute verbale. Elle eut tout d'abord une expression étonnée en nous regardant tour à tour ;

puis, comme s'il n'y avait rien qui puisse lui faire oublier son chagrin ni la détourner de ce qu'elle avait à faire, elle referma la porte, qu'elle verrouilla d'une lourde barre.

« Il m'a entendue dans le grenier, expliqua Aghia, et il m'a obligée à descendre, Casdoé. Il veut me tuer.

— Et comment pourrais-je l'empêcher ? » répliqua la femme d'un ton fatigué. Elle se tourna vers moi. « Je l'ai cachée parce qu'elle disait que vous vouliez lui faire du mal. Allez-vous me tuer moi aussi ?

— Non, pas plus que je ne vais la tuer, comme elle le sait fort bien. »

La rage déforma le visage d'Aghia, tout à fait comme celui d'une femme délicate sculptée dans de la cire par quelqu'un comme Féchine par exemple, se serait déformé sous l'action du feu, coulant et brûlant en même temps. « Tu as tué Agilus, et tu t'en es glorifié ! Ne suis-je pas aussi digne de mourir que lui ? Nous étions une même chair tous les deux ! » Je ne l'avais tout d'abord pas crue lorsqu'elle avait dit être armée d'un poignard, mais il y en avait un dans sa main – l'une de ces dagues crochues comme on les forge à Thrax –, avant que je me fusse rendu compte qu'elle le sortait.

Cela faisait un moment maintenant que l'air était lourd et que l'orage menaçait ; le tonnerre se mit à gronder, son roulement amplifié par les montagnes environnantes. Lorsque les derniers échos se furent presque éteints, quelque chose leur répondit. Je serais bien incapable de décrire cette voix. Ce n'était ni le cri d'un être humain, ni pourtant le hurlement d'une bête.

Toutes traces de fatigue parurent disparaître de Casdoé, laissant la place à une hâte fébrile et désespérée. De lourds panneaux de bois étaient posés contre le mur, sous chacune des étroites fenêtres ; elle se saisit du plus proche, qu'elle souleva comme s'il n'était pas plus lourd qu'un moule à tarte, et le jeta violemment en place. Dehors, le chien aboya frénétiquement, puis se tut ; on n'entendait plus que le bruit des premières gouttes de pluie.

« Déjà, gémit Casdoé, déjà ! » Et à l'intention de son fils : « Sévérien, sors-toi de mon chemin ! »

À travers l'une des fenêtres encore ouverte, je pus entendre une voix d'enfant appeler : « *Père, ne peux-tu m'aider ?* »

L'alzabo

Je voulus aider Casdoé, mais ce faisant, je dus tourner le dos à Aghia et à son poignard. Cette grave erreur faillit bien me coûter la vie, car elle se jeta sur moi dès que j'eus saisi un volet de bois. Les femmes et les tailleurs, dit le proverbe, tiennent leurs dagues la lame dirigée vers le bas, mais Aghia, en assassin accompli, tenta de me frapper de bas en haut, pour m'ouvrir le ventre et remonter vers le cœur. J'eus tout juste le temps de me retourner et d'arrêter son mouvement à l'aide du volet ; mais le coup qu'elle avait porté était d'une telle violence que le poignard traversa complètement la pièce de bois, et que je vis apparaître sa pointe d'acier.

La force même qu'elle y avait mise lui fut fatale : tirant brutalement le volet de côté, je lui fis lâcher prise, et la lourde planche alla voler dans un coin, le poignard encore fiché dedans. Aghia et Casdoé se précipitèrent ensemble pour le récupérer, mais je saisis Aghia par un bras et la repoussai, tandis que Casdoé mettait le volet en place, le poignard tourné vers l'extérieur et l'orage qui montait.

« Espèce d'idiote ! lança Aghia. Ne te rends-tu pas compte que tu viens de donner une arme à celui dont tu as peur, quel qu'il soit ? » Sa voix avait très vite retrouvé son calme, le calme de quelqu'un qui sait qu'il vient de perdre.

« Il n'a nul besoin d'un poignard », répondit Casdoé.

La maison était maintenant plongée dans la pénombre, n'étant plus éclairée que par le petit feu rougeoyant. Je cherchai des yeux s'il n'y avait pas des bougies ou une lanterne, mais je

ne vis rien ; Casdoé me dit que tout ce qu'ils avaient de cet ordre se trouvait au grenier. La foudre lançait ses éclairs à l'extérieur, découpant la forme grossière des volets des fenêtres, et jetant par-dessous la porte une ligne brisée de lumière brutale ; je mis un moment à me rendre compte que cette ligne n'aurait pas dû être brisée, mais continue. « Il y a quelqu'un à l'extérieur, dis-je. Quelqu'un qui se tient sur le seuil. »

Casdoé fit un signe affirmatif de la tête. « J'ai fermé les fenêtres juste à temps. Jamais il n'est venu d'aussi bonne heure. C'est peut-être l'orage qui l'a réveillé.

— Mais... ne pourrait-il pas s'agir de votre mari ? »

Avant qu'elle ait pu me répondre, une voix, plus haut perchée encore que celle du jeune garçon, appela : « *Laisse-moi entrer, maman !* »

Même moi, qui ne savais pas quel était l'être en train de parler, j'eus une effrayante impression d'irréalité en entendant ces simples mots. Peut-être s'agissait-il d'une voix d'enfant : mais pas d'un enfant humain.

« *Mère*, reprit la voix, *il commence à pleuvoir.*

— Nous ferions mieux de monter, dit Casdoé. Si nous retirons l'échelle, il ne pourra pas nous atteindre, même s'il pénètre à l'intérieur. »

Je m'étais approché de la porte. Sans la lumière des éclairs, les pieds de la mystérieuse créature sur le seuil restaient invisibles. En revanche, je pus entendre une respiration râpeuse et lente au milieu du tambourinement de la pluie, et un bruit de frottement, à un moment, comme si la chose qui attendait dans la nuit avait changé de position.

« Est-ce encore l'une de vos créatures ? demandai-je à Aghia. Encore l'une des horreurs de la collection de Héthor ? »

Elle secoua la tête ; ses yeux bruns et fendus dansaient. « Ces bêtes-là parcourent la montagne en liberté, comme tu devrais le savoir mieux que moi.

— *Mère ?* »

Il y eut un bruit de pas ; sur cette interrogation désespérée, la chose s'était détournée de la porte. L'un des volets était fendu, et j'essayai de regarder à l'extérieur par cette ouverture étroite ; je ne pus rien voir dans l'obscurité qui régnait, mais

j'entendis en revanche un pas lourd et feutré – exactement le même que celui que l'on entendait parfois de l'autre côté des puissantes portes cadénassées de la tour de l'Ours, dans la Citadelle.

« Il a pris Sévéra il y a trois jours », dit Casdoé, qui s'efforçait de faire lever le vieillard de son siège ; il se laissa faire, mais à regret, comme s'il ne voulait pas quitter la chaleur du feu. « Je n'ai jamais laissé Sévérían ni elle aller jouer sous les arbres, mais il est venu jusque dans la clairière, une bonne veille avant le crépuscule. Et depuis, il revient chaque nuit. Le chien a peur de le poursuivre, et Bécan est parti aujourd'hui pour le chasser. »

J'avais déjà deviné l'identité de l'animal à ce moment-là, bien que n'en ayant jamais vu de mes propres yeux. « C'est donc un alzabo, dis-je. Cette créature dont les glandes servent à préparer l'analeptique ?

— Oui, c'est un alzabo, répondit Casdoé, mais je ne sais pas ce qu'est l'analeptique. »

Aghia eut un rire bref. « Mais Sévérían le sait, lui. Il a goûté à la sagesse de la créature, et il est maintenant accompagné partout de sa bien-aimée, en dedans de lui. J'ai cru comprendre qu'on les entend murmurer la nuit, dans la passion et la sueur de l'amour. »

J'essayai de la frapper, mais elle esquiva mon coup en souplesse, puis mit prudemment la table entre elle et moi. « N'es-tu pas content, Sévérían, que lorsqu'on importa sur Teur les animaux destinés à remplacer les espèces que nos ancêtres avaient fait disparaître, il y ait eu l'alzabo parmi eux ? Sans l'alzabo, tu aurais perdu ta chère Thècle pour toujours. Explique donc à Casdoé tout le bonheur dont tu es redevable à l'alzabo. »

Je m'adressai à Casdoé, ignorant la sortie d'Aghia. « Je suis sincèrement désolé pour la mort de votre petite fille. Je défendrai cette maison contre l'animal qui rôde autour, s'il le faut. »

Mon épée était restée appuyée contre un mur, et pour bien montrer que j'entendais conformer mes actes à mes paroles, je m'en saisis. Fort heureusement, car à ce moment-là une voix d'homme lança devant la porte : « *Ouvre-moi, chérie !* »

Aghia et moi sautâmes en même temps sur Casdoé pour l'empêcher d'ouvrir, mais aucun de nous deux ne fut assez rapide. Elle avait déjà soulevé la lourde barre qui coinçait la porte quand j'arrivai sur elle, et le battant s'ouvrit sous une poussée violente.

La bête qui se tenait dans l'embrasure avait quatre pattes ; malgré cela, ses épaules puissantes arrivaient à la hauteur de ma tête. Elle portait la sienne très bas, et le sommet de ses oreilles n'arrivait même pas à la hauteur de l'espèce de crête de fourrure qui courait le long de son dos. À la lumière rouge du feu, on pouvait voir briller ses dents et luire ses prunelles. J'ai vu les yeux de bien des créatures qui passent pour être originaires d'au-delà des marges du monde – attirées par la disparition des espèces natives de Teur, comme le prétendent certains philonoïstes, tout comme certains anachores arrivent avec leurs couteaux de pierre et leurs sagaies, et se répandent sur les territoires dépeuplés par la guerre ou les épidémies ; mais leurs yeux ne sont que des yeux de bête. Il y avait quelque chose de plus dans les orbites rouges de l'alzabo, quelque chose qui n'est ni l'intelligence de l'œil humain ni l'innocence du fauve. Tel devait être le regard d'un démon, pensai-je, lorsqu'il émerge enfin des entrailles de quelque étoile noire ; puis je me souvins des hommes-singes, que l'on traitait de démons à Saltus, et qui avaient pourtant un regard humain.

Pendant un instant, je crus qu'il serait possible de fermer la porte, lorsque Casdoé, qui avait tout d'abord reculé, saisie d'horreur, tenta de la repousser. L'alzabo paraissait avancer lentement, paresseusement même ; mais il fut toutefois trop rapide pour elle, et le battant vint frapper ses côtes, ce qui ne lui fit pas plus d'effet que s'il avait été une lourde pierre.

« Laissez-la ouverte, lançai-je. Nous aurons besoin de toute la lumière possible. » J'avais dégainé *Terminus Est*, et sa lame polie, captant les reflets du feu, semblait une flamme cruelle. Une arbalète comme en avaient porté les hommes de main d'Aghia, dont les carreaux s'enflamment par friction avec l'atmosphère et explosent en touchant leur but comme des pierres que l'on jette dans le feu, aurait constitué une arme plus appropriée ; mais elle ne m'aurait pas donné cette impression

d'être une extension de mon bras que j'éprouvais avec *Terminus Est*. En fin de compte, une arbalète aurait peut-être permis à l'alzabo de me sauter à la gorge, le temps que je la recharge, au cas où le premier carreau n'aurait pas suffi.

Le risque de manquer mon premier assaut n'était pas totalement écarté, du fait de la longueur de ma lame, dont le bout carré interdisait en outre de porter des coups d'estoc et d'empaler la bête, au cas où elle me sauterait dessus. Il me faudrait faire un mouvement de fouet et la saisir en plein élan, et si je ne doutais pas qu'il fût possible de décapiter l'animal, en dépit de l'épaisseur de son cou, tandis qu'il s'élancerait vers moi, je savais aussi que le manquer signifierait à coup sûr la mort. Qui plus est, j'avais besoin d'espace pour préparer la botte ; la petite pièce, en ce sens, ne m'en ménageait guère, sans compter que le feu mourant donnait une lumière de plus en plus faible.

Le vieil homme, le petit Sévérien et Casdoé avaient tous les trois disparu ; je n'aurais su dire s'ils avaient emprunté l'échelle menant au grenier pendant que mon attention était toute concentrée sur la bête, ou bien si l'un ou l'autre avait pu sortir par la porte, derrière elle. Il ne restait qu'Aghia, réfugiée dans un coin, et tenant le piolet au bout ferré de Casdoé, arme dérisoire faisant penser au crochet que le marin, en désespoir de cause, oppose à la galéasse qui s'apprête à éperonner son embarcation. Je savais qu'en lui adressant la parole, je risquais d'attirer l'attention sur elle ; cependant, si la bête tournait suffisamment la tête vers Aghia, j'avais une chance de l'atteindre à la colonne vertébrale.

« Aghia, dis-je, il me faut absolument de la lumière. Il me tuera dans le noir. Tu as dit une fois à tes hommes que tu étais capable de me tenir tête, si je me souviens bien, pour permettre à l'un d'eux de passer derrière moi. C'est moi qui vais tenir tête pour toi, maintenant, si seulement tu viens apporter une bougie. »

D'un signe de tête, elle me fit savoir qu'elle avait compris ; à ce moment-là, la bête se dirigea vers moi. Elle ne sauta pas comme je m'y attendais, mais, d'une allure faussement paresseuse, tenta de me contourner par la droite tout en

s'arrangeant pour rester hors de portée de mon épée. Je mis un moment à comprendre qu'en se rapprochant du mur comme il le faisait, l'alzabo me rendait encore plus difficile de l'attaquer, et que s'il réussissait, comme il était sur le point de le faire, à se placer entre le feu et moi, je perdrais pratiquement tout l'avantage que me donnait encore le peu de clarté qui venait du foyer.

Commença alors un jeu subtil, dans lequel l'alzabo cherchait à tirer le meilleur parti de la table, des chaises et des murs, tandis que moi, au contraire, j'essayai de me ménager le plus de place possible pour manier *Terminus Est*.

Je sautai brusquement de côté. L'alzabo évita mon premier coup, me sembla-t-il, d'un doigt tout au plus ; il contre-attaqua, mais dut battre en retraite pour éviter le retour de la lame. Ses mâchoires, assez puissantes pour arracher une tête d'homme aussi facilement qu'un enfant croque un morceau de pomme, claquèrent devant mon visage, dégageant une bouffée d'haleine putride.

Le tonnerre gronda de nouveau, si proche qu'on l'entendit immédiatement après la chute bruyante du grand arbre qu'il avait frappé ; mais la foudre, illuminant chaque détail de son éclat paralysant, me laissa étourdi et aveuglé. Je lançai *Terminus Est* au jugé dans l'obscurité qui suivit, la sentis mordre dans de l'os, sautai de côté, et, tandis que le grondement de l'orage s'apaisait, portai un deuxième coup qui ne fit que mettre une chaise en pièces.

Puis je pus voir à nouveau. Pendant que l'alzabo avait feinté et essayé de me tourner, Aghia s'était aussi déplacée ; elle avait dû foncer vers l'échelle au moment où il y avait eu l'éclair. Elle en était à mi-hauteur, et je vis la main de Casdoé venir l'aider. L'alzabo se tenait devant moi, dans toute son intégrité, semblait-il. Mais un sang noir coulait de son flanc et commençait à faire une flaque devant ses pattes antérieures. Sa fourrure rougie paraissait déchiquetée, à la lumière du feu ; ses griffes encore plus grandes et fortes que des griffes d'ours se teintaient également de rouge et donnaient l'impression d'être translucides. Puis s'éleva la voix qui avait lancé « *Ouvre-moi, chérie !* » plus hideuse que celle qui aurait pu sortir d'un

cadavre. Elle dit : « *Oui, je suis blessé, mais la douleur n'est pas très forte, et je peux encore tenir debout et me déplacer comme avant. Tu ne pourras m'empêcher éternellement de rejoindre ma famille.* » Sortant de la gueule d'un animal, c'était la voix d'un homme sévère, froid et honnête.

Je pris la Griffes de ma main libre et la posai sur la table, mais elle n'émettait qu'un éclat bleu très faible. « De la lumière ! » criai-je à l'intention d'Aghia. Mais pas la moindre lumière ne parut, et je vis au contraire l'échelle se balancer et disparaître par l'ouverture du grenier.

« *Comme tu vois, ta retraite est coupée !* » me lança la bête, toujours avec sa voix d'homme.

« Comme l'est ta progression ; crois-tu pouvoir sauter si haut, avec une patte blessée ? »

Sans transition, c'est le timbre aigu d'une petite fille qui me répondit : « *Je peux grimper là-haut. T'imagines-tu que je ne penserai pas à pousser la table jusqu'en dessous de la trappe, moi qui suis capable de parler ?* »

— Tu sais donc que tu es une bête, dans ce cas. »

Ce fut à nouveau la voix de l'homme qui intervint. « *Nous savons que nous sommes à l'intérieur de la bête, de même que nous étions auparavant dans les étuis de chair que la bête a dévorée.* »

— Et tu accepterais, Bécan, de la laisser dévorer ta femme et ton fils ?

— *C'est même moi qui la dirigerai. Je la dirige déjà. Je veux que Casdoé et Sévérin se joignent à nous, tout comme j'ai rejoint Sévéra aujourd'hui même. Lorsque le feu mourra, tu mourras toi aussi, et tu viendras nous rejoindre, comme eux plus tard.* »

Je ris. « Aurais-tu donc oublié que je t'ai justement blessé quand je ne voyais pas ? » *Terminus Est* parée pour l'action, je traversai précautionneusement la pièce, jusqu'à la chaise que j'avais démolie ; j'arrachai ce qui avait été son dossier et le jetai dans le feu, soulevant un nuage d'étincelles. « C'est du bois bien sec, j'ai l'impression, qui a même été frotté de cire d'abeilles par une main soigneuse. Il devrait fort bien brûler. »

— *Cela ne change rien ; l'obscurité viendra.* » La bête/Bécan semblait disposer d'infinies réserves de patience... « *L'obscurité viendra, et tu te joindras à nous.*

— Non. Lorsque la chaise aura presque fini de brûler et que la lumière baissera à nouveau, j'avancerai sur toi et je te tuerai. Je n'attends maintenant que pour te laisser saigner. »

Une sorte de silence surnaturel s'établit ; il n'y avait rien dans le manque d'expression de la bête qui laissât supposer une pensée. Je savais que de même que ce qui restait de la chimie neurale de Thècle se trouvait fixé dans les noyaux de certaines de mes propres cellules frontales, grâce à une sécrétion distillée à partir d'organes appartenant à cette créature, de même l'homme et sa fille hantaient les fourrés épais du cerveau de l'alzabo, et croyaient y vivre ; mais ce que pouvait être ce simulacre de vie, les rêves et les désirs qu'il était capable de nourrir – cela restait un mystère.

Au bout d'un long moment, la voix de l'homme reprit : « *Dans une veille ou deux, autrement dit, je vais te tuer ou tu vas me tuer. Ou bien nous nous détruirons mutuellement. Si maintenant je m'éloigne, si je pars dans la nuit et la pluie, me pourchasseras-tu encore, lorsque le basculement de Teur aura fait revenir le soleil ? Ou resteras-tu ici pour m'empêcher de rejoindre la femme et l'enfant qui sont les miens ?*

— Non, dis-je. Je ne te pourchasserai pas davantage.

— *Le jures-tu sur ce que tu as de plus sacré ? Jureras-tu sur ton épée, bien que tu ne puisses pas la tourner vers le soleil ?* »

Je fis un pas en arrière et retournai *Terminus Est*, la tenant par la lame de telle manière que son extrémité fut dirigée sur mon cœur. « Je jure sur cette épée, insigne de mon rang et instrument de mon art, que si tu ne retournes pas ici cette nuit, je ne te traquerai pas demain. Je ne resterai pas non plus dans cette maison. »

Avec la vivacité d'un serpent, il fit demi-tour. Pendant un instant, j'aurais peut-être eu la possibilité de le frapper au dos. Mais déjà il avait disparu dans les ténèbres, les traces de son passage se résumant à la porte ouverte, à la tache de sang et à la chaise réduite en morceaux. Beaucoup plus sombre que le sang

des animaux de notre planète, celui de l'alzabo était en train d'imbiber le plancher raboté de la maison.

J'allai jusqu'à la porte et la fermai à l'aide de la lourde barre de bois. Puis je remis la Griffe dans le petit sac suspendu à mon cou, et, comme la bête l'avait suggéré, je poussai la table jusqu' sous la trappe du grenier ; à l'aide d'une chaise, je n'eus aucune difficulté à m'y hisser. Casdoé, le vieil homme et le garçon qui portait le même nom que moi attendaient, dans le recoin le plus éloigné ; les yeux du petit Sévérien disaient assez qu'il porterait vingt ans encore en lui le souvenir de cette terrible nuit. Le petit groupe baignait dans la lueur vacillante d'une lampe suspendue à l'une des poutres du toit.

« Comme vous pouvez le constater, leur dis-je, j'ai survécu. Avez-vous entendu ce dont nous sommes convenus avec l'alzabo ? »

Casdoé acquiesça de la tête, sans parler.

« Si vous m'aviez donné la lumière que je vous ai réclamée, je n'aurais pas fait la promesse que j'ai faite. Mais dans de telles conditions, je ne vous devais plus rien. À votre place, je quitterais cette maison dès le point du jour, et fuirais vers les basses terres. Mais cela vous regarde.

— Nous avons peur, murmura Casdoé.

— Et moi donc ! Où est passée Aghia ? »

À ma grande surprise, ce fut le vieillard qui répondit, en me montrant le toit du doigt. À l'emplacement indiqué, une ouverture avait été pratiquée dans le chaume épais, suffisamment large pour laisser passer le corps mince d'Aghia.

Je dormis cette nuit auprès du feu, après avoir averti Casdoé que je tuerais sans merci quiconque descendrait du grenier. Au petit matin, je fis le tour de la maison ; comme je l'avais prévu, le poignard d'Aghia n'était plus planté dans le volet de bois.

L'épée du lecteur

« Nous partons, me dit Casdoé. Mais avant cela, je vais faire à déjeuner pour tout le monde. Vous n'êtes pas obligé de manger avec nous, si vous préférez. »

Je lui répondis d'un simple signe de tête affirmatif, et attendis à l'extérieur ; elle m'apporta au bout d'un moment un grand bol de bouillie nature et une cuillère de bois. Je les pris et allai m'installer près de la fontaine pour manger. L'endroit se trouvait entouré de roseaux, et j'étais invisible depuis la maison. Je suppose que j'étais en train de violer le serment que j'avais fait la veille à l'alzabo, mais je n'en continuai pas moins à rester là, surveillant les abords de la chaumière.

Je vis bientôt sortir Casdoé, son père et le petit Sévérin. Casdoé portait un paquet et tenait le piolet de son mari, et le vieil homme et l'enfant étaient également chargés chacun d'un petit sac. Le chien, qui avait dû se dissimuler sous la cahute lors de la venue de l'alzabo (je ne pouvais lui en vouloir, mais j'avais la certitude que Triskèle n'aurait pas agi ainsi), frétilait sur leurs talons. Je vis Casdoé me chercher du regard ; ne me trouvant pas, elle déposa un paquet sur le seuil.

Je les observai tandis qu'ils s'éloignaient, empruntant le layon qui longeait leur petit champ ; celui-ci avait été labouré et ensemencé environ un mois plus tôt, mais la prochaine moisson ne profiterait qu'aux oiseaux. Ni Casdoé ni son père ne regardèrent une seule fois en arrière ; mais le petit garçon, en arrivant à la limite de la crête, ne put s'empêcher de se retourner pour contempler une dernière fois la seule maison

qu'il eût jamais connue. Ses murs de pierre se tenaient tout aussi solides et trapus que la veille, et la fumée du feu qui avait servi à préparer le déjeuner montait encore en boucles paresseuses au-dessus de la cheminée. Casdoé dut sans doute l'appeler, car il partit en courant pour disparaître à ma vue.

Je quittai ma cachette dans les buissons et allai jusqu'à la porte. Le paquet était constitué de deux couvertures en laine douce de guanaco et de viande séchée enroulée dans un tissu propre. Je glissai la viande séchée dans ma sabretache, et roulai les couvertures de manière à pouvoir les porter commodément sur les épaules.

Après l'orage de la nuit, l'air donnait une impression de fraîcheur et de propreté, et j'étais heureux à l'idée que je n'allais pas tarder à quitter cette mesure et son odeur de fumée et de nourriture. J'inspectai rapidement l'intérieur, vis les restes de la chaise brisée et la tache de sang, presque noire maintenant, faite par l'alzabo. Casdoé avait remis la table à son ancienne place ; la Griffe, qui n'avait lui que très faiblement, n'y avait pas laissé la moindre trace. Ils n'avaient rien abandonné qui méritât d'être emporté ; je sortis et refermai la porte.

Je me lançai alors sur les traces du petit groupe. Je n'avais toujours pas pardonné à Casdoé de ne pas m'avoir donné de lumière tandis que j'affrontais l'alzabo, ce qu'elle aurait pu très facilement faire en laissant descendre la lampe par la trappe du grenier. Cependant, je ne pouvais pas non plus tellement la blâmer de s'être mise du côté d'Aghia, qui avait dû lui donner l'image d'une pauvre petite femme perdue au milieu d'une contrée sauvage et hostile ; quant à l'enfant et au vieillard, que je ne pouvais guère incriminer pour n'avoir pas bougé, ils étaient au moins aussi vulnérables qu'elle.

Le sol du chemin, détrempé pendant la nuit, était mou sous mes pas, ce qui fait que je pouvais suivre leur piste au sens le plus littéral du terme ; je reconnus le pied plutôt petit de Casdoé, celui, encore plus menu, de son fils Sévérien, qui faisait pratiquement deux pas quand elle en faisait un, et celui du vieillard, avec les orteils tournés vers l'extérieur. J'avancais lentement de manière à ne pas les rattraper, et bien que sachant que je prenais des risques accrus à chaque pas que je faisais,

j'osais espérer être prévenu de la présence des patrouilles de l'archonte si jamais l'une d'elles les arrêtaient pour les interroger. Casdoé n'avait pas les moyens de me trahir, car même si elle répondait honnêtement aux questions des dimarques, elle ne pouvait que les envoyer sur une fausse piste. Quant à l'alzabo, s'il se trouvait dans les parages, j'espérais bien le sentir ou l'apercevoir avant qu'il n'attaquât : après tout, je n'avais pas juré de laisser ses proies sans défense, mais simplement de ne pas le pourchasser et de ne pas rester dans la chaumière.

Le chemin était vraisemblablement une ancienne piste empruntée par les bêtes, et élargie par Bécan ; il disparut bientôt. Le paysage était moins rude, par ici, qu'au-dessus des limites de la forêt. Les adrets étaient la plupart du temps recouverts de fougères basses et de mousse, et des conifères s'accrochaient aux falaises. On entendait presque constamment le bruit d'un torrent ou d'une cascade. En moi, Thècle se rappela être venue peindre dans un endroit semblable, en compagnie de son professeur et de deux gardes du corps bougons. J'eus pendant un moment l'impression que j'allais tomber sur le chevalet, la palette et la boîte de peinture, abandonnés en désordre près d'une chute d'eau, au moment où le soleil ne s'attarderait plus dans les embruns.

Il ne se produisit bien entendu rien de tel, et pendant plusieurs veilles, je ne vis pas le moindre signe de présence humaine. Se confondant avec les traces de pas de Casdoé et des siens, j'aperçus à plusieurs reprises des empreintes de daim, et par deux fois celles de ces félins à la robe fauve qui sont leurs prédateurs naturels. Ces marques devaient dater du point du jour, au moment où la pluie avait cessé.

Puis je tombai sur une autre piste, laissée cette fois par un pied nu nettement plus gros que celui du vieillard. Chaque empreinte était même aussi longue que celle de mon pied botté, en fait, et les enjambées de celui qui les avait faites encore plus importantes que les miennes. Les traces laissées par l'homme coupaient à angle droit celles du petit groupe, mais l'une d'elles étant posée en surimpression de celle d'un pas du petit Sévérin, j'en conclus qu'il était passé entre eux et moi.

Je pressai le pas.

Je supposai que les traces de pas étaient celles d'un autochtone, non sans me poser des questions sur la longueur des foulées : les sauvages qui habitent ces montagnes sont d'ordinaire plutôt petits. S'il s'agissait bien d'un autochtone, il était peu probable qu'il fît du mal à Casdoé et aux siens, mais il pouvait en revanche les dépouiller de leurs maigres biens. D'après ce que j'avais entendu dire, ces autochtones étaient d'habiles chasseurs, mais n'étaient pas particulièrement agressifs.

Puis les marques de pieds nus reprirent ; mais cette fois, deux ou trois individus, sinon davantage, s'étaient joints au premier.

Le problème allait être beaucoup plus sérieux s'il s'agissait de déserteurs ; ils représentaient environ un quart des prisonniers de la Vincula, et nombre d'entre eux avaient commis les crimes les plus abominables. Cela voulait dire aussi qu'ils seraient armés ; la seule chose qui m'intriguait était les traces de pieds nus, car on aurait pu s'attendre qu'ils fussent bien chaussés.

La piste suivait maintenant un petit raidillon à la pente très forte, et je pus voir les traces de bâton laissées par Casdoé, ainsi que les branches arrachées dont ils s'étaient aidés pour franchir les passages les plus durs – à moins qu'elles ne l'aient été par leurs poursuivants. Je me dis tout d'un coup que le vieil homme devait être épuisé, et qu'il était même surprenant que sa fille réussisse encore à l'entraîner ; peut-être savaient-ils, à l'heure actuelle, qu'ils étaient poursuivis. Comme j'approchais de la crête du raidillon, j'entendis le chien aboyer, et tout de suite après (comme un écho des hurlements entendus la nuit passée) un cri barbare et inarticulé.

Ce n'était cependant pas le timbre horrible et à demi humain de l'alzabo ; mais un son que j'avais entendu souvent par le passé au loin, alors que j'étais étendu sur ma couchette, près de celle de Roche, ou bien lorsque j'apportais leur repas aux prisonniers et aux compagnons de service dans les oubliettes. C'était exactement le même cri que celui des clients du troisième niveau, ces pauvres âmes devenues incapables de

s'exprimer de façon cohérente et qui, pour cette raison, ne subissaient plus la question.

Il s'agissait de zooanthropes, comme ceux simulés par certains invités lors du ridotto d'Abdiesus. Je pus les voir, ainsi que Casdoé, son fils et le vieillard, en parvenant au sommet de la crête. On ne peut les appeler des hommes ; et cependant, à la distance à laquelle je me trouvais, ils y ressemblaient : neuf hommes nus qui encerclaient trois personnes, bondissant et s'accroupissant en une sorte de danse sauvage. Je me précipitai jusqu'à ce que l'un des zooanthropes s'élance et frappe de son gourdin le vieil homme, qui s'écroula.

Alors, j'hésitai ; ce n'était pas la peur éprouvée par Thècle qui me retenait, mais la mienne.

J'avais certes combattu les hommes-singes de la mine de Saltus avec courage ; mais je n'avais pas eu le choix. Je m'étais dressé devant l'alzabo pour lui faire échec, mais là non plus je n'avais guère le choix : dehors, dans l'obscurité, je n'aurais eu aucune chance contre lui.

En revanche, en ce moment, j'avais le choix : et je restai en retrait.

Pour avoir habité la région pendant des années, Casdoé devait certainement connaître leur existence, même si, jusqu'ici, elle n'en avait encore jamais rencontré. Tandis que le petit Sévérien s'accrochait à ses jupes, elle faisait de grands moulinets avec son piolet ferré, comme si elle avait tenu un sabre. J'entendais sa voix au-dessus des hurlements des zooanthropes, un cri suraigu, inintelligible, paraissant provenir de très loin. J'éprouvai alors cette horreur que l'on ressent toujours lorsqu'une femme est ainsi attaquée, mais en même temps, quelque chose en moi me disait que celle qui n'avait pas voulu combattre à mes côtés devait maintenant combattre seule à son tour.

La situation ne pouvait bien entendu s'éterniser ; ou bien ce genre de créatures prend peur et s'enfuit sur-le-champ, ou bien, au contraire, la perspective du combat les surexcite. L'un des zooanthropes réussit à lui arracher le piolet ; c'est à ce moment-là que je dégainai *Terminus Est* et me mis à courir le long de la

pente, vers le lieu de l'affrontement. Elle avait été jetée à terre par son assaillant, qui, me semblait-il, s'apprêtait à la violer.

Puis soudain, sur ma gauche, quelque chose s'élança d'entre les arbres. Une masse imposante qui se déplaçait tellement vite que je la pris un instant pour un grand destrier rouge, sans cavalier ni harnachement. Ce n'est qu'en voyant l'éclair de ses crocs et en entendant le hurlement d'un zooanthrope que je me rendis compte qu'une fois de plus, nous allions avoir affaire à l'alzabo.

Les zooanthropes se jetèrent instantanément sur lui ; je voyais se lever et s'abaisser la pointe ferrée de leurs gourdins – ce qui, un instant, me fit penser à de grotesques têtes de poules en train de boire ou de picorer le grain dont on a semé le sol. Puis un zooanthrope fut lancé en l'air, et la créature, qui était nue, apparut soudain revêtue d'un manteau d'écarlate.

Lorsque j'arrivai, l'alzabo était à terre, et tout d'abord je ne m'occupai pas de lui. *Terminus Est* se mit à chanter son chant de mort en tournoyant au-dessus de ma tête. Une première silhouette nue s'effondra, puis une deuxième. Une pierre de la taille d'un poing siffla à mon oreille, passant à une paume à peine de ma tête ; j'étais un homme mort si elle m'avait touché.

Mais je n'avais pas affaire aux hommes-singes de la mine, si nombreux qu'ils en étaient invincibles. *Terminus Est* s'enfonça dans une épaule qu'elle ouvrit en travers jusqu'à la taille, et je sentis chacune des côtes qui éclatait sous l'impact ; elle frappa un autre adversaire et fit rouler un crâne dans l'herbe.

Puis ce fut le silence, troublé seulement par les pleurs, menus et déchirants, du petit garçon. Sept corps de zooanthropes jonchaient le sol, quatre abattus par *Terminus Est*, je pense, et trois massacrés par l'alzabo. Ce dernier tenait le corps de Casdoé entre ses mâchoires, ayant déjà dévoré toute la tête et une épaule. Le vieil homme qui avait connu Féchine gisait comme une poupée cassée ; le grand artiste aurait certainement tiré de cette mort un chef-d'œuvre, la dépeignant sous un angle auquel personne n'aurait pu penser, et la tête défoncée aurait dramatiquement symbolisé tout ce qu'il y a à la fois de dignité et de futilité dans une vie d'homme. Féchine,

cependant, n'était pas ici. Le chien, les mâchoires ensanglantées, était couché près du vieillard.

Le garçon ne pleurait plus, et je le cherchai des yeux. À ma grande horreur, je le découvris pelotonné contre le flanc de l'alzabo. La voix de son père avait dû l'attirer là. La bête monstrueuse tremblait spasmodiquement de l'arrière-train et avait les yeux fermés. Au moment où je pris le petit Sévérien par un bras, la langue de l'animal, plus grosse et plus épaisse que celle d'un bœuf, sortit de sa bouche comme s'il avait l'intention de lécher la main de l'enfant ; puis ses épaules furent secouées d'un spasme tellement violent que j'eus un mouvement de recul. La langue ne revint pas dans la bouche, mais resta posée sur l'herbe.

Je m'éloignai de quelques pas avec le garçon, auquel je dis : « C'est fini maintenant, petit Sévérien. Tu n'es pas blessé ? »

Il secoua la tête, et se remit à pleurer ; je restai un long moment à le tenir dans mes bras en marchant de long en large.

J'envisageai quelque temps d'utiliser les pouvoirs de la Griffe, en dépit de son inefficacité la veille, dans la maison de Casdoé, ainsi qu'en d'autres occasions que j'ai déjà rapportées.

Mais au cas où elle aurait produit son effet, que se serait-il passé ? Je n'avais aucune envie de donner une nouvelle vie aux zooanthropes et à l'alzabo, et quelle vie pouvais-je rendre au corps sans tête de Casdoé ? Pour ce qui était du vieillard, il se tenait depuis longtemps déjà aux portes de la mort ; il était mort, maintenant, vite et sans souffrance. M'aurait-il remercié, si je lui avais rendu l'existence, pour qu'il meure dans un an ou deux ? La gemme brilla dans la lumière du soleil, mais son éclat était emprunté à l'astre du jour ; il n'était pas celui qui provenait du Conciliateur, le *gegenschlein* du Nouveau Soleil, et je la rangeai dans son sac. L'enfant me regardait en ouvrant de grands yeux.

Terminus Est était couverte de sang jusqu'à la garde et même au-delà. Je m'assis sur le tronc d'un arbre tombé et entrepris de la nettoyer à l'aide du bois pourri, tout en me demandant ce que je devais faire ; puis j'affûtai et huilai la lame. Peu m'importait le sort de l'alzabo et des zooanthropes, mais

abandonner ainsi les corps de Casdoé et du vieillard pour qu'ils soient mis en pièces par les charognards me paraissait une action honteuse.

La prudence me disait aussi de me méfier : que se passerait-il, si un deuxième alzabo survenait, et qu'après avoir dévoré le reste du cadavre de Casdoé, il veuille s'emparer de son fils ? J'envisageai un instant de transporter les deux corps jusque dans la mesure ; elle était cependant déjà fort éloignée, et comme je ne pourrais transporter les corps qu'un par un, celui qui resterait serait de toute façon la proie des charognards. Sans doute attirés par l'odeur et la vue de tout ce sang, les grands tératornis tournaient déjà au-dessus de nos têtes, portés sur des ailes immenses dont l'envergure atteignait la largeur du pont d'une caravelle.

Je sondai le terrain aux alentours pendant un moment, à la recherche d'un endroit suffisamment meuble pour y creuser un trou à l'aide du piolet de Casdoé ; je dus finalement me résoudre à traîner les deux cadavres dans une sorte de fossé rocheux près d'un cours d'eau, et à les recouvrir de pierres, les ensevelissant sous un cairn grossier. J'espérais qu'ils pourraient ainsi reposer en paix pendant presque une année, jusqu'à la prochaine fonte des neiges, aux environs de la fête de Katharine la Bienheureuse, et que la montée des eaux de printemps entraînerait les pauvres restes du père et de la fille.

Le petit Sévérien, qui s'était tout d'abord contenté de me regarder faire, s'étais mis au bout d'un moment à m'apporter des pierres pour le cairn – des pierres qu'il soulevait tout juste. Tandis que nous nous débarrassions de nos crasse et sueur dans le cours d'eau, il me demanda : « Es-tu mon oncle ?

— Je suis ton père, lui répondis-je. Au moins pour le moment. Quand le père de quelqu'un d'aussi jeune que toi meurt, il lui en faut un nouveau. Ce sera moi. »

Il hocha la tête, perdu dans ses pensées ; brusquement, je me rappelai avoir rêvé, seulement deux nuits auparavant, d'un monde dans lequel toutes les personnes sauraient qu'elles ont un lien de parenté entre elles, étant issues d'un unique couple de colons. Moi qui ne connaissais même pas le nom de ma mère et encore moins celui de mon père, je pouvais très bien avoir un

lien de parenté avec cet enfant qui portait le même nom que moi, comme en fin de compte je pouvais en avoir avec n'importe quelle personne rencontrée. Le monde dont j'avais rêvé était celui-là même, au fond, qui m'avait offert un lit rugueux pour la nuit. Je voudrais pouvoir dire combien nous étions sérieux, les pieds dans le courant babillard, au cours de cette conversation ; et la solennité marquait son visage frais et propre, tandis qu'il me regardait de ses grands yeux, dont les cils s'ornaient encore de gouttelettes brillantes.

Le grand et le petit Sévérian

Je bus autant d'eau qu'il était possible d'en avaler, et dis à l'enfant de m'imiter, car les endroits secs et sans cours d'eau étaient nombreux dans les montagnes ; il se pouvait que nous ne puissions boire à nouveau avant le lendemain matin. Il m'avait demandé si nous allions retourner à la maison, maintenant ; j'avais certes tout d'abord imaginé de revenir sur mes pas jusqu'à la demeure de Casdoé et Bécan, mais je lui répondis que non, car j'eus la certitude que ce serait terrible pour lui de revoir ce toit, le champ et le petit jardin, pour les quitter une seconde fois. Je craignais même qu'à son âge il ne puisse supposer plus ou moins que son père, sa mère, sa sœur et son grand-père s'y trouveraient encore.

Nous ne pouvions cependant pas descendre davantage vers la vallée – j'étais déjà bien en dessous de la limite où le danger commençait pour moi. Le bras armé de l'archonte de Thrax portait à plus de cent lieues à la ronde, et Aghia avait dû s'empresser de lancer les dimarques à mes trousses.

Au nord-est se dressait le sommet le plus élevé que j'aie jamais vu. Ce n'était pas seulement sa tête, mais aussi ses épaules, qui étaient ensevelies sous la neige ; par endroits, elle lui descendait même jusqu'à la taille. Je n'aurais pu dire, et probablement il n'était personne qui aurait pu le faire, quel était le fier visage qui contemplait ainsi l'horizon occidental, par dessus tant de sommets plus bas ; mais il devait certainement déjà régner dans les premiers des plus grands jours de l'humanité, et avait commandé à des énergies capables de

sculpter le granit comme un graveur entaille le bois de son couteau. Rien qu'à le voir ainsi, dans son incomparable majesté, j'eus l'impression que même des durs à cuire comme les dimarques, qui connaissaient pourtant bien les hautes terres, resteraient frappés d'effroi à l'idée de l'aborder. Et c'est pourquoi nous nous dirigeâmes vers lui, ou plus exactement vers la passe élevée qui reliait les plis harmonieusement drapés de sa robe à la montagne sur le flanc de laquelle Bécán avait autrefois choisi de bâtir sa maison. Pour le moment la montée n'était pas trop rude, et nous avions beaucoup plus d'efforts à faire en marche qu'en escalade.

Le petit Sévérían me tenait souvent par la main, même quand il n'avait pas besoin d'être soutenu. Je ne suis pas un grand expert pour juger de l'âge des enfants, mais il me paraissait avoir atteint celui où il aurait été admis dans la classe de maître Palémon, s'il avait été l'un de nos apprentis ; autrement dit, il était assez grand pour marcher, savait suffisamment parler pour se faire comprendre et comprenait lui-même beaucoup de choses.

Pendant une veille ou deux, nous n'échangeâmes pas un mot de plus que les propos que je viens de rapporter. Puis, alors que nous descendions une pente herbeuse bordée de pins, ressemblant sensiblement à l'endroit où sa mère et son grand-père étaient morts, il me demanda : « Qui étaient ces hommes, Sévérían ? »

Je sus tout de suite de qui il voulait parler. « Ce n'étaient pas des hommes, même s'ils ont des ancêtres humains et ont gardé beaucoup de caractères humains. C'étaient des zooanthropes, ce qui veut dire que ce sont des animaux à forme humaine. Comprends-tu ce que je veux dire ? »

Le petit garçon acquiesça avec le plus grand sérieux, puis au bout d'un instant, posa une autre question : « Pourquoi ils n'étaient pas habillés ? »

— Justement parce que ce ne sont plus des hommes, comme je te le disais. Un chien est un chien dès le jour de sa naissance, comme un oiseau ou tout autre animal ; mais on ne naît pas homme, on le devient... Il faudra que tu penses à ça. D'ailleurs,

même si tu ne t'en es pas rendu compte, c'est à ça que tu as pensé ces trois ou quatre dernières années au moins.

— Un chien ne pense qu'à chercher des choses à manger, remarqua l'enfant.

— Exactement. Mais cela soulève la question de savoir si l'on est en droit d'obliger une personne à y penser, et il y en a eu pour estimer, il y a très longtemps, que l'on ne pouvait pas. On peut forcer un chien, dans une certaine mesure, à se comporter comme un homme – à marcher sur ses pattes de derrière et à porter un collier, par exemple. Mais nous ne pouvons pas et ne devons pas forcer un homme à se comporter comme un homme. N'as-tu jamais voulu dormir alors que tu ne t'endormais pas et que tu n'étais pas fatigué ? »

Il hocha la tête.

« C'était parce que tu avais envie de te décharger un moment du fardeau d'être un petit garçon. Parfois, il m'arrive de boire trop de vin ; c'est parce que moi aussi, pendant un moment, je voudrais bien arrêter d'être un homme. Il y a même des gens qui s'enlèvent la vie pour cette raison. Savais-tu cela ?

— Ou bien ils font des choses qui peuvent leur faire mal », dit-il. À la manière dont il dit cela, je compris qu'il avait dû assister à certaines disputes ; Bécán devait sans doute être un homme ayant ce genre de problème, sans quoi il n'aurait pas été se réfugier dans un endroit aussi isolé et dangereux avec toute sa famille.

« Oui, lui dis-je, c'est un peu la même chose. Et il arrive encore parfois que certains hommes et certaines femmes en viennent à haïr ce fardeau de la pensée, mais sans aimer la mort pour autant. Ils voient les animaux et voudraient être comme eux, réagissant seulement à des instincts, et non à la pensée. Sais-tu ce qui te fait penser, Sévérián ?

— Ma tête », répondit sans hésiter l'enfant, en posant les deux mains sur ses tempes.

« Les animaux ont aussi des têtes – même les plus stupides, comme les écrevisses, les bœufs et les tiques. Ce qui te fait penser est seulement une petite partie du cerveau, en dedans, celle qui est au-dessus des yeux. » Je touchai son front. « Figure-toi maintenant que, si pour une raison ou une autre, tu

voulais te débarrasser de l'une de tes mains, il existe des hommes très habiles, pour procéder à ce que l'on appelle une amputation. Suppose que par exemple ta main ait subi une blessure dont elle ne guérira jamais. De tels hommes sont capables de te la couper de telle manière que le reste de ton corps n'en souffre pas, en général. »

L'enfant m'écoutait toujours, en acquiesçant de temps en temps.

« Je vois que tu as compris. Eh bien, ces mêmes hommes peuvent t'enlever la petite partie du cerveau qui te fait penser. Bien entendu, on ne peut plus la remettre après ; d'ailleurs, même si c'était possible, tu ne serais plus en mesure de le demander, une fois ce morceau enlevé. Mais parfois des gens payent pour se faire ôter ce fragment de cervelle. Ils veulent cesser de penser pour toujours ; certains d'entre eux disent vouloir rejeter pour toujours tout ce que l'humanité a fait. C'est pourquoi il ne serait pas juste de les traiter comme des êtres humains : ils sont devenus des animaux, même si ce sont des animaux à forme humaine. Tu m'as demandé pourquoi ils ne portaient pas de vêtements ; c'est qu'ils n'en comprennent plus l'usage, et que l'idée de les mettre ne leur vient même pas, même s'il fait très froid ; tout au plus sont-ils capables de se coucher dessus ou de s'enrouler n'importe comment dedans.

— Es-tu un petit peu comme eux, alors ? » me demanda l'enfant en montrant mon torse nu.

L'idée qu'il venait de suggérer aussi simplement ne m'était jamais venue à l'esprit auparavant et, pendant quelques instants, elle me laissa coi. « C'est l'une des règles de ma guilde, dis-je. On ne m'a pas enlevé le moindre morceau de cervelle, si c'est cela que tu veux dire, et il m'est arrivé de porter une chemise... Mais, oui, je pense que je suis un peu comme cela, car je n'y ai jamais pensé, même lorsque j'ai eu très froid. »

À son expression, je vis que j'avais confirmé certains soupçons qu'il s'était formulés. « Et c'est pour cette raison que tu t'enfuis ?

— Non, ce n'est pas pour cela. Si raison il y a, j' imagine qu'il faudrait dire que c'est le contraire, que peut-être cette partie de mon cerveau est devenue trop grosse. Mais tu as raison pour ce

qui est des zooanthropes, c'est bien pour cela qu'ils se sont réfugiés dans les montagnes. Lorsqu'un homme se transforme en animal, il devient un animal dangereux, qu'il est exclu de pouvoir tolérer dans les zones habitées, là où il se trouve des fermes et des gens. C'est pourquoi les zooanthropes sont repoussés jusque dans ces montagnes ; parfois ce sont d'anciens amis qui les y amènent, ou des gens qu'ils ont payés d'avance pour cela, avant de renoncer à leur humanité. Bien sûr, ils peuvent encore penser un petit peu, comme le font les autres animaux ; assez, en tout cas, pour trouver de quoi se nourrir dans la nature, bien que beaucoup d'entre eux meurent en hiver. Ils pensent encore assez, par exemple, pour avoir l'idée de lancer des pierres pour faire tomber les noix, comme les singes, et de se servir de massues ; ils ont aussi l'instinct de pourchasser les femelles, parce qu'il s'en trouve également parmi eux. Leurs filles et leurs fils ne survivent que bien rarement, et je suppose qu'il vaut mieux ainsi, parce qu'ils naissent comme toi et moi – porteurs du fardeau de la pensée. »

Je sentis ce fardeau peser lourdement sur moi, quand je cessai de parler ; si lourdement, même, que je compris vraiment pour la première fois à quel point ce pouvait être une malédiction pour les autres – autant que ma mémoire eidétique l'était pour moi par moments.

Je n'ai jamais été particulièrement sensible à la beauté ; cependant, la splendeur du ciel et de la montagne était telle que les vagabondages de ma pensée s'en ressentaient, et j'avais l'impression d'être sur le point de saisir l'insaisissable. Lorsque maître Malrubius m'était apparu la première fois, après notre première représentation de la pièce du Dr Talos – un phénomène que je n'avais alors pas compris, que je continuais à ne pas comprendre, mais que je soupçonnais de plus en plus de s'être réellement produit –, il m'avait parlé de l'enchaînement des formes de gouvernement, sujet dont je ne me souciais guère à l'époque. J'étais tout d'un coup frappé par le fait que la volonté elle-même est gouvernée, sinon par la raison, du moins par des forces en dessus ou en dessous d'elle. Il était cependant extrêmement difficile de dire de quel côté de la raison se trouvaient ces forces ; l'instinct, de toute évidence, était placé en

dessous. Mais après tout, pourquoi ne serait-il pas placé au-dessus ? Lorsque l'alzabo s'est précipité sur les zooanthropes, son instinct lui commandait de leur arracher ce qui était ses proies ; pour Bécan, il me semble que ce fut le besoin de protéger sa femme et son fils qui le poussa à agir. Tous les deux eurent le même comportement – comportement qui prit d'ailleurs place dans un seul et même corps. Est-ce que l'instinct le plus élevé et l'instinct le plus bas se seraient en quelque sorte donné la main dans le dos de la raison ? Ou bien n'existe-t-il qu'un seul instinct dans l'ombre de toute raison, un instinct auquel la raison voit plusieurs mains ?

Mais l'instinct est-il réellement cet « attachement à la personne du monarque », qui serait à la fois, d'après ce qu'avait l'air de sous-entendre maître Malrubius, la forme la plus élevée et la plus basse de gouvernement ? Car il est bien clair que l'instinct n'est pas né du néant. Les aigles qui tournaient très haut au-dessus de nos têtes construisaient sans aucun doute leurs nids par instinct ; or il y a eu un temps où les nids n'existaient pas, si bien que le premier aigle à avoir construit son nid n'a pu hériter ce comportement de ses géniteurs, qui n'en possédaient pas l'instinct. On ne peut pas non plus se contenter de dire qu'un tel instinct s'est développé lentement, et qu'il a fallu des milliers de générations d'aigles qui ramassent un bout de bois avant que de nouvelles générations se mettent à en ramasser deux : car ni un ni deux bouts de bois ne sont de la moindre utilité pour un nid d'aigle. Ce qui est venu avant l'instinct était peut-être à la fois le principe le plus élevé et le plus bas de gouvernement de la volonté – et peut-être que non. En tournoyant, les rapaces inscrivaient leurs hiéroglyphes dans l'espace, mais je n'étais pas celui qui les déchiffrerait.

Comme nous nous rapprochions de l'épaulement qui faisait la jonction entre les deux montagnes et dont j'ai déjà parlé, j'avais de plus en plus l'impression de me déplacer sur le visage de Teur elle-même, selon une ligne allant du pôle à l'équateur. Et de fait, la surface concave sur laquelle nous avançons péniblement comme des fourmis aurait très bien pu être le globe mis à l'envers. Loin derrière nous et devant nous,

s'étendaient d'immenses champs de neige d'une blancheur éclatante. Un peu en dessous, c'était le royaume de l'herbe, une herbe haute et rude, parsemée de fleurs sauvages en cette saison ; je me souvenais très bien de celles sur lesquelles j'avais marché la veille, et en dessous de la légère brume bleue qui rendait tous les contours indistincts, je pouvais distinguer leurs semis, dont les bandes faisaient comme une fourragère en travers de la poitrine de la montagne. Un chaos rocheux d'une importance variable, faisant penser aux côtes recouvertes de glaciers des mers du Sud, marquait la limite entre les neiges et l'herbe, qui laissait elle-même la place, encore plus bas, à une forêt de pins tellement sombres qu'on les aurait crus noirs.

L'autre versant de l'épaulement était tout à fait différent ; nous nous trouvâmes devant une vaste forêt de montagne, où les essences dominantes étaient des bois durs aux feuilles vernissées, dressant leurs faîtes malades à trois cents coudées au-dessus du sol, tendus vers le soleil agonisant. Ceux d'entre eux qui étaient morts restaient debout, soutenus par les vivants, et à demi enfouis sous des linceuls de lianes. La végétation, près du petit torrent où nous fîmes halte pour la nuit, avait déjà perdu une bonne partie de sa délicatesse montagnarde, et donnait des signes d'une luxuriance rappelant les plantes des basses terres. Nous étions encore à proximité du col, et jouissions d'une bonne vue générale ; et comme son attention n'était plus monopolisée par le besoin de marcher et d'escalader, le petit Sévérien, montrant la plaine au loin, me demanda si c'était là que nous allions.

« Oui, demain, répondis-je. Il va bientôt faire nuit, et je voudrais pouvoir traverser cette jungle en un seul jour. »

Au mot de « jungle », je vis ses yeux s'agrandir.

« Est-ce que c'est dangereux ? »

— Je ne le sais pas, en réalité. D'après ce que j'ai entendu dire à Thrax, les insectes devraient être plutôt moins désagréables qu'à des altitudes plus basses, et il y a très peu de chance pour que nous y soyons mordus par des chauves-souris suceuses de sang – l'une de mes amies a été mordue ainsi une fois, et c'est fort pénible. Mais c'est dans cette forêt que l'on trouve les grands singes, les chats sauvages et ainsi de suite...

— Et des loups ?

— Et des loups, bien entendu. Sauf que l'on en trouve également bien plus haut, aussi haut et même bien davantage que l'altitude à laquelle était située ta maison. »

Je regrettai instantanément cette allusion à son foyer, car aussitôt disparut de son visage un peu de cette joie de vivre qui commençait à peine à y reparaître. Il resta quelques instants perdu dans ses pensées. Puis il dit : « Lorsque ces hommes...

— Les zooanthropes. »

Il acquiesça. « Oui, lorsque les zooanthropes sont venus et ont fait du mal à maman, es-tu venu aussi vite que tu le pouvais pour essayer de la sauver ?

— Bien sûr, répondis-je. Aussi vite que je pouvais courir. » En un certain sens ce n'était pas un mensonge, mais j'eus pourtant de la difficulté à répondre.

« Bon », dit-il simplement. J'avais étendu l'une des deux couvertures pour lui, et il venait de s'y étendre ; j'étais en train de bien l'envelopper dedans. « Les étoiles sont plus brillantes, n'est-ce pas ? Elles deviennent plus brillantes lorsque le soleil s'en va. »

Je m'étais étendu à côté de lui et contemplais aussi le ciel. « En réalité, ce n'est pas le soleil qui s'en va ; c'est Teur qui détourne sa face de lui, en dépit de l'impression que l'on a. Si tu ne me regardes pas, cela ne veut pas dire que je sois parti, même si tu ne me vois pas.

— Mais si le soleil est toujours là, pourquoi les étoiles brillent-elles plus fort ?

Au son de sa voix, je compris qu'il prenait un certain plaisir à faire preuve d'habileté dans la discussion, ce qui me plut, moi aussi ; je pris brusquement conscience des raisons de la satisfaction éprouvée par maître Palémon, lorsqu'il me parlait, quand j'étais petit. « La flamme d'une bougie est presque invisible en plein soleil ; c'est de la même manière que les étoiles, qui sont aussi des soleils, ont l'air de perdre leur éclat. Des tableaux extrêmement anciens, peints à l'époque où le soleil était beaucoup plus brillant que maintenant, montrent que l'on ne pouvait voir les étoiles que pendant la nuit, à partir du crépuscule, exactement. Les vieilles légendes – j'ai dans ma

sabre-tache un petit livre brun qui en rapporte un grand nombre – sont pleines d'êtres magiques qui disparaissent et réapparaissent lentement, de la même manière. Je suis persuadé qu'elles sont toutes fondées sur ce qui se passait alors pour les étoiles. »

Il m'en montra une du doigt. « Celle-là, c'est l'Hydre.

— Je crois que tu as raison. En connais-tu d'autres ? »

Il me montra la Croix et le Grand Taureau, et je lui montrai mon amphisbène, ainsi que quelques autres.

« Et il y a le Loup, aussi, au-dessus de la Licorne. Il y a encore un Petit Loup, mais je ne peux pas le trouver. »

Nous le découvrîmes ensemble au ras de l'horizon.

« Elles sont comme nous, non ? Le Grand Loup et le Petit Loup. Le grand Sévérin et le petit Sévérin... »

Je lui dis que oui, et il resta ainsi un long moment, à contempler les étoiles, tout en mâchant le morceau de viande séchée que je lui avais donné. Puis il demanda : « Où est ton livre, celui où il y a toutes les histoires ? »

Je le lui montrai.

« Nous avons un livre, nous aussi, et de temps en temps, maman nous lisait une histoire, à Sévéra et à moi.

— Sévéra était ta sœur, je suppose ? »

Il hocha la tête. « Ma sœur jumelle, même. As-tu une sœur, grand Sévérin ? »

— Je l'ignore. Toute ma famille a disparu. Je n'étais qu'un bébé quand ils sont tous morts. Quel genre d'histoire aimerais-tu écouter ? »

Il voulut voir le livre et je le lui montrai. Il tourna quelques pages et dit en me le rendant : « Ce n'est pas le même que le nôtre.

— Le contraire m'aurait étonné.

— Regarde si tu ne trouves pas une histoire avec un garçon qui a un ami très grand et une sœur jumelle. Avec des loups, aussi. »

Je fis du mieux que je pus, lisant vite pour lutter contre l'obscurité grandissante.

Histoire du garçon qui s'appelait Grenouille

I. Été-Précoce et son fils

Au sommet d'une montagne, bien au-delà des rives de Teur, vivait autrefois une femme délicieuse dont le nom était Été-Précoce. Elle était la reine de ce royaume, mais le roi son époux était un homme puissant et intraitable, et comme elle était jalouse de lui, il était jaloux d'elle, au point de tuer tout homme qu'il soupçonnait de l'aimer.

Un jour qu'Été-Précoce se promenait dans son jardin, elle vit une très belle fleur comme elle n'en avait jamais vu auparavant. Son rouge était plus vif que la plus rouge des roses, et son parfum plus capiteux ; quant à sa tige, elle était dépourvue d'épines, et douce comme l'ivoire. Été-Précoce cueillit la fleur et l'emmena avec elle jusque dans la pièce la plus retirée de ses appartements ; et comme elle était couchée et qu'elle la contemplait, elle grandit et se transforma, perdant son apparence de fleur pour revêtir celle de l'amant dont elle avait toujours rêvé, à la fois fort et tendre comme un baiser. Certains des sucs de la plante entrèrent en elle, et elle conçut. Mais elle laissa croire au roi que l'enfant était de lui, et comme elle avait toujours été bien surveillée, il n'en douta pas.

Ce fut un garçon. Selon le vœu de sa mère, on l'appela Brise-de-Printemps. À sa naissance, tous ceux qui étudiaient les étoiles se rassemblèrent pour tirer son horoscope, et non seulement ceux qui vivaient sur le sommet de la montagne, mais aussi nombre des plus grands mages de Teur. Tous travaillèrent longtemps sur leurs diagrammes ; par neuf fois ils se réunirent en solennel conclave, pour annoncer finalement que Brise-de-Printemps serait irrésistible dans la bataille, et qu'aucun de ses enfants ne mourrait avant d'être devenu pleinement adulte. Ces prophéties plurent beaucoup au roi.

Brise-de-Printemps grandissait. Avec un secret plaisir, sa mère voyait qu'il n'était jamais autant heureux que dans la nature, au milieu des arbres, des fleurs et des fruits. Les plantes prospéraient sous ses soins ; et il préférait tenir le couteau à greffer que l'épée. Mais lorsqu'il fut devenu un beau jeune homme et que la guerre vint, il prit sa lance et son bouclier. À cause de son comportement calme et de son obéissance au roi (qu'il croyait être son père, comme le roi le croyait toujours lui-même), beaucoup pensaient que les prophéties seraient démenties. Mais ce ne fut pas le cas. Dans l'ardeur de la bataille il combattit avec sang-froid, faisant à la fois preuve d'une judicieuse audace et de prudence subtile, selon les occasions ; aucun général ne fut plus fertile que lui en stratagèmes de toutes sortes, aucun officier plus attentif à remplir les devoirs de sa charge. Il avait entraîné lui-même les hommes qui devaient combattre les ennemis de son père jusqu'à ce qu'ils semblent des créatures de bronze animées par un feu terrible ; leur loyauté envers lui était telle qu'ils l'auraient suivi jusque dans le monde des Ombres, le royaume le plus éloigné du Soleil qui soit. Alors les soldats commencèrent à dire que c'était la brise du printemps qui jetait bas tours et donjons, qui coulait les navires, même si ce n'était pas l'intention mise dans ce nom par Été-Précoce.

Or il advint que les hasards de la guerre conduisirent à plusieurs reprises Brise-de-Printemps sur Teur, où il fit connaissance de deux frères qui étaient rois. L'aîné était père de plusieurs garçons, mais le cadet n'avait qu'une seule fille dont le nom était Oiselle-des-Forêts. Lorsque celle-ci devint femme,

son père fut assassiné ; et son oncle fit inscrire son nom sur le registre des vierges prêtresses, afin qu'elle n'eût pas de fils qui vinssent lui réclamer le royaume de leur grand-père. La chose déplut beaucoup à Brise-de-Printemps, car la princesse était belle, et son père avait été de ses amis. Un jour, il alla seul sur le monde de Teur, et là il trouva Oiselle-des-Forêts, endormie près d'un ruisseau. Il l'éveilla d'un baiser.

De leur rencontre secrète naquirent des jumeaux, mais bien que les prêtresses de l'ordre, qui avaient pris pitié du sort de la princesse, l'eussent aidée à dissimuler sa grossesse au roi son oncle, elles ne pouvaient cacher les bébés. Avant même que Oiselle-des-Forêts ne les eût vus, les vierges-prêtresses les placèrent dans un van où elles avaient disposé des couvertures de duvet, et les portèrent sur la rive de ce même cours d'eau où leur mère avait été surprise par Brise-de-Printemps ; et là, elles lancèrent le frêle esquif dans le courant et s'en furent.

II. Comment Grenouille trouva une nouvelle mère

Loin, très loin, vogua la petite nacelle, sur les eaux douces, sur les eaux salées. D'autres enfants seraient morts, mais les fils d'Oiselle-des-Forêts et de Brise-de-Printemps ne pouvaient mourir, car ils n'avaient pas atteint l'âge adulte. Des monstres à l'armure d'écaillés vinrent s'ébattre autour du van, des singes y lancèrent des noix et des bâtons, mais il n'en continua pas moins sa dérive, pour aller finalement s'échouer sur les berges d'un fleuve où deux sœurs très pauvres étaient en train de laver du linge. Les deux braves femmes appelèrent à grands cris en le voyant, mais comme leurs cris ne donnaient rien, elles roulèrent le bas de leurs robes dans leurs ceintures, s'avancèrent dans l'eau et ramenèrent le van sur la rive.

Parce qu'ils avaient été trouvés dans l'eau, on appela les deux garçons Poisson et Grenouille ; les deux sœurs coururent les montrer à leurs maris, et tous virent que les deux enfants étaient d'une force et d'une beauté remarquables. Chaque

famille en adopta un. Celle des deux sœurs qui choisit Poisson était la femme d'un berger, et le mari de celle qui prit Grenouille était bûcheron.

La nouvelle mère de Grenouille prit grand soin de son bébé, auquel elle donna incontinent le sein, car elle venait tout juste de perdre un enfant. Elle portait toujours l'enfant sur son dos, enroulé dans un châle, quand son mari allait dans la forêt couper du bois de chauffage ; et c'est pourquoi ceux qui tissent la toile des contes aiment à dire que c'était la femme la plus forte du monde, car elle portait un empire sur son dos.

Une année passa, à la fin de laquelle Grenouille savait déjà tenir debout et faire quelques pas. Une nuit, le bûcheron et sa femme étaient assis à côté d'un petit feu, dans une clairière des régions sauvages ; et, tandis que la femme préparait le souper, Grenouille, qui était tout nu, s'avança vers le feu comme s'il voulait se chauffer à sa flamme. Alors le bûcheron, qui était un homme bourru mais bon, lui demanda : « Aimes-tu ça ? » Et bien qu'il n'ait encore jamais parlé, Grenouille acquiesça d'un mouvement de tête et répondit : « Fleur rouge. » Au même instant, dit-on, Été-Précoce se retourna dans son lit au sommet de la montagne, bien au-delà des rives de Teur.

Le bûcheron et sa femme furent fort étonnés, mais ils n'eurent pas le temps de faire des commentaires, ni de tenter de faire parler Grenouille à nouveau ni même d'imaginer comment ils raconteraient la chose au berger et à sa femme la prochaine fois qu'ils se verraient. Car à ce moment-là un grondement épouvantable s'éleva dans la clairière – ceux qui l'ont entendu prétendent que c'est le bruit le plus effrayant qu'il soit donné d'entendre sur Teur. Mais ceux qui l'ont entendu et ont survécu sont tellement rares qu'il ne porte même pas de nom : ils disent que c'est quelque chose comme le bourdonnement des abeilles, ou le miaulement qui pourrait sortir de la gueule d'un chat si ce chat était plus gros qu'une vache ; que c'est un son qui rappelle le premier bruit que les appelants des montagnes apprennent à faire, un fredon tiré du plus profond de la gorge et paraissant provenir de partout à la fois. C'était le chant que chante le smilodon quand il est à portée de sa proie, le chant qui épouvante même les mastodontes, au point qu'ils chargent

souvent dans la mauvaise direction et qu'ils sont mortellement frappés dans le dos.

Bien certainement, le Pancréateur connaît tous les mystères. Il a dit le verbe intarissable qui est notre univers, et bien peu de choses se produisent qui ne fassent partie de ce verbe. C'était donc de par sa volonté qu'à proximité du feu s'élevait un tertre, qui était en fait ce qui restait d'une grande tombe datant des plus anciennes époques ; et bien que le pauvre bûcheron et sa femme n'en eussent rien su, deux loups y avaient établi leur demeure, un antre bas de plafond et épais de murs, avec des galeries qu'éclairaient des lampes vertes, suspendues au milieu des cénotaphes en ruine et des urnes brisées. Une maison, en somme, comme les loups les aiment. Là, le mâle était assis, en train de ronger nonchalamment un fémur de coryphodon, tandis que la louve, son épouse, donnait la tétée à toute une portée de louveteaux.

Ils entendirent à peu de distance le chant barbare du smilodon, et le maudirent dans la langue grise qui sert à la malédiction des loups, car aucune bête respectueuse de la loi ne se permet de chasser à proximité du domicile d'un autre chasseur, et les loups sont en bons termes avec la lune.

Lorsque les imprécations furent terminées, la louve dit : « Quelle est donc cette proie que le Boucher, ce sot tueur d'hippopotames, a bien pu trouver, quand toi, ô mon époux, qui perçois l'odeur d'un lézard en train de se chauffer au soleil sur les montagnes au-delà de Teur, te contentes de ronger une aussi maigre pitance ?

— Je ne mange pas de charognes », répondit le loup, laconique. « Pas plus que je ne tire les vers de l'herbe humide du matin, ou que je ne pêche les grenouilles dans les mares.

— Pas plus que le Boucher ne chante pour eux. »

Alors, le loup releva la tête et huma délicatement l'air. « Il chasse le fils de Meschia et la fille de Meschiane, et tu sais comme moi qu'il ne vient rien de bon quand on mange telle chair. » La louve acquiesça à cette remarque, car elle savait que seuls parmi toutes les créatures, les fils de Meschia abattent tout ce qui bouge lorsqu'un seul des leurs est tué. Et cela parce que le Pancréateur leur a donné Teur et qu'ils ont refusé le cadeau.

Le chant féroce prit fin, et le Boucher se mit à rugir comme s'il voulait faire tomber les feuilles des arbres ; puis il cria de douleur, car lorsque la lune est à son plein, les malédictions des loups sont de puissantes malédictions.

« Que lui est-il arrivé ? » demanda la louve, qui était en train de débarbouiller l'une de ses filles.

À nouveau, le loup renifla. « Odeur de chair brûlée ! Il est tombé dans leur feu ! » Le loup et la louve rirent comme rient les loups, silencieusement, en montrant toutes leurs dents. Leurs oreilles se dressaient, droites comme des tentes dans le désert, car ils écoutaient le Boucher se ruer dans les fourrés à la poursuite de ses proies.

Or la porte de la maison des loups était ouverte, car il suffisait qu'un loup adulte fût sur place pour qu'il n'y ait pas à se soucier de qui entraît – et il en ressortait moins qu'il n'en entraît. Le seuil baignait au clair de la pleine lune (la lune est toujours un invité d'honneur chez les loups), quand il s'assombrit soudain. Un enfant se tenait là, un peu craintif à cause de l'obscurité, mais sentant l'odeur puissante du lait. Le loup grogna, mais la louve l'interpella de sa voix la plus maternelle : « Entre, petit enfant de Meschia. Ici tu pourras boire du lait, être au chaud et propre. Ici se trouvent des compagnons de jeux aux yeux brillants et au pied agile, les meilleurs qui soient. »

En entendant ces mots, le petit garçon entra, et la louve se débarrassa de ses petits gorgés de lait pour lui offrir une tétine.

« À quoi bon une telle créature ? » demanda le loup.

La louve se mit à rire. « Tu peux être en train de sucer un os datant du massacre de la dernière pleine lune et demander cela ? Ne te rappelles-tu donc pas l'époque où la guerre faisait rage partout, et où les armées du prince Brise-de-Printemps ravageaient la contrée ? Aucun fils de Meschia ne nous chassait alors, car ils se chassaient mutuellement. Nous sommes sortis quand leur bataille fut terminée, toi, moi, tout le Sénat des loups et même le Boucher, ainsi que Celle-qui-Ricane et le Tueur-Noir. Et nous nous sommes promenés parmi les morts et les mourants, choisissant ce qui nous plaisait.

— C'est vrai, reconnut le loup. Le prince Brise-de-Printemps a fait beaucoup de choses pour nous. Mais ce petit de Meschia n'est pas de lui. »

La louve se contenta de sourire et dit : « Je sens l'odeur de la bataille dans la fourrure de sa tête et sur sa peau nue. » (C'était l'odeur de la Fleur-Rouge.) « Toi et moi nous serons plus que poussière quand la première colonne de son armée franchira les portes de ses remparts ; mais cette première en engendrera des milliers d'autres qui nourriront nos enfants et leurs enfants, et les enfants de leurs enfants... »

Le loup acquiesça sans rien dire, car il savait que la louve était plus sage que lui, et que de même qu'il était capable de sentir l'odeur d'une créature au-delà des bornes de Teur, de même elle pouvait voir au-delà des pluies de l'année à venir.

« Je l'appellerai Grenouille, reprit la louve. Car en effet le Boucher était en train de pêcher la grenouille, comme tu l'as dis, ô mon époux ! » Elle croyait simplement faire un compliment à son mâle, pour le remercier d'avoir aussi facilement accédé à ses désirs ; mais la vérité était que le sang du peuple du sommet de la montagne au-delà de Teur courait dans les veines de Grenouille, et que l'on ne peut cacher longtemps le nom de ceux en qui coule un tel sang.

Un ricanement éclata à l'extérieur. C'était la voix de Celle-qui-Ricane, qui disait : « Il est là, seigneur ! Là, là, là ! Ici, ici, ici sont ses empreintes ! Il a passé cette porte !

— Tu vois, remarqua calmement le loup, ce qui se passe lorsqu'on mentionne le mal : le nommer, c'est l'appeler. Telle est la loi. » Il tira son épée à lui et en tâta le fil.

À nouveau, le seuil s'assombrit. C'était une entrée étroite – seuls les sots et les temples en ont de grandes, et les loups ne sont pas sots. Grenouille l'avait presque remplie. Maintenant, le Boucher l'emplissait complètement, et il était obligé de se courber et d'effacer ses épaules. Les murs étaient tellement épais que cette entrée ressemblait en réalité à un passage.

« Que cherches-tu ? demanda le loup tout en léchant le plat de sa lame.

— Ce qui m'appartient, et seulement cela », répondit le Boucher. Habituellement, les smilodons combattent avec un

couteau recourbé dans chaque main ; celui-ci était beaucoup plus imposant que le loup, mais il ne souhaitait pas engager le combat dans un espace aussi restreint.

« Il n'a jamais été à toi », objecta la louve. Posant Grenouille sur le sol, elle se rapprocha tellement du Boucher qu'il aurait pu la frapper s'il avait osé. Une flamme brillait dans les yeux de la femelle. « Tu chassais illégalement une proie illégale. Elle a bu de mon lait, maintenant ; elle est donc un loup pour toujours, consacré à la lune.

— J'ai déjà vu des loups morts, ironisa le Boucher.

— Oui, et tu en as même mangé la chair, lors même que les mouches la trouvaient trop ignoble, j'imagine. Peut-être mangeras-tu la mienne, si un arbre vient à m'écraser.

— Tu prétends que c'est un loup. Il faut donc le présenter au Sénat. » Le Boucher se purléçait les babines, mais sa langue était sèche. Il n'aurait sans doute pas hésité à affronter le loup à l'extérieur ; mais il n'avait pas le courage d'affronter le couple, et il savait parfaitement que s'il essayait de franchir le seuil étroit, ils empoigneraient Grenouille et battraient en retraite dans les passages tortueux du souterrain, au milieu des monuments funéraires en ruine, où la louve se retrouverait rapidement dans son dos.

« Et les affaires dont on débat au Sénat des loups te regardent-elles ? demanda la louve.

— Peut-être autant qu'elles le regardent, lui ? » rétorqua le Boucher, qui, cependant, préféra partir à la recherche d'une proie plus facile.

III. L'or du Tueur-Noir

Le Sénat des loups se réunit à chaque pleine lune. Tous ceux qui peuvent venir y assistent, car on considère que celui qui ne s'y présente pas commet un mauvais coup, offrant par exemple aux fils de Meschia de garder ses troupeaux en échange de quelques rogatons. Tout loup absent deux fois de suite au Sénat

fait l'objet d'un procès lors de la séance suivante, et est tué par les louves s'il est jugé coupable.

On doit également amener les louveteaux devant le Sénat, pour que tout adulte qui le souhaite puisse les inspecter, afin de s'assurer que leur père était un vrai loup. (Il arrive en effet qu'une louve, par dépit, couche avec un chien ; mais bien que les chiots ressemblent beaucoup aux louveteaux, ils ont toujours quelque part sur eux une tache blanche, le blanc étant la couleur de Meschia, un rappel de la pure lumière du Pancréateur ; et ses fils en laissent la marque sur tout ce qu'ils touchent.)

C'est ainsi que la louve du tertre se retrouva devant le Sénat des loups à la pleine lune suivante, ses petits jouant devant elle ; Grenouille, qui avait parfois l'air d'une grenouille, en vérité, quand la lumière verte de la lune l'éclairait à travers les vitres, Grenouille se tenait à côté de sa mère adoptive, s'accrochant à la fourrure de sa robe. Le président de la meute était installé sur le siège le plus élevé de l'assemblée, et s'il fut surpris d'apercevoir un fils de Meschia amené devant le Sénat, ses oreilles ne le trahirent pas. Il chanta :

Ici, sont réunis les cinq !

Fils et filles, nés vifs !

S'ils sont bâtards, dites pourquoïou-aou-aou !

Qui veut parler parle droïou-aou-aou !

Lorsque l'on amène les louveteaux devant le Sénat, leurs parents n'ont pas le droit de les défendre s'ils sont remis en question ; en tout autre temps, cependant, c'est la mort pour quiconque cherche à leur faire du mal.

« Parlez DROIAOU-OAU-AOU ! » répondit l'écho sur les murs ; et dans les huttes de la vallée, les fils de Meschia barricadèrent leurs portes et bouchèrent leurs fenêtres, tandis que les filles de Meschiane serraient leurs propres enfants contre elles.

C'est alors que le Boucher, qui attendait, placé derrière le dernier loup, avança. « Pourquoi perdez-vous votre temps ? demanda-t-il. Je ne suis pas très subtil – je suis trop puissant pour être subtil, comme vous le savez bien. Mais tout le monde

peut voir ici quatre louveteaux, et un cinquième qui n'est pas un loup, mais mon gibier. »

Le loup intervint aussitôt. « De quel droit le Boucher peut-il prendre la parole ici ? Assurément il n'est pas un loup. »

Mais une douzaine de voix s'élevèrent. « N'importe qui peut parler ; il suffit qu'un loup lui demande de témoigner. Parle, Boucher ! »

La louve fit alors jouer son épée dans le baudrier, et se prépara à mener son dernier combat, si jamais il devait avoir lieu. Avec ses yeux où dansait une flamme et son visage décharné, elle avait l'air d'un démon – car un ange n'est souvent qu'un démon qui se tient entre nous et notre ennemi.

« Tu dis que je ne suis pas un loup, et tu dis vrai, continua le Boucher. Nous savons reconnaître l'odeur des loups, ses cris et son apparence. Cette louve-ci a pris l'un des fils de Meschia comme s'il était son propre rejeton ; mais nous savons tous qu'il ne suffit pas d'avoir une mère louve pour être un loup. » Le loup s'écria alors : « Les loups sont ceux dont le père et la mère sont des loups eux-mêmes ! J'adopte ce petit comme mon fils ! »

Cette intervention provoqua des rires dans l'assemblée, et quand ces rires moururent, une voix étrangère continua de ricaner. C'était bien entendu Celle-qui-Ricane qui s'esclaffait ainsi, car elle était venue conseiller le Boucher devant le Sénat des loups. Elle lança : « Nombreux sont ceux qui ont parlé ainsi, ho, ho, ho ! Mais leurs petits ont servi de nourriture à la meute. »

Le Boucher s'empara de cette idée. « Ils ont été tués à cause de leur fourrure blanche. La peau est sous la fourrure. Comment cette créature peut-elle vivre ? Donnez-la-moi !

— Deux doivent parler ! annonça le président. Telle est la loi. Qui parlera pour ce louveteau-ci ? C'est un fils de Meschia, mais est-ce aussi un loup ? Deux qui ne sont pas ses parents doivent parler en sa faveur. »

Alors Celui-qui-va-nu¹, qui est membre à part entière du Sénat parce qu'il enseigne aux jeunes loups, se leva et parla.

¹ Soit, en anglais, *The Bare*, homophone de *The Bear*, l'ours. (N.d.T.)

« Je n'ai jamais eu l'occasion d'enseigner à un fils de Meschia. Je puis en apprendre quelque chose. Je parle en sa faveur.

— Un autre, demanda le président. Un autre doit parler. »

L'assemblée resta silencieuse. Alors, venu du fond de la salle, s'avança le Tueur-Noir. Tout le monde le redoutait, car bien que son manteau soit aussi doux qu'une fourrure de louveteau, ses yeux brillaient dans la nuit. « Deux qui ne sont pas des loups ont déjà pris la parole ici. Je dois donc pouvoir aussi m'exprimer. J'ai de l'or. » Il brandit une bourse.

« Parle, parle ! crièrent une centaine de voix.

— La loi dit aussi que l'on peut acheter la vie d'un petit », reprit le Tueur-Noir. Et dans le geste qu'il fit, laissant tomber les pièces de sa main, il paya la rançon d'un empire.

IV. Le sillon de Poisson

Si l'on devait raconter par le menu toutes les aventures de Grenouille – la vie qu'il mena au milieu des loups, comment il apprit à chasser et à pêcher, et bien d'autres choses encore –, il y en aurait pour des volumes. Mais ceux dans les veines de qui coule le sang du peuple de la montagne au-delà de Teur, finissent un jour ou l'autre par en sentir l'appel ; vint donc le temps où Grenouille porta le feu devant le Sénat des loups, déclarant : « Voici la Fleur-Rouge. C'est en son nom que je régnerai. » Et comme personne ne s'opposa à lui, il se mit à la tête des loups, qu'il appela le peuple de son royaume, et bientôt des hommes ainsi que d'autres loups rejoignirent ses rangs ; il n'était pourtant encore qu'un enfant, mais déjà il paraissait plus grand que ces hommes qui l'avaient rejoint, car dans ses veines coulait le sang d'Été-Précoce.

Une nuit, à l'heure où les roses sauvages s'entrouvrent, elle vint à lui dans un rêve et lui parla de sa mère, Oiselle-des-Forêts, ainsi que de son père, de son oncle et de son frère. Grenouille retrouva son frère, qui était lui-même devenu berger ; et, accompagné des loups, du Tueur-Noir et de

nombreux hommes, il alla voir le roi pour lui réclamer son héritage. Le roi était vieux, et ses fils étaient morts sans héritiers ; il le donna donc aux deux enfants. Dans le partage, Poisson prit les villes et les terres cultivées, et Grenouille se réserva les collines sauvages.

Mais le nombre des hommes qui rejoignaient Grenouille ne cessait de croître ; ils volèrent les femmes d'autres peuples et eurent des enfants, et, quand ils n'eurent plus besoin des loups et que ceux-ci s'en furent retournés dans les régions les plus sauvages, Grenouille estima que son peuple devait lui aussi avoir une ville où habiter, une ville avec des remparts pour protéger les femmes et les enfants quand les hommes seraient à la guerre. Il alla donc emprunter une vache blanche et un taureau blanc au troupeau de Poisson, qu'il attela à une charrue ; et il leur fit tracer le sillon sur lequel devaient s'élever les murs de la cité. Poisson vint en personne pour reprendre ses bêtes, alors que les gens de Grenouille se mettaient au travail : mais lorsque ceux-ci lui montrèrent le sillon et lui dirent que là-dessus allait se dresser une haute muraille, Poisson se mit à rire et sauta par-dessus. Mais eux, sachant qu'une petite chose dont on se moque ne peut jamais devenir grande, le tuèrent. Et comme il était alors un homme fait, la prophétie faite à la naissance de Brise-de-Printemps fut accomplie.

Lorsque Grenouille vit son frère mort, il l'enterra dans le sillon pour rendre le pays fertile. Car ainsi le lui avait appris Celui-qui-va-nu, qui a aussi pour nom le Sauvage ou Squanto.

Le cercle des sorciers

Dès les premières lueurs de l'aube, nous entrâmes dans la jungle d'altitude, un peu comme on entre dans une maison. Derrière nous, jouait la lumière du soleil sur l'herbe, les buissons et les rochers ; nous franchîmes un rideau fait de plantes grimpantes emmêlées, d'une telle épaisseur qu'il me fallut ouvrir un chemin à l'aide de *Terminus Est*. C'est à peine si l'on pouvait voir à quelques pas, et toutes formes disparaissaient rapidement dans l'ombre : en dehors de la cime des arbres, très haut au-dessus de nos têtes, on ne distinguait rien nettement. Il n'y avait pas un seul bourdonnement d'insecte, pas un seul pépiement d'oiseau. L'air était immobile. Le sol sur lequel nous marchions resta tout d'abord presque aussi rocheux que celui des pentes que nous venions de quitter, mais commença à se faire de plus en plus mou et souple au bout d'une lieue à peine. Tout d'un coup, nous tombâmes sur une sorte de petit escalier, façonné de toute évidence avec une pelle. « Regarde », me dit le garçon, montrant du doigt quelque chose de rouge et d'une forme étrange, posé sur la marche la plus haute.

Je m'arrêtai, et compris tout de suite de quoi il s'agissait : c'était une tête de coq, dont les yeux avaient été transpercés par des aiguilles en métal sombre, et qui tenait un morceau de mue de serpent dans son bec.

« Mais qu'est-ce que c'est ? » s'écria le petit Sévérien, les yeux agrandis.

« Un charme, vraisemblablement.

— Qui a été laissé ici par un sorcier ? Que signifie-t-il ? »

Je tentai de rassembler tout ce que je savais sur l'art d'imposture. Toute petite, Thècle avait eu une nourrice qui passait son temps à faire et défaire des nœuds pour accélérer les accouchements, et qui prétendait avoir vu le visage de l'enfant (était-ce le mien, je me le demande ?), à minuit, se reflétant dans un plateau ayant servi à porter un gâteau de noces.

« Le coq, dis-je enfin au garçon, est le héraut de l'aube, et d'un point de vue magique, on peut dire que son chant fait lever le jour. Peut-être l'a-t-on aveuglé pour qu'il ne sache plus reconnaître le moment de lancer son cri triomphant. Quant à la mue de serpent, elle est symbole de purification, de rajeunissement. Aveuglé, le coq s'accroche à la vieille peau.

— Mais qu'est-ce que tout cela veut dire ? » me demanda à nouveau l'enfant.

Je lui répondis que je ne le savais pas ; mais dans mon cœur, j'étais convaincu qu'il s'agissait d'un charme pour lutter contre la venue du Nouveau Soleil, et je trouvai très blessant de constater qu'il y avait des gens pour s'opposer au renouvellement de toutes choses, moi qui avais souhaité la venue d'un monde nouveau avec tant de ferveur étant enfant, même si je n'y croyais pas trop. J'avais en même temps conscience de porter la Griffe. Des ennemis du Nouveau Soleil tenteraient certainement de la détruire, si elle tombait entre leurs mains.

Une centaine de pas plus loin, nous aperçûmes des bandes de tissu rouge suspendues aux arbres ; certaines étaient sans décoration, tandis que d'autres étaient couvertes de caractères noirs que je ne connaissais pas, mais que je soupçonnai de n'être que des symboles et des idéogrammes comme en utilisent ceux qui s'attribuent plus de savoir qu'ils n'en ont vraiment, en imitant l'écriture des astronomes.

« Nous ferions mieux de revenir sur nos pas, dis-je, ou de faire un détour. »

À peine avais-je prononcé ces paroles, que j'entendis un bruissement derrière moi. Je me retournai et crus un instant avoir affaire à des démons affublés d'yeux énormes et couverts de bandes noires, blanches et écarlates. Puis je compris que ce

n'étaient que des hommes nus dont le corps était peint. Leurs mains se prolongeaient de serres d'acier, et ils les levèrent pour bien me les montrer. Je dégainai *Terminus Est*.

« Nous ne voulons pas vous retenir, dit l'un d'eux. Partez. Laissez-nous, si vous voulez. » Il me sembla deviner, sous la peinture, la peau claire et les cheveux blonds des habitants du Sud.

« Vous feriez mieux de ne pas essayer, en effet. Avec cette grande lame, je vous aurai tués tous deux avant que vous n'ayez pu me toucher.

— Partez, dans ce cas, me dit l'homme blond. Si vous ne voyez pas d'objections à nous laisser l'enfant. »

À ces mots, je cherchai le petit Sévérien des yeux ; mais il n'était pas à mes côtés, et je ne le vis nulle part.

« Mais si vous voulez qu'il vous soit rendu, il vous faudra nous confier votre épée et accepter de nous suivre. » Ne montrant aucun signe de crainte, l'homme peint s'avança vers moi et tendit la main. Les serres d'acier émergeaient d'entre ses doigts, rattachées à une étroite barre de métal qu'il tenait au creux de sa paume. « Je ne répéterai pas ma requête », ajouta-t-il au bout d'un instant.

Je remis *Terminus Est* dans son fourreau, et, détachant le baudrier, je lui tendis le tout.

Il ferma les yeux ; ses paupières étaient peintes de points noirs entourés de blanc, ce qui faisait penser à ces chenilles qui tentent de se faire passer pour des serpents aux yeux des oiseaux. « Elle a bu beaucoup de sang.

— En effet. »

Ses yeux se rouvrirent, et il me regarda un moment sans ciller. Il n'y avait pas la moindre trace d'expression sur son visage peint, pas plus que sur celui de son compagnon, qui se tenait juste derrière lui ; on aurait dit deux masques. « Une épée forgée depuis peu n'aurait guère de pouvoir ici ; mais celle-ci pourrait faire du mal.

— Je vous ai fait confiance et compte que vous me la rendrez lorsque je repartirai avec mon fils. Qu'avez-vous fait de lui ? »

Il n'y eut pas de réponse. Les deux hommes vinrent se placer de part et d'autre de moi, et s'avancèrent sur le chemin, dans la

même direction que nous suivions primitivement avec le petit Sévérian. Je n'avais pas le choix. Je les suivis.

On pourrait donner le nom de village à l'endroit dans lequel ils me conduisirent, alors qu'il n'avait pourtant rien d'un village au sens ordinaire ; aucun rapport avec Saltus, par exemple, ni même avec ces petits regroupements de huttes d'autochtones que l'on appelle aussi parfois des villages. Ici les arbres étaient d'une hauteur exceptionnelle, et plus espacés que dans le reste de la forêt ; je n'avais jamais rien vu de semblable. À plusieurs centaines de coudées au-dessus de nos têtes, leurs rameaux formaient une voûte impénétrable de feuilles. La taille de ces arbres était telle, en vérité, que l'on avait l'impression qu'ils avaient commencé de pousser à l'aube des temps. Un escalier conduisait jusqu'à une porte ouverte dans le tronc de l'un d'entre eux, où étaient également ménagées des fenêtres. Une maison de plusieurs étages reposait sur les branches maîtresses d'un autre arbre, et quelque chose évoquant un nid de loriot géant était suspendu à un troisième. Des sortes d'écoutilles ouvertes dans le sol montraient que des galeries devaient y être creusées.

On m'amena jusqu'à l'une de ces écoutilles, et je reçus l'ordre de descendre une échelle grossière qui s'enfonçait dans l'obscurité. Pendant un instant, sans que je sache pourquoi, je me mis à craindre qu'elle ne s'enfonçât très profondément sous terre, dans quelque caverne comme celle qui existait en dessous de la grotte ténébreuse des hommes-singes et de leur trésor. Mais ce n'était pas le cas. Après avoir descendu d'une hauteur qui n'excédait certainement pas ma taille de plus de quatre fois, et traversé sur ce qui me parut alors être une sorte de natte en pleine désagrégation, je me retrouvai dans une pièce souterraine.

On avait refermé l'écoutille au-dessus de ma tête, et l'obscurité était devenue complète. J'explorai donc à tâtons l'espace dans lequel j'étais prisonnier, qui ne faisait que trois pas sur quatre. Le sol et les parois étaient en terre, et des troncs ni équarris ni même écorcés formaient le toit. Il n'y avait pas le moindre mobilier.

Nous avons été pris dans le milieu de la matinée ; encore sept veilles, calculai-je, et il ferait nuit. Il se pouvait qu'avant cela je fusse conduit en présence d'un responsable quelconque. Si cela se produisait, je comptais bien tout faire pour le persuader que nous n'étions que deux voyageurs inoffensifs, et qu'il n'y avait aucune raison de ne pas nous laisser passer notre chemin en paix. Sinon, j'escaladerais l'échelle et tenterais de forcer l'écoutille. Je m'assis pour attendre.

Je suis certain de ne pas avoir dormi ; mais je me servis de la faculté que j'ai de pouvoir faire revivre le passé, et pus donc quitter ce lieu de ténèbres, au moins en esprit. Pendant un moment, j'observai les animaux qui hantaient la nécropole au-delà des murs de la Citadelle ; je vis la pointe de flèche des oies sauvages glisser très haut dans le ciel, ainsi que les allées et venues du renard et du lièvre : une fois de plus, ils coururent pour moi dans l'herbe, une fois de plus, ils laissèrent leurs traces dans la neige fraîche. Triskèle était étendu, apparemment mort, sur le tas d'ordures de la tour de l'Ours ; j'allai vers lui, le vis tressaillir et soulever la tête pour me lécher la main. Je m'assis auprès de Thècle, dans la petite cellule, et nous nous fîmes mutuellement la lecture, nous interrompant l'un l'autre pour commenter ce que nous venions de découvrir. « Le monde ralentit comme une horloge que l'on n'a pas remontée, dit-elle. L'Incréé est mort, et qui le recréera ? Qui pourrait le faire ?

— On affirme que les horloges s'arrêtent à la mort de leurs propriétaires.

— C'est de la superstition. » Elle m'enleva le livre afin de pouvoir prendre mes mains dans les siennes ; ses doigts longs et fins étaient glacés. « Lorsque le propriétaire est sur son lit de mort, personne ne pense à verser de l'eau dans la réserve. Il meurt, et quelqu'un regarde le cadran pour noter l'heure. Plus tard on constate que l'horloge est arrêtée, et indique toujours la même heure. »

Je trouvai une objection : « Vous dites qu'elle s'arrête avant son propriétaire ; si l'univers est actuellement en fin de course, cela ne signifie donc pas que l'Incréé est mort – simplement qu'il n'a jamais existé.

— Mais il est dans un état grave. Regarde autour de toi ; regarde cet endroit, regarde les tours au-dessus de nous. Comprends-tu, Sévérían, que tu ne l'as jamais fait ?

— Il pourrait demander à quelqu'un de remplir la réserve pour lui, par exemple...» Prenant conscience de ce que je venais de dire, je me mis à rougir.

Thècle se mit à rire. « Je ne t'ai pas vu aussi rouge depuis que j'ai enlevé ma robe pour toi pour la première fois. J'ai mis tes mains sur mes seins et tu étais aussi écarlate qu'une pivoine. Tu te souviens ? Dire à quelqu'un d'autre de le remplir ? Où donc est passé notre jeune athée ? »

Je posai ma main sur sa cuisse. « Il est en pleine déroute, comme alors, troublé par la présence de la divinité.

— Autrement dit, tu ne crois pas en moi ? Je crois que tu as raison. Je dois représenter ce dont rêvent tous les jeunes bourreaux : une belle prisonnière, n'ayant pas encore subi de mutilation, et qui fait appel à toi pour assouvir sa concupiscence. »

M'efforçant d'être galant, je dis : « Des rêves tels que vous dépassent mes pouvoirs.

— Certes pas, puisque me voici en ton pouvoir. »

Je la vouvoyais encore, elle me tutoyait déjà...

Il y avait quelque chose dans la cellule avec nous. Je regardai la porte cadénassée, la lampe à réflecteur d'argent de Thècle, puis tous les coins de la petite pièce. La cellule devint plus sombre ; Thècle et bientôt moi-même nous nous évanouîmes avec la lumière, mais la chose qui avait fait irruption dans mes souvenirs était toujours là.

« Qui êtes-vous, demandai-je, et que voulez-vous de nous ?

— Vous savez très bien qui nous sommes, et nous savons qui vous êtes. » La voix s'exprimait d'un ton froid, peut-être le plus autoritaire que j'aie jamais entendu. L'Autarque lui-même ne parle pas ainsi.

« Dans ce cas-là, qui suis-je ?

— Sévérían, de Nessus, le licteur de Thrax.

— Je suis bien Sévérían de Nessus, mais je ne suis plus le licteur de Thrax.

— C'est ce que vous voulez nous faire croire. »

Le silence retomba, et au bout d'un moment, je compris qu'au lieu de m'interroger, mon mystérieux interlocuteur voulait me forcer, si je voulais regagner ma liberté, à m'expliquer de moi-même.

J'avais une envie folle de m'élancer sur lui – il ne pouvait pas se trouver à plus de quelques coudées –, mais je savais que, selon toutes probabilités, il devait être armé de ces mêmes serres de métal que m'avait montrées l'homme blond sur le chemin. J'éprouvais également la tentation, une fois de plus, de tirer la Griffes de son petit sac ; mais aucun geste n'aurait pu être plus insensé. Je dis alors : « L'archonte de Thrax a voulu me faire tuer une certaine femme. Au lieu de cela, je lui ai donné la liberté, et j'ai dû fuir la ville.

— En te servant de tes pouvoirs magiques pour franchir les postes de garde... »

J'avais toujours pensé que ceux qui prétendent posséder de tels pouvoirs étaient des charlatans ; quelque chose me disait cependant, dans l'intonation de mon inquisiteur, que ceux qui tentent ainsi de mystifier les autres finissent aussi par se mystifier eux-mêmes. Quant à l'ironie de sa remarque, elle s'adressait à moi en tant que personne, non à la magie. « Peut-être, répondis-je, mais que savez-vous de mes pouvoirs ?

— Qu'ils sont insuffisants pour te libérer de cet endroit.

— Je n'ai même pas encore essayé de me libérer, et j'ai pourtant déjà été libre. »

Ma réponse parut le perturber. « Tu n'étais pas libre, finit-il par objecter. C'est uniquement en esprit que tu as amené cette femme ici. »

Je réussis à contenir l'exclamation qui me vint aux lèvres. Une petite fille, dans l'Antichambre du Manoir Absolu, m'avait pris une fois pour une femme de haute taille, alors que pendant un moment, Thècle avait pris la place de ma personnalité en moi. Cette fois, c'est la voix de Thècle qui, semblait-il, avait parlé par ma bouche. « Alors, il faut que je sois un nécromancien, pour commander aux esprits des morts. Car cette femme est morte.

— Tu viens de prétendre l'avoir libérée.

— Il s'agit d'une autre femme, qui ne ressemble que très peu à la première. Qu'avez-vous fait de mon fils ?

— Il ne parle pas de toi comme de son père.

— Il est parfois sujet à des lubies. »

Il n'y eut pas de réponse. Au bout d'un moment, je me levai et tâtai longuement les murs de mes mains ; ma prison souterraine était en terre bien compacte, comme avant. Je n'avais pas entendu le moindre bruit, pas vu la moindre lumière. Je me dis qu'il était après tout possible de recouvrir l'ouverture d'une structure hermétique à la lumière facile à placer, et que si l'écouille était habilement faite, on pouvait peut-être la soulever sans qu'elle fasse de bruit. Je montai sur le premier barreau de l'échelle, qui gémit sous mon poids.

Je montai d'un échelon, puis d'un autre ; chaque fois, le barreau craquait. Je voulus passer sur le quatrième, mais je sentis mon cuir chevelu et mes épaules se heurter à des sortes de pointes. Un filet de sang se mit à couler le long de mon oreille jusque dans mon cou.

Je battis en retraite vers le troisième barreau et tendis une main prudente au-dessus de ma tête. La chose que j'avais prise pour une natte déchirée en pénétrant dans la chambre souterraine était en réalité faite d'une dizaine ou davantage de morceaux de bambou fendus et épointés, dont les pointes effilées étaient tournées vers le bas. J'étais descendu facilement, car mon corps n'avait pas eu de peine, dans ce sens-là, à les écarter ; mais elles m'empêchaient maintenant de remonter, tout comme les barbes d'un harpon empêchent le poisson de se détacher. J'en saisis une à pleine main et tentai de la briser, mais j'en fus incapable. À deux mains, j'y serais peut-être arrivé. Avec assez de temps et un peu de lumière, j'aurais sans doute réussi à traverser ce piège. Je pouvais faire de la lumière peut-être, mais je ne voulus pas en prendre le risque. Je sautai sur le sol.

Un autre tour complet de mon trou ne m'apprit rien de plus que ce que j'en savais déjà. Il me semblait néanmoins tout à fait impossible que l'homme qui m'avait questionné ait pu descendre les premiers barreaux de l'échelle sans faire le moindre bruit, bien qu'il ait pu connaître une technique

particulière pour franchir le treillis de bambous. J'explorai le sol à quatre pattes, mais ne découvris rien de plus.

J'essayai alors de déplacer l'échelle, mais elle était solidement fixée en place. Alors, à partir du coin de ma cellule le plus proche de l'accès, je me mis à sauter en l'air, pour toucher le mur aussi haut que je pouvais ; à chaque saut, je me déplaçai d'environ un demi-pas. C'est ainsi que je finis par le trouver, à peu près face à l'endroit où j'étais resté assis : un trou rectangulaire d'environ une coudée de haut pour deux de large, dont le rebord inférieur était un peu plus haut que ma tête. Mon interrogateur avait pu en descendre silencieusement, à l'aide d'une corde, et repartir de la même manière. Mais il semblait beaucoup plus probable qu'il se fût contenté d'en faire dépasser sa tête et ses épaules : cela suffisait pour que sa voix eût bien l'air de venir de la pièce. Je m'accrochai du mieux que je pus au rebord du trou, et m'y hissai d'un rétablissement.

Le duel des magiciens

La pièce dans laquelle je me retrouvai ressemblait en tous points à celle dans laquelle j'avais été emprisonné, à ceci près qu'elle se situait plus haut. Il y régnait bien entendu les ténèbres les plus complètes ; mais ayant la certitude que je n'étais plus observé, je pus prendre la Griffes dans son petit sac de cuir et explorer les lieux grâce à sa lumière, qui, sans être très forte, se montra suffisante.

Il n'y avait pas d'échelle, mais une porte étroite donnait sur ce que j'imaginai être une troisième salle souterraine. Cachant à nouveau la Griffes, j'ouvris la porte, mais pour me retrouver dans un tunnel qui n'était pas plus large qu'elle et suivait un parcours tortueux. Je crus tout d'abord qu'il s'agissait tout simplement d'une chicane destinée à empêcher la lumière de révéler l'ouverture dans le mur de ma prison ; or pour cela, trois coudes auraient largement suffi. Les murs me semblaient tourner et se diviser, mais je me trouvais toujours dans l'obscurité la plus totale. Je sortis de nouveau la Griffes.

Peut-être à cause de l'étroitesse des lieux, j'eus l'impression qu'elle émettait une lumière plus brillante ; mais il n'y avait rien d'autre à voir que ce que m'avaient déjà appris mes mains. J'étais seul dans une sorte de labyrinthe aux parois de terre, et dont le toit (que je touchais presque de la tête à cet endroit) était fait de troncs grossiers. Comme ce dédale était constamment coudé, la lumière n'avait aucune portée.

J'étais sur le point de ranger la Griffes une fois de plus, lorsque je détectai une odeur à la fois âcre et étrangère. Mon nez

est bien loin d'avoir la sensibilité de celui du loup de l'histoire, et je crois même que mon odorat est plus médiocre que celui de la plupart des gens. Il me sembla pourtant reconnaître cette odeur, mais il me fallut un moment pour l'identifier : c'était celle que j'avais sentie dans l'Antichambre, le matin de notre évvasion, lorsque j'étais revenu chercher Jonas après avoir parlé avec la petite fille. Elle m'avait dit que quelque chose, un inquisiteur sans nom, avait reniflé les prisonniers ; et j'avais trouvé une substance visqueuse sur le sol et les murs, près de l'endroit où gisait Jonas.

Du coup, je ne remis pas la Griffe dans son sac ; mais si je croisai à plusieurs reprises une trace fétide tandis que j'explorais le labyrinthe, je ne vis pas la créature qui la laissait derrière elle. Au bout de ce que j'estimai être une veille de marche, environ, j'atteignis une échelle qui permettait de gravir un court boyau, ouvert à son autre extrémité. J'éprouvai un intense sentiment de soulagement en voyant se découper le carré de lumière aveuglante. Je restai ainsi un moment à la savourer, sans même poser le pied sur le premier barreau de l'échelle. J'avais la quasi-certitude d'être repris si je mettais ne serait-ce que le nez dehors ; malgré tout, j'avais tellement faim et soif que j'avais du mal à me retenir. L'idée de la créature immonde à ma recherche – sans doute issue de la ménagerie de Héthor – me donnait envie de gravir les échelons quatre à quatre.

Je finis par procéder à l'ascension avec prudence, et fis dépasser ma tête au-dessus du sol. Mais je n'étais plus, comme je le croyais, au milieu du village que j'avais vu ; les détours du labyrinthe m'avaient conduit à l'extérieur, vers quelque sortie secrète. Les grands arbres silencieux étaient ici plus serrés, et la lumière qui m'avait tout d'abord ébloui n'était que la pénombre verte que laissait filtrer leur feuillage. Je sortis de mon trou, habilement placé entre deux grosses racines, dans un recoin tellement obscur que j'aurais pu passer à deux pas sans le voir. J'aurais bien aimé pouvoir le boucher avec un objet pesant pour empêcher ou au moins retarder la sortie de la créature qui me pourchassait ; mais il n'y avait ni rocher ni quoi que ce soit dans les alentours qui puisse en tenir lieu.

Employant la vieille technique qui consiste à observer la direction de la pente du sol et à toujours marcher en la suivant, je finis par découvrir un petit ruisseau. Il courait à ciel ouvert ou presque, et pour autant que je pusse en juger, la journée me parut être avancée de huit ou neuf veilles. Me doutant que le village ne devait pas se trouver bien loin de la source de l'eau potable que j'avais trouvée, je remontai le cours d'eau et ne tardai pas à le voir. Soigneusement enveloppé dans mon manteau de fuligine, et me tenant dans le coin le plus obscur, je l'observai pendant un certain temps. À un moment donné, un homme – qui n'était pas couvert de peintures comme ceux qui m'avaient arrêté sur le chemin – traversa la clairière. Un autre quitta la hutte suspendue, alla boire à la source, et revint dans la bizarre construction.

Il commença de faire sombre. Bientôt, tout le village parut s'éveiller ; une douzaine d'hommes environ quittèrent la hutte suspendue, et se mirent à empiler du bois dans le centre de la clairière. Trois autres, vêtus de robes et tenant à la main un bâton fourchu, sortirent de la maison dans les arbres. D'autres encore, qui avaient dû surveiller les issues du village et les chemins, surgirent de l'ombre de la jungle peu après que le feu eut été allumé, et étendirent une couverture devant.

L'un des hommes en robe se tenait debout, le dos au bûcher, tandis que les deux autres étaient accroupis à ses pieds. Tous trois avaient quelque chose d'extraordinaire, qui me rappelait davantage la démarche des exultants que celle des hiérodules que j'avais pu apercevoir dans les jardins du Manoir Absolu : c'était la façon de se tenir que confère la conscience de l'autorité que l'on possède, celle qui coupe les chefs de l'humanité ordinaire. Jambes croisées, couverts ou non de peintures, des hommes étaient assis en cercle, leur faisant face. J'entendis le murmure des voix, puis le discours énergique de l'homme debout, sans toutefois pouvoir distinguer ses paroles, car je me trouvais trop loin. Au bout d'un moment, les deux hommes accroupis se levèrent ; l'un d'eux ouvrit sa robe comme une tente, et le fils de Bécan, maintenant devenu le mien, fit un pas en avant. Quant au second, il fit apparaître *Terminus Est* de la même manière ; il la dégaina, et présenta à la foule sa lame

brillante et l'opale sombre de sa poignée. Un des hommes peints se leva alors, vint dans ma direction (si bien que je craignis un instant qu'il ne me vît, en dépit du masque que j'avais pris la précaution de mettre), et souleva une porte ménagée dans le sol. Il ne tarda pas à émerger d'une autre issue située plus près du feu, et, avec une rapidité anormale, s'approcha des hommes en robe.

Il n'y avait aucun doute sur ce qu'il était en train de leur dire. Je redressai les épaules et m'avançai d'un pas décidé dans le cercle de lumière délimité par le brasier. « Non, je ne suis pas là-dessous, dis-je d'une voix forte. Je suis ici. »

Il y eut un profond soupir de surprise mêlé d'inquiétude, et tout en sachant que je pouvais mourir bientôt, je pris plaisir à l'entendre.

L'homme au centre du groupe des trois me lança : « Comme vous le constatez vous-même, vous ne pouvez pas nous échapper. Vous étiez libre ; et pourtant nous vous avons fait revenir. » Je reconnus la voix de l'homme qui m'avait interrogé dans ma prison souterraine.

« Si vous étiez suffisamment avancé dans la Voie, répondis-je, vous sauriez que vous avez beaucoup moins d'autorité sur moi que ne le croient les ignorants. » (Il n'est pas difficile de singer la manière de parler de ces gens, car elle ne fait elle-même que singer le langage des ascètes, ou des prêtresses comme les pèlerines.) « Vous m'avez volé mon fils, qui est aussi le fils de la Bête-qui-Parle, comme vous devez le savoir si vous l'avez un peu interrogé. J'ai livré mon épée à vos esclaves pour qu'il me soit rendu et me suis moi-même pour un temps soumis à vous. Je la reprends, maintenant. »

Il y a un point sur l'épaule qui, si on le comprime fortement avec le pouce, provoque la paralysie de tout le bras. Je posai ma main sur l'épaule de l'homme en robe qui tenait mon épée, et il la laissa choir à mes pieds. Avec plus de présence d'esprit que je n'en aurais cru capable un enfant de son âge, le petit Sévérien la ramassa et me la tendit. Le chef des sorciers leva son bâton et cria : « Aux armes ! » Tous se levèrent comme un seul homme. Beaucoup portaient les serres que j'ai déjà décrites ; d'autres sortirent des couteaux.

Je plaçai *Terminus Est* sur mon épaule, à sa place habituelle et lançai : « Vous ne croyez tout de même pas que j'ai besoin de cette lame antique en tant qu'arme ? Elle a des pouvoirs beaucoup plus grands, comme vous devriez le savoir mieux que quiconque. »

L'homme en robe qui avait tenu le petit Sévérien dit précipitamment : « C'est ce qu'Abundantius venait de nous expliquer. » L'autre comparse, pendant ce temps, se massait le bras.

Je me tournai vers l'homme du milieu, car c'était visiblement de lui qu'il était question. Il avait un regard froid, intelligent et farouche. « Abundantius est un sage », dis-je alors. J'étais en train d'essayer d'imaginer comment le tuer sans que tous les autres me tombent dessus. « Il sait donc certainement de quelle terrible malédiction sont victimes ceux qui font du tort à la personne d'un mage.

— Ainsi donc, vous êtes mage, constata Abundantius.

— Moi, qui ai arraché sa proie à l'archonte de Thrax, et qui me suis rendu invisible pour traverser son armée ? En effet, on m'a parfois appelé ainsi.

— Dans ce cas-là, prouve-nous que tu es un mage, et nous te saluerons comme notre frère. Mais si tu échoues dans cette épreuve ou refuses de la passer... nous sommes nombreux, et tu n'as qu'une épée.

— Aucune épreuve honnête ne me fait peur, répondis-je. Bien que ni vous ni vos comparses n'aient assez d'autorité pour m'en imposer une. »

Mais il était trop habile pour se laisser entraîner dans ce genre de débat. « Ici, tous connaissent l'épreuve en question, sauf vous. Et tous savent aussi qu'elle est juste. La plupart de ceux qui sont présents l'ont passée avec succès, et les autres espèrent le faire. »

Ils m'emmenèrent dans une sorte de salle que je n'avais pas remarquée auparavant, construite en forts rondins et cachée parmi les arbres. Il n'y avait qu'une seule entrée, et pas de fenêtres. Quand les torches l'éclairèrent complètement, je constatai qu'il n'y avait pas le moindre mobilier dans cette pièce

unique, mis à part un revêtement de sol en herbes tressées, et qu'elle était d'une telle longueur qu'elle avait presque l'air d'un couloir.

Abundantius prit la parole. « C'est ici que vous combattrez Décuman. » Il désigna l'homme dont j'avais engourdi le bras, qui me parut légèrement surpris, un instant, d'être choisi comme adversaire. « Vous l'avez dominé près du feu ; à lui maintenant de vous dominer, s'il le peut. Vous pouvez vous asseoir ici, près de la porte, afin d'être sûr que nous ne lui apporterons aucune aide. Lui s'installera à l'autre extrémité. Vous ne vous approcherez à aucun moment l'un de l'autre, ni ne vous toucherez comme vous l'avez fait près du feu. Vous lancerez alors vos charmes et sortilèges, et au matin, nous viendrons constater qui est resté maître du terrain. »

Prenant le petit Sévérian par la main, je me dirigeai vers le mur aveugle du fond. « Je m'assoierai ici, dis-je. Je suis convaincu que vous ne viendrez pas à l'aide de Décuman, mais vous n'avez aucun moyen de savoir si je ne dispose pas d'alliés cachés dans la forêt. Vous m'avez offert de me faire confiance, et je vous fais confiance.

— Il vaudrait mieux, reprit Abundantius, que vous nous laissiez l'enfant. »

Je secouai la tête. « Il doit rester avec moi. Il est mien, et lorsque vous me l'avez enlevé sur le chemin, vous m'avez enlevé la moitié de mon pouvoir. Je refuse qu'on nous sépare une deuxième fois. »

Au bout de quelques instants, Abundantius acquiesça. « Comme vous le désirez. Nous voulions seulement qu'il ne puisse rien lui arriver.

— Il ne lui arrivera rien. »

Des supports métalliques étaient fixés aux murs, et quatre des hommes nus y enfoncèrent leurs torches avant de sortir. Décuman s'assit les jambes croisées près de la porte, le bâton posé en travers de ses genoux. Je m'assis également, et attirai l'enfant près de moi. « J'ai peur », murmura-t-il en enfouissant son petit visage dans ma cape.

« Tu as bien le droit d'avoir peur. Ces trois derniers jours ont été épouvantables pour toi. »

Décuman se mit à chanter une mélodie lente et rythmée.

« Petit Sévérien, il faut que tu me racontes ce qui s'est passé sur le chemin. J'ai regardé partout, mais tu avais disparu. »

Il me fallut le réconforter et le cajoler un moment, mais ses sanglots finirent par cesser. « Je les ai vus tout d'un coup, les hommes de trois couleurs, avec des griffes ; je crois bien que j'ai eu peur, et je suis parti en courant.

— C'est tout ?

— Alors, trois autres hommes colorés sont arrivés et m'ont attrapé, et ils m'ont mis dans un trou tout noir, dans le sol. Puis ils m'ont réveillé et m'ont mis dans un manteau d'homme ; puis tu es arrivé et tu m'as repris.

— Personne ne t'a posé de question ?

— Si, un homme dans le noir.

— Je vois. Petit Sévérien, il ne faut plus partir en courant comme tu as fait sur le chemin... tu comprends ? Ne cours que si tu me vois courir. Si tu ne t'étais pas enfui quand les hommes de trois couleurs nous ont trouvés, nous ne serions pas ici. »

L'enfant fit oui de la tête.

« Décuman, appelle-je. Décuman, pouvons-nous parler ? »

Il ignora ma question, si ce n'est que son chant murmuré devint légèrement plus fort, peut-être. Son visage était levé comme s'il contemplait les poutres du toit, mais il avait les yeux fermés.

« Qu'est-ce qu'il fait ? demanda Sévérien.

— Il est en train de lancer un charme.

— Cela nous blessera-t-il ?

— Non. Ce genre de magie n'est fait que de trucage, pour l'essentiel. Comme lorsqu'on t'a soulevé du trou de manière à faire croire que tu sortais de la robe de l'homme. »

Tout en parlant, cependant, j'avais conscience qu'il y avait quelque chose d'autre. Décuman concentrait sur moi son esprit, d'une façon dont peu d'hommes sont capables ; j'avais l'impression d'être nu dans un endroit brillamment illuminé, où des milliers d'yeux me regardaient. L'une des torches se mit à brasiller, sa flamme vacilla, et elle s'éteignit brusquement. Et tandis que la lumière qui éclairait le lieu de notre affrontement

diminuait, celle que je ne pouvais voir me parut devenir plus éclatante.

Je me levai. Il y a bien des façons de tuer qui ne laissent pas la moindre trace, et je me les énumérais mentalement tout en m'avançant.

Je n'eus pas fait deux pas que des piques jaillirent des murs, de chaque côté, dépassant d'environ une aune. Il ne s'agissait pas de ces lances à énergie dont sont armés les soldats, qui lancent des éclairs de feu, mais de simples bâtons de bois, équipés d'une pointe métallique, comme les pilums dont j'avais vu les habitants de Saltus se servir. Ces armes pouvaient malgré tout être mortelles, et je me rassis. Le garçon remarqua : « Je crois qu'ils sont dehors en train de nous regarder, entre les fentes des troncs.

— Oui, maintenant je sais cela.

— Que pouvons-nous faire ? » demanda-t-il, puis, comme je ne répondais pas : « Qui sont ces gens, père ? »

C'était la première fois qu'il m'appelait de cette façon. Je le pris contre moi, et ce simple geste me parut détendre le filet que Décuman était en train de tisser autour de mon esprit. Finalement je répondis : « Ce n'est qu'une supposition, mais je dirais qu'il s'agit d'une académie de magiciens – une secte qui pratique ce qu'ils croient être un art secret. On dit qu'ils ont des adeptes un peu partout, ce que je préfère mettre en doute, et qu'ils sont très cruels. As-tu entendu parler du Nouveau Soleil, petit Sévérien ? C'est cet homme dont le prophète a dit qu'il viendrait, ferait reculer les glaces et mettrait le monde en ordre.

— Il tuera aussi Abaïa, ajouta l'enfant à ma grande surprise.

— Oui, il paraît qu'il doit faire également cela, ainsi que bien d'autres choses. On prétend qu'il est déjà venu une fois, il y a très, très longtemps. Le savais-tu ? »

Il secoua la tête.

« À cette époque, sa tâche fut d'amener la paix entre l'humanité et l'Incréé, et c'est pour cela qu'on l'a appelé le Conciliateur. Il a laissé derrière lui une relique extrêmement célèbre, une pierre précieuse nommée la Griffe. » Tout en parlant, ma main vint machinalement toucher le petit sac de peau humaine qui pendait à mon cou sans en délier le cordon,

et je la sentis à travers le cuir souple. Dès que mes doigts se posèrent dessus, la lueur invisible que Décuman avait fait naître dans mon esprit fut réduite à presque rien. Je ne saurais dire pourquoi j'ai si longtemps cru qu'il fallait sortir la Griffe de l'endroit où je la cachais pour qu'elle fasse effet. J'appris seulement cette nuit-là que ce n'était pas le cas, et cela me fit rire.

Pendant quelques instants, Décuman arrêta ses litanies, et ouvrit les yeux. Le petit Sévérien se serra encore plus fort contre moi. « Tu n'as plus peur ?

— Non, répondis-je. Je n'ai plus peur. Tu le voyais donc ? »

Il hocha solennellement la tête.

« Voici ce que j'étais sur le point de te dire : l'existence de cette relique a poussé certaines personnes à s'imaginer que le Conciliateur employait des griffes comme armes. Il m'est parfois arrivé de douter de son existence ; mais si une telle personne a jamais vécu, je suis persuadé que c'est avant tout contre elle-même qu'elle a utilisé ses armes. Comprends-tu ce que je veux dire ? »

J'en doutais, mais il hocha la tête.

« Lorsque nous étions sur le chemin, nous sommes tombés sur un charme destiné à empêcher la venue du Nouveau Soleil. Les hommes colorés, qui sont probablement ceux qui ont réussi à passer cette épreuve, se servent de griffes d'acier. Je pense qu'ils veulent prévenir l'apparition du Nouveau Soleil afin de pouvoir prendre sa place et usurper son pouvoir. Si...»

À l'extérieur, quelqu'un hurla.

Sur les flancs de la montagne

Mon éclat de rire avait troublé la concentration de Décuman, au moins un instant. Mais pas le cri venu de l'extérieur. Le filet qu'il tressait, qui s'était presque complètement déchiré lorsque j'avais touché la Griffé, commençait à se reformer, plus lentement, mais plus étroitement serré.

On est toujours tenté de dire que de telles impressions sont indescriptibles, mais il est rare qu'elles le soient vraiment. J'avais le sentiment d'être suspendu, tout nu, entre deux soleils de conscience, et je me rendais compte, je ne sais comment, que ces deux soleils correspondaient aux deux hémisphères cérébraux de Décuman. Leur lumière me baignait, mais c'était une lumière de fournaies, dévorante et paralysante. Dans son éclat, plus rien n'avait de valeur ; et je me sentais moi-même infiniment petit et méprisable.

D'une certaine manière, cependant, ma concentration restait intacte. Et j'avais même conscience, quoique très vaguement, que ce hurlement était peut-être pour moi le signal d'une occasion à saisir. Beaucoup plus tard qu'il n'eût fallu, alors que peut-être une douzaine de respirations étaient passées par mes narines, je me mis maladroitement debout.

Quelque chose était en train de franchir l'entrée. Si absurde qu'elle paraisse, ma première impression fut qu'il s'agissait d'un flot de boue – qu'une convulsion avait secoué Teur, et que la salle où nous nous tenions allait être inondée par un magma fétide venu du fond des marécages.

Cela coulait, aveugle et mou, autour du chambranle de la porte ; à ce moment-là, une deuxième torche grésilla et s'éteignit. La chose était sur le point de toucher Décuman, et je criai pour l'en avertir.

Je ne saurai jamais si c'est à cause de mon cri ou du contact de la créature, mais il se rétracta. Je sentis que son charme s'était de nouveau brisé, et que le piège dans lequel il tentait de m'enfermer entre les deux soleils tombait en pièces. Les deux astres invisibles s'éloignèrent l'un de l'autre, diminuant d'intensité et s'évanouissant bientôt, tandis que j'avais l'impression de grandir et de me projeter dans une direction qui n'était ni le haut ni le bas, ni la droite ni la gauche, jusqu'à ce que je fusse de nouveau dans la salle de l'épreuve, entièrement moi-même, le petit Sévérien s'accrochant à ma cape.

Je vis à ce moment-là l'éclair des griffes d'acier dans les mains de Décuman. Je ne m'étais même pas rendu compte qu'il en portait. Quelle qu'ait été la créature noire et pratiquement informe qui l'attaquait, ses flancs s'ouvraient sous les serres comme le lard sous le couteau du charcutier. Son sang était noir, lui aussi, ou peut-être d'un vert très foncé. Celui de Décuman était bien rouge ; lorsque la créature l'enveloppa de sa gélatine, il parut se dissoudre comme de la cire.

Je soulevai le garçon, lui fis passer les bras autour de mon cou et les jambes autour de ma taille, afin qu'il se tienne bien, puis je sautai de toutes mes forces. Je réussis à toucher l'une des poutres en rondin du bout des doigts, sans pouvoir la saisir. La créature commençait à se retourner, à l'aveuglette, mais sachant ce qu'elle cherchait. Peut-être chassait-elle à l'odeur, mais il m'a toujours semblé que c'était plutôt par la pensée : ce qui expliquerait qu'elle se soit montrée si lente à me trouver dans l'Antichambre du Manoir Absolu, où je m'étais presque complètement identifié à Thècle, et si rapide dans la salle des épreuves, où l'esprit de Décuman était si fortement concentré sur le mien.

Je sautai à nouveau, mais manquai la poutre d'une bonne paume, cette fois. Pour récupérer l'une des deux torches restantes, il me fallait courir vers la créature. Je le fis quand

même, mais le flambeau s'éteignit au moment où je m'en emparais et le sortais de la torchère.

M'accrochant d'une main à ce support, je sautai pour la troisième fois, ajoutant la force de mon bras à celle de mes jambes ; je réussis à m'agripper de la main gauche à un rondin lisse de faible dimension. Il ploya sous mon poids, mais je pus me soulever suffisamment pour pouvoir poser un pied sur la torchère, tandis que le petit Sévérien s'accrochait toujours à moi.

En dessous de moi, la sombre et informe créature se souleva, tomba, se souleva de nouveau. Agrippant toujours la poutre fragile, je tirai *Terminus Est* de son fourreau. Je portai un grand coup dans la masse gélatineuse, mais à peine la lame s'était-elle retirée que la blessure se refermait, guérissant presque instantanément. Je retournai alors ma lame vers le toit de chaume, un expédient que je reconnais avoir emprunté à Aghia. Il était épais, et fait de feuilles de la jungle retenues ensemble par des fibres résistantes. Mes premiers coups, portés avec précipitation, ne parurent pas l'entamer, mais bientôt un grand morceau s'en détacha et tomba en partie sur la torche en la recouvrant. Une flamme ne tarda pas à en jaillir. Je m'élançai par le trou qui s'ouvrait au-dessus de moi.

Il faisait nuit noire, et ce n'est que par miracle que je ne nous ai pas tués, en sautant à l'aveuglette sur le sol, une lame aussi effilée que *Terminus Est* à la main. Je laissai tomber et l'enfant et l'épée en touchant le sol, et tombai moi-même à genoux. L'éclat rouge de l'incendie du toit se mit rapidement à augmenter. J'entendis geindre le petit Sévérien, et lui criai de ne pas s'enfuir. Je le remis sur ses jambes d'une main, ramassai *Terminus Est* de l'autre et m'élançai moi-même au pas de course.

Tout le reste de cette nuit se passa à fuir au hasard à travers la jungle. Dans la mesure du possible, j'essayai de prendre une direction générale montante – non seulement parce que le chemin qui allait vers le nord passait par la montagne, mais aussi parce qu'il y avait moins de risque de tomber dans une crevasse. Au matin, nous étions toujours dans la jungle, et je

n'avais pas la moindre idée de l'endroit où nous nous trouvions. Je pris alors l'enfant dans mes bras, et il s'endormit.

Au bout d'une autre veille, environ, le sol se mit à grimper nettement, et je finis par arriver devant un rideau de plantes grimpantes identique à celui au travers duquel j'avais dû m'ouvrir un chemin le matin précédent. Alors que je m'apprêtais à poser l'enfant à terre le plus doucement possible pour ne pas le réveiller, afin de pouvoir dégainer *Terminus Est*, j'aperçus la lumière du jour qui passait par une trouée, sur ma gauche. Je m'y précipitai, courant presque ; je débouchai finalement sur une étendue rocheuse caractéristique des hautes terres, avec son herbe grossière et ses plantes en touffes. Quelques pas encore, et je tombai sur un petit torrent limpide qui courait en chantant sur les rochers. Je reconnus immédiatement le cours d'eau au bord duquel nous avions dormi, le petit Sévérien et moi, deux nuits auparavant. Ne sachant pas et ne me souciant même pas de savoir si la créature informe et gélatineuse était toujours sur ma piste, je m'étendis au bord du cours d'eau, et m'endormis.

J'étais dans un labyrinthe, semblable et différent à la fois de celui des magiciens. Les passages étaient plus grands, et s'élargissaient parfois en galeries aussi imposantes que celles du Manoir Absolu. Certaines d'entre elles étaient bordées de miroirs de verre dans lesquels je voyais mon reflet – mon visage hagard et ma cape en loques – tandis que Thècle, à demi transparente dans une délicieuse robe à traîne, marchait auprès de moi. Des planètes suivaient en sifflant de longues trajectoires courbes et subtiles qu'elles étaient seules à détecter.

Teur la bleue portait la lune verte comme un bébé, mais sans la toucher. Verthandi la rouge devint Décuman, sa peau dévorée, en rotation dans son propre sang.

Je courus, je tombai, tous mes membres pris de spasmes. Je vis un instant les étoiles véritables dans le ciel baigné de la lumière du soleil, mais le sommeil m'entraîna à nouveau, aussi irrésistible que la gravité. Je marchais le long d'un mur de verre ; à travers, je vis le petit Sévérien courir, effrayé, et portant la même chemise grise et toute rapiécée que je mettais

lorsque j'étais apprenti ; il se précipitait du quatrième niveau pour rejoindre, me sembla-t-il, l'Atrium du Temps. Dorcas et Jolenta passèrent, la main dans la main ; elles se souriaient et ne me virent pas. Puis des autochtones, à la peau cuivrée et aux jambes arquées, emplumés et parés de bijoux, se mirent à danser derrière leur chaman, sous la pluie. Dans l'air nageait l'ondine, aussi vaste qu'un nuage, cachant le soleil.

Je m'éveillai. Une pluie douce tombait sur mon visage. À côté de moi, le petit Sévérien dormait, immobile. Je l'enveloppai de mon mieux dans ma cape, et je le portai jusqu'à la trouée dans les plantes grimpantes. Au-delà de ce rideau et à l'abri des épaisses ramures des arbres, c'est à peine si la pluie pénétrait ; nous nous étendîmes pour dormir encore. Cette fois-ci, je n'eus pas de rêve, et quand je m'éveillai nous avions dormi tout un jour et une nuit, car la pâle lumière de l'aube régnait alentour.

L'enfant était déjà debout, et se promenait entre les arbres. Il me montra par où le ruisseau se faufilait en cet endroit ; je me lavai et me rasai du mieux que je pus sans eau chaude, ce que je n'avais pas fait depuis mon premier après-midi dans la mesure sous la falaise. Nous retrouvâmes facilement le chemin maintenant familier, pour reprendre la direction du nord.

« Est-ce que l'on ne va pas rencontrer les hommes peints en trois couleurs ? » me demanda le petit Sévérien, mais je lui dis de ne pas s'inquiéter et surtout de ne pas s'enfuir en courant : je me chargerais d'eux. Je me souciais en vérité bien davantage de Héthor et de la créature qu'il avait lancée à mes trousses. Si elle n'avait pas péri dans l'incendie du hall, elle se dirigeait peut-être en ce moment vers nous ; elle m'avait bien paru craindre la lumière du soleil, mais l'éclairage crépusculaire du sous-bois lui convenait peut-être.

Un seul homme peint se plaça en travers du chemin, non point pour nous barrer la route, mais pour se prosterner à mes pieds. Je fus tenté de le tuer pour m'en débarrasser ; on nous apprend à tuer ou à torturer uniquement sur ordre de la justice, mais ce conditionnement était allé en s'affaiblissant au fur et à mesure que je m'éloignais de Nessus et que je me rapprochais de la guerre et des montagnes sauvages. Certains mystiques

prétendent que les vapeurs qui s'élèvent des combats affectent notre cerveau, même à de très grandes distances, pourvu que l'on soit sous le vent ; la chose se peut. Malgré tout, je me contentai de le faire se relever et de lui demander de nous laisser le passage.

« Grand mage, me dit-il, qu'avez-vous fait des ténèbres rampantes ?

— Je les ai renvoyées dans le gouffre d'où je les avais fait sortir. » N'ayant pas rencontré à nouveau la créature, j'avais toutes les raisons de croire que Héthor l'avait appelée à lui, si elle n'était pas morte.

« Cinq d'entre nous ont transmigré, m'apprit l'homme peint.

— Vos pouvoirs sont alors plus grands que ce que j'avais cru. Il est arrivé qu'elles en tuent des centaines en une seule nuit. »

Je n'étais pas complètement convaincu qu'il ne nous attaquerait pas, une fois que nous aurions le dos tourné, mais il n'en fit rien. Le sentier que j'avais suivi deux jours avant comme prisonnier semblait maintenant désert. Aucun autre garde ne vint nous défier ; de nombreuses bandes de tissu rouge avaient été déchirées et piétinées, sans que je puisse deviner pour quelles raisons. Je vis beaucoup de traces de pas sur le chemin, qui n'en comportait pas la fois précédente (peut-être pour avoir été ratissé).

« Qu'est-ce que tu cherches ? » me demanda le petit garçon.

Je lui répondis à voix basse, au cas où nous aurions encore été surveillés depuis les arbres. « La trace gluante que laisse l'animal devant lequel nous avons fui l'autre nuit.

— L'as-tu vue ? »

Je secouai la tête.

L'enfant resta silencieux pendant un moment. Puis il reprit : « Grand Sévérien, d'où vient-elle, cette bête ?

— Tu te souviens de l'histoire ? Eh bien, du sommet de l'une des montagnes au-delà des rives de Teur.

— Là où vivait Brise-de-Printemps ?

— Je ne crois pas que c'était sur la même.

— Et comment elle est venue ici ?

— Un méchant homme l'a ramenée de là-bas ; maintenant, fais silence un moment, petit Sévérien. »

Si je coupai court ce dialogue, c'est précisément parce que j'étais troublé par les mêmes questions. Héthor avait certainement dû faire passer son abominable ménagerie en contrebande, à bord du bateau sur lequel il servait : cela, c'était assez clair. Quand il m'avait suivi, au-delà des murs de Nessus, il avait pu facilement transporter les noctules sur lui, dans un petit récipient hermétiquement clos ; si effroyables qu'elles fussent, elles n'étaient cependant pas plus épaisses que du tissu, comme Jonas le savait bien.

Mais il n'en allait pas de même avec la créature qui nous avait pourchassés jusque dans la salle des épreuves ; elle avait aussi fait son apparition dans l'Antichambre du Manoir Absolu, après que Héthor y avait été jeté. Comment cela était-il possible ? Avait-elle suivi Héthor et Aghia comme un chien au cours de leur voyage vers Thrax ? J'évoquai le souvenir de la chose, telle que je l'avais vue au moment où elle avait tué Décuman, et essayai d'en estimer le poids : elle devait indiscutablement faire celui de plusieurs hommes : peut-être était-elle même aussi lourde qu'un destrier. Il aurait fallu une charrette de bonne taille, solide, pour la transporter et la dissimuler. Héthor aurait-il pu conduire un tel attelage à travers ces montagnes ? Je n'arrivais pas à y croire. Comme je n'arrivais pas à croire que cette horreur visqueuse ait pu partager le même moyen de transport que la salamandre que j'avais vue périr à Thrax.

Le village parut tout aussi désert que le chemin lorsque nous y arrivâmes. Des pans de la salle des épreuves étaient encore debout, finissant de se consumer. Je cherchai en vain les restes de Décuman, mais ne trouvai que son bâton, à moitié brûlé. Je m'aperçus qu'il était creux, et en voyant son intérieur soigneusement poli, je compris qu'il pouvait se transformer en sarbacane, une fois que le pommeau de métal avait été enlevé, et expédier des flèches empoisonnées. Il s'en serait sans aucun doute servi si je m'étais montré trop résistant au charme qu'il avait commencé de lancer.

Sans doute l'enfant avait-il suivi le cheminement de ma pensée, rien qu'à voir mon expression et à suivre mon regard.

« Cet homme était vraiment un magicien, non ? me demanda-t-il. Il a presque réussi à t'envoûter. »

Je ne pus qu'acquiescer.

« Tu as pourtant dit que ce n'était pas vrai.

— Par certains côtés, petit Sévérin, je ne suis pas beaucoup plus malin que toi. Je pensais que ce n'était pas vrai ; j'avais déjà vu comment ils recouraient à des trucages comme la trappe secrète dans la pièce souterraine où ils me gardaient, et la manière dont ils t'ont fait apparaître sous la robe de l'un d'eux. Il y a cependant des choses obscures qui nous entourent, et je suppose que si on cherche à les découvrir avec suffisamment d'opiniâtreté, on finit par en trouver quelques-unes. C'est ainsi que l'on devient, comme tu dis, de vrais magiciens.

— Ils pourraient dire à tout le monde ce qu'il faut faire, s'ils connaissent la vraie magie. »

Je secouai négativement la tête à cette remarque ; mais j'y ai beaucoup repensé depuis. Il me semble que l'on peut y opposer deux objections, que le fait de les formuler d'une manière moins enfantine peut faire paraître plus convaincantes qu'elles ne le sont réellement.

La première est que le savoir qui passe d'une génération de magicien à l'autre est infime. J'ai pour ma part subi une formation dans le domaine des sciences appliquées que l'on pourrait qualifier de plus fondamental ; et j'y ai appris que les progrès de la science dépendent beaucoup moins de considérations théoriques et d'investigations systématiques que de la transmission d'informations sûres, acquises par hasard – ou par intuition – d'une génération d'hommes à une autre. La nature profonde de ceux qui recherchent le ténébreux savoir veut qu'ils l'accaparent parfois jusque dans la mort, ou qu'ils ne le transmettent que sous de tels déguisements, l'obscurcissant de tout un fatras mensonger et opportuniste, qu'il en finit ainsi par perdre toute valeur. On entend parfois parler de ceux qui ont enseigné leur maîtresse ou leurs enfants ; mais c'est aussi dans la nature de ces gens de n'avoir ni l'une ni les autres, et il se peut enfin que leur art s'affaiblisse quand ils en ont.

La seconde objection veut que l'existence même de tels pouvoirs engendre un contre-pouvoir. Nous donnons le nom de

magie noire aux pouvoirs du premier genre, même s'il peut leur arriver d'employer quelque lumière mortelle comme l'avait fait Décuman ; et celui de magie blanche à ceux du second, alors qu'ils emploient au besoin les ombres, à ce que je crois – de même que le meilleur des hommes tire ses rideaux pour dormir. Pourtant, il y a du vrai dans ces appellations de lumière et d'ombre, car cela montre clairement que l'une ne va pas sans l'autre. Le conte que j'avais lu au petit Sévérien disait que l'univers n'est que le verbe intarissable de l'Incréé. Nous sommes donc les syllabes de ce verbe. Mais il n'y a rien de plus futile que de dire un mot s'il n'est entouré d'autres mots – des mots qui ne sont pas dits. Si une bête n'a qu'un cri, ce cri ne nous apprend rien. Et même le vent parle par des voix multiples, si bien que celui qui l'écoute derrière ses volets clos sait très bien si le temps est doux ou bien orageux. Il me semble que ces puissances que nous appelons noires sont justement ces mots que l'Incréé n'a *pas* prononcés, si l'Incréé existe bien ; et ces mots ne peuvent avoir qu'une pseudo-existence, si l'autre verbe, le verbe prononcé doit s'en distinguer. Ce qui n'est pas dit peut être important, mais pas autant que ce qui l'est. C'est ainsi que le seul fait de connaître l'existence de la Griffes me suffisait presque pour contrecarrer les charmes tissés par Décuman.

Et si ceux qui recherchent les secrets de la magie noire en trouvent quelques-uns, pourquoi ceux qui recherchent ceux de la magie blanche n'en trouveraient-ils pas aussi ? Et ces derniers ne sont-ils pas plus aptes à transmettre leur sagesse ? C'est ainsi que, génération après génération, les pèlerines avaient conservé la Griffes ; en y pensant, je me sentis plus déterminé que jamais à les retrouver et à la leur restituer. Car si je ne l'avais pas su auparavant, la nuit de l'alzabo m'avait fait comprendre définitivement que je n'étais qu'un paquet de chair qui finirait par mourir le moment voulu – lequel était peut-être très proche.

Comme la montagne dont nous nous rapprochions se trouvait au nord, et projetait donc son ombre sur l'épaule de jungle où nous nous trouvions, il n'y avait aucun rideau de

lianes et de plantes grimpantes de ce côté. Le vert pâle des feuilles ne faisait que devenir plus pâle encore et les souches mortes devenaient de plus en plus nombreuses, tandis que la taille des arbres diminuait. La voûte de feuillage sous laquelle nous avions marché tout le jour s'interrompit, et disparut complètement au bout de quelques centaines de pas.

La montagne alors, se dressa devant nous. Nous en étions maintenant trop près pour distinguer en elle une silhouette humaine. De grandes pentes se déroulaient en plis immenses, comme nées des nuages qui cachaient le sommet ; ce n'était que les pans sculptés d'une robe éternelle. Combien de fois l'homme s'était-il réveillé pour s'en revêtir, sans imaginer qu'un jour ils seraient préservés pour toujours, tellement gigantesques qu'ils échappaient presque à l'œil humain ?

La ville maudite

Ce n'est que vers midi le jour suivant que nous trouvâmes de nouveau de l'eau, la seule que nous devions d'ailleurs boire sur cette montagne. Il ne restait plus que quelques morceaux de la viande séchée laissée par Casdoé ; je les partageai avec le petit Sévérien, après quoi nous bûmes à même le filet d'eau, qui faisait à peine la grosseur de mon pouce. La chose me paraissait d'autant plus étrange que je voyais toute cette neige accumulée sur les sommets et les épaulements de la montagne ; je découvris par la suite que dans les parties assez basses pour que le soleil puisse la faire fondre, la neige était balayée par les vents avant que se produisent les chaleurs de l'été. Plus haut, les congères pouvaient s'accumuler pendant des siècles.

Nos couvertures étaient humides de rosée, et nous les étendîmes sur des pierres pour les faire sécher. En dépit du manque de soleil, le vent très sec de l'altitude en vint à bout en une seule veille, à peu de chose près. Je savais qu'il nous faudrait passer la nuit suivante très haut sur les pentes, comme la première nuit qui avait suivi ma fuite de Thrax. Je n'en ressentais pourtant aucun pessimisme. Ce n'était pas tant de s'éloigner des dangers que nous avions courus qui me mettait dans cet état d'esprit, que de savoir que je mettais un terme à tout ce que mon passage dans la jungle avait comporté de sordide. J'avais l'impression d'y avoir été sali, souillé, et que l'atmosphère glacée de la montagne allait me purifier. Impression que je restai quelque temps sans analyser ou presque ; puis lorsque nous commençâmes à grimper

sérieusement, je pris conscience que ce qui m'avait perturbé était le souvenir de tous les mensonges que j'avais contés aux magiciens, leur faisant croire que, comme eux, je commandais à d'immenses puissances et détenais de profonds secrets. Ces mensonges étaient parfaitement justifiés, dans la mesure où ils m'avaient sauvé la vie ainsi que celle du petit Sévérin. Je me sentais malgré tout un peu moins homme pour y avoir recouru. Maître Gurloes, que j'en étais arrivé à détester avant de quitter la guilde, mentait fréquemment. Et maintenant, je ne savais plus si je l'avais haï parce qu'il mentait, ou si je haïssais les mensonges parce qu'il en faisait.

Or maître Gurloes possédait une excuse aussi valable que la mienne, sinon davantage ; il avait en effet menti pour protéger la guilde et en sauvegarder les intérêts, donnant des comptes rendus flatteurs de nos travaux aux divers officiels concernés, exagérant l'importance des résultats obtenus, et cachant, lorsque c'était nécessaire, les erreurs que nous avions commises. Certes, il avait par la même occasion amélioré sa situation en tant que responsable de notre guilde ; mais il avait aussi amélioré celle de Drotte, de Roche, d'Eata et la mienne, ainsi que celle de tous les apprentis et compagnons qui finiraient un jour ou l'autre par en hériter. S'il n'avait été que l'homme simple et brutal qu'il voulait que l'on crût qu'il était, j'aurais pu penser que ses malhonnêtetés n'étaient faites qu'à son seul bénéfice. Mais je savais bien qu'il n'en était rien, et peut-être s'était-il vu lui-même, durant des années, comme je me voyais maintenant.

Néanmoins, je ne pouvais pas être sûr non plus d'avoir uniquement agi pour sauver le petit Sévérin. Lorsqu'il s'était enfui et que j'avais rendu mon épée, peut-être l'aurais-je mieux aidé en combattant. C'était mon avantage immédiat que servait cette docile capitulation : je risquais la mort en me battant. Plus tard, lorsque je me fus échappé, je suis tout autant revenu pour récupérer *Terminus Est* que le garçon ; j'étais déjà une fois retourné sur mes pas pour elle, dans la mine des hommes-singes, alors que l'enfant n'était pas avec moi. Car sans elle, je serais devenu un simple vagabond.

Une veille après m'être fait ces réflexions, je me retrouvai en train d'escalader une paroi, avec l'enfant et l'épée sur mon dos, mais sans plus avoir déterminé dans quelle mesure je me souciais de l'un et de l'autre. J'étais heureusement en bonne condition physique, et l'escalade ne présentait pas de difficultés particulières, relativement parlant ; une fois au sommet, nous tombâmes sur une ancienne grande route.

J'ai visité beaucoup d'endroits étranges, mais il en est peu qui m'aient donné une impression d'anomalie aussi forte que celui où nous nous trouvions. Sur notre gauche, à peine à une vingtaine de pas, je voyais cette route incroyablement large s'interrompre brusquement, sans doute emportée par un glissement de terrain. Mais devant nous, elle s'étendait, dans un parfait état de conservation, et se déroulait comme un ruban de pierre noire sans solution de continuité, ses méandres montant à l'assaut de l'immense personnage dont le visage était en ce moment caché par les nuages.

Le garçon me prit la main quand je le posai à terre.

« Maman disait que l'on ne pouvait pas utiliser les routes, à cause des soldats.

— Ta mère avait raison. Mais vous vous dirigiez vers les plaines, là où se trouvent les soldats. Cette route a certainement été occupée par l'armée, autrefois, mais le dernier soldat à l'avoir patrouillée était certainement mort depuis longtemps quand l'arbre le plus vieux de la forêt n'était encore qu'une graine. » Comme il avait froid, je lui donnai l'une des couvertures, et lui montrai la façon de s'y enrouler et de la tenir bien serrée pour en faire un manteau. Quelqu'un nous apercevant de loin aurait pu croire voir un petit personnage gris suivi d'une ombre démesurée.

Nous entrâmes dans un banc de brume, et la chose me parut étrange à cette altitude ; ce n'est qu'en nous retrouvant au-dessus, après avoir continué à monter, et en le voyant d'en haut, éclairé par le soleil, que je me rendis compte qu'il s'agissait simplement de l'un de ces nuages qui m'avaient paru tellement éloignés lorsque je les avais regardés depuis l'épaule, à la sortie de la forêt.

Et cependant, cet épaulement, tellement au-dessous de nous, se trouvait déjà lui-même à plusieurs milliers de coudées au-dessus de Nessus et du cours du Gyoll... Je me dis alors que j'avais dû voyager très loin, pour pouvoir trouver des jungles à de telles altitudes, et que je devais être tout près de la ceinture du monde, dans la région de l'éternel été, là où justement l'altitude est à l'origine des seules différences de climat. Si, d'après ce que m'avait appris maître Palémon, je me dirigeais maintenant vers l'ouest, en quittant ces montagnes, je finirais par tomber sur une jungle tellement pestilentielle (une forêt côtière à la chaleur humide et étouffante d'étuve et grouillante d'insectes) que celle que nous venions de quitter me paraîtrait un paradis à côté. Mais en dépit de sa luxuriance, j'y trouverais néanmoins des signes de décadence, car même si cette jungle recevait autant de lumière du soleil que n'importe quel autre endroit de Teur, sinon davantage, elle en recevait moins que par le passé ; et, poussée par l'avancée des glaces dans le Sud, la végétation des zones tempérées se déplaçait, obligeant peu à peu les plantes et les arbres des tropiques à lui céder la place.

Tandis que je contemplais les nuages en dessous de moi, le petit Sévérien avait continué sa progression. Il m'attendait, maintenant, tourné vers moi, et, les yeux brillants, me lança quand je fus à portée de voix : « Qui a fait cette route ? »

— Les mêmes ouvriers qui ont sculpté la montagne. Ils devaient disposer d'énormes sources d'énergie, et de machines d'une telle puissance que nous n'en avons même pas idée. Il a cependant bien fallu qu'ils enlèvent les déblais ; des milliers de charrettes et de tombereaux ont dû rouler là-dessus. » J'étais tout de même perplexe, car les roues de fer de ces véhicules arrivent à entamer même les durs pavés de Thrax ou de Nessus, alors que cette route était aussi unie et plane qu'un chemin de procession. En réalité, me dis-je, il n'a dû y avoir que le soleil et le vent pour venir l'effleurer.

« Regarde, grand Sévérien ! Est-ce que tu vois la main ? »

L'enfant me montrait un éperon rocheux qui se dressait très haut au-dessus de nos têtes. Je levai les yeux, mais pendant quelques instants, je ne vis rien d'autre que ce que j'avais cru voir jusqu'ici : un long promontoire de roche grise et

inhospitalière. Puis le soleil fit briller quelque chose près de son extrémité, quelque chose qui me parut être de l'or, presque à coup sûr ; voyant cela, je vis aussi que cet or était une bague, en dessous de laquelle je découvris un pouce figé dans la pierre, le long de l'entablement – un pouce faisant peut-être une centaine de pas de long, tandis que le reste des doigts se refermait sur le promontoire.

Nous n'avions pas d'argent, et je ne savais que trop bien combien l'argent serait précieux lorsque nous serions forcés de retourner, comme cela était inévitable, dans des régions habitées. Si je faisais encore l'objet de recherches, l'or me permettrait peut-être en outre de convaincre ceux qui étaient à mes trousses de regarder ailleurs. L'or pourrait également me donner les moyens d'acheter une charge d'apprenti dans quelque guilde honorable pour le petit Sévérin, car il était évident qu'il ne pouvait continuer longtemps à voyager ainsi avec moi. Selon toute vraisemblance, la bague ne devait être qu'une feuille d'or posée sur la pierre ; mais même ainsi, s'il était possible de décoller et de rouler une telle quantité d'or, cela devait représenter une somme considérable. J'eus beau m'efforcer de ne pas y penser, je ne pus m'empêcher de me demander comment une simple feuille d'or aurait pu rester ainsi intacte pendant tant de siècles ; n'aurait-elle pas dû se détacher et tomber, avec le temps ? Si l'anneau était en or massif, il valait une fortune ; mais toutes les fortunes de Teur réunies n'auraient pu acheter cette sculpture titanesque, et celui qui en avait ordonné la construction avait dû posséder des ressources inimaginables. Cependant, même si l'anneau n'était pas en or massif, il pouvait représenter une certaine épaisseur de métal.

Tout en réfléchissant à ces questions, j'avais à grandes enjambées, et je ne tardai pas à devancer le petit Sévérin. La route était par moments tellement raide que je n'arrivais pas à imaginer comment des charrois de lourdes pierres avaient pu l'emprunter. Nous tombâmes par deux fois sur des fissures profondes, et l'une d'elles était tellement large que je dus jeter l'enfant au-dessus avant de sauter à mon tour. J'espérais encore trouver de l'eau avant la nuit, mais je n'en vis pas la moindre

trace, et lorsque l'obscurité fut totale, nous dûmes nous contenter de l'abri médiocre offert par un creux de rocher, où nous nous enroulâmes le mieux possible dans nos couvertures et ma cape, pour essayer de dormir un peu.

Au matin, la soif nous desséchait la bouche. Je savais qu'il ne fallait guère espérer de pluie avant l'automne, mais je dis tout de même à l'enfant qu'il pleuvrait peut-être dans la journée, et c'est avec un certain optimiste que nous nous remîmes en route. C'est d'ailleurs lui qui me montra qu'un petit caillou placé dans la bouche apaisait un peu l'impression de soif ; astuce de montagnard dont je n'avais jamais entendu parler. Le vent qui soufflait était plus froid qu'auparavant, et je commençai à éprouver les effets de la ténuité de l'air. Les détours de la route nous menaient par moments dans des zones ensoleillées.

Mais ce faisant, elle nous éloignait de plus en plus de l'anneau, et nous nous retrouvâmes finalement hors de sa vue, en plein dans l'ombre, quelque part à la hauteur de l'un des genoux du personnage sculpté en position assise. Il restait une dernière pente à grimper, mais elle était tellement raide que des marches auraient bien fait notre affaire. Puis soudain, paraissant flotter devant nous dans l'air limpide, se dressa un groupe de tours élancées. « Thrax ! » cria l'enfant en les montrant. Au ton joyeux de son exclamation, je compris que sa mère avait dû lui en parler souvent, mais aussi qu'elle avait dû lui dire que c'était là qu'elle les conduisait, quand ils avaient abandonné la maison où il était né.

« Non, dis-je. Ce n'est pas Thrax. On dirait plutôt notre propre Citadelle – la tour Matachine, la tour des Sorcières, la tour de l'Ours et la tour de la Cloche. »

Il me regarda en ouvrant de grands yeux.

« Non, non, ce n'est pas elle, évidemment. Mais je connais Thrax, et Thrax est une ville de pierre. Ces tours sont par contre en métal, comme le sont les nôtres.

— Elles ont des yeux. »

C'était bien le cas. Je crus tout d'abord être le jouet de mon imagination, en particulier parce qu'elles n'en possédaient pas toutes. Je finis par comprendre que certaines d'entre elles, tout

simplement, nous faisaient face et d'autres non ; et non seulement ces tours avaient des yeux, mais aussi des épaules et des bras ; c'étaient en fait des personnages métalliques représentant des cataphractes, ces guerriers dont l'armure allait de la tête aux pieds. « Ce n'est pas une ville véritable, dis-je à l'enfant. Ce que tu vois là est la garde de l'Autarque, qui attend sur ses genoux, afin de détruire ceux qui voudraient lui faire du tort.

— Vont-ils nous faire du mal ?

— Il y a de quoi avoir peur, n'est-ce pas ? Ils pourraient nous écraser sous leurs talons comme des souris. Mais je suis sûr qu'ils n'en feront rien, cependant. Ce ne sont que des statues, une garde spirituelle laissée ici en souvenir de sa puissance.

— Il y a aussi de grandes maisons. »

L'enfant avait raison ; les bâtiments ne dépassaient pas la taille des tours-statues de métal, si bien que nous n'y avions pas prêté attention sur le coup. Cela me rappela également la Citadelle, où des constructions qui n'ont jamais été destinées à braver les étoiles s'élèvent au milieu des tours. Peut-être la tête me tourna-t-elle à cause de la ténuité de l'air, mais j'eus brusquement la vision de ces hommes de métal s'élevant lentement, puis de plus en plus rapidement, les bras tendus vers le ciel comme nous les tendions lorsque nous plongeons dans les eaux noires de la citerne, à la lueur des torches.

Il me semble que mes bottes auraient dû produire un bruit de frottement sur le rocher balayé par les vents, mais je n'ai aucun souvenir d'un tel son. Peut-être se perdait-il dans l'immensité de la montagne ; si bien que nous approchions des cataphractes géants aussi silencieusement que si nous avions marché sur de la mousse. Nos ombres, qui s'allongeaient derrière nous et sur notre gauche au début de la matinée, étaient maintenant réduites à une tache ronde à nos pieds. Je me rendis compte aussi que je pouvais voir les yeux de tous les personnages, mais je me dis que j'avais dû mal regarder la première fois. Pourtant, le soleil les faisait étinceler.

Nous finîmes par trouver un chemin qui passait entre les tours stratéomorphes et les bâtiments élevés à leur pied. Je m'attendais que ces derniers fussent en ruine, comme ceux de la

ville oubliée d'Apu-Punchau. Ils étaient fermés, mystérieux et silencieux ; leur construction aurait pu dater de quelques années seulement. Aucun toit ne s'était effondré ; aucun lierre n'avait descellé les pierres grises et carrées de leurs murs. Ils étaient dépourvus de fenêtres, et leur architecture ne faisait penser ni à des temples ni à des forteresses ni à des tombes ni à quoi que ce soit qui me fût familier en matière de construction. Ils étaient totalement dépourvus d'ornementation et de grâce. Leur finition était cependant parfaite, et leurs formes différentes laissaient à penser qu'ils remplissaient des fonctions différentes.

Les personnages de métal brillant se tenaient parmi eux comme si quelque vent brutal et glacé les avait figés sur place, et n'avaient pas l'air de monuments.

Je choisis l'un des bâtiments en disant à l'enfant que nous en forcerions l'entrée, et qu'avec un peu de chance, nous y trouverions de l'eau, voire de la nourriture conservée d'une manière ou d'une autre. Mais je m'étais bien imprudemment avancé. Les portes étaient aussi solides que les murs, et les toits aussi résistants que les fondations. Je crois que même avec une hache il m'aurait été impossible de m'ouvrir un chemin, et je n'osai pas me servir de *Terminus Est* comme d'un vulgaire outil de bûcheron. Je perdis plusieurs veilles à sonder portes et murs à la recherche de quelque point faible sans en trouver aucun, pas plus sur le premier bâtiment que sur les suivants.

« Il y a une maison toute ronde par là », me dit à un moment donné le petit Sévérin. « Je vais aller y voir pour toi. »

Tout à fait convaincu qu'il ne courait aucun danger dans ce lieu totalement désert, je le laissai faire. Il revint très vite. « La porte est ouverte ! »

Le cadavre

Je n'ai jamais pu savoir à quel usage étaient destinés tous ces bâtiments, pas plus que je ne compris à quoi servait celui dont la porte était ouverte, qui était en effet circulaire, et recouvert d'un dôme. Ses murs étaient de métal – non pas le métal noir et lustré de tours de la Citadelle, mais un alliage brillant faisant penser à de l'argent poli.

Cette construction étincelante se dressait au sommet d'un piédestal à degrés, ce qui me parut d'autant plus étrange que les grands cataphractes, dans leur armure antique, étaient posés directement sur le sol. Nous commençâmes par en faire le tour, et je pus compter cinq entrées différentes sur la circonférence, toutes ouvertes. Je les examinai un moment, ainsi que le sol à leur proximité, pour essayer de déterminer si elles étaient ainsi depuis toujours. Je vis peu de poussière accumulée, sans pouvoir cependant en tirer la moindre conclusion. Une fois cette inspection terminée, je dis à l'enfant de me laisser passer le premier, et franchis l'une des entrées.

Rien ne se produisit. Même une fois que le petit Sévérien m'eut rejoint, les portes ne se refermèrent pas, aucun ennemi ne se précipita sur nous, aucun éclair d'énergie ne colora les airs, et le sol resta tout aussi ferme sous nos pieds. J'avais pourtant l'impression d'avoir pénétré dans un piège : que dehors, sur la montagne, nous étions libres en dépit de notre soif et de notre faim, tandis qu'ici nous étions sur le point de perdre cette liberté. Je crois que si j'avais été seul, j'aurais fait demi-tour et serais parti en courant. Mais je ne voulus pas avoir l'air peureux

et superstitieux devant l'enfant, et je me sentais dans l'obligation de trouver de la nourriture et de l'eau.

Le bâtiment contenait un assez grand nombre d'appareils divers, qui tous m'étaient inconnus. Il ne s'agissait ni de mobilier ni de coffres non plus que de machines – au sens que nous donnons habituellement à ces termes. Ils avaient des angles bizarres, et quelques-uns comportaient des sortes de niches dans lesquelles on aurait pu s'asseoir ; mais la personne assise se serait retrouvée dans une position inconfortable, et tournée vers une partie de l'appareil au lieu de regarder vers ses compagnons. D'autres contenaient des alcôves où il aurait été possible de se reposer ; peut-être avaient-elles même servi...

Ces divers appareils se trouvaient à proximité de sortes de travées qui toutes se rejoignaient vers le centre de la structure, aussi rectilignes que les rayons d'une roue. En regardant vers le fond de celle qui nous faisait face, je pus distinguer vaguement dans la pénombre un objet de couleur rougeâtre, sur lequel quelque chose de brun et de beaucoup plus petit était posé. Je n'y prêtai tout d'abord guère d'attention, mais lorsque les appareils que j'ai tenté de décrire ne me parurent offrir aucun intérêt pour nous, ni présenter de danger, je décidai d'aller y voir de plus près.

L'objet rouge me fit tout à fait penser à une couchette, mais d'un genre extrêmement élaboré, et doté de sangles qui auraient permis d'y maintenir un prisonnier. Elle était entourée de divers mécanismes qui me parurent destinés à assurer les fonctions d'alimentation et d'excrétion, et posée sur un piétement de la taille d'un enfant. Sur cette couche, se trouvaient les restes de ce qui avait été autrefois un homme à deux têtes. Il y avait longtemps que l'air ténu et sec des hautes montagnes avait desséché son corps – mais longtemps pouvait aussi bien signifier quelques années que quelques millénaires, comme pour les mystérieux bâtiments. Cet homme avait été de grande taille, plus grand que moi-même ; un exultant, peut-être. Il avait certainement été puissamment musclé, mais j'avais l'impression qu'il m'aurait suffi d'un geste pour lui arracher un bras, maintenant. Il ne portait pas de vêtement, pas même un cache-

sexe ; et j'avais beau savoir de quels brusques changements de dimension est capable l'organe de la procréation, le voir ainsi ratatiné me fit un effet bizarre. Quelques cheveux étaient restés sur l'une et l'autre tête ; ceux de celle de droite avaient dû être noirs, tandis que ceux de la tête de gauche avaient encore une teinte jaunâtre. Leurs yeux étaient fermés, mais leurs bouches, ouvertes, montraient quelques dents. Je remarquai que les attaches qui auraient pu retenir cette étrange créature n'avaient pas été bouclées.

Sur le moment, de toute façon, j'étais beaucoup plus intéressé par le mécanisme destiné à l'alimenter ; je me disais que ces anciennes machines pouvaient continuer à fonctionner pendant des durées considérables, et que, bien que celle-ci ait été abandonnée, elle avait profité de conditions de conservation exceptionnelles. Je me mis à tourner toutes les manettes et à tirer tous les leviers que je pus trouver, espérant qu'elle allait se remettre à fonctionner. Le garçon me regardait faire, et me demanda, au bout d'un certain temps passé à m'escrimer en vain, si nous allions mourir de faim.

« Non, sûrement pas. On peut tenir sans nourriture beaucoup plus longtemps que tu ne l'imagines. Trouver quelque chose à boire est par contre beaucoup plus urgent, mais si nous ne trouvons rien ici, nous aurons toujours la ressource d'aller chercher de la neige un peu plus haut.

— Comment est-il mort ? » J'avais pour ma part évité de toucher le cadavre momifié jusqu'ici, mais le petit Sévérien faisait courir ses doigts ronds sur le bras émacié.

« Les hommes meurent. L'étonnant, c'est qu'un tel monstre ait pu vivre. Ils meurent en général à la naissance.

— Tu ne crois pas que les autres l'ont simplement abandonné ici, lorsqu'ils sont partis ?

— Tu veux dire, l'ont abandonné ici en vie ? C'est tout à fait possible, j'imagine. Il n'y avait peut-être pas place pour lui en bas, dans les basses terres ; ou encore préférait-il rester. Peut-être l'attachait-on sur cette couchette quand il se comportait mal. Qui sait s'il n'était pas sujet à des crises de folie, ou à de violents accès de rage ? Si l'une de ces hypothèses est exacte, il a dû passer ses derniers jours à se promener sur la montagne,

revenant ici pour boire et manger, puis mourir lorsque les réserves ont été épuisées.

— Dans ce cas, il n'y a pas d'eau ici », conclut l'enfant, avec bon sens.

« Très juste. Cependant, nous ne savons pas si les choses se sont réellement passées ainsi. Il est peut-être mort pour de tout autres raisons, et rien ne prouve que les réserves soient épuisées. D'ailleurs, toutes les spéculations que nous venons de faire pourraient laisser penser qu'il était une sorte de mascotte pour les gens qui ont sculpté la montagne. C'est un endroit extrêmement complexe, pour y garder une mascotte. De toute façon, j'ai bien l'impression que je n'arriverai jamais à faire marcher cette machine à nouveau.

— Je crois que nous devrions repartir en bas », me dit le petit Sévérien en quittant le bâtiment circulaire.

Je me retournai pour jeter un dernier regard sur celui-ci, trouvant ridicules les peurs que j'avais éprouvées en y pénétrant. Les portes restèrent ouvertes ; rien n'avait bougé, rien n'avait changé. Si cet endroit avait jamais été un piège, il avait rouillé depuis.

« C'est aussi ce que je pense, répondis-je. Mais la nuit va bientôt venir ; regarde comme nos ombres sont déjà longues. Je ne veux pas être surpris par l'obscurité tandis que nous redescendrons de l'autre côté ; c'est pourquoi je vais essayer de voir s'il n'est pas possible d'atteindre l'anneau d'or que nous avons vu ce matin. Peut-être trouverons-nous aussi de l'eau. Nous passerons la nuit dans le bâtiment rond, à l'abri du vent, et demain matin nous partirons vers le versant nord dès le point du jour. »

Il acquiesça de la tête pour me faire savoir qu'il avait compris, et c'est sans hésiter qu'il m'emboîta le pas lorsque je me mis à la recherche d'un passage pouvant conduire à l'anneau. Il se trouvait sur le bras sud, si bien que nous revenions plus ou moins sur nos pas, bien que nous ayons abordé le groupe de sculptures représentant les cataphractes par le sud-est. Je craignais que l'ascension jusqu'à l'anneau ne se révélât difficile ; mais au lieu de cela, juste à l'endroit où s'élevait devant nous l'immense poitrine et l'avant-bras, je

découvris ce que j'avais tant espéré auparavant : un escalier étroit. Il comportait des centaines de marches, ce qui rendait tout de même la montée fatigante, et je dus porter l'enfant la plupart du temps.

Le bras lui-même était taillé dans une pierre au grain lisse, mais il était tellement large qu'il suffisait de se tenir en son centre pour ne pas risquer d'en glisser. Je pris l'enfant fermement par la main et m'élançai d'un pas vif, ma cape ondulante et claquant dans le vent.

Sur notre gauche, se trouvait la pente que nous avions gravie la veille, et au-delà, l'épaule qui séparait les montagnes, sous la couverture d'un vert profond de la jungle. Plus loin encore, à demi-noyé par les brumes de la distance, se dressait le pic au pied duquel Bécan et Casdoé avaient construit leur demeure. Je m'efforçai de situer l'humble maison tout en marchant, ou du moins la zone où elle se trouvait ; je crus finalement distinguer la falaise à la mystérieuse céramique que j'avais descendue pour l'atteindre, minuscule tache de couleur sur l'une des faces de cette montagne moins haute, traversée et brouillée par un fil d'argent iridescent, celui de la cascade.

À ce moment-là, je m'arrêtai et me retournai pour contempler le sommet sur les flancs duquel nous marchions. Je pouvais maintenant parfaitement bien distinguer son visage, sous sa mitre de glace, et en dessous son épaule gauche, sur laquelle un millier de cavaliers auraient pu manœuvrer aux ordres de leur kiliarque.

J'avais laissé l'enfant faire quelques pas de plus, et soudain il me cria quelque chose en montrant du doigt les bâtiments et les tours-sculptures de métal, maintenant en contrebas. Il me fallut quelques instants pour comprendre ce qu'il voulait dire : leurs visages étaient aux trois quarts tournés vers nous, comme ils étaient de trois quarts tournés vers nous le matin. Leurs têtes avaient bougé. Pour la première fois, j'eus l'idée de regarder vers où se dirigeaient leurs regards : c'était le soleil que contemplaient leurs yeux scintillants.

Je hochai la tête à l'intention du petit Sévérien et lui dis : « En effet, je vois ! »

Nous étions maintenant sur le poignet, et le plateau formé par le dessus de la main s'étendait devant nous, plus large, plus plat et plus sûr que le bras. Tandis que je le traversais, l'enfant ne put s'empêcher de courir en avant de moi ; l'anneau entourait le deuxième doigt, le majeur – un majeur plus gros que le tronc du plus gros des arbres de la forêt. Intrépide, le petit Sévérien s'avança, les bras écartés pour bien maintenir son équilibre, sur la crête formée par le doigt ; arrivé à la hauteur de l'anneau, il se baissa pour le toucher.

Il y eut un éclair de lumière, brillant, certes, mais non aveuglant, dans le soleil de la fin de l'après-midi ; et comme le cœur de la flamme aiguë qui venait de jaillir était violet, on aurait presque pu dire que c'était un éclair d'ombre.

Il laissa le petit corps noirci et à demi consumé. J'ai l'impression qu'il ne mourut pas sur-le-champ ; sa tête fut violemment rejetée en arrière, tandis que ses bras s'ouvraient tout grands. Il y eut une bouffée de fumée grise, qui fut aussitôt dissipée par le vent. L'enfant tomba, ses membres se contractant comme ceux d'un insecte en train de mourir, et il roula dans la crevasse formée entre le majeur et l'annulaire.

Moi, qui avais pourtant déjà vu tant de tortures par le feu et de bassinements, qui avais en personne utilisé les fers incandescents (et parmi les milliards de choses dont je me souviens parfaitement bien, il y a les joues de Morwenna en train de se carboniser sous leur effet), j'eus la plus grande difficulté à me forcer à aller voir ce qui restait de l'enfant.

Dans la tranchée étroite entre les doigts, des ossements s'étaient accumulés ; mais ils étaient anciens, et se brisèrent sous mon poids, quand je sautai, comme ceux qui pavaient les chemins de la nécropole de Nessus. Je ne m'arrêtai même pas à les examiner. Je pris la Griffes. Lorsque je m'étais maudit moi-même de ne pas l'avoir utilisée lors du banquet de Vodalus, au moment où l'on apporta le corps de Thècle, Jonas m'avait dit que je n'étais qu'un imbécile, et que, quels que fussent ses pouvoirs, elle n'avait certainement pas celui de rendre la vie à ce qui n'était plus que de la chair rôtie.

Et tout en approchant du petit corps, je ne pus m'empêcher de me dire que si jamais la Griffes ramenait à la vie le petit

Sévérian, en dépit de toute la joie que j'en aurais, après avoir conduit l'enfant en lieu sûr, je m'ouvrirais la gorge avec *Terminus Est*. Car si la Griffe réussissait maintenant, elle aurait aussi pu réussir avec Thècle, si seulement j'avais essayé ; mais Thècle n'était plus qu'une partie de moi-même, maintenant morte pour toujours.

Il parut y avoir pendant quelques instants comme une lueur, une sorte d'ombre brillante, une aura indéfinissable ; puis le petit cadavre tomba en cendres que se mirent aussitôt à disperser les tourbillons de l'air.

Je me redressai, remis la Griffe dans mon petit sac et rebroussai chemin, me demandant vaguement comment j'allais réussir à sortir de cette crevasse pour regagner le dos de la main. (Finalement, je fus obligé de me servir de *Terminus Est* : je la posais debout dans le creux formé entre les deux doigts, me servant de sa garde et de son pommeau comme marche, puis je me couchai sur le roc, la tête en bas, jusqu'à ce que je puisse saisir sa poignée et la tirer à moi.) Pendant un moment, je vécus non pas une confusion de souvenirs, mais une confusion de mon esprit : j'identifiai le petit Sévérian avec Jader, le garçon qui vivait avec sa sœur mourante dans la cabane sous la falaise de Thrax. Je n'avais pu sauver celui qui commençait à tant compter pour moi, alors que j'avais guéri celui qui n'avait compté que si peu. Il me semblait, d'une certaine manière, qu'il s'agissait d'un seul et même petit garçon. Cette façon de voir les choses était certainement une réaction de protection de mon esprit, un abri construit à la hâte pour se protéger de la folie qui le menaçait ; mais j'eus l'impression que tant que le petit Jader vivrait, l'enfant que sa mère avait prénommé Sévérian ne périrait pas complètement.

J'avais tout d'abord pensé, une fois sur le dos de la main, faire halte un instant pour regarder en arrière ; j'en fus incapable. En fait, j'avais peur d'aller jusqu'au bord et de me jeter dans le vide. Je ne ralentis donc le pas qu'une fois que j'eus regagné l'escalier étroit qui descendait par des centaines de marches jusque dans le vaste giron de la montagne. Puis je m'assis un moment sur l'une d'elles, et retrouvai du regard cette petite tache de couleur, la falaise au-dessus de la mesure de

Casdoé. Je me souvins alors de l'abolement du chien brun, quand j'étais sorti de la forêt, et de la manière dont il s'était rapidement calmé. Il s'était montré peureux, ce chien, lorsque l'alzabo était venu ; mais il était pourtant mort les dents plantées dans la cuisse d'un zooanthrope, tandis que moi, à mon tour peureux, j'hésitais à me lancer dans la bataille. Je me souvins du visage délicieux et las de Casdoé, du petit Sévérin m'observant, à demi caché par ses jupes, et de la manière dont le vieil homme était assis le dos au feu, jambes croisées, et avait parlé de Féchine. Et voici qu'ils étaient maintenant tous morts, en l'espace de quelques jours, Sévéra et Bécan, tout d'abord, que je n'avais jamais vus ; puis le vieil homme, le chien et Casdoé, et à l'instant même Sévérin. Même Féchine était mort, et tous s'enfonçaient dans les brumes qui obscurcissent nos jours. Le temps lui-même me parut être une chose solide, se dressant comme une barrière de barreaux métalliques formant la succession infinie des années ; et nous passons comme les eaux du Gyll, poursuivant notre route jusqu'à l'océan d'où nous ne retournerons que sous forme de pluie.

Je sus alors, à méditer ainsi sur le bras de ce titan de pierre, que mon ambition véritable était d'assujettir le temps, une ambition à côté de laquelle celle de conquérir les plus lointains soleils n'était que l'envie mesquine, pour quelque roitelet emplumé, de soumettre une tribu voisine.

Je restai assis là jusqu'à ce que le soleil disparaisse presque complètement sous le basculement des montagnes à l'occident. Descendre le reste des marches aurait dû me paraître plus facile que de les monter, mais j'étais maintenant tenaillé par la soif, et, pas après pas, mes genoux commencèrent à me faire souffrir. La lumière baissa rapidement ; le vent devint glacial. L'une des couvertures avait été calcinée en même temps que l'enfant ; je déroulai l'autre et m'en enveloppai les épaules et la poitrine, sous ma cape.

J'étais encore à mi-chemin de la descente lorsque je fis un nouvel arrêt pour me reposer. Il ne restait de la lumière du jour qu'un fin croissant rouge foncé, à l'horizon ; je le vis rétrécir, puis disparaître. À cet instant précis tous les grands cataphractes, dont la tête était à peu près à ma hauteur, levèrent

silencieusement et harmonieusement le bras en un geste de salut. Leur mouvement avait été si calme et régulier que l'on aurait pu croire qu'ils avaient toujours été ainsi, la main tendue vers le ciel.

L'émerveillement dans lequel ce spectacle inouï me plongea balaya pendant un moment le chagrin que j'éprouvais. J'étais comme figé, et n'osais plus bouger. Les ténèbres nocturnes s'avançaient en roulant sur les montagnes, à l'orient ; et, dans les derniers instants du crépuscule, je pus voir les bras puissants reprendre leur position initiale.

J'étais encore sous l'impression de ce spectacle étonnant lorsque j'arrivai au milieu du groupe silencieux de bâtiments, dans le giron de la statue. Un miracle ne s'était pas produit, mais un autre avait eu lieu ; or même un miracle apparemment dépourvu de but est une source inépuisable d'espérance, car il nous prouve que puisque nous ne comprenons pas tout ce qui arrive, nos défaites – qui sont tellement plus nombreuses que nos rares victoires creuses – peuvent être également trompeuses.

Par je ne sais quelle idiotie, je réussis bel et bien à perdre mon chemin lorsque je voulus retrouver le bâtiment circulaire aux portes ouvertes, où j'avais dit au petit Sévérien que nous passerions la nuit ; mais je me sentais trop épuisé pour continuer à le chercher plus longtemps. Je me contentai finalement d'un recoin abrité, assez éloigné des premières statues de métal, où je massai un moment mes jambes douloureuses avant de m'enrouler du mieux possible dans ma cape pour me protéger du froid. Je pense m'être endormi sur-le-champ ; bientôt, cependant, le bruit d'un pas léger me réveilla.

Typhon et Piaton

Je m'étais levé et avais tiré mon épée en entendant les bruits de pas ; j'attendis dans l'ombre pendant ce qui me parut au moins une veille, mais fut probablement bien moins long. Je les entendis encore par deux fois, rapides et légers, mais avec quelque chose de ferme qui suggérerait un homme athlétique, puissamment bâti, se déplaçant en courant presque.

Les étoiles, ici, scintillaient dans toute leur gloire, aussi brillantes qu'elles doivent apparaître aux yeux des marins dont elles sont les ports, quand ils s'élancent vers le ciel en déroulant le voile d'or immense qui pourrait envelopper tout un continent. Je pouvais voir les gardes immobiles presque aussi nettement que de jour, ainsi que les bâtiments tout autour de moi, baignés de la lumière aux mille couleurs différentes venue d'une infinité de soleils. Nous imaginons avec horreur les plaines glacées de Dis, le compagnon le plus lointain de notre soleil – mais de combien de soleils sommes-nous les plus lointains compagnons ? Pour le peuple de Dis, si cette planète est habitée, n'existe qu'une éternelle nuit étoilée.

À plusieurs reprises, tandis que je restais debout, immobile sous les étoiles, je faillis m'endormir ; et lorsque mon esprit s'égarait ainsi aux frontières du sommeil, je m'inquiétais pour l'enfant, me demandant si je ne l'avais pas réveillé en me levant, et où j'allais lui trouver de la nourriture une fois le soleil revenu. Puis à ces pensées, comme la nuit engloutissant les montagnes, succédait la conscience de sa mort et un sentiment de désespoir. Je compris alors ce qu'avait ressenti Dorcas à la mort de

Jolenta. Les rapports que j'avais eus avec le garçon étaient restés dépourvus de tout caractère sexuel, alors que je soupçonnais ceux de Dorcas et Jolenta d'avoir été marqués par un certain érotisme ; mais ce n'était pas l'aspect charnel de leur amour qui avait provoqué ma jalousie. La profondeur de mes sentiments pour le petit Sévérin avait égalé ceux de Dorcas pour Jolenta, j'en étais convaincu – et certainement surpassé ceux de Jolenta pour Dorcas. Et si Dorcas les avait connus, elle en aurait été aussi jalouse que je l'avais parfois été moi-même des siens, du moins, pensai-je, si elle m'avait autant aimé que je l'aimais de mon côté.

Finalement, n'entendant plus le moindre bruit de pas depuis un moment, je me rencognai du mieux que je pus dans mon abri sommaire, et m'efforçai de retrouver le sommeil. Je m'attendais plus ou moins à ne jamais me réveiller, ou alors pour me retrouver avec un couteau appuyé sur la gorge ; il n'en fut rien. Rêvant d'eau, je dormis jusque bien après l'aube, me retrouvant toujours seul à mon réveil, glacé, les membres raides et douloureux.

Je ne me souciais absolument plus des bruits de pas, des grands cataphractes de métal, de l'anneau ni de quoi que ce soit dans cet endroit maudit. Je ne désirais plus qu'une seule chose, le quitter, le plus vite possible ; et je fus ravi, sans seulement savoir pourquoi, de constater que je n'aurais pas à repasser à proximité du bâtiment circulaire pour gagner le flanc nord-ouest de la montagne.

Je me suis senti devenir fou à de nombreuses occasions, ayant vécu d'innombrables aventures extraordinaires – les plus extraordinaires étant celles qui agissent le plus puissamment sur l'esprit. Et c'était ce qui m'arrivait, une fois de plus. Un homme, plus grand que moi et d'une carrure beaucoup plus imposante, sortit d'entre les pieds d'un cataphracte ; on aurait dit que l'une des constellations monstrueuses de la nuit étoilée était tombée sur Teur pour prendre forme humaine. Car cet homme était pourvu de deux têtes, comme l'ogre de l'un des contes oubliés dans *Les Merveilles de Teur et de Ciel*.

Je portai instinctivement la main au pommeau de *Terminus Est*, sur mon épaule. L'une des têtes se mit à rire ; je crois bien que c'est la seule et unique fois où je vis quelqu'un s'esclaffer en me voyant dégainer l'impressionnante lame.

« De quoi as-tu donc peur ? me lança-t-il. Je vois que tu es aussi bien équipé que je le suis moi-même. Quel est le nom de ton amie ? »

Au milieu de ma surprise, je trouvai quand même moyen d'admirer son courage. « *Terminus Est* », répondis-je en tournant la lame pour qu'il puisse en déchiffrer l'inscription gravée dans l'acier.

« *Voici la ligne de partage*, traduisit-il. Très bien, vraiment très bien. Et même encore mieux que ce soit en ce lieu et en cette veille que son nom soit lu, car ce moment sera véritablement celui d'une ligne de partage entre l'ancien et le nouveau comme le monde n'en a encore jamais vu. Le nom de mon ami est Piaton, ce qui, je le crains, ne veut rien dire de particulier. C'est un serviteur de qualité inférieure par rapport au tien, mais c'est peut-être une meilleure monture. »

En entendant prononcer son nom, la deuxième tête ouvrit complètement les yeux, qu'elle avait gardés mi-clos jusqu'ici, et qu'elle fit rouler de manière incohérente. Sa bouche s'ouvrit comme si elle s'apprêtait à parler, mais aucun son n'en sortit. Je la crus atteinte d'une forme d'idiotie.

« Tu peux maintenant ranger ton arme ; comme tu le constates, je n'en possède pas moi-même, et n'ai pas la moindre intention de te faire du mal. »

Il leva les bras tout en parlant, et fit un tour d'un côté puis de l'autre, pour bien me montrer qu'il était entièrement nu, ce qui me paraissait déjà assez évident.

« Ne seriez-vous pas le fils de l'homme mort qui se trouve dans le bâtiment rond, là-derrrière ? » demandai-je.

J'avais remis *Terminus Est* dans son fourreau tout en parlant, et après avoir avancé d'un pas, l'homme à deux têtes me répondit : « Nullement. Je suis cet homme lui-même. »

La silhouette de Dorcas jaillit au milieu de mes pensées, comme si elle sortait des eaux brunâtres du lac aux Oiseaux, et je sentis une nouvelle fois sa main glacée de morte se saisir de la

mienne. Avant seulement de me rendre compte de ce que je disais, je lâchai : « Est-ce moi qui vous ai rendu la vie ? »

— Dis plutôt que ta venue a provoqué mon réveil. Tu m'as cru mort, alors que je n'étais que desséché. J'ai bu, et comme tu le vois, je vis de nouveau. Boire, c'est vivre ; se plonger dans l'eau, c'est renaître.

— Si ce que vous dites est vrai, c'est merveilleux. Mais j'ai moi-même trop soif pour y réfléchir. Vous dites avoir bu. Par ailleurs, la manière dont vous le dites montre que vous avez des dispositions amicales envers moi. C'est le moment de le prouver : je n'ai ni mangé ni bu depuis longtemps. »

La tête qui parlait sourit. « Tu es en adéquation merveilleuse avec mes intentions. Il y a chez toi, et même dans ta façon de t'habiller quelque chose d'approprié que je trouve charmant. J'étais sur le point de te proposer d'aller là où se trouve de quoi boire et manger à profusion. Suis-moi. »

Je crois qu'au point où j'en étais, j'aurais suivi quiconque m'aurait promis de l'eau. J'ai bien essayé, depuis lors, de me convaincre que je ne l'avais accompagné que par curiosité, ou parce que j'espérais apprendre le secret des grands cataphractes ; mais lorsque j'évoque ces moments, je ne retrouve qu'une sensation de soif lancinante, et un sentiment de désespoir. Devant mes yeux dansaient la cascade au-dessus de la maison de Casdoé, la fontaine Vatique du Manoir Absolu, et je croyais entendre le grondement de l'eau s'élancer dans la conduite, au moment où j'avais ouvert l'écluse du réservoir pour inonder la Vincula, sur la falaise dominant Thrax.

L'homme à deux têtes me précédait comme s'il était convaincu que j'allais le suivre et que je n'avais aucune intention de l'attaquer par-derrière. Ce n'est que lorsqu'il tourna à un angle de rue, que je me rendis compte que, contrairement à ce que j'avais cru, je ne me trouvais pas sur l'un des axes qui rayonnaient vers le bâtiment circulaire. Sa coupole était maintenant devant nous. Une porte – différente de celle par laquelle le petit Sévérien et moi étions entrés – était ouverte comme la veille, et nous en franchîmes le seuil.

« Monte là-dedans », dit la tête qui parlait.

La chose qu'il me montrait rappelait plus ou moins un bateau ; elle était rembourrée de partout à l'intérieur, comme la nacelle en forme de nénuphar du jardin de l'Autarque ; mais c'était sur l'air qu'elle flottait, et non sur l'eau. Lorsque j'en touchai le plat-bord, je sentis l'embarcation tanguer sous la pression de ma main, d'un mouvement presque imperceptible. « Il doit s'agir d'un atmoptère, non ? Je n'en ai jamais vu un d'aussi près, dis-je à l'homme à deux têtes.

— Si un atmoptère était une hirondelle, cet engin serait – je ne sais pas, moi –, disons un moineau, peut-être. Ou une taupe, ou bien encore ce jouet volant que les enfants frappent d'une raquette pour le faire aller et venir entre eux. Je crains que les règles de la courtoisie n'exigent que tu entres en premier. Je te certifie qu'il n'y a aucun danger. »

Néanmoins, j'hésitai. Ce vaisseau me paraissait quelque chose de tellement mystérieux que je ne pouvais me décider à y poser le pied. « Je viens de Nessus et de la rive orientale du Gyll, dis-je alors, et on m'a appris que celui à qui revient la place d'honneur dans un véhicule doit être le dernier à y entrer et le premier à en sortir.

— Précisément », répondit la tête qui parlait. Avant que je puisse me rendre compte de ce qui m'arrivait, il m'avait saisi par la taille et jeté dans le bateau, comme j'aurais pu faire avec le petit Sévérien. L'engin plongea et roula sous mon poids, et se remit à tanguer violemment l'instant d'après lorsque le géant à deux têtes sauta à côté de moi. « Tu n'imaginais tout de même pas prendre le pas sur moi ? »

Il murmura quelque chose, et l'embarcation commença à se déplacer, glissant doucement, tout d'abord, puis prenant peu à peu de la vitesse.

« La véritable courtoisie, reprit-il, doit mériter son nom. La courtoisie doit être sincère. Lorsqu'un plébéen s'agenouille devant son monarque, il lui offre son cou sans défense. Il sait que son maître tout-puissant peut le lui faire trancher s'il le veut. Les gens du commun aimaient à dire – ou plutôt avaient pris l'habitude de dire, en des temps fort lointains et meilleurs qu'aujourd'hui – que je n'aimais pas la vérité. Or la vérité, c'est

que c'est justement la vérité que j'aime ; j'apprécie que les faits soient ouvertement reconnus pour ce qu'ils sont. »

Nous étions étendus de tout notre long dans l'embarcation, à peine séparés par la largeur d'une paume ; la tête stupide que l'autre avait appelée Piaton me regardait d'un œil exorbité, et bougeait les lèvres en même temps qu'il parlait, émettant un murmure confus.

Je voulus m'asseoir. Me saisissant avec un bras de fer, l'homme à deux têtes m'obligea à rester couché, et dit : « C'est dangereux. Ces engins ont été construits pour qu'on y reste allongé. Tu ne voudrais tout de même pas perdre la tête, n'est-ce pas ? C'est presque aussi désagréable, crois-moi, que d'en recevoir une supplémentaire. »

Notre embarcation piqua du nez et s'enfonça dans l'obscurité. Je crus pendant quelques instants que nous allions périr, mais j'éprouvai bientôt cette sensation d'ivresse particulière à la vitesse, quelque chose qui se rapprochait de ce que j'avais vécu enfant, lorsque nous glissions sur les branches des conifères de la nécropole, entre les mausolées, pendant l'hiver. Lorsque je m'y fus accoutumé, je demandai : « Êtes-vous né tel que vous êtes ? Ou bien vous a-t-on imposé Piaton, d'une manière ou d'une autre ? » Je crois que j'avais déjà commencé à prendre plus ou moins conscience que ma vie allait dépendre des renseignements que je pourrais obtenir de cette créature étrange.

La tête qui parlait se mit à rire : « Mon nom est Typhon. Autant m'appeler ainsi. As-tu entendu parler de moi ? Il fut un temps où j'étais le maître de cette planète, ainsi que de beaucoup d'autres. »

J'avais la certitude qu'il mentait, mais je lui répondis tout de même : « Le bruit de votre puissance est parvenu jusqu'à nous... Typhon. »

Il rit de nouveau. « Je parie que tu étais sur le point de m'appeler Impérator ou quelque chose comme ça, non ? Eh bien, fais-le. Non, je ne suis pas né comme je suis, ni né d'aucune manière – comme tu l'entends. Piaton n'a pas non plus été greffé sur moi ; c'est moi qui ai été greffé sur lui. Qu'en dis-tu ? »

Notre vaisseau se déplaçait maintenant à une telle vitesse que j'entendais l'air siffler au-dessus de nos têtes, mais la pente qu'il suivait me paraissait moins vertigineuse qu'au début, pour se redresser presque complètement quand je repris la parole.
« Est-ce vous qui l'avez voulu ?

— Je l'ai ordonné, en effet.

— Je trouve cela extrêmement bizarre. Et pour quelle raison l'avez-vous ordonné ?

— Pour conserver la vie, bien entendu. » Il faisait trop noir maintenant pour que je pusse voir l'une ou l'autre tête, alors que celle de Typhon n'était même pas à une coudée de la mienne.
« Toutes les formes de vie agissent de manière à préserver leur existence – c'est ce que nous appelons la Loi de l'Existence. Nos corps, comprends-tu, meurent bien avant nous-mêmes. Il serait d'ailleurs plus juste de dire que nous ne mourons que parce qu'ils meurent. Mes médecins – et bien entendu, j'avais les meilleurs de plusieurs mondes – m'ont assuré qu'il m'était possible de prendre un nouveau corps ; leur première idée fut de placer mon cerveau dans le crâne occupé auparavant par un autre. Vois-tu le défaut de cette méthode ? »

Me demandant s'il était sérieux, je lui répondis : « Non, j'en ai bien peur.

— Le visage, le visage ! Je n'aurais plus eu mon visage, et c'est à un visage que les hommes ont l'habitude d'obéir. » Son bras serra le mien dans l'obscurité. « Je leur ai dit qu'il n'en était pas question. Puis un chirurgien proposa une substitution de toute la tête. D'après lui, ce devait même être plus facile, car l'opération laisserait intactes les connexions neuroniques extrêmement complexes de la vision, de l'ouïe et de la parole. Je lui promis une principauté s'il réussissait.

— Il me semble...», commençai-je, mais je fus interrompu par un nouvel éclat de rire de Typhon.

« Il te semble qu'il aurait mieux valu commencer par retirer la tête d'origine ? Eh ! oui, c'est ce que j'ai toujours pensé moi-même ! Mais la technique des connexions neuroniques est d'une très grande difficulté et il découvrit (grâce aux sujets d'expérience que je lui procurai) que le meilleur moyen de réussir était de ne transférer par chirurgie que les fonctions

volontaires. Lorsque cela serait fait, les fonctions involontaires finiraient par se transférer d'elles-mêmes, et on pourrait retirer la tête d'origine ; il y aurait bien entendu une cicatrice, qu'une chemise suffirait à cacher.

— Mais quelque chose n'a pas marché ? » Je m'étais déjà écarté de lui autant qu'il était possible dans l'étroite embarcation.

« Ce fut surtout une question de temps. » La puissante sonorité de sa voix de bronze commençait à s'affaiblir.

« Piaton était un de mes esclaves – non pas le plus grand, mais le plus fort de tous ; nous lui avons fait passer des épreuves. Mais il ne m'est jamais venu à l'esprit qu'un être d'une telle force physique puisse aussi être assez fort pour garder le contrôle de son cœur...

— Je vois », dis-je, bien que ne voyant rien.

« Ce fut aussi une période de grande confusion. Mes astronomes avaient prédit une lente décadence de l'activité du soleil. Beaucoup trop lente, d'après eux, pour être sensible durant la longueur d'une vie humaine. Mais ils s'étaient trompés. La température de la planète déclina de deux pour mille en quelques années, avant de se stabiliser à nouveau. Les récoltes en pâtirent, il y eut de terribles famines et des émeutes. J'aurais dû partir à ce moment-là.

— Et pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

— Il me semblait qu'il y avait besoin d'une main ferme à la barre. Et il ne peut y en avoir qu'une, que ce soit celle du prince ou de quelqu'un d'autre...

« Et puis un faiseur de miracles avait fait son apparition, comme souvent ; ce n'était pas réellement un fauteur de troubles, en dépit de ce que pensaient certains de mes ministres. Je m'étais retiré en cet endroit, le temps que mon traitement soit terminé, et comme il semblait guérir les maladies et les difformités, j'ordonnai qu'il me fût amené.

— Le Conciliateur », dis-je, avant d'avoir envie de me trancher les veines pour une telle sottise.

« Oui, c'était l'un des noms qu'il portait. Sais-tu où il se trouve, maintenant ?

— Cela fait bien des kiliades qu'il est mort.

— Et cependant, il n'a pas complètement disparu, n'est-ce pas ? »

La manière dont il fit cette remarque me surprit tellement que je ne pus m'empêcher d'abaisser les yeux sur le petit sac en daim suspendu à mon cou, pour vérifier que la lumière azurée ne s'en échappait pas.

Là-dessus, notre vaisseau redressa sa proue et se mit à monter, et le gémissement de l'air autour de nous se transforma en un grondement de tourbillon.

Les yeux du monde

Notre embarcation était peut-être contrôlée par la lumière, car lorsque celle-ci revint brusquement autour de nous, elle s'arrêta instantanément. Au cours de la nuit, entre les genoux de la montagne, j'avais souffert du froid : mais ce n'était rien en comparaison de celui que je ressentais maintenant. Il n'y avait pas de vent, mais sa morsure était plus forte que celle de l'hiver le plus dur que j'aie jamais connu. Le simple effort de m'asseoir me fit tourner la tête.

Typhon sauta à terre. « Cela faisait bien longtemps que je n'étais pas venu ici, remarqua-t-il. Eh bien, c'est agréable d'être de nouveau chez soi. »

Nous étions dans une pièce vide, taillée à même la roche brute, et aussi grande qu'une salle de bal. Dans le coin le plus éloigné s'ouvraient deux fenêtres circulaires, d'où provenait la lumière ; Typhon courut vers l'une d'elles. Elles étaient séparées d'une centaine de pas, et chacune faisait bien dix coudées de large. Je le suivis jusqu'à ce que je me rende compte que ses pieds nus laissaient des empreintes sombres et nettes sur le sol. De la neige était entrée par les fenêtres et poudrait le sol de pierre. Je tombai à genoux et me mis à pelleter frénétiquement la fine couche pour m'en remplir la bouche.

J'avais l'impression de ne jamais avoir rien goûté d'aussi bon. La chaleur de ma langue à demi desséchée paraissait dissoudre la neige en un nectar, et il me semblait que j'aurais pu rester ici à genoux tout le reste de ma vie, à dévorer des boules de neige. Typhon se retourna et éclata de son rire énorme en me

voyant. « J'avais oublié que tu étais assoiffé. Vas-y, ne te gêne pas ! Nous avons tout notre temps. Ce que je voulais te montrer peut attendre. »

La bouche de Piaton bougea comme elle l'avait déjà fait à plusieurs reprises, et je crus saisir une fugitive expression de commisération sur son visage abruti. Cela me fit un peu revenir à moi-même, sans doute aussi parce que je venais d'engloutir plusieurs bouchées de neige fondante. Quand j'eus fini d'avalier, je restai sur place en amassant un nouveau tas, mais j'en profitai pour dire : « Vous m'avez raconté l'histoire de Piaton. Pourquoi ne peut-il pas parler ?

— Parce que le souffle lui manque, le pauvre garçon », me répondit Typhon. Je m'aperçus alors qu'il avait une érection, dont il prenait soin d'une main nonchalante. « Comme je te l'ai dit, je contrôle les fonctions volontaires – je contrôlerai aussi bientôt celles qui ne le sont pas. Et si le pauvre Piaton peut toujours bouger les lèvres et la langue, il se retrouve dans la position d'un musicien qui pourrait appuyer sur les pistons d'un instrument à vent sans être capable d'y souffler. Quand tu en auras fini avec cette neige, dis-le-moi, et je te montrerai où te procurer de la nourriture. »

Je remplis une dernière fois ma bouche, avalai et dis : « Cela suffit, pour l'instant. Oui, j'ai très faim.

— Parfait. » Quittant les fenêtres, Typhon se dirigea vers l'un des murs de la vaste salle. En m'approchant, je me rendis compte que cette paroi-là, au moins, n'était en fait pas taillée directement dans la pierre, comme je l'avais tout d'abord cru. On aurait plutôt dit qu'elle était faite d'une sorte de cristal, ou d'un verre épais fumé ; je pouvais voir à travers des tranches de pain et nombre de plats étranges, ayant cette apparence de perfection caractéristique des natures mortes.

« Tu possèdes un talisman de grand pouvoir, me dit alors Typhon. Tu dois maintenant me le donner, si tu veux que nous puissions ouvrir ce buffet.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire. Voulez-vous mon épée ?

— Non, mais l'objet qui pend à ton cou », répondit-il en tendant la main vers le petit sac de peau.

Je fis un pas en arrière. « Il ne possède aucun pouvoir.

— Alors tu n'as rien à perdre. Donne-le-moi. » Tandis que Typhon parlait, Piaton bougea la tête de droite à gauche, presque imperceptiblement.

« C'est une simple curiosité, dis-je. J'ai cru moi aussi autrefois qu'elle détenait un grand pouvoir, mais elle est restée sans effet quand j'ai tenté de rendre la santé à une femme en train de mourir, et hier encore, elle n'a pu rendre la vie au petit garçon qui voyageait avec moi. Comment avez-vous deviné ?

— Je vous surveillais, bien entendu. Je suis monté assez haut pour pouvoir vous observer dans les meilleures conditions possibles. Lorsque mon anneau a tué l'enfant et que tu es allé près de lui, j'ai vu la flamme sacrée. Il n'est pas nécessaire que tu la déposes dans ma main si tu ne veux pas – fais simplement ce que je te dis.

— Mais vous auriez pu nous avertir ! m'écriai-je.

— Et pourquoi donc ? À ce moment-là, vous ne m'étiez rien, ni l'un ni l'autre. Veux-tu manger ou non ? »

Je sortis la Griffe de son sac. Après tout, Dorcas et Jonas l'avaient déjà vue, et je savais que dans les grandes occasions, les pèlerines en faisaient monstration devant la foule des fidèles. Elle reposait comme un simple morceau de verre bleu dans le creux de ma main, sans éclat particulier.

Typhon s'inclina avec curiosité pour la regarder. « Elle n'est guère impressionnante. Agenouille-toi, maintenant. »

Je m'agenouillai.

« Répète après moi : je jure par tout ce que représente ce talisman, que je deviendrai, pour la nourriture que je vais recevoir, la créature de celui qui s'appelle Typhon et cela pour toujours... »

Un piège était en train de se refermer, à côté duquel le filet lancé par Décuman n'était qu'un lacet grossier. Il était d'une telle subtilité que c'est à peine si j'en devinais la présence, mais je savais pourtant que la moindre de ses mailles était tissée dans l'acier le mieux trempé.

« ... lui abandonnant tout ce que j'ai et tout ce que je serai, ce que je possède actuellement et ce que je posséderai à l'avenir, vivant et mourant selon son bon plaisir.

— J'ai déjà rompu des serments, par le passé. Si je juraais celui-ci, je le romprais certainement aussi.

— Dans ce cas-là, jure, objecta-t-il. Ce n'est qu'une simple procédure que nous devons suivre. Répète-le, et je t'en délivrerai dès que tu auras mangé. »

Au lieu de cela, je me relevai. « Vous m'avez dit aimer la vérité. Je comprends maintenant pourquoi. C'est la vérité qui lie le mieux les hommes. » Je rangeai la Griffes.

Si je ne l'avais pas fait, elle aurait été perdue pour toujours un instant plus tard. Typhon me saisit de telle manière que j'avais les bras collés le long du corps, et que j'étais dans l'impossibilité de dégainer *Terminus Est* ; me portant, il se précipita vers l'une des fenêtres. Je me débattais, mais je n'étais qu'un jeune chiot entre les mains d'un géant.

Comme nous nous en rapprochions, les grandes dimensions de la fenêtre firent qu'elle disparut presque complètement en tant que telle : on aurait dit que nous étions déjà à l'extérieur, ou que le monde extérieur pénétrait dans la pièce. Or, il ne s'agissait pas de champs et d'arbres qui auraient été situés à la base de la montagne, comme je m'y attendais, mais d'une simple extension, d'une portion du ciel. Le mur de roche de la pièce, épais de moins d'une coudée en cet endroit, flottait en arrière à la périphérie de ma vision comme la ligne trouble que nous voyons, lorsque nous nageons les yeux ouverts, et qui est la ligne de démarcation entre l'air et l'eau.

Puis je me retrouvai complètement à l'extérieur. Typhon me tenait maintenant par les chevilles ; mais, soit à cause de l'épaisseur de mes bottes, soit simplement du fait de ma panique, je ne me sentis plus du tout tenu pendant un instant. Mon dos s'appuyait à la masse de la montagne. Retenue par mon menton, la Griffes se balançait devant mes yeux dans son petit sac. Je me souviens d'avoir un instant été pris d'angoisse à l'idée que *Terminus Est* pouvait glisser de son fourreau, mais c'était absurde.

Je me redressai par un effort des muscles abdominaux, comme les gymnastes lorsqu'ils sont accrochés par les pieds à la barre. Typhon lâcha l'une de mes chevilles pour me frapper sur la bouche d'un revers de main, et je retombai. Je poussai un cri,

et tâchai d'essuyer le sang qui, de mes lèvres, coulait dans mes yeux.

La tentation de tirer *Terminus Est*, de me soulever de nouveau et de frapper fut telle que j'eus toutes les peines du monde à y résister. Mais je savais que Typhon aurait largement le temps de me laisser tomber en voyant ce que je préparais. Même en cas de succès, je n'aurais pas survécu.

« Je t'exhorte maintenant... » venant d'au-dessus de moi, la voix de Typhon paraissait éloignée, au milieu de cette immensité dorée dans laquelle j'étais suspendu. « ... à exiger de ton talisman toute l'aide qu'il peut t'apporter. »

Il se tut, et chaque instant qui passait semblait l'éternité même.

« Peut-il quelque chose pour toi ? »

Je réussis à lancer un « non » retentissant.

« Sais-tu seulement où tu te trouves ? »

— Je l'ai vu. Je suis sur le visage. La montagne de l'Autarque.

— C'est mon visage — avais-tu vu cela aussi ? L'Autarque, c'était moi. Et c'est moi, l'Autarque, qui suis de retour. Tu es dans mon œil droit, et ton dos s'appuie sur son iris. Comprends-tu ? Tu es une larme, rien qu'une petite larme que je verse. Je peux te laisser tomber, et ton corps fera une tache minuscule sur mon vêtement. Qui peut maintenant te sauver, toi qui portes le talisman ?

— Vous, Typhon.

— Moi, seulement ?

— Typhon seulement. »

Il me ramena à l'intérieur, et je m'accrochai à lui comme le petit Sévérien s'était accroché à moi, jusqu'à ce que nous nous retrouvions enfin à l'intérieur de la grande salle qui n'était autre que la boîte crânienne du sommet de la montagne.

« Bon, dit le géant à deux têtes. Nous allons faire une seconde tentative. Tu vas retourner avec moi dans l'œil, mais il faudra que tu viennes de ton plein gré, cette fois. Peut-être trouveras-tu plus facile d'aller dans le gauche au lieu du droit. »

Il prit mon bras. Je suppose que l'on pourrait dire que je m'avançai de mon plein gré, puisque j'étais sur mes jambes ; mais je ne crois pas avoir jamais marché d'aussi mauvaise grâce

de toute ma vie. Seul le souvenir de l'humiliation que je venais de subir m'empêchait de refuser. Nous ne nous arrê tâmes qu'une fois au bord absolu de la pupille ; d'un geste, Typhon m'intima l'ordre de regarder devant moi. Un océan cotonneux de nuages s'étendait en dessous de nous, bleui d'ombre aux endroits où le soleil ne le teintait pas de rose.

« Autarque, demandai-je, comment se fait-il que nous soyons ici, alors que le vaisseau que nous avons pris a plongé si longtemps dans un tunnel ? »

D'un mouvement d'épaules, il rejeta ma question. « Pourquoi la gravitation devrait-elle servir Teur, quand elle peut servir Typhon ? Mais Teur est belle : regarde ! Tu contemples la robe du monde ; n'est-elle pas splendide ?

— Absolument splendide.

— Si tu le veux, tu pourras la revêtir. Je t'ai dit que j'étais l'Autarque de nombreux mondes. Je le serai de nouveau et de bien plus de mondes encore. Celui-ci, qui est le plus ancien de tous, j'en avais fait ma capitale. Ce fut une erreur, car j'ai trop attendu quand le désastre s'est produit. Au moment où je décidai de fuir, la fuite n'était plus possible pour moi – ceux à qui j'avais confié le contrôle des vaisseaux capables d'atteindre les étoiles avaient fui à leur bord, et j'étais assiégé sur cette montagne. Je ne commettrai pas cette erreur une deuxième fois. Je bâtirai ma capitale ailleurs, et je te donnerai ce monde-ci, pour que tu y règues comme mon féal.

— Je n'ai rien fait, répondis-je, pour mériter une position aussi élevée.

— Porteur du talisman, personne, pas même toi, ne peut me demander de justifier mes actes. Au lieu de cela, contemple donc ton empire. »

Tandis qu'il parlait, très loin au-dessous de nous, le vent s'était levé. Et sous son fouet puissant, les nuages bouillonnaient et se rangeaient comme des soldats, en rangs serrés qui s'étiraient vers l'orient. Je vis apparaître en dessous d'eux d'autres montagnes, puis les plaines de la côte, et, encore au-delà, la ligne bleue et à peine perceptible de la mer.

« Regarde ! » me dit Typhon en montrant une direction du doigt ; sur les montagnes du nord-est, une étincelle de lumière

venait d'apparaître. « On a utilisé là une arme à énergie d'une grande puissance, continua-t-il. Peut-être est-ce le prince actuel, peut-être ses ennemis. Quoi qu'il en soit, je l'ai maintenant localisée et elle sera détruite. Les armées de ce temps ne sont guère puissantes. Leurs soldats s'égailleront sous nos fléaux comme le blé qu'on bat.

— Mais comment pouvez-vous savoir tout cela ? demandai-je. Vous étiez comme mort, jusqu'à ce que mon fils et moi venions vous réveiller.

— En effet. Mais j'ai déjà vécu presque un jour, et j'ai envoyé mes pensées jusqu'aux endroits les plus éloignés. Il existe au plus profond des mers des puissances qui s'apprêtent à régner. Elles deviendront nos esclaves, comme les hordes du Nord sont actuellement les leurs.

— Et qu'adviendra-t-il des habitants de Nessus ? » J'étais glacé jusqu'aux os, et mes jambes tremblaient sous moi.

« Nessus sera ta capitale, si tu le souhaites. Et depuis ton trône de Nessus, tu me paieras tribut en belles jeunes femmes et en beaux garçons, en anciens mécanismes et en livres antiques, ainsi qu'en toutes les bonnes choses produites par ce monde de Teur. »

Il indiqua un autre point. Je crus discerner les jardins du Manoir Absolu comme un châle d'or et de vert jeté sur une pelouse, et au-delà, la grande muraille de Nessus ; puis la puissante cité elle-même, l'impérissable métropole, s'étendant sur tant de centaines de lieues que même les donjons de la Citadelle se perdaient au milieu de cette marée infinie de toits, de clochers, de tours et de rues sinueuses.

« Il n'existe pas de montagne aussi haute, dis-je. Et celle-ci serait-elle la plus élevée de toute la planète, quand bien même elle se dresserait au-dessus du sommet de la deuxième, nul ne pourrait voir aussi loin que moi en ce moment.

— Cette montagne est aussi haute que je veux qu'elle soit, dit Typhon en me saisissant par les épaules. As-tu donc oublié quel visage elle porte ? »

Je le fixai sans répondre.

« Imbécile, reprit-il. Tu vois à travers mes yeux. Sors donc ton talisman, maintenant. J'exige que tu prêtes serment sur lui. »

Je sortis la Griffe, me disant que c'était sans doute pour la dernière fois, de la pochette de cuir cousue par Dorcas. Pendant ce temps, j'eus l'impression d'un mouvement léger, très loin en contrebas. Certes, la vue que l'on avait du monde depuis l'étrange fenêtre était toujours grandiose, dépassant tout ce que l'on pourrait imaginer – mais ce n'était tout de même que la vue qu'un homme ayant de bons yeux aurait pu admirer de quelque très haut sommet : le disque bleu de Teur. Je pouvais aussi voir, à travers les nuages, les genoux puissants de la montagne et entre eux les bâtiments rectangulaires avec la construction circulaire en leur centre, et les cataphractes. Et lentement, ces derniers détournaient leurs visages du soleil pour regarder vers le haut, vers nous.

« Ils veulent me rendre hommage », dit Typhon. La bouche de Piaton bougea également, mais pas en même temps. Cette fois-ci, je l'observais.

« Vous vous êtes montré tout à l'heure dans l'autre œil, et ils ne vous ont pas rendu hommage, fis-je remarquer à Typhon. C'est la Griffe qu'ils saluent. Dites-moi, Autarque, qu'en sera-t-il du Nouveau Soleil, s'il vient enfin ? Serez-vous son ennemi, comme vous avez été celui du Conciliateur ?

— Fais-moi ton serment d'allégeance et crois-moi, je serai son maître lorsqu'il viendra, et lui mon esclave le plus abject. »

C'est à cet instant-là que je frappai.

Il y a une façon de porter un coup sur l'arête du nez avec le tranchant de la main qui projette son os fendu à l'intérieur du crâne. Le geste doit être cependant extrêmement rapide, car instinctivement, sans même avoir à y penser, un homme lève les mains pour se protéger le visage en voyant venir le coup. Je n'étais pas aussi rapide que Typhon, mais il leva la main devant son propre visage. Or c'est celui de Piaton que je frappai, et je sentis l'affreux petit craquement qui est le glyphe de la mort. Le cœur qui n'était plus à son service depuis des kiliades cessa de battre.

Après un instant, je poussai du pied le corps de Typhon dans le vide.

Sur les chemins d'altitude

L'embarcation qui flottait sur l'air ne voulut pas m'obéir, car je n'en connaissais pas le mot secret. (J'ai souvent pensé que ce mot faisait partie des choses que Piaton avait tenté de me dire, comme il m'avait demandé de prendre sa vie ; j'ai toujours regretté de ne pas lui avoir prêté attention plus tôt.) Finalement, je dus me résoudre à descendre par l'œil droit – ce fut l'escalade la plus périlleuse de toute ma vie. Dans ce récit déjà trop long de mes aventures, j'ai mentionné à plusieurs reprises que je n'oubliais rien ; j'ai néanmoins oublié une bonne partie de ce trajet, car j'étais dans un tel état d'épuisement que je me déplaçais comme un somnambule. Lorsque je débouchai enfin en titubant dans la ville silencieuse édifiée entre les pieds des cataphractes, il devait faire presque nuit, et je ne pus que m'écrouler au pied d'un mur qui me protégeait du vent.

Une beauté terrible se dégage des montagnes, même et peut-être surtout quand elles mettent notre vie en grand danger ; c'est en de tels moments que cette inhumaine beauté devient la plus évidente, et il y a fort à parier que les chasseurs qui s'y aventurent chaudement habillés et bien nourris et en reviennent chaudement habillés et bien nourris n'en ont pas conscience. De là-haut, le monde peut apparaître comme un bassin naturel d'eau claire, une eau paisible d'un froid glacial.

Je descendis très bas le lendemain, rejoignant ces plateaux en altitude qui s'étendent sur des lieues, et forment des plaines recouvertes d'une herbe douce et de fleurs comme l'on n'en voit

jamais plus bas – des fleurs minuscules, à la floraison rapide, d'une perfection et d'une pureté dépassant celles des roses.

Ces plaines se terminaient généralement par des falaises et, plus d'une fois, je crus bien devoir renoncer à suivre la direction du nord pour revenir sur mes pas ; mais je finissais toujours par découvrir un passage, soit en grimpant, soit en descendant, et pus donc garder mon cap. Je ne vis ni soldats ni cavaliers patrouiller dans les parties basses, et si d'un côté je me sentais soulagé – je craignais en effet que les hommes de l'archonte ne fussent encore à mes trousses –, d'un autre j'éprouvais une certaine inquiétude, car cela montrait que j'étais très éloigné des routes par lesquelles les armées du Nord étaient approvisionnées.

Le souvenir de l'alzabo revint me hanter ; je savais qu'il devait s'en trouver d'autres de son espèce dans les montagnes. Par ailleurs, je n'avais aucune certitude sur sa mort. Que savait-on du pouvoir de récupération d'un tel animal ? Et si j'arrivais assez facilement à chasser son image pendant la journée, pensant davantage à la présence ou à l'absence de cavaliers, et aux mille accidents du relief dont la beauté enchantait mes yeux – pics enneigés, cascades grondantes et vallées verdoyantes –, elle revenait avec la nuit, lorsque, tout recroquevillé dans ma couverture et ma cape, brûlant de fièvre, je croyais entendre le bruit étouffé de ses pattes et le raclement de ses griffes puissantes.

Si, comme on le prétend souvent, le monde est ordonné selon un certain plan (et cela ne fait pas de différence que ce plan date d'une époque antérieure à sa création ou soit le résultat de l'inexorable logique qui préside à sa croissance, constituée au cours des millions de siècles), on doit alors pouvoir retrouver en toutes choses la représentation en miniature des gloires les plus élevées, ainsi que la description magnifiée de sujets de moindre importance. Pour empêcher mon attention cyclique de se laisser hypnotiser par le souvenir vivace de son horreur, j'essayai de la fixer sur les aspects de la nature de l'alzabo qui lui permettent d'incorporer aux siennes les pensées et la mémoire d'un autre être humain. Je n'avais guère de difficulté à établir un parallèle avec les sujets « de

moindre importance ». Je pouvais par exemple rapprocher l'alzabo de ces insectes qui recouvrent leur corps de débris végétaux et d'herbe, afin de se cacher de leurs prédateurs. D'une certaine manière, il n'y avait pas tromperie : les débris et l'herbe existaient bien, étaient réels. L'insecte, en revanche, s'y abritait. Ainsi en allait-il de l'alzabo. Lorsque Bécan, parlant par la gueule de la bête, disait désirer voir sa femme et son fils le rejoindre, il croyait lui-même décrire son propre désir, et c'était bien le cas ; néanmoins, ce désir avait en réalité pour but de nourrir l'alzabo, qui était dedans, et dont les besoins et la conscience se dissimulaient derrière la voix de Bécan.

Il m'était naturellement plus difficile de trouver une corrélation entre l'alzabo et quelque vérité plus haute ; mais je finis par considérer que c'était possible, en faisant un parallèle avec la façon dont le monde matériel absorbe les pensées et les actes d'êtres humains qui, bien que morts depuis plus ou moins longtemps, lui ont imprimé la marque de leur activité – celle que l'on pourrait qualifier d'artistique au sens le plus large, qu'il s'agisse d'architecture, de musique, de batailles ou d'explorations – de manière assez profonde pour que l'on puisse dire qu'elle prolonge en quelque sorte leur existence bien au-delà de leur disparition. C'est de cette façon que Sévéra, la fille de Bécan, avait suggéré à l'alzabo de tirer la table sous l'ouverture conduisant au grenier, dans la maison sous la falaise, alors que la jeune Sévéra n'était plus.

Je disposais également de Thècle pour me conseiller, et bien que n'attendant guère de révélations de sa part, et quoi qu'elle n'ait eu que peu de renseignements à me donner, on l'avait souvent mise en garde contre les dangers des montagnes, et elle ne cessait de me pousser, dès les premières lueurs de l'aurore, à descendre vers les terres basses plus chaudes.

Je ne ressentais pratiquement plus la faim, car c'est une impression qui passe assez rapidement lorsque l'on reste quelque temps sans manger. Au lieu de cela, on est pris d'une sorte de faiblesse, s'accompagnant d'une lucidité presque surnaturelle. Puis, le deuxième jour après que j'étais descendu depuis la pupille de l'œil droit, je tombai sur une cabane de

berger, une sorte de ruche de pierre, dans laquelle je trouvais un chaudron et une bonne quantité de farine de maïs.

Une petite résurgence de montagne se trouvait seulement à une douzaine de pas de la cabane, mais il n'y avait rien en matière de combustible. Je passai le reste de l'après-midi à ramasser les nids abandonnés par les oiseaux, sur une falaise distante d'environ une lieue, et le soir, je fis jaillir des étincelles de la soie de *Terminus Est* ; je pus ainsi faire cuire un repas grossier (qui mit longtemps à bouillir, à cause de l'altitude) et enfin manger. Ce fut certainement l'un des meilleurs dîners que j'aie jamais faits, et je trouvais à la nourriture un parfum à peine perceptible de miel, qui n'en était pas moins clairement identifiable, comme si les nectars de la plante s'étaient conservés dans les graines desséchées, à la manière dont les sels de mers disparues, dont Teur seule se souvient, se retrouvent au cœur de certaines pierres.

J'avais bien l'intention de payer un écot pour ce que j'avais mangé, et je me mis à fouiller dans ma sabretache, à la recherche de quelque chose d'une valeur au moins égale que je pourrais laisser au berger. Il n'était pas question que je lui abandonne le petit livre brun de Thècle – et de toute façon, me dis-je pour calmer ma mauvaise conscience, il était peu probable que le berger sache lire. Je ne voulais pas non plus me séparer de mon fragment de pierre à affûter, à la fois parce qu'elle était liée au souvenir de l'homme vert, et parce que le cadeau n'aurait guère eu de valeur en un tel endroit, où l'on trouvait un peu partout des pierres de qualité presque aussi bonne. Je n'avais pas d'argent, ayant abandonné à Dorcas jusqu'à mon dernier as. Je me décidai finalement à laisser la petite cape écarlate que j'avais trouvée dans la boue de la ville en ruine, longtemps avant d'atteindre Thrax. Elle était tachée, et bien trop fine pour tenir vraiment chaud, mais j'espérais que ses glands et sa couleur brillante séduiraient celui qui m'avait involontairement nourri.

Je n'avais jamais très bien compris comment elle s'était retrouvée entre mes mains, et encore moins si l'étrange personnage qui nous avait appelés afin de connaître un bref épisode de vie l'avait laissée derrière lui par accident ou

intentionnellement, lorsque la pluie l'avait dissous pour le faire retourner à la poussière qu'il avait été pendant si longtemps. Il est évident que l'antique sororité des prêtresses dispose de pouvoirs qu'elle n'utilise que rarement ou même jamais, et il n'est pas absurde de penser que parmi ces pouvoirs, se trouve celui de ressusciter les morts. S'il en est bien ainsi, le biomancien les avait peut-être appelées à lui comme il nous avait appelés, et la cape était alors restée sur place par accident.

Néanmoins, même si les choses se sont passées ainsi, c'était peut-être aussi au service d'une autorité plus haute. C'est de cette façon que la plupart des sages expliquent le paradoxe apparent qui veut que bien que nous choisissons librement de faire ceci ou cela, de commettre un crime, ou, par altruisme, de voler les emblèmes sacrés de l'Empyrée, c'est tout de même l'Incréé qui commande l'ensemble, et qui se trouve également servi (c'est-à-dire totalement) par ceux qui lui obéissent et par ceux qui se rebellent.

Ce n'est pas tout. Certains, dont j'ai lu les raisonnements dans le petit livre brun, non sans les discuter à plusieurs reprises avec Thècle, font remarquer que, papillonnant en sa Présence, se trouvaient une multitude d'êtres qui, bien qu'apparaissant minuscules, sont comparativement énormes aux yeux des hommes, pour lesquels leur maître est d'une taille tellement gigantesque qu'il en devient invisible. (Il est rendu imperceptible par ses dimensions illimitées, et nous sommes en relation avec lui comme ceux qui traversent un continent mais ne voient que des forêts, des fondrières, des dunes et ainsi de suite, et qui, bien que sentant des grains de sable dans leurs chaussures, ne se rendent pas compte que la terre qu'ils ont négligée toute leur vie se trouve là, marchant avec eux.)

On rencontre aussi d'autres sages qui, doutant de l'existence de cette puissance que ces êtres – appelons-les des amschaspands – sont supposés servir, n'en affirment pas moins la réalité de leur existence. Affirmations qui ne sont pas fondées sur des témoignages humains – alors qu'il en existe beaucoup, et que j'ai moi-même pu en voir dans le livre aux pages-miroirs, dans les salles du père Inire –, mais plutôt sur une théorie irréfutable ; ils disent en effet que si l'univers n'a pas été créé

(hypothèse qu'ils trouvent plus pratique de rejeter, bien que pour des raisons qui ne sont pas purement philosophiques), il a dû exister depuis toujours jusqu'à aujourd'hui, et que si c'est bien le cas, alors le temps lui-même s'étend lui aussi à l'infini vers le passé. Dans un tel océan illimité de temps, toutes les choses concevables ont dû exister à un moment ou un autre. Or des êtres comme les amschaspands sont concevables, et ont de fait été conçus. Mais si d'aussi puissantes créatures ont réellement existé, comment auraient-elles pu être détruites ? Il faut donc qu'elles existent encore.

C'est ainsi que, du fait de la nature paradoxale du savoir, on peut en arriver à douter de l'existence de l'Ylem, la source primordiale de toutes choses, alors qu'il n'est pas possible de douter de l'existence de ses serviteurs...

Et comme de telles créatures existent, n'est-il pas pensable qu'elles puissent interférer (ce qui n'est qu'une façon de parler) avec notre monde et intervenir dans nos affaires, au cours d'incidents comme celui qui m'avait permis de récupérer la cape écarlate que je laissai dans la cabane ? Il n'est pas nécessaire de disposer de pouvoirs illimités pour s'ingérer dans l'économie interne d'un nid de fourmis – il suffit d'un enfant armé d'un bâton pour la bouleverser. Je ne connais pas d'idée plus effroyable que celle-ci. (L'idée de ma propre mort, que la tradition populaire suppose si terrible qu'elle serait inconcevable, ne m'inquiète guère ; c'est à ma vie que je suis incapable de penser, je m'en aperçois ; peut-être à cause de la perfection de ma mémoire.)

Il existe cependant une autre explication : il se peut que tous ceux qui cherchent à servir la Théophanie, et peut-être même tous ceux qui seulement prétendent le faire, en dépit de leur grande diversité apparente, qui semble même tourner à une sorte de guerre intestine, sont en fin de compte reliés entre eux – comme les marionnettes représentant le petit garçon et l'homme de bois que je vis une fois en rêve : même s'ils avaient bien l'air de se combattre, ils n'en étaient pas moins sous le contrôle d'un être invisible, tirant les ficelles de l'un comme de l'autre. Si tel est bien le cas, alors le chaman que nous avons vu pouvait très bien être l'ami et l'allié de ces prêtresses qui

parcourent dans leur civilisation de si vastes étendues d'un territoire où lui-même, à une époque de sauvagerie primitive, sur un fond rigide de liturgie ponctuée du roulement des tambours et du claquement des crotales, offrait des sacrifices dans le petit temple de la ville de pierre.

C'est au crépuscule, le lendemain, que j'arrivai au bord du lac Diuturna. C'était ce lac, je pense, et non la mer, que j'avais aperçu à l'horizon, avant que l'esprit de Typhon n'enchaînât le mien au sien. À condition, bien sûr, que ma rencontre avec lui et Piaton n'ait pas été qu'un rêve, une vision, dont je me serais réveillé à l'endroit où il avait commencé. Le lac Diuturna est cependant presque aussi vaste qu'une mer, vaste au point, en tout cas, d'être incompréhensible pour l'esprit ; et après tout, c'est bien l'esprit qui engendre les échos qu'évoque ce mot – sans l'esprit, il ne reste qu'une petite fraction de Teur couverte d'eaux saumâtres. Bien que ce lac se trouvât à une altitude nettement plus élevée que la mer, il me fallut une grande partie de l'après-midi pour atteindre son rivage.

Cette marche fut une expérience extraordinaire, dont le souvenir m'est encore cher à l'heure actuelle ; c'est peut-être la plus belle que j'aie jamais faite – moi qui recèle pourtant dans mon esprit les souvenirs de tant d'hommes et de femmes. Parce que, tout en descendant, je remontais le cours de l'année. Au moment où je quittais la cabane du berger, me surplombaient encore, derrière moi et sur ma droite, d'immenses étendues de neige et de glace trouées de pans de roche encore plus froids qu'elles, des falaises trop abruptes ou exposées au vent pour retenir la neige, qui venait se poser et fondre dans l'herbe tendre des prairies en contrebas, sur laquelle je marchai – une herbe de début de printemps. Elle se fit de plus en plus vigoureuse au fur et à mesure que j'avancai, et prit une nuance verte plus virile. La rumeur des insectes, dont j'ai rarement conscience à moins d'être resté longtemps sans l'entendre, reprit progressivement, produisant un son qui me rappelait les instruments à corde en train de s'accorder dans la grande Salle Bleue, avant que commence la première cantilène. C'était un bruit qu'il m'arrivait aussi autrefois d'entendre, lorsque j'étais

étendu sur ma couchette près de l'écoutille dans le dortoir des apprentis.

Les premiers buissons, qui, en dépit de leur apparence robuste n'avaient pas été capables de tenir là où poussait l'herbe la plus tendre, firent leur apparition ; en les observant de plus près, je m'aperçus qu'il ne s'agissait en fait nullement de buissons, mais de végétaux que j'avais vus sous forme d'arbres majestueux, réduits ici à l'état de nains par la brièveté de l'été et la rigueur de l'hiver et parfois divisés par ces rudes conditions en plusieurs pieds noueux. Je trouvai dans l'un de ces arbres miniatures une grive dans son nid, le premier oiseau que je voyais depuis longtemps, à l'exception des grands rapaces des hauteurs. Une lieue plus loin encore, et j'entendis siffler les premières marmottes, dont les terriers s'ouvraient un peu partout entre les promontoires rocheux épars. Elles dressaient leurs têtes tachetées, où brillait un petit œil noir au regard aigu, pour avertir leurs congénères de mon approche.

Une lieue encore, et c'est un lapin qui détala devant moi en zigzag, dans la crainte de l'astara tourbillonnante que je ne possédais pas. La pente était assez forte à ce moment-là, et je me rendis tout d'un coup compte d'avoir perdu beaucoup de forces, non seulement à cause de la faim et de la fièvre, mais aussi de la ténuité de l'air. C'est comme si j'avais été atteint d'une deuxième maladie, dont je n'aurais pas eu conscience tant que le retour des arbres et des buissons véritables ne l'avait pas guérie.

Cela faisait déjà un certain temps que le lac n'était plus simplement une ligne de brume bleutée à l'horizon ; il m'apparaissait comme une très vaste étendue, pratiquement sans caractères saillants, d'une eau aux reflets métalliques et sur laquelle quelques bateaux, dont j'allais apprendre plus tard qu'ils étaient presque tous construits en roseaux, se trouvaient éparpillés. J'aperçus également un petit village idéal, au fond d'une baie qui s'ouvrait légèrement sur la droite de la direction que je suivais actuellement.

De même que je n'avais pas eu véritablement conscience de ma faiblesse, de même, avant d'apercevoir les premiers bateaux et les courbes douces des maisons au toit de chaume, je n'avais

pas eu conscience de ma solitude depuis la mort de l'enfant. Une solitude qui, me semblait-il, était plus que de la simple solitude. Je n'ai jamais recherché la présence de quelqu'un seulement pour satisfaire le besoin d'avoir une présence auprès de moi : un compagnon doit être aussi un ami. Et il est bien rare que j'aie souhaité engager la conversation avec des inconnus, ou recherché des visages nouveaux. J'ai plutôt l'impression de perdre de mon individualité, d'une manière ou d'une autre, en me retrouvant seul ; pour la grive, pour les marmottes, pour le lapin je n'avais pas été Sévérien, mais l'Homme. Les nombreuses personnes qui aiment la solitude absolue, et en particulier dans les endroits les plus désertiques, apprécient avant tout, à mon sens, de jouer ce rôle. Mais je voulais à nouveau être un individu, et j'avais pour cela besoin du miroir tendu par les autres, qui me montrerait que je n'étais pas comme eux.

Le repas chez le hetman

Je n'atteignis les premières maisons que vers la toute fin de l'après-midi. Le soleil ouvrait un chemin d'or rouge sur le lac, un chemin qui avait l'air de prolonger la rue du village jusqu'aux limites du monde : il aurait suffi de l'emprunter, aurait-on dit, pour déboucher sur le vaste univers. Le village lui-même, si petit et pauvre qu'il fût – ce que je constatai rapidement en m'en approchant –, me suffisait amplement, moi qui venais de franchir des montagnes sauvages et des lieux désertés.

Il n'y avait pas la moindre auberge, et, comme personne parmi tous ceux dont les yeux m'observaient à travers les fenêtres n'avait l'air de vouloir m'accueillir, je demandai où se trouvait la maison du hetman. Une fois là-bas, je repoussai la grosse femme qui m'ouvrit et m'installai confortablement. Le temps que le hetman arrive pour voir qui avait bien pu ainsi s'inviter chez lui, j'avais sorti ma pierre à affûter et l'huile de la sabretache, et, dos au feu pour me réchauffer, je nettoyais la lame de *Terminus Est*. L'homme commença par s'incliner, mais je l'intriguais tellement que, tout en se penchant, il ne put s'empêcher de me regarder du coin de l'œil ; j'eus la plus grande difficulté à retenir un éclat de rire, qui aurait pu être fatal pour mes plans.

« L'optimat est le bienvenu, dit le hetman en dégonflant ses bajoues ridées. Le bienvenu, vraiment. Ma pauvre demeure – et toute notre pauvre colonie – est à sa disposition.

— Je ne suis pas un optimat, répondis-je sèchement. Mais le grand maître Sévérien, de l'ordre des Enquêteurs de Vérité et

des Exécuteurs de Pénitence – plus couramment appelé la guilde des bourreaux. Vous devez vous adresser à moi, Hetman, en m'appelant "Maître". Je viens de faire un voyage long et exténuant ; si vous pouvez me procurer un repas convenable et un lit pas trop dur, il est peu probable que je vous ennuie davantage, vous et vos gens, jusqu'à demain matin.

— Je vous laisserai mon propre lit, dit l'homme de façon précipitée, et la nourriture que nous pourrons vous donner.

— Vous devez avoir du poisson frais, par ici, et du gibier d'eau. L'un et l'autre me conviendront. Avec du riz sauvage, aussi. » Je me souvenais qu'une fois, alors que maître Gurloes discutait du problème des relations de notre guilde avec les autres appartenant à la Citadelle, il nous avait dit que la manière la plus facile de s'imposer à quelqu'un consistait à lui demander quelque chose qu'il ne pouvait pas vous procurer. « Je voudrais aussi du miel, du pain frais et du beurre, sans parler de légumes et d'un peu de salade, bien entendu ; je ne suis pas difficile quant à ces deux derniers points, et je vous laisse le choix. Donnez-moi enfin quelque chose de bon, quelque chose que je n'ai jamais encore mangé, afin que j'aie une histoire à raconter lorsque je serai de retour au Manoir Absolu. »

Les yeux du hetman n'avaient cessé de s'arrondir au fur et à mesure que je parlais, et lorsque j'en vins à mentionner le Manoir Absolu, qui ne devait être, dans ce petit village, que la plus lointaine des rumeurs, je crus qu'ils allaient jaillir de leurs orbites. Le malheureux murmura quelques mots à propos du bétail (probablement pour dire qu'il ne vivait pas assez longtemps, à cette altitude, pour pouvoir donner du beurre), mais je le chassai d'un geste de la main, pour le rattraper l'instant d'après par le collet, car il avait oublié de fermer la porte derrière lui.

J'attendis qu'il se fût éloigné pour prendre le risque de retirer mes bottes. Il n'est jamais bon d'avoir l'air trop détendu devant des prisonniers (et le hetman et son village étaient les miens, maintenant, même si ses habitants n'étaient pas enfermés), mais j'avais la conviction que personne ne viendrait me déranger tant que le repas ne serait pas prêt. Je finis de

nettoyer *Terminus Est*, et l'aiguisai suffisamment pour restaurer son fil dans toute sa pureté.

Cela fait, je retirai mon autre trésor (bien qu'il ne fût pas mien) de sa pochette de cuir, et l'examinai à la lumière du feu odorant du hetman. La Griffe ne m'avait plus oppressé comme un doigt de fer s'enfonçant dans ma poitrine, depuis mon départ de Thrax ; en fait, il m'était même arrivé plusieurs fois d'oublier sa présence tandis que j'arpentais péniblement la montagne, et, à deux ou trois reprises, de l'étreindre, pris de panique à l'idée que je l'avais peut-être perdue sans m'en rendre compte. Dans cette pièce carrée, basse de plafond, où les pierres bombées du mur semblaient tendre leur ventre rond de bourgeois au feu, la Griffe ne brilla pas de l'éclat qui avait été le sien dans la cahute de Jader ; elle manifestait toutefois plus de vie qu'au moment où je l'avais montrée à Typhon. Elle émettait une sorte de lueur phosphorescente, et je me plus à imaginer que ses ondes d'énergie venaient baigner mon visage. En son cœur, la marque en croissant ne m'était jamais apparue aussi distinctement, et si elle était sombre dans l'ensemble, une étoile de lumière en émanait.

Je finis par me décider à ranger la gemme, un peu honteux d'avoir joué ainsi avec un objet aussi sacré, comme s'il s'agissait d'un brimborion. Je pris le livre brun avec l'intention de lire quelques pages ; ma fièvre avait beau me sembler envolée j'étais cependant toujours très fatigué, et les tremblotements de la lumière du feu faisaient danser les caractères anciens et contournés du texte, brouillant rapidement ma vue, si bien que l'histoire que je lisais me paraissait par moments complètement dénuée de sens, et à d'autres faire allusion à mes propres soucis – voyages interminables, foules cruelles, cours d'eau souillés de sang. Je crus voir une autre fois apparaître le nom d'Aghia, mais en y regardant de plus près, il s'agissait en réalité du mot *agira* : « ainsi elle agira, sautant pour se déformer et se lover autour des colonnes de la carapace... »

La page me parut en même temps lumineuse et indéchiffrable, comme le reflet d'un miroir dans l'eau calme d'un étang. Je refermai le livre et le rangeai dans ma sabretache, sans même être bien sûr d'avoir lu à l'instant les mots que je

croyais avoir lus. De fait, Aghia avait bien dû sauter du toit de la maison de Casdoé, et pour ce qui était de déformer les choses, elle s'y connaissait, ayant réussi à déformer l'exécution de son frère Agilus pour en faire un meurtre. La grande tortue dont le mythe raconte qu'elle soutient le monde, et qui n'est donc qu'une représentation de notre galaxie, sans les forces tourbillonnantes de laquelle nous ne serions qu'un vagabond solitaire dans l'espace, passe pour avoir révélé aux hommes, en des temps très anciens, la Loi universelle, perdue depuis, grâce à laquelle on était sûr de bien agir. Sa carapace figurait le dôme céleste, et son ventre, les plaines de tous les mondes. Quant aux colonnes de la carapace, elles étaient les armées du Théologoumène, terribles et éclatant de mille feux...

Je n'étais absolument pas sûr d'avoir lu tout cela, et lorsque j'essayai un moment plus tard de retrouver ce passage, j'en fus incapable. J'avais beau me dire que cette aberration n'était que le résultat de la fatigue, de la faim et du mauvais éclairage, je ne pus m'empêcher d'éprouver cette peur que je ressens à chaque fois que, dans ma vie, se produit quelque incident mineur de ce genre, qui semble m'annoncer les prémices de la folie. Et tandis que je gardais les yeux fixés sur le feu, il ne me semblait que trop possible, en tout cas plausible, qu'un jour, à la suite d'un coup reçu sur la tête ou même sans raison précise, mon imagination échangeât sa place avec ma raison – comme deux vieux amis se rencontrant tous les jours au même endroit dans un jardin public pourraient tout d'un coup décider de s'asseoir l'un sur le siège de l'autre, pour le seul plaisir de changer de place. Ce serait alors les fantômes de mon esprit qui auraient les apparences de la réalité, et je ne percevrais que de cette façon ténue dont nous contemplons d'ordinaire nos peurs et nos ambitions, les personnes et les choses du monde réel. Pour s'être manifestées en ce point de mon itinéraire, ces pensées doivent relever de la prescience ; je ne peux m'en excuser qu'en disant que tourmenté comme je le suis par mes souvenirs, j'ai souvent eu l'occasion de méditer de cette façon.

Un coup léger frappé à la porte mit fin à ma rêverie morbide. Je renfilai mes bottes à la hâte avant de crier d'entrer.

Quelqu'un prenant bien soin de rester hors de ma vue – mais j'étais à peu près sûr qu'il s'agissait du hetman –, poussa le battant de la porte. Une jeune femme entra, portant un plateau de cuivre chargé de plats. Ce n'est qu'une fois qu'elle l'eut posé que je me rendis compte de sa tenue : elle était entièrement nue, mis à part quelque chose que je pris tout d'abord pour des bijoux grossiers. C'est seulement lorsqu'elle s'inclina devant moi en portant les mains à la tête, selon la tradition septentrionale, que je vis que ce que j'avais pris pour des bracelets de métal luisant faiblement à ses poignets n'étaient en fait que des fers de prisonnier reliés par une longue chaîne.

« Votre souper, Grand Maître », murmura-t-elle ; puis elle recula vers la porte, qui s'était entre-temps refermée, jusqu'à ce que sa hanche s'aplatisse dessus. Elle essaya de soulever le loquet d'une main ; mais si l'on put entendre un faible bruit de raclement, il ne céda pas pour autant. Celui ou celle qui l'avait fait entrer maintenait sans aucun doute la porte fermée de l'extérieur.

« Voilà qui sent très bon, dis-je alors. Est-ce toi qui l'as préparé ?

— Oui, en partie. J'ai fait griller les poissons et cuire les gâteaux. »

Je me levai, et après avoir appuyé *Terminus Est* contre le grossier appareil de pierre du mur pour ne pas l'effrayer, m'avançai pour examiner le contenu des plats. Il y avait un caneton, tout découpé et grillé, le poisson dont elle avait parlé, les gâteaux (faits en réalité de farine de fléole des prés et contenant des palourdes émincées), des pommes de terre cuites sous la cendre, et une salade de champignons et de divers légumes.

« Pas de pain, remarquai-je, ni de miel ni de beurre. On en entendra parler.

— Nous espérons que les gâteaux pourraient peut-être faire l'affaire, Grand Maître.

— Je me doute bien que ce n'est pas de ta faute. »

La dernière femme que j'avais tenue dans mes bras était Cyriaque, et cela remontait à quelque temps, déjà. J'avais essayé de ne pas regarder la petite esclave, mais j'avais maintenant les

yeux posés sur elle. Sa peau était presque de la même nuance que le plateau qu'elle avait apporté, et de longs cheveux noirs lui tombaient jusqu'à la taille qu'elle avait fine, chose rare chez les femmes autochtones. Son visage avait quelque chose de piquant et d'aigu qui n'était pas désagréable. Aghia, avec sa peau claire et ses taches de rousseur avait des joues beaucoup plus larges.

« Je vous remercie, Grand Maître. Je crois... qu'il veut que je reste ici pour vous servir pendant votre repas. Si vous ne voulez pas, il faut lui demander d'ouvrir la porte et de me laisser sortir.

— Je lui dis, fis-je en élevant la voix, de s'éloigner de la porte et de cesser d'épier notre conversation ! » Puis d'une voix normale : « Je suppose que tu parles de ton propriétaire ? Le hetman du village ?

— Oui, Zambdas.

— Et toi, comment t'appelles-tu ?

— Pia, Grand Maître.

— Et quel âge as-tu, Pia ? »

Elle me le dit, et je souris à l'idée qu'elle avait exactement le même que moi.

« Bon, maintenant, tu vas me servir, Pia ; je vais m'asseoir ici, près du feu, là où je me tenais lorsque tu es entrée, et tu m'apporteras les plats les uns après les autres. As-tu déjà servi à table auparavant ?

— Oh ! oui, Grand Maître, je sers à tous les repas.

— Alors, tu dois savoir comment t'y prendre. Par quoi me conseilles-tu de commencer ? Le poisson, peut-être ? »

Elle acquiesça.

« Eh bien, apporte-le-moi, avec le vin et quelques gâteaux. As-tu mangé toi-même ? »

Elle secoua la tête jusqu'à ce que sa chevelure noire se mette à danser. « Oh ! non, mais ce serait très mal de ma part de manger avec vous.

— Je remarque cependant que l'on peut te compter facilement les côtes...

— Je serais battue pour cela !

— Pas tant que je serai ici, en tout cas. Mais je ne veux pas te forcer. J'aimerais cependant m'assurer que l'on n'a rien glissé là-dedans que je n'aurais même pas donné à mon chien – si je

l'avais encore. Le vin me semble tout désigné. Il doit être à la fois trop sucré et râpeux comme tous les vins régionaux. » Je remplis à moitié le gobelet de pierre et le lui tendis. « Bois ça, et si tu ne tombes pas en transe à mes pieds, j'y goûterai à mon tour. »

Elle eut quelque difficulté à l'avalier, mais finit par y arriver, et, des larmes plein les yeux, elle me rendit le gobelet. Je me servis à mon tour, et avalai une gorgée que je ne trouvais que trop conforme à mes prédictions. Il était infect.

Je la fis asseoir à mes côtés et lui donnai à manger l'un des poissons qu'elle avait elle-même fait frire dans l'huile. Quand elle eut terminé, j'en mangeai deux autres à mon tour. Ils se révélèrent être au vin ce que le visage charmant de la petite esclave était à la figure bouffie du hetman ; péchés du jour, de toute évidence, et dans des eaux beaucoup plus froides et pures que le magma boueux du cours inférieur du Gyoll, d'où venait le poisson que nous mangions d'ordinaire à la Citadelle.

« Est-ce que l'on enchaîne toujours les esclaves, ici ? » lui demandai-je tandis que nous nous partagions les gâteaux. « Ou bien t'es-tu montrée particulièrement indisciplinée, Pia ?

— J'appartiens au peuple du lac », me répondit-elle comme si cela répondait à la question – ce qui devait être le cas pour quelqu'un au fait de la situation locale.

« J'aurais pris ces villageois pour le peuple du lac », dis-je en faisant un geste vague, englobant le hetman, sa maison et le reste du pays.

« Oh ! non, ici, c'est le peuple de la rive. Les nôtres vivent sur le lac, dans les îles. Mais il arrive parfois que le vent pousse nos îles près des villages, et Zambdas craint que si je vois mon île, je ne parte à la nage. La chaîne est lourde – regardez sa longueur – et je ne peux pas l'enlever. Son poids me ferait couler.

— À moins, bien entendu, de trouver un bon morceau de bois sur lequel la faire reposer et de nager avec seulement les jambes...»

Elle fit semblant de ne pas avoir entendu. « Voulez-vous un peu de canard, Grand Maître ?

— Oui, mais pas avant que tu n'en aies mangé toi-même. Et tout d'abord, je voudrais que tu me parles un peu de ces îles. J'ai

cru comprendre que le vent pouvait les déplacer. Je dois avouer que c'est la première fois que j'entends parler d'îles à ce point sensibles au vent ! »

Pia ne pouvait s'empêcher de jeter des regards de convoitise au plat de canard, sûrement un mets raffiné dans ce coin perdu. « J'ai entendu dire qu'il y avait des îles qui ne bougeaient pas. Ce doit être très malcommode, j'imagine, mais je n'en ai jamais vu. Nos îles se déplacent d'un endroit à un autre, et nous accrochons parfois des voiles dans les arbres pour aller plus vite. Malheureusement elles ne remontent pas très bien au vent, car elles n'ont pas de quille comme un bateau, mais un fond impropre, comme un baquet ; c'est comme ça qu'il arrive qu'elles se retournent.

— J'aimerais bien voir tes îles un de ces jours, Pia. Et je veux aussi que tu y reviennes, comme tu as bien l'air d'en avoir envie. Il se trouve que j'ai une dette envers quelqu'un dont le nom ressemble au tien, et j'essayerai de la payer de cette manière avant de repartir d'ici. En attendant, tu ferais bien de prendre des forces en mangeant un peu de ce canard. »

Elle en prit une portion, et, après en avoir elle-même avalé quelques bouchées, se mit à en détacher de petits morceaux qu'elle me donna à manger. La viande était délicieuse, encore chaude au point d'être fumante, et relevée d'un parfum délicat, rappelant un peu le persil, peut-être dû à quelque plante aquatique dont se nourrissaient ces canards ; mais elle était aussi très riche, un peu grasse même, et lorsque j'eus dévoré l'essentiel de la cuisse, je me rafraîchis la bouche avec un peu de salade.

Il me semble que j'ai repris du canard, ensuite ; puis un mouvement dans les bûches du feu attira mon attention. Un fragment de bois incandescent s'était en effet détaché et était tombé dans la cendre, à travers la grille ; mais au lieu de perdre progressivement son éclat jusqu'à devenir tout noir, il parut se redresser, et se transformer en Roche ; oui, c'était bien Roche, dont la chevelure flamboyante était maintenant faite de flammes véritables, Roche qui tenait une torche comme il en avait l'habitude quand nous étions enfants et que nous allions nager dans la citerne sous la tour de la Cloche.

Je trouvais tellement extraordinaire de le voir ici réduit à la taille d'un micromorphe rougeoyant, que je me tournai vers Pia pour le lui montrer. Mais elle paraissait n'avoir rien remarqué ; en revanche, Drotte, pas plus grand que mon pouce, se tenait sur son épaule, à demi caché par son abondante chevelure noire. Lorsque je voulus lui dire ce qui se passait, je m'entendis parler dans une langue inconnue, faite de sifflements, de grognements et de claquements. Je n'en éprouvai aucune frayeur, simplement un sentiment d'émerveillement détaché. Je me rendais compte que les bruits que j'étais en train d'émettre n'étaient pas ceux d'un langage humain, et j'observai l'expression d'horreur croissante qui se peignait sur le visage de Pia comme j'aurai regardé quelque très vieux tableau dans la galerie de la Citadelle gardée par Roudessind. Il m'était cependant impossible de transformer ces bruits en mots, ou même de les arrêter. Pia se mit à crier.

La porte s'ouvrit en grand. J'avais presque oublié, depuis le temps qu'elle était fermée, qu'elle ne pouvait être verrouillée ; mais elle était désormais ouverte et deux personnages se tenaient à l'entrée de la pièce. Au moment où je les vis, il s'agissait bien d'hommes, quoique leurs figures aient été remplacées par deux morceaux de fourrure soyeuse, comme celle d'un dos de loutre, mais d'hommes tout de même. Un instant plus tard ils étaient devenus des plantes, de hautes tiges virides hérissées de feuilles aiguës comme des rasoirs et formant ces angles bizarres caractéristiques de l'Averne. Des araignées, noires, molles et pleines de pattes s'y cachaient. Je tentai de me lever de mon siège, et elles sautèrent sur moi en traînant derrière elles des filets impalpables qui brillèrent à la lumière du feu. La dernière chose que je vis et dont je me souviens fut le visage de Pia, les yeux grands ouverts, la bouche figée en un O d'horreur, puis un faucon au bec d'acier se pencha vers moi et arracha la Griffe de mon cou.

Le bateau du hetman

Après cela je me retrouvai enfermé dans le noir pendant toute la nuit et une partie de la matinée du lendemain, ce que je ne découvris que par la suite. L'endroit où j'avais été jeté avait beau être parfaitement obscur, il fut loin de me paraître ainsi au début : mes hallucinations n'avaient pas besoin de chandelles pour s'animer. Je crois bien me souvenir de toutes, puisque je n'oublie rien ; mais je n'irai pas t'ennuyer, toi mon suprême lecteur, avec le récit détaillé de mes fantasmes, sous prétexte que je peux les faire tous revenir à ma mémoire. Ce qui est moins facile est d'arriver à exprimer mes sentiments vis-à-vis d'eux.

J'aurais été très soulagé de pouvoir croire qu'ils émanaient tous de la drogue que j'avais avalée (et qui, comme je m'en doutais alors et en eus la confirmation plus tard, lorsque je pus en parler à ceux qui soignaient les blessés de l'armée de l'Autarque, n'était rien d'autre que les champignons coupés en lamelles et mélangés à la salade), tout comme les pensées et la personnalité de Thècle, par moments réconfortantes et à d'autres inquiétantes, avaient été contenues dans le fragment de sa chair mangé lors du banquet de Vodalus. Je savais cependant qu'il n'en allait pas ainsi, et que toutes les choses que je voyais, parfois amusantes, parfois horribles ou terrifiantes ou encore simplement grotesques, n'étaient que le produit de mon propre esprit. Ou de celui de Thècle, qui faisait maintenant intégralement partie du mien.

Ou mieux encore, comme je commençai de m'en rendre déjà compte dans les ténèbres en observant un défilé de femmes de la cour – des exultantes d'une taille extraordinaire avec quelque chose de la grâce rigide de porcelaines de grande valeur, leur peau saupoudrée de poussière de perles ou de diamants, et les yeux artificiellement agrandis (comme ceux de Thècle) par l'instillation d'infimes quantités de poison au cours de l'enfance –, des produits de cet esprit existant en tant que résultat de la combinaison du mien et de ce qui avait été le sien.

Le Sévérian d'autrefois, le petit apprenti, le jeune homme qui allait nager sous la tour de la Cloche, qui avait une fois manqué se noyer dans les eaux du Gyll, l'enfant qui aimait à paresser dans la nécropole en ruine par les chaudes journées d'été, l'homme presque fait qui, au plus profond de son désespoir, avait procuré à Thècle le couteau volé, ce Sévérian-là n'était plus.

Non pas mort : pourquoi avait-il pensé que toute vie doit se terminer par la mort, et non pas autrement ? Non pas mort, mais évanoui comme s'évanouit la note de musique pour ne jamais réapparaître, lorsqu'elle se fond d'une manière absolue dans une mélodie improvisée. Ce jeune Sévérian-là avait haï la mort et, par la grâce de l'Incréé, grâce qui, en vérité (comme il est dit fort justement en de nombreux endroits), nous confond et nous détruit, n'était pas mort.

Les femmes tournèrent leurs longs cous et inclinèrent la tête vers moi. L'ovale de leurs visages était parfait et d'une symétrie absolue, dépourvu d'expression et pourtant impudique ; je compris alors tout d'un coup qu'elles n'étaient pas – ou du moins n'étaient plus – les courtisanes du Manoir Absolu, mais celles, au sens moins noble, de la Maison turquoise.

La parade de ces femmes en même temps séduisantes et inhumaines se prolongea quelque temps, me sembla-t-il, et à chaque battement de mon cœur (dont j'avais conscience d'une manière singulière, et qui me donnait l'impression d'être un tambour cognant régulièrement dans ma cage thoracique), elles changeaient de rôle, sans que leur apparence en fût altérée en quoi que ce soit. De même qu'il m'est parfois arrivé de savoir, au cours d'un rêve, que tel personnage en était en réalité un autre

auquel il ne ressemblait pourtant en rien, de même je savais qu'à un moment ces femmes étaient l'ornement le plus gracieux de la cour autarcique, et à un autre étaient vouées à être vendues pour la nuit contre une poignée d'orichalques.

Pendant toute cette hallucination – mais aussi bien avant cela et encore longtemps après –, j'éprouvai un vif inconfort. Les toiles d'araignée, qui se révélèrent progressivement n'être que de simples filets de pêche, m'emprisonnaient toujours ; mais on avait aussi pris la précaution de me ficeler avec une corde que l'on avait tellement serrée, que l'un de mes bras s'incrustait dans mes côtes, tandis que l'autre, replié contre ma figure, s'ankylosait de plus en plus. Au plus fort de l'effet de la drogue j'étais devenu incontinent, et mon pantalon, détrempé d'urine, était glacial et puant. Au fur et à mesure que les hallucinations perdaient de leur violence et que s'allongeaient les intervalles qui les séparaient, je prenais de plus en plus conscience de ce que ma situation avait de critique, et je commençais de redouter la suite des événements, lorsque je fus arraché au débarras sans fenêtre où l'on m'avait confiné. Je supposai qu'une estafette avait dû apprendre au hetman que je n'étais pas en réalité celui que je prétendais être, et sans doute aussi que je fuyais la justice de l'archonte ; j'avais la quasi-certitude qu'autrement, il ne se serait pas permis d'agir comme il avait fait. Étant donné les circonstances, j'en étais à me demander s'il me mettrait à mort lui-même (par noyade, me disais-je, en un tel endroit), me livrerait à quelque ethnarque local, ou me renverrait à Thrax. Je résolus de mettre moi-même fin à ma vie si jamais l'occasion s'offrait, mais cette éventualité paraissait tellement improbable que cela ne faisait qu'augmenter mon désespoir et mon envie de mourir.

La porte finit donc par s'ouvrir. La lumière, qui ne venait pourtant que d'une pièce faiblement éclairée de la maison aux murs épais, me parut tout d'abord aveuglante. Je fus tiré de mon coin par deux hommes qui me traitaient exactement comme un sac de farine. Ils portaient tous deux des barbes impressionnantes, et je supposai que c'étaient eux qui avaient fait leur apparition la veille, quand j'étais avec Pia, le visage transformé en peau de loutre par mes hallucinations. Ils me

mirent finalement sur mes pieds, mais j'étais incapable de tenir debout tout seul, et ils durent me détacher et enlever le filet – le modeste filet qui m'avait capturé, là où celui infiniment plus dangereux de Typhon avait échoué. Lorsque je pus enfin rester debout tout seul, ils me donnèrent de l'eau et un morceau de poisson salé.

Le hetman fit son entrée peu après. Il avait beau prendre un air aussi important que celui qu'il devait affecter lorsqu'il présidait aux assemblées du village, il ne pouvait cependant pas empêcher sa voix de chevroter. Je n'arrivais pas à comprendre pour quelles raisons je l'effrayais encore, mais le fait est qu'il avait peur de moi. Puisque je n'avais rien à perdre et tout à y gagner, je commençai par lui ordonner de me libérer sur-le-champ.

« Cela, je ne peux pas le faire, Grand Maître, avoua-t-il. Je ne fais qu'obéir aux ordres.

— Puis-je demander qui a osé donner de tels ordres, et traiter ainsi un représentant de votre Autarque ? »

Il s'éclaircit la gorge. « J'ai reçu mes instructions du château. Un de mes pigeons voyageurs y a porté votre saphir, la nuit dernière, et un deuxième oiseau est arrivé ce matin, portant un message qui m'ordonne de vous y amener. »

Je crus tout d'abord qu'il voulait parler du château de l'Aiguille, où se trouvait le quartier général d'un escadron de dimarques, mais au bout d'un moment, je me rendis compte que nous étions à quatre bonnes dizaines de lieues au moins des fortifications de Thrax, au-delà de la montagne, et qu'il était bien peu probable qu'il ait voulu faire une allusion aussi précise. « De quel château voulez-vous parler ? lui demandai-je. Et vos instructions interdisent-elles que je me lave et qu'on nettoie mes vêtements avant que j'y sois présenté ?

— Je suppose que non », dit-il d'un ton hésitant. Puis, se tournant vers l'un de ses hommes : « Comment est le vent ? »

Le personnage barbu eut un mouvement d'épaule sans signification pour moi, mais qui parut constituer une réponse satisfaisante pour le hetman.

« Très bien, reprit-il. Nous ne pouvons vous rendre la liberté, mais nous ferons laver vos vêtements et vous donnerons à

manger, si vous le désirez. » Au moment de quitter la pièce, il se retourna, avec sur le visage une expression contrite. « Vous comprenez, Grand Maître, le château est proche, tandis que l'Autarque est loin. Nous avons eu beaucoup de problèmes par le passé, mais nous vivons en paix maintenant. »

J'aurais bien voulu argumenter avec lui, mais il ne m'en laissa pas le loisir, et la porte se referma sur lui.

Pia, habillée d'un sarrau en loques, arriva un moment après. Je fus obligé de me soumettre à l'indignité d'être déshabillé et lavé par ses soins ; mais je pus en profiter pour lui murmurer quelques mots, et pour lui demander de veiller à ce que mon épée m'accompagne n'importe où l'on m'enverrait – car j'avais repris espoir et espérais maintenant m'en sortir par une confession au maître du mystérieux château, auquel je pourrais éventuellement proposer mes services. De même qu'elle n'avait pas eu l'air de faire attention quand je lui avais suggéré de s'évader en faisant porter sa chaîne par un morceau de bois, de même elle ne parut pas m'écouter à ce moment-là. Néanmoins, une veille plus tard, environ, alors que pour l'édification du village on m'emmenait en grande cérémonie jusqu'à un bateau, elle arriva en courant derrière notre procession, *Terminus Est* dans les bras. Le hetman avait vraisemblablement voulu conserver une arme d'une telle qualité, et commença de la réprimander ; mais je pus l'avertir, tandis que l'on me poussait à bord, que la première chose que je ferais, en arrivant au château, serait d'informer la personne qui me recevrait de l'existence de l'épée ; finalement, il céda.

L'embarcation était d'un modèle qui m'était totalement inconnu. Sa forme pouvait à la rigueur, rappeler celle d'un chébec, par sa poupe et sa proue effilées, son ventre renflé et ses plats-bords surplombant l'eau. Mais la coque de roseaux n'avait presque pas de profondeur. Il n'y avait guère de possibilité de planter un mât traditionnel au milieu des fagots de roseaux tressés et serrés, si bien qu'à la place se dressait un triangle de perches liées ensemble. La base étroite courait d'un plat-bord à l'autre ; les longs côtés isocèles soutenaient un bloc utilisé, tandis que le hetman et moi-même montions à bord, pour lever une vergue oblique qui traînait une voile de toile à larges

rayures. Le hetman tenait lui-même mon épée, mais juste au moment où on larguait les amarres, Pia sauta dans le bateau, la chaîne dansant à ses poignets.

Furieux, le hetman la frappa ; mais amener la voile d'un tel esquif et le faire virer de bord avec de longues rames n'est pas manœuvre facile, et finalement, s'il l'envoya en pleurs s'asseoir en proue, il lui permit de rester. Je me risquai à demander au hetman pourquoi elle tenait à nous accompagner, bien que je me doutasse de la réponse.

« Ma femme est plus dure avec elle quand je ne suis pas à la maison, crut-il bon de m'expliquer. Elle la bat et lui fait frotter les planchers toute la journée. Certes c'est excellent pour elle, mais elle est tout de même contente de me voir revenir. Bien entendu elle préfère venir avec moi, et je la comprends.

— Moi aussi », répondis-je, essayant de me détourner de son haleine fétide. « Et puis, elle va pouvoir voir le château, qu'elle ne connaît sûrement pas.

— Elle en a vu les murs une centaine de fois. Elle vient du peuple sans terre qui vit sur le lac. Le vent les pousse au hasard, et il y a bien peu d'endroits qu'ils ne connaissent pas. » Nous aussi, comme le peuple du lac, étions poussés par le vent. Un air aussi pur que l'esprit gonflait la voile rayée, et réussissait même à soulever légèrement la vaste coque ; nous filions rapidement sur l'eau, et bientôt le village s'évanouit à l'horizon. Mais on voyait toujours les sommets enneigés des montagnes, qui paraissaient monter directement du lac.

Sodium

L'armement dont disposaient les pêcheurs du peuple de la rive était tellement primitif – bien plus primitif encore que celui des primitifs autochtones de la région de Thrax – qu'il me fallut un certain temps pour me rendre compte qu'ils étaient armés. Il y avait plus d'hommes à bord qu'il n'était nécessaire pour la manœuvre de la voile et pour gouverner le bateau, et j'avais tout d'abord pensé qu'ils se trouvaient simplement là comme rameurs, ou encore pour relever le prestige du hetman lorsqu'il me présenterait à son maître, au château. Ils portaient, glissés dans leurs ceintures, ces couteaux à lame droite et étroite typique des pêcheurs, et il y avait, remisé à l'avant, un faisceau de harpons de pêche hérissés de barbillons, mais je n'y attachai aucune importance. Ce n'est que lorsque nous aperçûmes l'une de ces îles flottantes que je désirais tellement voir et que je vis un homme jouer avec une massue hérissée de crocs que je compris qu'ils étaient là pour nous servir d'escorte, et qu'il y avait des dangers contre lesquels nous garder.

La petite île n'avait en elle-même rien de bien exceptionnel – tant que l'on ne s'était pas aperçu qu'elle bougeait vraiment. Elle était basse sur l'eau, très verte, et une hutte minuscule – bâtie en roseaux comme notre bateau, avec un toit du même matériau – était perchée en son point le plus haut. Je pus distinguer quelques saules, ainsi qu'une barque longue et étroite, également de roseaux, attachée sur sa berge. Quand elle fut un peu plus près, je me rendis compte que l'île elle-même était faite de roseaux, mais de roseaux vivants. L'accumulation

de leurs tiges lui donnait cette couleur verte caractéristique, et je supposai que leurs racines emmêlées devaient constituer le fond de cet étrange radeau. C'est sur leur masse vivante que le terreau avait dû s'accumuler ou être disposé par les habitants. Les racines des arbres qui avaient poussé là devaient sans doute plonger dans le lac. Je vis également un carré de légumes.

Comme cette apparition eut le don d'inquiéter tout le monde à bord, excepté Pia et moi-même, je la regardai se rapprocher avec un certain espoir ; d'ailleurs, à la contempler ainsi, véritable îlot de verdure perdu au milieu de l'immensité du lac Diuturna, glacée et bleue, apparemment infinie, et celle du ciel, d'un bleu plus profond et plus chaud, piqué d'étoiles et couronné de soleil, réellement infinie celle-là, à la contempler ainsi, il était facile de l'aimer tout de suite. Aurais-je pu regarder cette scène avec le calme d'un amateur contemplant un tableau, elle m'aurait semblé encore plus lourdement symbolique – la ligne droite de l'horizon divisant la toile en deux moitiés égales, la tache verte avec ses arbres verts et sa hutte brunâtre – que ces œuvres qui s'attirent les moqueries des critiques précisément pour leur symbolisme. Qui pourrait cependant expliquer ce qu'un tel spectacle signifiait ? Je n'arrive pas à croire que tous les symboles que nous découvrons dans les paysages naturels n'existent que parce que nous les y voyons. Personne n'hésite à traiter de fou le solipsiste qui prétend sérieusement que le monde n'existe que tant qu'il l'observe, et que les bâtiments, les montagnes et nous-mêmes, à qui il vient de parler quelques instants auparavant, tout cela s'évanouit dès qu'il a tourné la tête. Mais n'est-il pas tout aussi insensé de croire que la signification de ces mêmes objets s'évanouit de la même façon ? Si Thècle avait symbolisé un amour dont je me sentais indigne, comme je sais maintenant que c'était le cas, sa force symbolique disparaissait-elle pour autant dès que je refermais la porte de sa cellule derrière moi ? Cela reviendrait à dire que tout ce qui est écrit dans ce livre, et qui m'a demandé tant de veilles de labeur, se transformera en une brume vermillon quand je refermerai l'ouvrage pour la dernière fois, avant de le faire déposer pour l'éternité dans la bibliothèque de maître Oultan.

La grande question que je me posais alors, tandis que je contemplais cette île si désirable tout en essayant de faire jouer mes liens, non sans maudire le hetman dans mon cœur, était de déterminer ce que ces symboles signifiaient en eux-mêmes et par eux-mêmes. Nous sommes comme des enfants qui, regardant un texte imprimé, voient un serpent dans l'avant-dernière lettre et une épée dans la dernière.

Quel message m'était destiné par l'intermédiaire de la petite hutte accueillante et du jardin suspendu entre deux infinis, je l'ignore. Je voulus y lire quelque chose qui évoquât une impression de chez-soi et de liberté, et me mis à ressentir un plus grand désir de liberté – la liberté d'errer d'un monde à l'autre simplement pour le plaisir, accompagné d'un minimum de confort –, plus grand encore que ce que je pouvais avoir ressenti de semblable par le passé, même lorsque j'étais prisonnier dans l'Antichambre du Manoir Absolu, ou relégué au rang de client des bourreaux de la Citadelle.

C'est au moment exact où mon désir de liberté atteignait son paroxysme, et où nous étions à l'endroit de notre route qui nous rapprochait le plus de l'île, que deux hommes et un garçon d'une quinzaine d'années sortirent de la hutte. Ils restèrent quelques instants devant le seuil, scrutant notre embarcation, comme s'ils prenaient la mesure de nos forces. Outre le hetman, il y avait cinq villageois à bord, et il paraissait évident que les insulaires ne pouvaient rien contre nous ; ils s'élancèrent cependant dans leur petit bateau étroit, et les deux hommes se mirent à pagayer à nos trousses tandis que le garçon établissait une voile grossière en paille tressée.

Le hetman, qui tournait de temps en temps la tête pour les surveiller, était assis près de moi, *Terminus Est* sur les genoux. J'avais l'impression qu'il allait d'un moment à l'autre la poser pour se lever et aller parler avec l'homme de barre, ou se rendre à l'avant discuter avec le petit groupe de ses hommes. J'avais les mains attachées devant moi, et il ne m'aurait fallu qu'un instant pour tirer la lame d'une paume et couper mes liens. Mais le chef de village ne se décidait pas à bouger.

Une deuxième île se profila à l'horizon, d'où se détacha bientôt une autre embarcation, avec deux hommes à son bord.

Le rapport des forces devenait maintenant moins favorable aux villageois ; le hetman se leva, fit trois pas vers la poupe et appela un de ses hommes, mais il garda *Terminus Est* avec lui. Il fit ouvrir une boîte de métal restée jusqu'ici cachée en dessous de la plate-forme du pilote, et en sortit une arme comme je n'en avais jamais vu : un arc fait en réalité de deux arcs minces ayant chacun leur corde, et reliés entre eux par un système qui les maintenait écartés d'environ une paume. Les cordes se rejoignaient au milieu, formant une sorte de catapulte pour un missile quelconque.

Pia, tandis que j'étudiais ce curieux engin, s'était rapprochée de moi. « Ils me surveillent, murmura-t-elle. Je ne peux pas vous détacher maintenant. Mais peut-être... » ajouta-t-elle en lançant un regard significatif aux bateaux qui gagnaient peu à peu sur nous.

« Vont-ils attaquer ? »

— Non, sauf si d'autres se joignent à eux. Ils n'ont que des harpons de pêche et des pachos. » Voyant mon expression d'incompréhension, elle ajouta : « Des bâtons avec des dents – comme en porte l'un de ces hommes. »

Le villageois que le hetman avait interpellé était en train de sortir de la boîte métallique ce qui me parut tout d'abord n'être qu'un paquet de chiffons. Il le défit sur le couvercle, où il disposa plusieurs cylindres métalliques gris argenté d'apparence huileuse.

« Des balles d'énergie », me glissa Pia. Elle avait l'air effrayée.

« Crois-tu que d'autres hommes de ton peuple vont venir ? »

— Si nous rencontrons d'autres îles. Lorsqu'une ou deux embarcations suivent un bateau des gens de la rive, les autres se joignent à elles pour partager le butin. Mais nous allons bientôt être en vue de l'autre rive... » Sa respiration accélérée faisait soulever ses seins, sous son sarrau en guenilles tandis qu'elle regardait le villageois s'essuyer les mains sur sa tunique, prendre une balle d'argent et la placer dans la fronde de l'arc double.

« On dirait seulement une pierre un peu lourde... », commençai-je. L'homme tendit les cordes jusqu'à son oreille et

les relâcha ; la balle partit en sifflant dans l'espace séparant les arcs légers. Pia m'avait paru avoir tellement peur que je m'attendais à moitié à voir l'objet subir quelque transformation en vol et devenir peut-être l'une de ces araignées que je croyais encore un peu avoir vues, quand, sous l'effet de la drogue, les pêcheurs avaient lancé leurs filets sur moi.

Mais il n'arriva rien de tel. La balle vola comme un trait d'argent et vint tomber dans l'eau à environ une douzaine de pas environ de la proue de nos premiers poursuivants.

L'espace d'une respiration, il ne se produisit rien de plus. Puis il y eut une forte détonation, une boule de feu et un geyser de vapeur. Quelque chose de noir, le missile lui-même, apparemment, vola dans les airs, vraisemblablement sous l'effet de sa propre explosion, pour retomber un peu plus loin, cette fois entre les deux bateaux poursuivants. Il y eut une deuxième explosion, à peine moins forte que la précédente, et un des bateaux faillit se remplir d'eau. Elle fut suivie d'une troisième puis d'une quatrième détonation, mais la balle d'énergie, quelles que fussent ses propriétés, paraissait incapable de viser ses cibles, de la façon dont par exemple les noctules de Héthor nous avaient poursuivis, Jonas et moi. Elle s'éloignait à chaque nouvelle explosion et sembla avoir épuisé ses ressources après la quatrième. Les deux embarcations à nos trousses se mirent hors de portée, sans toutefois abandonner leur poursuite, suscitant mon admiration.

« Les balles d'énergie tirent leur feu de l'eau », me dit Pia.

J'acquiesçai. « Je vois bien. » J'étais en train d'assurer mon assiette sur les rouleaux de roseaux qui constituaient le fond de notre bateau.

Il n'est pas si difficile que cela de nager avec les mains attachées, même dans le dos.

— Eata, Roche, Drotte et moi nous nous amusions à le faire en tenant notre propre pouce à la hauteur des reins –, mais avec les mains attachées devant, comme je les avais, je pouvais me maintenir pendant longtemps sur l'eau, s'il le fallait. Cependant je m'inquiétais pour Pia, et lui dis de s'éloigner le plus qu'elle pouvait vers l'avant.

« Mais je ne pourrais pas vous détacher...

— Tu ne pourras de toute façon jamais le faire tant qu'ils nous surveilleront, répondis-je entre mes dents. Va vers l'avant. Si le bateau se disloque, accroche-toi à un paquet de roseaux ; ils continueront de flotter. Ne discute pas. »

Personne ne l'empêcha de se déplacer, et elle ne s'arrêta que lorsqu'elle fut à l'endroit où un câble de roseaux tressés formait étrave. Je pris une profonde inspiration et sautai par-dessus bord.

J'aurais pu, si je l'avais voulu, plonger sans faire une vague ; mais au lieu de cela, je repliai mes genoux contre ma poitrine pour faire le plus de remous possible, et grâce au poids de mes bottes je m'enfonçai bien plus profondément que si j'avais porté une tenue plus propice à la natation. C'était ce qui m'avait tout d'abord inquiété ; j'avais en effet remarqué que lorsque l'archer du hetman avait tiré son premier projectile, l'explosion ne s'était pas faite immédiatement au contact de l'eau. Je savais qu'en éclaboussant les deux hommes, je devais aussi avoir aspergé les balles posées sur le tissu huilé – mais je n'étais pas sûr qu'elles exploseraient avant que je remonte à la surface.

L'eau était froide, de plus en plus au fur et à mesure que je m'enfonçais. Ouvrant les yeux, je me vis entouré d'une merveilleuse lumière de cobalt, qui devenait progressivement plus sombre et tourbillonnait autour de moi. J'éprouvai un instant un besoin panique de me débarrasser de mes bottes ; mais cela m'aurait fait remonter trop vite, et, à la place, j'essayai de ne penser qu'à la splendeur de la couleur, évoquant les cadavres indestructibles que j'avais vus sur les monceaux d'ordures près des mines de Saltus – des cadavres s'enfonçant pour l'éternité dans les abysses d'azur du temps.

Je tournai lentement sur moi-même sans effort, jusqu'à ce que je distingue au-dessus de moi la coque brune du bateau du hetman. Pendant quelques instants, la tache qu'il faisait et moi-même eûmes l'air figé dans nos positions respectives ; et j'avais l'impression d'être sous cette coque comme un cadavre sous un charognard, qui, les ailes gonflées par le vent, semble suspendu sur place juste en dessous des étoiles immobiles.

Mes poumons devenaient douloureux, et je me mis à remonter.

Ce fut comme un signal, car au même instant, j'entendis la première explosion, un grondement étouffé et distant. Je nageai vers la surface à la manière des grenouilles, entendant les explosions se succéder, de plus en plus nettement.

Lorsque ma tête émergea, je vis que la poupe du bateau du hetman s'était ouverte comme un fruit trop mûr, et les rouleaux de roseaux étaient en train de se disperser comme la paille d'un balai usagé. Sur ma gauche, une explosion secondaire m'assourdit un instant, et me cribla de gouttelettes qui me piquèrent le visage comme de la grêle. L'archer pataugeait à quelques coudées de moi, mais le hetman lui-même (toujours agrippé, constatai-je avec soulagement, à *Terminus Est*), Pia et les autres s'accrochaient comme ils pouvaient aux vestiges de l'étrave, flottant encore grâce aux paquets de roseaux, tandis que l'arrière disparaissait sous l'eau. Je tentai de déchiqueter avec les dents la corde qui me tenait les poignets, mais bientôt deux insulaires m'aidèrent à monter dans leur barque, et l'un d'eux me libéra d'un coup de couteau.

Le peuple du lac

Pia et moi passâmes la nuit sur l'une des îles flottantes. Et moi, qui avais si souvent pénétré Thècle qui ne portait pas de chaînes bien qu'étant prisonnière, je pénétrai Pia qui était toujours enchaînée mais libre. Elle resta couchée sur moi, après, et pleura de joie – non point tant pour le plaisir que j'avais pu lui donner, je crois, que pour la joie d'avoir retrouvé la liberté, même si ses compatriotes les insulaires, qui ne possèdent que le métal qu'ils achètent ou qu'ils tirent parfois de leurs pillages, n'avaient aucun forgeron parmi eux pour rompre ses fers.

J'ai entendu dire par des hommes ayant connu beaucoup de femmes qu'ils finissaient par trouver des ressemblances entre certaines d'entre elles, dans leur façon de se comporter pendant l'amour. C'était ce que j'étais en train de constater par moi-même pour la première fois ; Pia, en effet, avec sa bouche avide et son corps souple, me rappelait beaucoup Dorcas. Mais dans une certaine mesure seulement, car si Pia et Dorcas se ressemblaient dans l'amour, c'était comme peuvent se ressembler deux sœurs que l'on ne confondrait cependant jamais.

J'étais beaucoup trop épuisé en arrivant sur l'île pour en apprécier toute la beauté, d'autant plus que la nuit était proche. Je me souviens d'avoir aidé à tirer l'embarcation à sec et d'être entré dans une petite hutte où l'un de nos sauveteurs alluma un feu minuscule de bois de flottage ; là, je pus huiler *Terminus Est*, que les insulaires avaient reprise au hetman captif et m'avaient aussitôt rendue. Mais lorsque Teur eut de nouveau

tourné son visage vers le soleil, ce fut une chose merveilleuse que de rester appuyé contre le tronc gracieux du saule, et de sentir le lent balancement de l'île en dessous de moi !

Nos hôtes firent cuire du poisson pour le petit déjeuner ; nous n'avions pas encore terminé qu'arrivaient deux autres insulaires, apportant d'autres poissons et des racines comestibles d'un genre que je ne connaissais pas. On les fit griller sous la cendre avant de les manger toutes chaudes. Leur goût rappelait la châtaigne plus que n'importe quoi d'autre. Trois nouvelles embarcations vinrent accoster, puis une autre île avec quatre arbres, portant chacun une voile carrée ventrue dans leurs branches ; de loin, j'avais eu l'impression de voir approcher une flottille. Son capitaine était un homme âgé, et si les insulaires se reconnaissaient un chef, je compris qu'il devait s'agir de cet homme-là. Il s'appelait Llibio. Lorsque Pia me le présenta, il m'embrassa comme les pères embrassent leurs fils. Personne n'avait jamais fait ça avec moi auparavant.

Lorsque nous nous séparâmes, tous les autres – Pia comprise – s'éloignèrent suffisamment pour que nous puissions parler sans être entendus, à condition de ne pas trop élever la voix. Une partie des hommes se retirèrent dans la hutte, les autres, une dizaine, allant s'installer à l'autre extrémité de l'île.

« J'ai entendu dire que tu étais un grand combattant, et un tueur d'hommes », me dit Llibio pour commencer.

Je lui dis que j'étais bien un tueur d'hommes, mais pas un grand.

« C'est bien cela. Chaque homme combat pour se défendre – et tue tout de même les autres. Mais la véritable victoire ne vient pas de ce qu'il tue les autres : elle vient de ce qu'il tue certaines parties de lui-même. »

Pour lui montrer que j'avais compris sa pensée, je répondis : « Vous devez avoir vous-même tué les pires parties de vous-même. Les gens de votre peuple vous aiment.

— Cela aussi, il faut s'en méfier. » Il marqua un temps d'arrêt, laissant ses yeux errer sur l'eau. « Nous sommes pauvres et peu nombreux ; et si les gens avaient écouté quelqu'un d'autre, ces dernières années... » Il secoua la tête pensivement.

« J'ai beaucoup voyagé, et j'ai remarqué que les gens pauvres font souvent preuve de plus d'esprit et d'honnêteté que les riches. »

Ma réflexion le fit sourire. « Vous êtes bien aimable... mais notre peuple a tellement d'honnêteté et d'esprit qu'il risque de disparaître bientôt. Nous n'avons jamais été bien nombreux, et beaucoup ont encore péri au cours de l'hiver dernier, lorsque le lac s'est trouvé pris par les glaces.

— Je n'avais pas pensé aux difficultés que l'hiver doit représenter pour vous, qui n'avez ni laine ni fourrures. Et je me rends compte maintenant que cela doit être dur, comme vous le faites remarquer. »

Le vieillard secoua la tête. « Nous nous couvrons de graisse, ce qui est très efficace, et la peau des phoques fait d'excellents manteaux, bien meilleurs que ceux que porte le peuple du rivage. Mais lorsque la glace prend, nos îles ne peuvent plus se déplacer, et le peuple du rivage n'a plus besoin de bateaux pour les atteindre. Ils peuvent alors nous attaquer avec toutes leurs forces ; chaque été, nous les repoussons quand ils viennent pêcher notre poisson. Mais chaque hiver, ils tuent un certain nombre des nôtres, et franchissent la glace pour se procurer des esclaves. »

Je pensai alors à la Griffes, que le hetman m'avait enlevée pour l'envoyer au château. « Ce peuple du rivage semble obéir au maître du château. Si vous faisiez la paix avec lui, peut-être mettrait-il fin à leurs attaques...

— Autrefois, lorsque j'étais encore jeune homme, ces affrontements causaient tout au plus deux ou trois morts par an. Puis est venu le constructeur du château. Connaissez-vous l'histoire ? »

Je secouai la tête.

« Il est arrivé du Sud, comme vous, d'après ce qu'on m'a dit. Il disposait de beaucoup de choses que recherchait le peuple du rivage : des vêtements, des métaux précieux et des outils de bonne qualité. Les gens de la rive bâtirent donc le château sous sa direction – c'étaient les pères et les grands-pères de ceux de maintenant. Ils utilisaient les outils qu'il avait apportés, et comme promis, il les leur laissa une fois le travail terminé, et

leur donna d'ailleurs beaucoup d'autres choses. Le père de ma mère alla les voir tandis qu'ils travaillaient, et il leur demanda s'ils ne se rendaient pas compte qu'ils se donnaient un maître, puisque le constructeur pouvait les traiter comme il voulait et au besoin se retirer derrière les murs puissants qu'ils élevaient pour lui, hors d'atteinte. Mais les gens du rivage rirent du père de ma mère, et répondirent qu'ils étaient nombreux, et le constructeur du château était seul : ce qui était vrai dans un cas comme dans l'autre. »

Je lui demandai s'il avait vu le constructeur, et de quoi il avait l'air.

« Oui, une fois. Il se tenait sur un rocher et parlait aux gens du rivage ; je passais en bateau. Je peux vous dire que c'était un homme de petite taille, un homme qui vous serait tout juste arrivé à l'épaule. Pas un homme, en tout cas, qui inspire la peur. » Llibio s'arrêta une nouvelle fois ; son regard triste ne voyait plus les eaux du lac, mais les années depuis longtemps passées. « Et pourtant, la peur est venue. Lorsque le mur d'enceinte fut terminé, le peuple du rivage retourna à la chasse, à ses étangs et à ses troupeaux. Et puis, l'homme le plus important d'entre eux vint nous accuser de leur avoir volé des bêtes et des enfants et dire qu'ils nous détruiraient sans pitié si nous ne les leur rendions pas. »

Llibio tourna alors son regard vers moi et prit ma main dans la sienne, dure comme du bois ; et dans ses yeux, je vis moi aussi les années révolues. Elles avaient dû leur paraître sinistres, à l'époque, alors que celles qu'elles annonçaient – cet avenir où je me trouvais, assis près de lui, l'épée sur les genoux, en train d'écouter son histoire –, étaient encore pires que tout ce qu'il aurait pu imaginer à l'époque. Mais ces années passées n'avaient malgré tout pas été dénuées de joies pour lui ; il était à l'époque un jeune homme beau et fort, et s'il n'y pensait peut-être même pas, ses yeux se souvenaient.

« Nous leur répondîmes que nous n'avions jamais dévoré d'enfants et que nous n'avions nul besoin d'esclaves pour pêcher à notre place ; quant aux bêtes, où les aurions-nous fait paître ? Et ils durent très vite se rendre compte que ce n'était pas nous les coupables, car ils ne nous déclarèrent pas la guerre. Lorsque

nos îles se rapprochaient de leurs rivages, nous entendions les femmes se lamenter dans la nuit.

« À cette époque, le jour qui suivait la pleine lune était traditionnellement jour de marché, pour ceux d'entre nous qui avaient besoin d'aller à terre, chercher du sel ou des couteaux. Le jour de marché suivant, nous comprîmes que le peuple du rivage savait où ses enfants étaient partis, ainsi que leurs bêtes, et ils murmuraient entre eux. Nous leur demandâmes alors pourquoi, puisqu'ils étaient si nombreux, ils n'allaient pas attaquer le château. Mais au lieu de cela, ils prirent nos enfants, et des hommes et des femmes de tous âges qu'ils enchaînèrent devant leurs portes afin que les leurs ne fussent pas enlevés – et certains allèrent même attacher leurs prisonniers aux portes du château. »

Je l'interrompis pour lui demander depuis combien d'années durait cette situation.

« Oh ! depuis très longtemps, puisque j'étais encore jeune homme, comme je vous l'ai dit. Parfois, les gens du rivage résistaient. Mais le plus souvent, ils ne faisaient rien. Par deux fois, des guerriers sont venus du Sud, envoyés par le peuple fier qui habite les grandes maisons de la rive méridionale. Nous eûmes la paix tant qu'ils furent ici, mais j'ignore ce qui s'est dit au château. Plus personne n'a vu le constructeur, du jour où son édification du château a été terminée. »

Il attendit que je lui réponde. J'éprouvais le sentiment – sentiment que j'ai souvent ressenti en parlant à des personnes âgées – qu'il y avait une différence fondamentale entre les mots qu'il prononçait et ceux que j'entendais : comme si son discours avait été truffé d'allusions, d'indices et d'implications aussi invisibles, pour moi, que sa respiration. Je me représentais le temps comme une sorte de fantôme blanc, qui se serait tenu entre nous, et dont les grandes manches traînantes auraient balayé l'essentiel de ce qui était dit avant que les mots ne parvinssent à mes oreilles. « Peut-être est-il mort ? finis-je par suggérer.

— Un géant diabolique vit maintenant au château, mais personne ne l'a vu. »

J'eus de la difficulté à réprimer un sourire. « On pourrait cependant penser que sa présence fait beaucoup pour empêcher les gens de la rive d'attaquer le château.

— Il y a cinq ans, ils l'ont assiégé, et ils étaient aussi nombreux autour que les alevins autour d'un cadavre. Ils ont brûlé le château et tué tous ceux qu'ils y ont trouvé.

— Ils continueraient donc à vous faire la guerre par simple habitude, alors ? »

Llibio secoua la tête. « Après la fonte des glaces, cette année, les gens du château sont revenus. Leurs mains étaient pleines de cadeaux – de beaux cadeaux –, et ils avaient cette arme étrange que vous avez retournée contre le hetman et ses hommes. Il y en a d'autres qui sont venus en même temps, mais nous, gens du lac, ne savons s'ils sont maîtres ou domestiques.

— Sont-ils venus du Nord ou du Sud ?

— Du ciel », répondit-il en montrant du doigt la voûte céleste, où la majesté du soleil faisait pâlir les étoiles. Je crus qu'il voulait simplement dire que ces derniers visiteurs étaient arrivés en atmoptères, et ne le questionnai pas davantage là-dessus.

Des habitants du lac arrivèrent tout au long de la journée. Nombreux étaient ceux qui venaient dans des embarcations identiques à celles qui avaient poursuivi le bateau du hetman, mais d'autres avaient mis leur île à la voile pour rejoindre celle de Llibio, et nous nous retrouvâmes bientôt sur un véritable continent flottant. Personne ne me demanda directement, à aucun moment, de les mener à l'assaut du château. Mais au fur et à mesure que la journée avançait, je sus que c'était ce qu'ils attendaient de moi – ils comprirent, pour leur part, que j'étais prêt à le faire. Si j'en crois les livres, ce genre de choses ne se produit pas sans d'énergiques discours de part et d'autre ; mais elles se passent souvent autrement dans la réalité. Ils admiraient ma taille et mon épée, et Pia leur avait dit que j'étais le représentant de l'Autarque, qui m'avait envoyé pour les libérer. « Bien que ce soit nous qui souffrons le plus de cet état de fait, m'avait aussi dit Llibio, le peuple du rivage s'est montré capable de s'emparer du château. Il est plus puissant que nous dans la guerre, mais tout n'a pas été reconstruit de ce qu'ils ont

fait brûler, et ils n'avaient pas de chef venu du Sud pour les commander. » Je lui posai des questions, ainsi qu'à ses compagnons, sur le terrain qui entourait le château, et leur dis que nous attendrions la nuit pour attaquer afin que les sentinelles sur les remparts ne soupçonnent pas notre approche. Je me dis aussi, à part moi, que l'obscurité rendrait les tirs par les armes à énergie beaucoup plus incertains ; car pour que le maître du château ait donné les balles explosives au hetman, il fallait qu'il disposât lui-même d'armes bien plus efficaces.

Finalement, lorsque nous mîmes à la voile, je me trouvai à la tête d'une centaine de guerriers ; la plupart d'entre eux, cependant, n'étaient armés que de lances dont l'extrémité était taillée dans une omoplate de phoque, de pachos ou de couteaux. Ce me serait une grande satisfaction d'amour-propre de pouvoir dire maintenant que j'avais accepté de conduire cette petite armée parce que je m'étais senti responsable d'eux et que j'avais éprouvé de la sympathie pour leurs malheurs : mais ce serait faux. Ce n'est pas non plus parce que je craignais pour mon sort, au cas où j'aurais refusé, bien que soupçonnant qu'à moins de m'y prendre avec beaucoup de diplomatie, en invoquant des raisons tactiques pour retarder l'attaque ou en trouvant quelque avantage pour les insulaires à ne pas se lancer dans cette entreprise, j'aurais pu avoir des moments difficiles à passer.

La vérité était que je me sentais poussé à agir de façon encore plus impérative qu'eux. Llibio portait autour du cou un poisson sculpté dans une dent ; lorsque je lui demandai ce qu'il représentait, il me répondit qu'il s'agissait d'Oannès, et il le couvrit de la main pour qu'il ne soit pas profané par un regard impie. Car il savait bien que je ne croyais pas en Oannès, qui devait être le dieu-poisson de ce peuple lacustre.

Je n'y croyais pas, mais j'avais néanmoins l'impression de savoir tout ce qu'il y avait d'important sur Oannès ; par exemple qu'il vivait dans les eaux les plus noires du lac, mais qu'on l'apercevait sautant dans les vagues les jours de tempête ; qu'il était le berger des abysses, celui qui remplissait les filets des insulaires, et que les meurtriers devaient redouter de s'aventurer sur l'eau, par crainte de le voir apparaître, avec ses

yeux grands comme des lunes jumelles, et renverser leur embarcation.

Je ne croyais pas en Oannès, et je n'en avais pas peur. Mais, en revanche, je croyais savoir quand il apparaissait – sachant qu'il existe un pouvoir universel dont tous les autres ne sont que les ombres. Et je savais également qu'en dernière analyse, la conception que je me faisais de ce pouvoir était aussi risible (ou sérieuse) que celle que Llibio se faisait d'Oannès. Je savais enfin que la Griffes lui appartenait, et j'avais l'impression de n'avoir cette certitude que vis-à-vis de la Griffes, et de la Griffes seule, parmi tous les autels et tous les objets sacerdotaux du monde. Je l'avais bien souvent tenue dans mes mains, je l'avais brandie au-dessus de ma tête dans la Vincula, j'avais touché le front du uhlan avec elle, ainsi que celui de la fillette malade dans la misérable cahute de Thrax. J'avais possédé l'infini et exercé une parcelle de son pouvoir. Je n'étais plus tout à fait aussi sûr que je la rendrais docilement aux pèlerines, si jamais je finissais par les retrouver, mais j'étais au contraire bien convaincu que je ne l'abandonnerais jamais à quelqu'un sans offrir la résistance la plus énergique.

Qui plus est, il me semblait que pour une raison ou une autre, j'avais été choisi pour détenir ce pouvoir, ne serait-ce qu'un bref moment. C'est mon irresponsabilité – lorsque j'avais permis à Aghia de lancer un défi à une autre voiture et de s'engager dans une course stupide – qui l'avait fait perdre par les pèlerines ; j'avais donc le devoir d'en prendre soin, de l'utiliser, voire de la leur rendre ; le devoir, en tout cas, de l'arracher maintenant aux mains, monstrueuses d'après ce que j'en avais appris, qui la détenaient à l'heure actuelle, par ma négligence.

Je n'avais pas l'intention, lorsque j'ai entrepris ce récit de ma vie, de révéler aucun des secrets de notre guilde, de ceux que m'avaient transmis maître Palémon et maître Gurloes lors de la fête de Katharine la Bienheureuse, juste avant que je sois élevé au grade de compagnon. Je vais cependant en trahir un, car ce que je fis cette nuit-là sur le lac Diuturna serait incompréhensible si on ne le connaissait pas. Ce secret dit que nous autres, bourreaux, nous obéissons : c'est tout. Dans l'ordre

immense du corps politique, dans cette pyramide de vies qui s'élève immensément plus haut que la tour de la Cloche, que le mur de Nessus ou même que le mont Typhon, dans cette pyramide qui va du trône du Phénix de l'Autarque au plus misérable grouillot du plus voleur des commerçants, une créature bien en dessous du mendiant le plus démuné, nous et nous seuls sommes l'unique pierre saine. Personne n'obéit vraiment s'il n'est pas capable de commettre l'impensable par obéissance ; et personne, à part nous, ne commet l'impensable.

Comment aurais-je pu refuser à l'Incréé ce que j'avais librement donné à l'Autarque, lorsque j'avais décapité Katharine ?

En route pour le château

Les îles qui restaient s'étaient maintenant écartées les unes des autres, et en dépit des bateaux, qui, les voiles gonflées à craquer, circulaient entre elles, je ne pouvais pas m'empêcher d'éprouver le sentiment que nous étions immobiles sous les nuages en train de glisser dans le ciel, et que notre mouvement n'était que l'ultime illusion d'une terre en train de sombrer.

Un certain nombre d'îles flottantes étaient restées en arrière, afin de servir de refuge aux femmes et aux enfants. Une demi-douzaine seulement avaient été choisies pour l'expédition, et je me tenais sur le point culminant de celle de Llibio, qui était également la plus grande de toutes. En dehors du vieillard et de moi-même, elle emportait sept guerriers. Les autres îles en avaient entre quatre et cinq chacune. Mais en plus des îles, nous disposions d'une trentaine de bateaux avec deux ou trois hommes à bord.

Je n'essayai pas de me convaincre que cette centaine d'hommes, armés de couteaux et de harpons, constituaient une force bien formidable ; une poignée des dimarques d'Abdiesus les aurait dispersés comme le vent d'automne emporte les feuilles. Mais c'était les hommes qui me suivaient, et conduire des hommes au combat engendre des sentiments qui ne peuvent se comparer à rien.

Il n'y avait pas une seule lumière sur les eaux du lac, en dehors du reflet verdâtre issu des myriades de feuilles des forêts géantes de la lune, à cinquante mille lieues d'ici. J'avais l'impression de naviguer sur une mer d'acier poli et huilé. Le

vent n'était pas assez fort pour soulever de l'écume, mais il creusait une houle longue, se déplaçant majestueusement, comme des collines de métal.

Un nuage plus gros que les autres vint obscurcir la lune, et je me demandai un instant si les hommes du lac n'allaient pas perdre leurs repères dans l'obscurité. Mais on aurait pu être en plein midi, à les voir manœuvrer leurs embarcations et les îles avec tant de dextérité. Malgré la proximité fréquente des bateaux et des îles, jamais je n'eus l'impression à aucun moment que la petite escadre courait le moindre risque de collision.

Un tel déplacement, à la lumière de la lune et des étoiles, ou bien dans l'obscurité des nuages, au sein de mon propre archipel, avec comme seul bruit le murmure du vent et le battement des avirons plongeant dans l'eau avec une régularité d'horloge, sans autre mouvement perceptible qu'une modeste houle, un tel déplacement donc aurait pu être apaisant, voire soporifique, car j'étais encore fatigué en dépit du petit somme que je m'étais accordé avant notre départ. Mais le petit air frais de la nuit et surtout la pensée de notre destination me gardaient alerte.

Ni Llibio ni aucun autre insulaire n'avaient été en mesure de me fournir autre chose que les informations les plus vagues sur l'intérieur du château que nous voulions prendre d'assaut. Il y avait un bâtiment principal et un mur d'enceinte. Ce bâtiment principal était-il un véritable donjon – c'est-à-dire une tour fortifiée, suffisamment haute pour voir par-dessus le mur –, je n'en avais pas la moindre idée. Pas plus que je ne savais s'il existait d'autres bâtiments en dehors de celui-ci, une barbacane par exemple, si le mur d'enceinte était renforcé d'échauguettes, de poivrières ou de tours d'angle, ou si ses défenseurs étaient nombreux. Construite en deux ou trois ans par la main-d'œuvre locale, d'après ce que j'avais compris, cette place forte ne pouvait pas être aussi formidable que, disons, le château de l'Aiguille ; mais une forteresse qui n'aurait fait qu'un quart de la puissance de ce dernier aurait été imprenable pour nous.

J'étais aussi extrêmement conscient de mon incompetence à conduire une expédition de ce genre. Je n'avais jamais participé à la moindre bataille – ni même assisté de loin à une seule. Mes

connaissances en architecture militaire venaient de mon éducation dans la Citadelle, et de ce que j'avais vu (sans m'y intéresser particulièrement) des fortifications de Thrax. Quant à ce que je savais, ou croyais savoir, de la stratégie militaire, je l'avais glané au hasard de lectures distraites. Je me souvins que lorsque j'étais petit garçon, nous jouions entre apprentis à nous tendre des embuscades dans la nécropole, armés d'épées de bois – et cette seule idée me rendit malade ou presque. Non pas tant parce que je craignais pour ma propre vie, mais parce que je savais que la moindre de mes erreurs pouvait entraîner la mort de dizaines d'hommes, ces hommes ignorants mais simples et innocents, qui attendaient que je les guide.

La lune fit une brève réapparition, et je vis passer devant elle les silhouettes noires d'un vol de cigognes. À l'horizon, on devinait la ligne de la côte, un trait de nuit plus dense. Puis une nouvelle masse nuageuse vint à nouveau assombrir le paysage, et une goutte d'eau tomba sur ma figure. Elle me fit me sentir joyeux sans que je sache pourquoi – sans doute m'avait-elle inconsciemment rappelé cette nuit d'orage où j'avais tenu l'alzabo en respect. Peut-être aussi me rappelait-elle les eaux glacées qui tombaient en pluie de l'entrée de la caverne des hommes-singes.

Mais en dehors des associations fortuites, cette pluie pouvait être pour nous une bénédiction. Nous n'avions pas d'arc, et si la corde de ceux de nos adversaires se détendait, eh bien, tant mieux. En outre, l'emploi de balles d'énergie semblables à celles qu'avait lancées le hetman devenait impossible. Et finalement, la pluie ne pourrait que favoriser une attaque par surprise, et j'étais convaincu depuis le début que la surprise était notre seule voie de succès.

J'étais encore plongé dans ces réflexions lorsque les nuages se déchirèrent de nouveau, et je vis que nous naviguions en suivant la côte, dont les falaises s'élevaient sur notre droite. Un peu plus loin sur l'avant, j'apercevais une presque île rocheuse plus haute encore, qui s'avancait dans le lac. Je me dirigeai vers l'avant de l'îlot pour demander à l'homme qui y faisait le guet si le château n'était pas construit sur cette péninsule. Il secoua la tête et répondit : « Nous allons la contourner. »

C'est ce que nous fîmes. Les points d'écoute des voiles furent détachés, et frappés sur de nouvelles branches. Des dérives lestées de pierres furent mouillées sur l'un des côtés de l'île, tandis que trois hommes pesaient sur la lourde barre pour provoquer le changement de cap. Je compris tout d'un coup que Llibio avait, habilement, calculé cette approche par la côte de manière à éviter d'être repéré de trop loin par une sentinelle qui surveillerait le large. Mais si c'était bien le cas, nous courions tout de même le risque d'être vus lorsque le promontoire ne ferait plus écran entre le château et notre petite flotte. Je me dis aussi que si le constructeur du château ne s'était pas installé sur l'éperon rocheux que nous étions en train de contourner, où il aurait apparemment été invulnérable, c'était peut-être parce qu'il avait trouvé un endroit offrant encore plus de sécurité.

Puis nous franchîmes la pointe extrême de la péninsule. Notre destination nous apparut soudain, à seulement quelques chaînes par le travers avant : sur un promontoire rocheux encore plus élevé et abrupt, avait été bâti un rempart, abritant un donjon dont la forme impossible évoquait un champignon gigantesque.

Je ne pouvais en croire mes yeux. Sur la ronde tour centrale faite de toute évidence en pierres du pays, était posée une structure métallique en forme de lentille faisant bien dix fois son diamètre et apparemment tout aussi solide qu'elle.

Tout autour de notre îlot, les hommes dans les bateaux et sur les autres îles murmuraient entre eux et se montraient l'invraisemblable construction du doigt. J'eus l'impression que pour beaucoup d'entre eux, cette vision était aussi nouvelle que pour moi.

La lumière trouble de la lune – ce baiser d'une jeune sœur à son aînée mourante – brillait sur la partie supérieure de l'énorme disque. En dessous, dans son ombre épaisse, on pouvait voir l'éclat atténué de points de lumière orangée. Ils se déplaçaient vers le haut et vers le bas, mais leurs mouvements étaient tellement lents et réguliers que je mis un certain temps avant de les percevoir. L'un d'eux s'éleva finalement jusqu'à se trouver exactement en dessous du disque, où il disparut ; deux

autres apparurent au même endroit avant que nous ayons touché terre.

Une petite plage s'étendait dans l'ombre de la falaise. L'île de Llibio toucha le fond avant de l'atteindre, et je dus une fois de plus me jeter à l'eau, soulevant *Terminus Est* au-dessus de la tête. Fort heureusement l'endroit était abrité, et c'est à peine si les vagues s'y brisaient ; la pluie menaçait toujours, mais n'était pas encore venue. J'aidai les hommes du lac à tirer leurs embarcations au sec, tandis que ceux des îlots les amarraient au plus près de la côte à l'aide de lourdes pierres retenues par des cordages grossiers.

Après ma traversée des montagnes, le petit chemin étroit et traître m'aurait paru aisé s'il n'avait pas fallu le grimper dans le noir. Mais dans de telles conditions, je crois que j'aurais préféré refaire la descente de la falaise qui surplombait la maison de Casdoé, qui était pourtant cinq fois plus longue.

Une fois le sommet du sentier atteint, nous nous trouvions encore à quelque distance du mur d'enceinte, dont nous étions séparés par un petit bouquet de pins rabougris. Je rassemblai les insulaires autour de moi, et leur demandai – mais ma question était de pure forme – s'ils savaient d'où provenait le vaisseau céleste qui surplombait le donjon. Ils m'assurèrent bien entendu que non, et je leur expliquai que je connaissais son origine (ce qui était vrai, car Dorcas m'en avait parlé, mais je n'en avais jamais vu auparavant). À cause de sa présence, j'estimais préférable d'aller seul en reconnaissance avant de donner l'assaut.

Personne ne dit mot, mais je pouvais percevoir leur sentiment d'impuissance. Ils avaient cru avoir trouvé le héros qui allait les guider, et voici qu'ils allaient le perdre avant que le combat ne fût engagé.

« Si je le peux, j'entrerai, leur dis-je. Je reviendrai vous chercher si c'est possible, et je vous laisserai les portes ouvertes quand l'occasion s'en présentera.

— Supposez cependant que vous ne puissiez revenir, me fit remarquer Llibio. Comment saurons-nous que le moment de tirer nos couteaux est arrivé ?

— Je donnerai un signal », répondis-je, en me creusant la tête pour savoir quel signal je pourrais bien leur faire si je me trouvais coincé dans cette tour obscure. « Ils doivent bien avoir des feux d'allumés, par une nuit pareille. Je brandirai un tison à l'une des fenêtres, et si je peux, je le laisserai tomber. Comme cela, vous verrez la traînée de feu qu'il fera. Si je ne fais pas de signal et que je ne peux pas revenir ici, vous pourrez tenir pour acquis que j'ai été fait prisonnier. Dans ce cas, attaquez lorsque les premiers rayons du soleil toucheront le sommet des montagnes. »

Quelques instants plus tard, j'étais à la porte du château, cognant dessus à l'aide d'un lourd heurtoir de fer, dont la forme, à ce qu'il me sembla lorsque mes doigts se refermèrent sur lui, était celle d'une tête d'homme ; il retombait sur une plaque du même métal, fixée dans le chêne massif du battant.

Il n'y eut pas de réaction. Après avoir attendu une dizaine de respirations, je frappai à nouveau. Je pouvais entendre l'écho de mes coups résonner dans le vide comme un cœur qui bat, mais il n'y avait pas le moindre bruit de voix ou de pas. J'avais l'esprit rempli des visages hideux que j'avais aperçus dans les jardins du Manoir Absolu, et me sentais crispé, dans l'attente du bruit d'une détonation, même en sachant que si les hiérodoules décidaient de m'abattre – toutes les armes à énergie, en fin de compte, proviennent d'eux –, je n'entendrais pas partir le coup. Le vent était tombé, et un tel calme émanait de l'atmosphère que l'on aurait dit que la nature attendait avec moi. À l'est, le tonnerre gronda.

Il y eut finalement un bruit de pas ; mais ils étaient tellement rapides et légers qu'ils auraient pu être ceux d'un enfant. Une voix qui me parut familière me lança : « Qui est là ? Qu'est-ce que vous voulez ? »

Et je répondis : « Maître Sévérien, de l'ordre des Enquêteurs de Vérité et des Exécuteurs de Pénitence. Je me présente en tant que le bras armé de l'Autarque, dont la justice est le pain de ses sujets.

— Vraiment ? » s'exclama le Dr Talos, en ouvrant la porte en grand.

Je ne pus que le regarder sans rien dire ni bouger pendant quelques instants.

« Dites-moi, reprit-il, ce que l'Autarque attend de nous ? La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, vous étiez en route pour la ville des couteaux tordus. Y êtes-vous parvenu ?

— L'Autarque voudrait bien savoir pour quels motifs vous vous êtes emparé de l'un de ses serviteurs. Moi-même, en l'occurrence. Ce qui jette une lumière légèrement différente sur la question.

— En effet, en effet ! De notre point de vue aussi, bien entendu. J'ignorais complètement que vous étiez ce mystérieux visiteur arrivé à Murène. Et je suis sûr que ce pauvre Baldanders l'ignorait également. Entrez donc, et nous parlerons de tout cela. »

Je franchis le lourd portail du mur d'enceinte, que le Dr Talos referma derrière moi, non sans assujettir ensuite une barre de fer.

« Il n'y a pas grand-chose à dire, répondis-je. Nous pourrions cependant commencer en parlant d'une pierre fort précieuse qui m'a été arrachée de force, et qui, d'après mes informations, vous aurait été envoyée. »

Tout en parlant, je ne pouvais pas m'empêcher de sentir mon attention attirée par la masse énorme du vaisseau des hiérodoules, qui me surplombait directement depuis que j'avais franchi le mur d'enceinte. Lever les yeux sur lui me perturbait de la même façon que parfois lorsque je regarde à travers une loupe à double foyer ; le dessous convexe de ce vaisseau avait quelque chose d'étranger non seulement au monde des êtres humains, mais également au monde visible en général.

« Oh ! oui, dit le Dr Talos, Baldanders a votre babiole, je crois bien. Ou plutôt il l'avait, mais il a dû la ranger quelque part. Je suis persuadé qu'il vous la rendra. »

De l'intérieur de la tour ronde qui semblait (mais semblait seulement, sans doute car la chose paraissait impossible) soutenir le vaisseau céleste, nous parvint, atténué par l'épaisseur des murs, un cri terrible et solitaire qui aurait pu être le hurlement d'un loup. Je n'avais rien entendu de semblable depuis que j'avais quitté la tour Matachine, mais je savais de

quoi il s'agissait, et dis au Dr Talos : « Vous avez donc des prisonniers, ici ? » Il acquiesça. « En effet. Je crains bien d'avoir été trop occupé aujourd'hui pour nourrir ces pauvres créatures. » Et, montrant vaguement du geste le vaisseau au-dessus de nos têtes, il ajouta : « Vous ne voyez pas d'inconvénient à rencontrer des cacogènes, Sévérien ? Si vous tenez à voir Baldanders pour lui demander votre bijou, j'ai peur que vous n'ayez pas le choix. Il est en train de leur parler. »

Je répondis n'avoir aucune objection, mais je crois bien avoir frissonné intérieurement en lui répondant.

Le docteur sourit, et je vis au-dessus de sa barbe flamboyante la ligne de ses dents blanches et aiguës, dont je me souvenais fort bien. « C'est merveilleux. Vous avez d'ailleurs toujours fait preuve d'une merveilleuse absence de préjugés. Si j'ose dire, l'enseignement que vous avez reçu vous a appris à prendre les choses comme elles venaient. »

Ossipago, Barbatus et Famulimus

Comme c'est presque de rigueur dans ce genre de tour forte, l'entrée n'est pas au niveau du sol. Un escalier droit, étroit et raide, sans rambarde, conduisait à une porte également étroite, à dix coudées environ au-dessus du niveau de la cour. Cette porte était déjà ouverte, et je remarquai avec une grande satisfaction que le Dr Talos ne la refermait pas derrière nous. Nous traversâmes un petit corridor qui représentait en réalité, sans aucun doute, l'épaisseur du mur de la tour, pour déboucher finalement dans une pièce qui me parut occuper tout le volume disponible à ce niveau. Toutes les pièces que je pus voir dans cette tour me firent d'ailleurs la même impression. Cette salle était remplie de machines qui me parurent au moins aussi anciennes que celles que nous avons chez nous, dans la tour Matachine, à ceci près que je n'avais aucune idée de l'usage que l'on pouvait en faire. Sur l'un des côtés se trouvait un autre escalier étroit montant jusqu'à l'étage supérieur, et, à l'opposé, un trou noir où je distinguai les premières marches devant conduire dans le sous-sol ; c'était là que devait être confiné le prisonnier qui hurlait, car j'entendis sa voix monter de la bouche d'ombre.

« Le malheureux est devenu fou », dis-je en indiquant de la tête l'origine des cris.

Le Dr Talos acquiesça. « Comme la plupart des prisonniers. La plupart, du moins, de ceux que j'ai examinés. Je leur ai administré une décoction d'hellébore, mais je ne peux pas dire qu'elle ait eu beaucoup d'effet.

— Nous avons des clients comme celui-ci, au troisième niveau de nos oubliettes : légalement, nous étions obligés de les garder. Ils nous avaient été confiés, voyez-vous, et plus personne ne pouvait ordonner qu'ils fussent relâchés. »

Le docteur me conduisait vers l'escalier du fond. « Je comprends que votre situation devait être difficile.

— Ils finissaient par mourir, insistai-je. Soit à cause des effets secondaires des tortures qu'ils avaient subies, soit pour une tout autre raison. Cela n'avait aucun sens de les garder ainsi prisonniers.

— Je veux bien vous croire. Faites attention à cet appareil, là, avec le crochet ; il essaie de s'emparer de votre cape.

— Dans ce cas, pourquoi le gardez-vous ? Cette prison n'a aucune existence légale, au sens où la nôtre en avait une, bien certainement.

— Pour les pièces détachées, si je puis dire. C'est à cela que sert tout ce bazar accumulé par Baldanders. » Un pied sur la première marche, le Dr Talos se tourna vers moi et reprit : « Surveillez vos manières, maintenant. Ils n'aiment pas être traités de cacogènes, voyez-vous. Adressez-leur la parole en employant le nom sous lequel ils se présenteront, et surtout, ne faites aucune allusion à des choses visqueuses. En fait, il vaut mieux éviter de parler de choses déplaisantes. Le pauvre Baldanders a tellement travaillé pour se raccommode avec eux, depuis qu'il a perdu la tête, après la représentation au Manoir Absolu. Il serait effondré si vous anéantissiez tous ses efforts aujourd'hui, juste avant leur départ. »

Je promis de faire preuve d'autant de diplomatie que je le pourrais.

Le vaisseau étant posé au sommet de la tour, je m'étais imaginé que Baldanders et ses maîtres se trouveraient dans la salle du dernier étage. Je me trompais. J'entendis un murmure de voix, alors que nous approchions du deuxième niveau, puis la voix grave du géant, qui me fit l'effet, familier pour l'avoir déjà remarqué lorsque nous voyagions ensemble, d'un mur lézardé qui finit par s'écrouler au loin.

Cette salle contenait également des machines. Mais, contrairement à celles que j'avais vues en bas, ces dernières

donnaient l'impression, malgré un âge équivalent, d'être en état de fonctionner. Qui plus est, elles avaient l'air d'être disposées selon un plan logique comme si elles avaient des relations entre elles ; mais comme les engins que j'avais vus dans le bâtiment circulaire de Typhon, elles m'étaient totalement incompréhensibles. Baldanders et ses hôtes se trouvaient dans le coin le plus éloigné de la pièce, et sa tête, trois fois plus grosse que celle d'un homme ordinaire, dépassait du fouillis de métal et de cristal comme celle d'un tyrannosaure des plus hautes branches de la forêt. Tandis que je me dirigeais vers le groupe, je passai près de ce qui restait d'une jeune femme d'un type proche de celui de Pia – elle aurait pu être sa sœur. Elle était étendue, l'abdomen grand ouvert, sous une espèce de cloche aux reflets chatoyants. L'incision semblait avoir été pratiquée avec une lame extrêmement effilée, et une partie de ses viscères, disposés autour d'elle, donnait des signes d'un début de décomposition. Ses lèvres, cependant, bougeaient. Ses yeux s'ouvrirent quand je fus à sa hauteur, puis se refermèrent aussitôt.

« De la compagnie ! » lança le Dr Talos. « Vous ne devinerez jamais qui est là ce soir... »

La tête du géant tourna lentement, mais lorsqu'il me vit, son regard me parut tout aussi dénué de compréhension que lorsque le Dr Talos l'avait réveillé à coups de canne, dans l'auberge de Nessus.

« Vous connaissez déjà Baldanders », continua le docteur, en s'adressant à moi, « permettez-moi de vous présenter à nos invités. »

Trois hommes, ou du moins trois êtres ayant une apparence humaine, se levèrent d'un geste gracieux. Le premier, s'il avait été véritablement un homme aurait eu une silhouette courte et trapue. Les deux autres mesuraient une bonne tête de plus que moi, et avaient une taille d'exultant. Tous trois portaient des masques leur faisant un visage d'homme mûr, raffiné, prudent et réfléchi. Mais je me rendais bien compte que les yeux qui me regardaient par les fentes des masques des deux grands hiérodules étaient beaucoup plus grands que des yeux humains, et que le personnage trapu n'avait pas d'yeux du tout, mais deux

trous d'ombre à la place. Tous trois portaient une ample robe blanche.

« Vos Excellences ! Voici l'un de nos grands amis, maître Sévérían, de l'ordre des bourreaux. Maître Sévérían, permettez-moi de vous présenter aux très honorables hiérodoules Ossipago, Barbatus et Famulimus. La tâche de ces nobles personnes est d'inculquer la sagesse à la race humaine, représentée ici par Baldanders, et maintenant par vous-même. »

L'être qui venait de m'être présenté sous le nom de Famulimus prit la parole. Sa voix aurait pu passer pour parfaitement humaine, à ceci près qu'elle était plus sonore et musicale que n'importe quelle voix humaine que j'avais jamais entendue. On aurait dit que quelque instrument à corde venait d'être appelé à la vie et se mettait à parler. « Bienvenu, chanta la voix. Il n'y a pas de plus grande joie pour nous que de vous saluer, Sévérían. Et de même que vous vous êtes incliné devant nous par courtoisie, de même nous nous agenouillerons devant vous. » Et il mit en effet brièvement un genou en terre, imité par ses deux compagnons.

Il n'aurait certes rien pu dire ou faire qui puisse davantage m'étonner. Ma surprise fut tellement grande que je restai sans voix.

L'autre cacogène de grande taille, Barbatus, se mit à parler avec l'urbanité d'un courtisan sachant remplir un silence qui, s'il se prolongeait trop, pourrait devenir gênant. Sa voix était plus grave que celle de Famulimus, avec des intonations que je ne saurais mieux qualifier que de martiales. « Vous êtes bienvenu ici, le très bienvenu, comme vient de le dire notre cher ami Famulimus, et nous avons tous essayé de le montrer. Mais vos propres amis doivent rester à l'extérieur tant que nous serons ici. Vous le savez, bien entendu. Je ne le mentionne que pour une question de pure forme. »

Le troisième cacogène, dont le timbre était tellement bas qu'on l'éprouvait plutôt qu'on ne l'entendait, grommela : « Ça n'a pas d'importance. » Puis comme s'il craignait que je ne voie les trous vides des fentes de son masque, il se tourna et feignit de regarder par la fenêtre étroite qui se trouvait derrière lui.

« Peut-être, en effet, admit Barbatus. Ossipago est plus au courant, après tout.

— Vous avez donc des amis près d'ici ? » me demanda le Dr Talos dans un murmure. C'était une de ses particularités que de s'adresser rarement à tout le groupe avec lequel il se trouvait, comme le font la plupart des gens, et de préférer parler à une seule personne comme s'il n'y avait personne d'autre ou presque autour ; ou alors, il déclamait comme face à une foule de milliers d'individus.

« Un groupe d'insulaires m'a fait escorte, répondis-je en essayant de présenter les choses de la manière la plus bénigne. Vous devez les connaître ; ce sont ces gens qui habitent sur ces îles de roseaux flottants qui dérivent sur le lac.

— Ils se soulèvent contre toi, s'écria le docteur à l'intention de Baldanders, je t'avais bien dit que ça finirait par arriver. » Il se précipita vers la fenêtre par laquelle le cacogène du nom d'Ossipago faisait semblant de regarder, le bousculant au passage, et scruta la nuit. Puis, se tournant vers le hiérodoule, il s'agenouilla devant lui, prit sa main et l'embrassa. Cette main n'était de toute évidence qu'un gant taillé dans une matière souple et teinté de manière à ressembler à de la peau, avec dedans quelque chose qui n'était pas une main.

« Votre Excellence ! Vous allez nous aider, n'est-ce pas ? Vous avez certainement des fantassins à bord de votre vaisseau. Alignez simplement ces horreurs dans les créneaux du mur d'enceinte, et nous serons tranquilles pour un siècle ! »

De sa voix grave et traînante, Baldanders intervint. « Sévérien emportera la victoire. Sans quoi, pourquoi se seraient-ils agenouillés devant lui ? Bien qu'il puisse mourir et que nous puissions survivre. Tu sais comment ils sont, docteur. Le pillage peut servir à disséminer le savoir. »

Le Dr Talos se tourna vers lui, l'air furieux. « Est-ce ce qui est arrivé la fois précédente ? Je te le demande !

— Qui peut le dire, docteur ?

— Tu sais très bien que non. Ils sont restés les mêmes brutes superstitieuses et ignorantes qu'ils ont toujours été ! » Il fit un autre demi-tour nerveux. « Nobles hiérodoules ! Veuillez me

répondre. Si quelqu'un sait la vérité, c'est parmi vous qu'il se trouve ! »

Famulimus fit un geste étrange, et je ne fus jamais aussi près de saisir la vérité qui se cachait derrière son masque qu'à cet instant-là ; aucun bras humain, en effet, n'aurait pu faire ce mouvement, un mouvement dépourvu de signification, dans lequel on ne pouvait lire ni approbation ni désapprobation, ni irritation ni consolation.

« Je m'abstiendrai de parler de toutes les choses que vous savez, dit-il de sa voix de bronze. Comment ceux que vous redoutez ont appris à vous vaincre, par exemple. Il est possible qu'ils ne soient encore que des gens simples ; et cependant il peut suffire qu'ils emportent quelque chose chez eux pour devenir sages. »

Il s'adressait au docteur, mais je ne pouvais me contenir plus longtemps et j'intervins à mon tour. « Puis-je vous demander de quoi vous êtes en train de parler, Sieur ?

— Je parle de vous, de vous tous, Sévérien. Et cela ne peut plus vous faire de mal que je parle, maintenant. »

Barbatus ajouta : « À condition que vous ne le fassiez pas trop librement.

— Il existe un signe que l'on utilise sur un certain monde, un monde où parfois notre vaisseau fatigué vient trouver du repos. Ce signe est un serpent avec une tête à chaque extrémité. L'une des deux têtes est morte, et l'autre est en train de la ronger.

— Nous sommes, je crois, sur ce monde en question », remarqua Ossipago, sans se détourner de la fenêtre.

« Camoëna, sans aucun doute, pourrait révéler son refuge. Mais après tout, peu importe que vous le connaissiez. Vous ne m'en comprendrez que mieux. La tête vivante figure la destruction. La tête qui ne vit pas, la construction. La première se nourrit de la seconde ; et, en se nourrissant, nourrit sa nourriture. Un enfant pourrait s'imaginer que si la première mourait, la seconde, celle qui est morte et qui construit, triompherait, rendant par la même occasion sa jumelle semblable à elle-même. Mais en fait les deux ne tarderaient pas à dépérir.

— Comme d’habitude, fit remarquer Barbatus, mon excellent ami est aussi peu clair que possible. Avez-vous pu le suivre ?

— Pas moi, en tout cas ! » s’exclama le Dr Talos d’un ton de colère. Il fit demi-tour, comme excédé, et descendit rapidement l’escalier.

« Aucune importance, dit Barbatus en s’adressant à moi, du moment que son maître comprend ».

Il s’arrêta un instant, comme s’il attendait que Baldanders vienne le contredire, puis ajouta, toujours à mon intention : « Ce que nous voulons, voyez-vous, c’est faire progresser votre race, et non l’endoctriner.

— Faire progresser le peuple de la rive ? »

Pendant tout ce temps, les eaux du lac ne cessaient de murmurer leur plainte nocturne par la fenêtre, et la voix d’Ossipago parut se mêler à la leur lorsqu’il dit : « Non, vous tous...

— Ce que tant de sages ont soupçonné est donc vrai ! Nous sommes guidés. Vous nous surveillez, et au cours des âges qui forment notre histoire, des périodes de temps qui doivent vous sembler de simples jours, vous nous avez arrachés à la sauvagerie... » Dans mon enthousiasme, je sortis de ma sabretache le petit livre brun, encore humide du bain forcé qu’il avait pris avec moi un peu plus tôt, en dépit de la soie huilée dans laquelle je le roulais toujours. « Tenez, permettez que je vous lise ce qui est écrit ici : “L’homme, qui n’est pas sage, est néanmoins l’objet de la sagesse. Si la sagesse estime qu’il constitue pour elle un objet convenable, est-il sage de prendre sa folie à la légère ?” Ou quelque chose comme ça.

— Vous vous fourvoyez complètement, répondit Barbatus. Vos siècles sont des millénaires pour nous. Mon ami et moi-même nous nous occupons de votre race depuis moins de temps que n’a déjà duré votre vie. »

Baldanders intervint enfin. « Ces choses ne vivent qu’une vingtaine d’années, comme les chiens. » Son ton était plus éloquent que ses paroles ; chaque mot tombait comme une pierre dans une profonde citerne.

« Ce n’est pas possible, dis-je.

— Vous êtes l'œuvre à laquelle nous consacrons notre existence, expliqua Famulimus. Cet homme que vous appelez Baldanders ne vit que pour apprendre. Nous veillons à ce qu'il accumule les connaissances passées – des faits concrets comme des graines, qui lui donneront le pouvoir. Le moment venu, il mourra des mains de ceux qui n'engrangent pas, mais sa mort vous aura donné un léger avantage. Pensez à un arbre qui fracture un rocher. Il accumule de l'eau et la chaleur du soleil, mère de toute vie... ainsi que tout ce qui est indispensable à la vie, pour lui-même. Son temps écoulé, il meurt, et sa décomposition enrichit la terre que ses racines ont créée à partir de la pierre. Lorsque son ombre n'est plus, de jeunes pousses apparaissent ; et avec le temps, c'est toute une forêt qui croît à l'endroit où il a vécu. »

Le Dr Talos émergea à ce moment-là de l'escalier, en applaudissant avec une solennité moqueuse.

« C'est donc pour cela que vous avez laissé ces machines ici ? » demandai-je. Tout en parlant, j'avais une conscience aiguë des marmonnements en provenance de la cloche de verre sous laquelle se trouvait la femme éviscérée, quelque part derrière moi. C'était pourtant une plainte qui, il y a peu de temps encore, n'aurait pas le moins du monde ému Sévérien le bourreau.

Ce fut Barbatus qui me répondit. « Non. Celles-ci ont été trouvées ou construites pour lui. Famulimus a dit qu'il voulait apprendre ; nous veillons à ce qu'il en soit ainsi, mais nous ne l'enseignons pas. Pas plus que nous n'enseignons quiconque, d'ailleurs. Nous nous contentons de faire le commerce d'appareils trop complexes pour être reproduits par votre peuple. »

Le Dr Talos ne put s'empêcher de lancer : « Ces monstruosité, ces horreurs, ne nous apportent rien. Vous les avez vues, et vous savez ce qu'elles sont. Lorsque mon pauvre malade, pris d'une crise de démence, se rua sur elles dans les jardins du Manoir Absolu, elles ont bien failli me le tuer avec leurs pistolets. »

Sur son immense chaise, le géant changea de position. « Vous ne devriez pas feindre ainsi la commisération, docteur.

Cela vous va fort mal. Jouer à l'imbécile, pendant qu'ils regardaient !...» Ses vastes épaules se soulevèrent et retombèrent. « Je n'aurais pas dû m'emporter de cette manière. Ils ont maintenant accepté d'oublier.

— Comme vous le savez très bien, nous aurions pu facilement tuer votre créateur, cette nuit-là, intervint Barbatus. Nous nous sommes contentés de le brûler suffisamment pour détourner ses assauts. »

Je me souvins à ce moment-là de ce que m'avait dit Baldanders, lorsque notre groupe s'était séparé, à la croisée des chemins de la forêt, au-delà des jardins de l'Autarque : qu'il était le maître du docteur. Sans même prendre le temps de réfléchir à ce que je faisais, je saisis la main de l'homme à la tête vulpine. Sa peau me parut tout aussi tiède et vivante que la mienne, mais étonnamment sèche. Au bout d'un instant, il s'arracha à ma prise.

« Qu'êtes-vous donc ? » lui demandai-je, et comme il ne répondait pas, je me tournai vers les créatures qui se faisaient appeler Famulimus et Barbatus. « J'ai rencontré une fois, Sieur, un homme qui n'était fait qu'en partie de chair humaine... » Tous deux regardèrent vers le géant au lieu de répliquer ; j'avais beau savoir que leurs visages n'étaient que des masques, je pouvais sentir la force de leur exigence.

« Un homoncule », dit enfin Baldanders de sa voix grondante.

Masques

La pluie se mit à tomber à ce moment-là ; une pluie froide, qui frappait la pierre grise et grossière du château de ses millions de poings glacés. Je m'assis, serrant *Terminus Est* entre mes genoux pour les empêcher de trembler.

« J'en étais déjà arrivé à la conclusion, dis-je avec autant de sang-froid et de calme qu'il m'était possible, que lorsque les insulaires m'avaient parlé d'un petit homme qui aurait payé pour la construction de cet endroit, ils faisaient allusion au docteur. Mais ils disaient également que vous, le géant, étiez venu plus tard.

— C'était moi, le petit homme ; et c'est le docteur qui est venu par la suite. »

Je vis apparaître un instant à la fenêtre la tête cauchemardesque et ruisselante d'un cacogène ; elle s'évanouit sans que j'aie pu remarquer si elle transmettait quelque message à Ossipago. Si c'était le cas, cela s'était fait silencieusement. Toujours sans se retourner, Ossipago parla. « La croissance a ses inconvénients, quoique pour votre espèce ce soit la seule méthode pour retrouver la jeunesse. »

Le Dr Talos bondit sur ses pieds. « Nous les vaincrons ! Il s'est lui-même placé entre mes mains.

— J'ai été obligé, expliqua Baldanders. Il n'y avait personne d'autre, et j'ai dû créer moi-même mon propre médecin. »

J'essayais toujours de retrouver mon équilibre mental, en les considérant l'un après l'autre, mais sans déceler le moindre

changement dans l'apparence ou dans le comportement de Talos et Baldanders. « Mais il vous battait, dis-je. Je l'ai vu faire.

— Je vous ai involontairement entendu, une fois, alors que vous étiez en train de vous confier à la petite femme aux cheveux clairs. Vous avez contribué à la destruction d'une autre femme, que vous aimiez. Et cependant, vous étiez son esclave.

— Je dois l'aider à grandir, vous comprenez, me dit le Dr Talos. Il lui faut s'entraîner, et c'est en cela que je lui suis utile. J'ai entendu dire que l'Autarque – dont la bonne santé fait le bonheur de ses sujets – possède un isochrone dans sa chambre à coucher, cadeau d'un autre autarque d'au-delà des limites du monde.

« Peut-être est-ce le maître de ces excellences ici présentes. Je l'ignore. Quoi qu'il en soit, il craint de se retrouver avec une dague sous la gorge, et ne permet à personne de l'approcher lorsqu'il dort. Cet appareil lui donne les veilles de la nuit ; et quand le jour arrive, il le réveille. Comment peut-il, lui qui est le maître de la Communauté, permettre que son sommeil soit interrompu par une simple machine ? Comme Baldanders vous l'a dit, il m'a créé pour que je devienne son médecin. Voilà maintenant quelque temps que vous me connaissez, Sévérien. Diriez-vous que la fausse modestie, cet infâme défaut, soit une de mes caractéristiques ? »

Je réussis à sourire tout en secouant la tête.

« Je dois donc vous avouer que je ne suis nullement responsable de ce que j'ai de qualités. Très sagement, Baldanders m'a donné toutes celles qu'il n'avait pas, afin que je puisse compenser ses propres carences. Je n'aime pas l'argent, par exemple ; c'est une excellente chose pour un malade, quand il dépend d'un médecin personnel. Et je suis loyal envers mes amis, dont il est le premier.

— J'ai cependant toujours été étonné qu'il ne vous mette pas en pièces. » Il faisait tellement froid dans la salle que je resserrai la cape autour de mes épaules. J'avais cependant la certitude que le calme trompeur dans lequel se déroulait cette conversation ne pouvait pas durer.

« Vous devez savoir pourquoi je suis obligé de surveiller mes humeurs, intervint Baldanders. Vous m'avez vu perdre le

contrôle. Les voir assis devant moi, en train de me regarder comme une bête curieuse...»

Le Dr Talos lui toucha la main, avec un geste qui avait quelque chose de féminin. « Ce sont ses glandes, Sévérien. Tout le système endocrinien et notamment la thyroïde. Il faut tout contrôler avec le plus grand soin, sans quoi il grandirait trop vite. Je dois également veiller à ce que ses os ne se rompent pas sous son propre poids et à mille autres choses.

— Le cerveau, grommela le géant, de toutes, c'est la pire et la meilleure.

— Est-ce que la Griffe vous a aidé ? demandai-je. Sinon, elle le fera peut-être une fois dans mes mains. Elle a accompli plus de miracles pour moi en quelques mois que pour les pèlerines pendant des années. »

Comme le visage de Baldanders ne donnait pas le moindre signe de compréhension, le Dr Talos ajouta : « Il veut parler de la gemme envoyée par les pêcheurs. Elle passe pour accomplir des guérisons miraculeuses. »

À ces mots, Ossipago se tourna finalement vers nous. « Comme c'est intéressant ! L'avez-vous ici ? Puis-je la voir ? » Le Dr Talos jeta un regard anxieux sur le masque dénué d'expression du cacogène, puis sur le géant, avant de revenir sur l'autre. « Je vous en prie, vos Excellences. Ce n'est rien, un simple fragment de corindon. »

Depuis l'instant où j'avais pénétré dans ce niveau de la tour, pas un des cacogènes ne s'était déplacé de plus d'une coudée ; mais à ce moment-là, Ossipago vint vers moi d'un pas court et en se dandinant. Sans doute ai-je dû avoir un mouvement de recul involontaire, car il me dit : « Vous n'avez pas à avoir peur de moi, même si nous avons fait beaucoup de mal à ceux de votre espèce. Je veux simplement en savoir un peu plus sur cette Griffe, dont l'homoncule a dit qu'elle n'est qu'un morceau de minerais. »

À ces mots, je me mis à craindre que lui et ses compagnons ne s'emparassent du talisman pour l'emporter sur leur planète, au-delà du vide ; puis je me dis que pour cela, il faudrait auparavant qu'ils obligent Baldanders à le leur montrer. Or, dans ce cas, j'avais une chance de m'en saisir, alors que pour

l'instant, je n'en avais guère. C'est pourquoi je racontai finalement à Ossipago tout ce que la Griffe avait accompli tant qu'elle s'était trouvée entre mes mains – le uhlan sur la route, les hommes-singes... bref, tous les exemples de sa puissance que j'ai déjà relatés dans ces pages. Au fur et à mesure que je parlais, l'expression du géant se faisait plus dure, celle du Dr Talos, plus inquiète.

Quand j'eus terminé, Ossipago dit : « Et maintenant, il nous faut voir cette merveille. Allez donc la chercher, s'il vous plaît. » Baldanders se leva et se mit en devoir de traverser la pièce de sa démarche lourde. À côté de lui, ses machines avaient l'air de jouets. Il ouvrit le tiroir d'une petite table au dessus peint en blanc. Il en sortit la gemme, qui, entre ses doigts, était plus terne que je ne l'avais jamais vue. On aurait vraiment dit un morceau de verre bleu.

Le cacogène la lui prit des mains et la tint en l'air avec son gant imitant la peau ; mais son visage n'était pas tourné vers la Griffe comme l'aurait été celui d'un être humain. Là, la gemme parut refléter la lumière qui émanait de lampes jaunes placées en hauteur, et se mit à émettre une vive lueur d'azur. « C'est un très bel objet, et très intéressant, dit-il, bien qu'il n'ait pas pu accomplir les miracles qu'on lui attribue.

— C'est évident », chanta Famulimus, qui fit en même temps l'un de ces gestes étranges qui me rappelaient tant les statues des jardins de l'Autarque.

« Elle est à moi, fis-je remarquer. Les gens du rivage me l'ont prise de force. Puis-je la récupérer ?

— Si elle est à vous, me demanda Barbatus, où l'avez-vous trouvée ? »

J'entrepris de raconter ma rencontre avec Aghia, la destruction de l'autel des pèlerines et l'interrogatoire de la domnicellae, mais il me coupa la parole.

« Tout ça, ce ne sont que des spéculations. Vous n'avez pas vu ce bijou sur l'autel, vous n'avez pas senti la main de la femme quand elle l'a caché sur vous, si c'est bien ainsi que les choses se sont passées. *Où l'avez-vous trouvé ?*

— Dans un compartiment de ma sabretache. » Il n'y avait rien d'autre à dire, me sembla-t-il.

Barbatus se détourna comme si ma réponse le décevait. « Et vous... » dit-il en s'adressant cette fois à Baldanders, « C'est Ossipago qui détient pour l'instant le joyau, et il l'a reçu de vous. Où l'avez-vous trouvé ? »

— Vous m'avez vu. » La voix du géant grondait et roulait. « Dans le tiroir de la table. »

En signe d'acquiescement, le cacogène fit bouger son masque de haut en bas avec les mains. « Vous constaterez, Sévérion, que ses prétentions sont aussi valables que les vôtres.

— Mais la Griffes est à moi, non à lui.

— Il n'est pas de notre ressort de trancher ; vous réglerez ce problème quand nous serons partis. Mais par simple curiosité, un sentiment qui tourmente aussi les étranges créatures que vous croyez que nous sommes —, allez-vous la garder, Baldanders ? »

Le géant secoua la tête. « Je refuse de conserver dans mon laboratoire un tel monument à la superstition.

— Dans ce cas-là, vous ne devriez pas avoir de difficultés à vous entendre, déclara Barbatus. Voudriez-vous voir notre vaisseau décoller, Sévérion ? Baldanders assiste toujours à notre départ, et on ne saurait le suspecter de lyrisme devant un spectacle, qu'il soit naturel ou artificiel. Je crois, pour ma part, que cela mérite d'être vu. » Le cacogène se détourna, et se mit à ajuster son vêtement.

« Excellents hiérodoules, répondis-je, cela me ferait le plus grand plaisir, mais je voudrais vous poser une dernière question avant que vous nous quittiez. Lorsque je suis arrivé, vous avez déclaré que rien ne vous réjouissait autant que de me voir, puis vous vous êtes tous trois agenouillés. Pensiez-vous réellement ce que vous disiez, ou quelque chose de semblable ? Ou bien me confondiez-vous avec quelqu'un d'autre ? »

Baldanders et le Dr Talos s'étaient tous deux levés de leur siège lorsque le cacogène avait fait allusion à leur prochain départ. Mais bien que Famulimus fût resté en arrière pour écouter ma question, les autres s'éloignaient déjà ; Barbatus gravissait l'escalier conduisant au niveau supérieur, et Ossipago, qui tenait toujours la Griffes, le suivait à quelques pas.

Je pris le même chemin, car je craignais d'être séparé de la gemme, et Famulimus marcha à mes côtés. « Quoique vous n'ayez pas encore passé notre épreuve, je ne voulais rien dire d'autre que ce que j'ai dit. » Sa voix était comme le chant d'un merveilleux oiseau, franchissant les abysses en provenance de quelque forêt inaccessible. « Nous avons si souvent débattu, Suzerain. Nous avons si souvent fait la volonté l'un de l'autre. Il me semble que vous connaissez les femmes des eaux, n'est-ce pas ? Est-ce qu'Ossipago, le brave Barbatus et moi-même serions moins conscients qu'elles ? »

Je pris une profonde inspiration. « Je ne comprends pas ce que vous voulez dire. Mais, d'une façon mystérieuse, je sens que, bien que vous et ceux de votre race soient hideux, vous êtes bons. Tandis que les ondines ne le sont pas, bien qu'elles soient si délicieuses, et si monstrueuses, que je peux difficilement les regarder.

— Le monde se réduit-il à une guerre du bien et du mal ? N'avez-vous jamais pensé qu'il puisse être davantage ? »

Je n'y avais pas songé, en effet, et restai les yeux ronds à cette idée.

« Et vous aurez certainement l'amabilité de tolérer ma vue. Puis-je, sans vous offenser, retirer ce masque ? Nous savons tous deux que c'en est un, et il me tient terriblement chaud. Baldanders ne verra rien, puisqu'il marche en avant.

— Si vous le souhaitez, votre Excellence, répondis-je. Mais ne me direz-vous pas...»

D'un geste rapide de la main, exprimant du soulagement, Famulimus arracha son déguisement. Le visage qui apparut n'était pas un visage, mais seulement deux yeux au milieu d'un voile putride et purulent. Mais la main fit un deuxième mouvement aussi vif, et cela aussi disparut. En dessous, se trouvait l'original de cette beauté calme et étrange que j'avais remarquée dans les statues mobiles des jardins du Manoir Absolu – mais elle en différait autant que le visage d'une femme vivante peut différer d'un moulage qu'on en aurait fait.

« Avez-vous jamais pensé, Sévérien, dit-elle, que celui qui portait un masque pouvait bien en porter un second ? Mais moi qui en porte deux n'en porte pas de troisième. Plus aucun

artifice ne nous sépare, maintenant, je vous le jure. Touchez, Suzerain. Touchez mon visage de la main. »

Quelque chose me retenait, mais elle prit ma main dans la sienne et l'éleva vers sa joue. Elle était fraîche mais bien vivante, tout à l'opposé de la chaleur sèche dégagée par la main du Dr Talos.

« Tous les masques monstrueux que vous nous avez vu porter sont inspirés directement de vos compatriotes de Teur, si je puis dire : insectes, lamproie, lépreux au stade terminal. Vous êtes tous frères, même si cette idée vous répugne. »

Nous étions déjà presque arrivés au niveau le plus élevé de la tour, foulant parfois du pied des fragments de bois brûlé – les décombres de l'incendie qui avait chassé Baldanders et son médecin du lac Diuturna. Famulimus lâcha ma main, et remit son masque presque aussitôt. Je lui demandai pourquoi.

« Afin que votre peuple nous haïsse et nous craigne tous. Si nous ne le faisons pas, Sévérin, combien de temps croyez-vous que les hommes du commun toléreraient un règne qui ne soit pas le nôtre ? Nous ne voulons pas enlever le pouvoir à ceux d'entre vous qui le détiennent ; en maintenant ainsi la distance entre les vôtres et nous, l'Autarque ne fait que préserver le trône du Phénix. Ne pensez-vous pas ? »

Je ressentis l'impression que j'avais parfois éprouvée dans les montagnes, en m'éveillant d'un rêve : je me demandais où j'étais et ce qui m'arrivait, et en regardant autour de moi, je voyais la lune verte fixée au ciel par les branches d'un pin ainsi que le visage solennel et sévère des montagnes, sous leurs diadèmes fracassés, et non les murs dont j'avais rêvé – l'étude de maître Palémon, notre réfectoire, ou encore les corridors menant aux cellules où je m'étais cru assis à la table du garde, devant la porte de celle de Thècle. Je réussis enfin à demander : « Mais dans ce cas, pourquoi m'avoir montré votre visage ? »

Et elle me répondit : « Vous nous voyez ici, mais nous ne nous verrons plus. Je crains bien que notre amitié ne commence et ne finisse ici. Voyez dans mon geste un cadeau de bienvenue entre amis qui se séparent. »

Le docteur, qui se trouvait en tête de notre groupe, ouvrit alors largement une porte ; le tambourinement étouffé de la

pluie se fit grondement, et je sentis le froid glacial et mortifère de la tour envahi par l'air tout aussi glacé mais vivant de l'extérieur. Baldanders dut s'incliner et effacer en partie ses épaules pour franchir le seuil, et je fus soudain frappé par l'idée que, dans quelque temps, il ne pourrait plus le passer, quels que fussent les soins prodigués par le Dr Talos : il faudrait élargir la porte et renforcer les escaliers, car une chute aurait toutes les chances de lui être fatale. Puis je compris quelque chose qui m'intriguait depuis un moment : la raison d'être des salles immenses et des plafonds surélevés de ce qui était sa tour. Et je me demandai un instant à quoi pouvaient bien ressembler les salles voûtées creusées dans le roc où il confinait ses prisonniers en train de mourir de faim.

Le signal

Le vaisseau qui, vu de l'extérieur du château ou de la cour, m'avait semblé reposer sur la tour, ne touchait pas le bâtiment. Au lieu de cela, il était immobile à une demi-chaîne au-dessus de nous – trop haut en tout cas pour nous protéger des rafales de vent chargées d'une pluie cinglante qui faisait luire la courbure délicate de sa coque comme de la nacre noire. En contemplant l'engin fabuleux, je ne pus m'empêcher de spéculer sur la voilure qu'il devait déployer pour capter les vents ténus qui soufflent entre les mondes. C'est alors, au moment précis où je me demandais si l'équipage n'avait pas quelque moyen d'observer vers le bas et de nous voir, qu'apparut effectivement un triton, l'un de ces êtres étranges et grossiers qui parcouraient autrefois les abysses sous leur coque. Il se présenta la tête la première, comme un écureuil, nimbé d'une lumière orangée et s'accrochant par les mains et les pieds à la coque, aussi mouillée qu'un galet au fond d'une rivière, et polie comme la lame de *Terminus Est*. Il portait l'un de ces masques que j'ai eu plusieurs fois l'occasion de décrire, et que je connaissais maintenant comme tel. Lorsqu'il vit Ossipago, Barbatus et Famulimus sur le sommet de la tour, il ne descendit pas plus bas ; mais un instant plus tard, un mince filin, également orangé, tomba sur le dallage comme une corde de lumière, lancée de quelque part au-dessus de lui.

« Nous devons maintenant partir », dit Ossipago à Baldanders, à qui il remit la Griffe. « Réfléchissez à tout ce que

nous ne vous avons pas dit, et souvenez-vous de ce que nous ne vous avons pas montré.

— Je le ferai », répondit le géant du ton le plus sinistre que je lui aie jamais entendu prendre.

Puis Ossipago saisit le filin et le suivit en glissant vers le haut ; il disparut de notre vue en quelques instants, derrière la courbure de la coque. En réalité, cependant, on aurait plutôt dit, non qu'il montait, mais, on ne sait comment, qu'il descendait, comme si le vaisseau était un monde en lui-même et attirait à lui tout ce qui lui appartenait avec un appétit aveugle, à l'instar de Teur ; ou peut-être était-ce qu'il était soudain devenu plus léger que l'air, un peu comme un marin qui plongerait dans l'eau depuis son bateau, et qui remonterait comme je l'avais fait après avoir sauté de l'embarcation du hetman.

Quoi qu'il en soit, Barbatus et Famulimus le suivirent. Famulimus eut un geste de salut au moment où le renflement de la coque allait la faire disparaître à nos yeux ; Baldanders et Talos crurent sans aucun doute que ce geste d'adieu leur était destiné, mais je savais qu'il s'adressait à moi. Une rafale chargée d'eau vint me gifler au visage, m'aveuglant un instant en dépit du capuchon que j'avais relevé.

Tout d'abord lentement, puis de plus en plus vite, le vaisseau s'éleva et s'éloigna, dans une direction qui n'était ni le haut, ni le nord, le sud, l'est ou l'ouest ; il s'évanouit peu à peu dans l'espace en un point que, après sa disparition, j'aurais été incapable d'indiquer.

Baldanders se tourna alors vers moi. « Vous les avez entendus. »

Je ne compris pas ce qu'il voulait dire. « Oui, j'ai parlé avec eux, comme le Dr Talos m'avait invité à le faire après avoir ouvert pour moi la porte des fortifications.

— Ils ne m'ont rien dit. Ils ne m'ont rien montré.

— Avoir vu leur vaisseau, objectai-je, et avoir parlé avec eux... cela représente déjà quelque chose.

— Ils me tirent en avant, toujours en avant, comme on tire un bœuf à l'abattoir. »

Il s'avança jusqu'aux créneaux et se mit à scruter la vaste étendue du lac, que les eaux, barattées par les rafales de pluie,

avaient transformé en mer de lait. Les merlons dépassaient ma tête de plusieurs paumes, ce qui n'empêcha pas le géant de s'y appuyer comme sur une simple rambarde ; dans son poing fermé, j'aperçus l'éclat azuréen de la Griffe. Le Dr Talos me tira par ma cape, murmurant qu'il vaudrait mieux aller s'abriter de la tempête, mais je ne voulais pas partir.

« Tout a commencé bien longtemps avant votre naissance. Ils m'ont tout d'abord aidé, même si ce n'était qu'en me suggérant certaines idées, en me posant des questions. Puis il n'y eut que de vagues indices. Enfin, ils se contentèrent de laisser entendre que telle ou telle chose était possible. Et cette nuit, il n'y eut même pas cela. »

Je voulais lui demander de ne plus prendre les insulaires comme sujets d'expérience, mais ne sachant pas comment m'y prendre, je choisis le biais de lui parler de ses balles d'énergie que j'avais vues fonctionner, et qui étaient certainement une réussite exceptionnelle.

« Sodium, tout simplement. » Il tourna son visage vers moi, gardant cependant la tête toujours levée vers le ciel noir. « Vous n'êtes qu'un ignorant. Le sodium est une substance élémentaire, qui se trouve à profusion dans la mer. Croyez-vous que j'aurais donné ces pétards à des pêcheurs, s'il ne s'était pas agi que d'un vulgaire jouet ? Non. Maintenant, c'est moi qui suis ma plus grande œuvre – ma seule grande œuvre, en vérité ! »

Dans un murmure, le Dr Talos me glissa : « Regardez donc autour de vous ! Ne reconnaissez-vous rien ? C'est exactement comme il le dit.

— Que voulez-vous dire ? lui demandai-je sur le même ton étouffé.

— Le château ? Le monstre ? L'homme de savoir ? Je viens seulement d'y penser. Vous savez sans doute que, de même que les événements fondamentaux du passé jettent leur ombre pendant de longs siècles, de même maintenant, alors que le soleil s'enfonce dans les ténèbres, nos propres ombres se précipitent dans le passé pour perturber les rêves de l'humanité.

— Vous êtes complètement fou, dis-je. Ou bien vous plaisantez.

— Fou ? gronda Baldanders. C'est *vous* qui êtes fou. Vous avec tous vos fantasmes théurgiques. Comme ils doivent se moquer de nous ! Ils nous prennent tous pour des barbares... Moi, qui ai peiné et œuvré pendant trois vies déjà ! »

Il tendit le bras et ouvrit la main. La Griffe brillait pour lui de tout son éclat. Je cherchai à m'en saisir, mais d'un brusque mouvement, il la jeta. Comme elle étincela dans l'obscurité traversée de pluie ! On aurait dit que Skuld le Flamboyant lui-même venait de tomber du ciel nocturne.

J'entendis alors le cri des gens du lac qui attendaient à l'extérieur du rempart. Je n'avais donné aucun signal ; et cependant le signal avait été donné, par la seule action, mis à part, peut-être, une attaque physique contre ma personne, qui aurait pu me pousser à le donner. Le cri de guerre des lacustres n'était pas encore éteint que *Terminus Est* avait quitté son fourreau. Je levai la lame pour frapper, mais, avant que j'aie pu m'approcher suffisamment du géant, le Dr Talos sauta entre nous. Je crus que l'arme qu'il soulevait pour parer mon coup n'était que sa vieille canne, et si mon cœur n'avait pas été déchiré par la perte de la Griffe, je crois que j'aurais ri en la tranchant. *Terminus Est* sonna sur de l'acier, et même si la lame du docteur fut violemment repoussée en arrière, il réussit à dévier le coup. Baldanders se précipita avant que j'eusse pu préparer un deuxième coup, et, en passant, me jeta contre le parapet.

Je ne pus éviter complètement le coup suivant porté par Talos, mais il fut trompé, je crois, par ma cape de fuligine ; sa pointe érafla mes côtes et alla buter contre la pierre. Je le frappai durement du pommeau, et il alla rouler par terre.

Baldanders avait disparu. Au bout de quelques instants je compris que s'il avait ainsi foncé tête baissée, ce devait être pour atteindre la porte située derrière moi ; quant à la bourrade qu'il m'avait portée, ce n'était qu'une idée qui lui était en quelque sorte venue après coup, comme quelqu'un qui, pensant à bien d'autres choses, n'oublie tout de même pas de moucher sa chandelle avant de sortir d'une pièce.

Le docteur était étendu sur le dallage de pierre qui servait de toit à la tour – des pierres qui paraissaient sans doute grises à la

lumière du soleil, mais qui étaient maintenant noires, noyées sous la pluie. Sa chevelure et sa barbe d'un roux flamboyant restaient cependant encore visibles, et je remarquai qu'il gisait à plat ventre, la tête tournée d'un côté. Je n'avais pas eu l'impression de le frapper aussi violemment, mais il se peut que je sois plus fort que je ne le crois, comme on me l'a parfois fait remarquer. Cependant, en dépit de ses allures décidées et martiales, quelque chose me disait que Talos était beaucoup plus faible que ce que l'on pouvait s'imaginer – Baldanders, son créateur, excepté, bien entendu. J'aurais pu facilement le tuer à ce moment-là : un léger balancement de *Terminus Est*, et l'un de ses angles carrés s'enfonçait dans son crâne.

Mais au lieu de cela je ramassai son arme, cette ligne au reflet argenté qui lui était tombée des mains. Il s'agissait d'une lame à un seul tranchant, pas plus large que mon index, extrêmement affilée, comme il convenait à une épée de chirurgien. Je me rendis soudain compte que sa poignée n'était rien d'autre que l'extrémité de sa canne, que je lui avais vu si souvent porter. Il s'agissait donc d'une canne-épée, semblable à celle que Vodalus avait utilisée autrefois dans la nécropole, et, malgré la pluie, je souris à l'idée qu'elle l'avait accompagné sur tant de lieues sans que j'en connaisse le secret, alors que je portais *Terminus Est* en travers des épaules. La pointe s'était brisée contre la pierre du parapet, quand il avait essayé de m'en transpercer ; je jetai la lame brisée par-dessus le parapet, comme Baldanders avait jeté la Griffes, et descendis dans la tour pour le tuer.

Lorsque j'avais emprunté l'unique escalier, j'avais été beaucoup trop absorbé par ma conversation avec Famulimus pour prêter attention aux pièces que nous traversions. Je me souvenais de la dernière comme d'un endroit où tout avait l'air d'être enveloppé d'un tissu écarlate. J'y voyais maintenant des globes rouges, des lampes qui brûlaient sans flammes comme ces fleurs d'argent qui poussaient du plafond, dans la vaste salle où j'avais rencontré les trois créatures que je ne pouvais plus appeler des cacogènes. Ces globes étaient posés sur des piédestaux d'ivoire qui paraissaient aussi minces et légers que des squelettes d'oiseaux, et qui s'élevaient d'un sol étrange,

véritable mer de tissus tous rouges, de textures et de tons variés. Un dais soutenu par des atlantes couvrait la salle. Il était écarlate et cousu de milliers de plaques d'argent, d'un tel poli qu'elles constituaient des miroirs presque aussi parfaits que les armures des prétoriens de la garde autarcique.

Il me fallut descendre presque toute la volée de marches pour prendre conscience que je me trouvais dans la chambre à coucher du géant, et que le lit, cinq fois plus grand qu'une couche ordinaire, était placé à niveau avec le sol, ses couvertures cerise et rubis répandues en désordre sur le tapis écarlate.

J'aperçus à ce moment-là un visage qui dépassait de l'amas des couvertures. Je levai instinctivement mon épée, et il disparut aussitôt. Quittant l'escalier, j'allai soulever un pan des tissus duveteux. Le giton qui se cachait dessous (s'il s'agissait bien d'un giton) se leva et me fit face avec ce toupet dont les petits enfants font parfois preuve. Il n'était d'ailleurs qu'un petit enfant, en dépit de sa taille qui égalait presque la mienne, un garçon tout nu dont la bedaine distendue cachait presque les minuscules organes génitaux. Ses bras étaient comme deux coussins roses et mous, sur lesquels étaient enroulés des cordons dorés ; ses oreilles percées portaient des boucles en or d'où pendaient des clochettes microscopiques. Ses cheveux étaient également dorés, et frisés ; et il me regardait d'en dessous sa tignasse avec de grands yeux bleus d'enfant.

En dépit de sa taille, je n'ai jamais pu croire que Baldanders pratiquait la pédérastie au sens où l'on entend habituellement ce terme. Mais il est possible qu'il ait espéré le faire quand le garçon aurait été assez grand. De même qu'il était obligé de réfréner sa propre croissance, ne la laissant opérer que pour préserver son corps de titan des ravages du temps, de même avait-il dû accélérer celle de ce malheureux garçon, dans les limites de son savoir anthroposophique. Je dis cela parce qu'il me paraissait certain qu'il n'avait pu l'avoir sous son contrôle que quelque temps après notre séparation ; quand Dorcas, Jolenta et moi avions pris la route de Thrax et lui la route du nord avec le Dr Talos.

(Je laissai le pauvre enfant où je l'avais trouvé, et je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il est advenu de lui par la suite. Il est fort probable qu'il soit mort ; mais il n'est pas non plus complètement exclu qu'il ait été recueilli par les hommes du lac, ou plus tard par le hetman et ses villageois, qui se seraient chargés de l'entretenir.)

À peine avais-je changé d'étage que la vision qui s'offrit à moi suffit à balayer tout souvenir de l'enfant. Cette pièce était tout autant vouée aux brumes et aux vapeurs que la précédente l'avait été aux nuances du rouge ; si ce n'est que ces brumes et vapeurs, j'en étais sûr, n'y étaient pas quand je l'avais traversée dans l'autre sens. On aurait dit un brouillard vivant qui bouillonnait à la manière dont j'aurais pu imaginer que le Verbe, en sortant de la bouche du Pancréateur, s'enflait et se tordait. Sous mes yeux, un homme de fumée, aussi blanc qu'un ver de sépulcre, se dressa devant moi en brandissant un harpon à barbillons. Le temps de me rendre compte qu'il ne s'agissait que d'un fantôme, la lame de mon épée avait traversé son poignet comme on franchit une colonne de fumée. Il se mit aussitôt à rétrécir, et le brouillard à se résorber, jusqu'à n'arriver pas plus haut que ma taille.

Je poursuivis ma descente, avançant de quelques marches jusqu'à ce que je me retrouve au milieu des volutes et des tortillons de brume. C'est alors qu'à la surface de ce nuage étrange se forma une créature hideuse, qui se mit à bondir et sauter à droite et à gauche, composée elle aussi de brouillard. Chez tous les nains que j'ai vus, la tête et le buste étaient en général d'une taille normale, voire un peu supérieure à la normale, alors que les membres, même musclés, gardaient quelque chose de l'enfance. Le contraire était vrai de ce nain-ci : ses bras et ses jambes paraissaient plus puissants que les miens, mais ils étaient greffés sur un corps tordu et grêle.

L'anti-nain faisait tournoyer un estoc, et ouvrant très grande la bouche sur un cri silencieux, enfonça son arme dans le cou de l'homme au harpon, sans se soucier un instant de l'arme de ce dernier, qui la lui plongea dans la poitrine.

J'entendis alors un rire, et bien que les occasions de l'entendre se réjouir aient été rares, je reconnus la voix de Baldanders.

« Baldanders ! » criai-je.

Sa tête sortit de la brume, et m'apparut tel le sommet des montagnes au-dessus des nuées, à l'aube.

Le combat dans la lice

« Voici un ennemi bien réel, lui dis-je, avec une arme tout aussi réelle. » Je m'enfonçai dans le brouillard, en explorant le chemin à tâtons avec *Terminus Est*.

« Ce sont pourtant des ennemis réels que vous voyez dans ma chambre des nuées », proféra la voix grondante du géant, une voix étonnamment calme. « Si ce n'est qu'ils sont à l'extérieur, dans la lice. Le premier était l'un de vos amis, l'autre, l'un de mes ennemis. »

Le brouillard se dispersait au fur et à mesure qu'il parlait, et je vis qu'il était installé au centre de la salle, assis sur un lourd fauteuil massif. Lorsque je me dirigeai vers lui, il se leva et le saisissant par le dos, il le lança vers moi avec autant de facilité que s'il s'était agi d'un panier. Le meuble ne me manqua que de peu – une paume à peine.

« Vous allez maintenant essayer de me tuer, reprit-il. Et tout ça pourquoi ? Pour ce ridicule talisman. J'aurais dû vous supprimer, la nuit où vous avez dormi dans mon lit. »

J'aurais pu lui en dire autant, mais je ne me donnai pas la peine de répondre. Il était évident qu'en jouant l'impuissance, il espérait me pousser à lancer une attaque inconsidérée ; il avait beau paraître désarmé, il n'en mesurait pas moins deux fois ma taille, et j'avais toutes les raisons de croire qu'il devait être au moins quatre fois plus fort que moi.

J'avais également le sentiment, en m'approchant de lui, que nous étions en train de rejouer la scène des marionnettes que j'avais vue en rêve, précisément la nuit où j'avais dormi près de

lui ; mais dans ce rêve, le géant de bois était armé d'un gourdin. Il reculait pas à pas au fur et à mesure que j'avancais ; il n'en semblait pas moins prêt à engager le combat à chaque instant.

Soudain, alors que nous avons traversé les trois quarts de la pièce à partir de l'escalier, il se retourna et détala. C'était aussi étonnant que de voir courir un arbre.

Il se montrait aussi extrêmement rapide. Si gauche qu'il fût, il franchissait tout de même l'équivalent de deux pas à chaque enjambée, et il atteignit le mur bien avant moi, près d'une fenêtre étroite semblable à celle par laquelle Ossipago avait longuement regardé.

Je mis un moment à comprendre où il voulait en venir. La fenêtre était beaucoup trop étroite pour son gabarit. Il y enfonça les deux mains, et j'entendis bientôt le crissement de la pierre contre la pierre.

Je compris juste à temps, et fis quelques pas en arrière. L'instant d'après, il brandissait un moellon directement arraché à la muraille. Le soulevant au-dessus de sa tête, il le lança violemment vers moi.

Je bondis de côté, mais déjà il en arrachait un deuxième, puis un autre. Au troisième, je dus faire un plongeon désespéré, sans lâcher mon épée, pour éviter le quatrième ; les pierres pleuvaient en effet de plus en plus dru, car plus il en enlevait, plus la structure du mur s'affaiblissait. Ma roulade m'amena par le plus grand des hasards auprès d'un petit coffre sur le plancher, équivalent par ses dimensions à la cassette où une femme de condition modeste pourrait ranger ses bijoux.

Elle comportait des ornements en forme de boutons, assez semblables, me sembla-t-il, à ceux que maître Gurloes avait manipulés lors du supplice de Thècle. Avant que Baldanders ne puisse me lancer une autre pierre, je saisis le coffret de ma main libre et tournai l'un des boutons. Immédiatement, les volutes de brouillard se remirent à monter du plancher, atteignant rapidement le niveau de ma tête, et je me trouvai aveuglé au sein d'une mer laiteuse.

« Vous l'avez donc trouvée, dit Baldanders de sa voix traînante et grave. J'aurais dû l'arrêter. Maintenant je ne peux pas vous voir, mais vous ne me voyez pas non plus. »

Je gardai le silence, sachant qu'il attendait, un moellon à la main, prêt à le lancer en suivant le son de ma voix. Après environ une douzaine de respirations, je me mis à me rapprocher de lui aussi silencieusement que je le pouvais. J'avais la certitude qu'en dépit de toute son habileté, il ne pouvait pas se déplacer sans que je l'entendisse. À peine avais-je fait quatre pas, qu'une pierre vint s'écraser juste derrière moi, et je l'entendis arracher un nouveau moellon au mur.

Mais c'était une pierre de trop. Il y eut un grondement assourdissant, et je compris que tout un pan de mur, au-dessus de la fenêtre sans doute, venait de s'écrouler. J'espérai un instant qu'il y aurait laissé la vie ; mais le brouillard s'éclaircit soudain, s'engouffrant dans la brèche importante ouverte dans le mur, pour aller se dissiper à l'extérieur, dans la nuit pluvieuse. Baldanders se tenait à côté du trou.

Sans doute avait-il lâché la pierre qu'il tenait au moment où le mur s'était effondré, car il avait les mains vides. Je me ruai sur lui, espérant l'attaquer avant qu'il s'aperçoive de ma présence. Mais une fois de plus, il fut plus rapide. Je le vis assurer une prise sur ce qui restait du mur, et se lancer à l'extérieur ; le temps que je sois sur place, il était déjà à quelque distance plus bas. Ce qu'il venait d'accomplir paraissait impossible ; mais en examinant de plus près les parties de la maçonnerie qu'éclairait la lumière venue de la pièce où je me trouvais, je vis que les pierres n'étaient qu'à peine dégrossies et posées sans mortier, ce qui ménageait souvent des crevasses assez grandes entre elles ; en outre, le mur présentait une légère inclinaison vers l'intérieur.

L'idée de remettre *Terminus Est* dans son fourreau et de le suivre me traversa un instant l'esprit, mais j'aurais été excessivement vulnérable, dans ce cas, car Baldanders avait toutes les chances d'arriver au sol bien avant moi. De toutes mes forces, je jetai sur lui le coffret, mais je le perdus bientôt de vue dans la pluie et l'obscurité. N'ayant pas le choix, je retournai à tâtons vers l'escalier, et je descendis jusqu'au niveau par lequel j'avais pénétré dans la tour.

Quand j'y étais entré pour la première fois, il y régnait le plus profond silence. Seules l'occupaient ses antiques machines. Maintenant, c'était un véritable pandémonium. À côté, au-dessus et en dessous des machines, étaient regroupés des essaims de monstres abominables, tout à fait semblables aux ectoplasmes brumeux que j'avais vus dans la pièce que Baldanders avait appelée sa chambre des nuées. Certaines de ces créatures hideuses, comme Typhon, avaient deux têtes ; d'autres, quatre bras ; d'autres encore étaient dotées de membres disproportionnés – des jambes deux fois plus longues que le corps, ou les bras plus gros que les cuisses. Toutes tenaient une arme et, pour autant que je pusse en juger, étaient en pleine crise de folie, car elles se battaient entre elles avec autant d'énergie que contre les insulaires qui les assaillaient. Je me souvins de ce qu'avait dit Baldanders : que la cour, en dessous, était pleine de mes amis et de ses ennemis. Il avait eu certainement raison ; ces abominations l'auraient attaqué dès qu'elles l'auraient vu, tout comme elles s'agressaient mutuellement.

J'en abattis trois avant d'atteindre l'entrée, rassemblant autour de moi les hommes du lac au fur et à mesure que je progressais, leur disant que l'ennemi qu'ils recherchaient se trouvait à l'extérieur. Quand je vis à quel point ils redoutaient les horreurs démentes qui continuaient à monter du sous-sol obscur de la tour (et que fort heureusement ils ne reconnaissaient pas pour ce qu'ils étaient probablement, à savoir ce qui restait de leurs frères et de leurs enfants), je fus surpris qu'ils aient seulement osé pénétrer dans le château. Mon arrivée parmi eux leur fit cependant un effet merveilleux, et leur rendit tout leur courage ; ils me laissèrent prendre le commandement, et à leurs regards, je compris qu'ils me suivraient où que j'aille. Je crois que ce fut véritablement la première fois que je ressentis toutes les satisfactions que sa situation procurait à maître Gurloes. Jusque-là je m'étais imaginé qu'elles se réduisaient à la joie de pouvoir imposer sa volonté aux autres. Je compris aussi pourquoi tant de jeunes gens, à la cour, abandonnaient leurs fiancées (qui avaient été

pour eux ce que Thècle avait été pour moi) afin d'accepter un commandement dans quelque régiment obscur.

La pluie était un peu moins forte, mais continuait néanmoins à tomber en rideaux d'argent. Quelques cadavres d'hommes, au milieu de ceux, beaucoup plus nombreux, des créatures du géant, gisaient sur les marches ; je fus obligé d'en repousser plusieurs du pied pour ne pas risquer de trébucher en marchant dessus. En bas, dans la lice, on se battait encore avec acharnement, mais les créatures abominables qui se trouvaient là ne vinrent pas nous attaquer. Les hommes du lac purent défendre les marches contre celles qui étaient à l'intérieur. Je ne vis pas trace de Baldanders.

J'ai découvert que si se battre est terriblement excitant – dans le sens où cela nous sort de nous-mêmes –, décrire ce qui se passe alors est très difficile. Lorsque tout est terminé, ce dont on se souvient le mieux – car l'esprit, dans la lutte, est trop préoccupé pour enregistrer ce qui se passe –, ce ne sont pas les coups et les parades, mais les instants d'hésitation qui les séparent. Je me rappelle fort bien avoir échangé des coups frénétiques avec quatre monstres créés par Baldanders, dans la lice de son château, mais je serais bien incapable de dire lesquels furent bons et lesquels mauvais.

Heureusement, l'obscurité et la pluie favorisaient la forme de combat sauvage qui convenait le mieux à une épée comme *Terminus Est*. Si l'escrime académique a besoin d'un excellent éclairage, il en va de même pour les combats à l'épée ou à la lance, dans la mesure où chaque adversaire doit pouvoir bien suivre les mouvements de l'arme de l'autre. Mais ici, on y voyait à peine. En outre, les créatures de Baldanders faisaient montre d'une témérité suicidaire, essayant de sauter par-dessus les coups que je portais, ou au contraire de se glisser sous ma lame, mais je les atteignais presque toujours sur mon coup de revers suivant. Il s'agissait la plupart du temps de combats singuliers, mais les guerriers des îles vinrent me soutenir à plusieurs reprises, et abattirent au moins une fois mon adversaire pour moi. Dans les autres cas, ils s'arrangèrent pour distraire suffisamment son attention ou l'avaient blessé avant que

j'intervienne. Cependant, aucun de ces engagements n'était satisfaisant comme une exécution faite dans les règles de l'art.

Mon quatrième adversaire fut pour moi le dernier, mais les morts et les mourants gisaient partout. Je rassemblai les insulaires autour de moi. Nous étions tous dans cet état d'euphorie qu'apporte la victoire, et ils étaient tout disposés à attaquer le premier géant qui se présenterait, quelle que fût sa taille ; cependant, même ceux qui se trouvaient dans la cour au moment où s'était écroulé le pan de mur de la tour me jurèrent qu'ils n'en avaient vu aucun. Au moment où je commençais à me dire qu'ils étaient aveugles, et eux à penser que j'étais fou, la lune vint à notre rescousse.

Comme c'est étrange. Nous interrogeons tous le ciel pour en tirer un savoir, que ce soit pour étudier l'influence des constellations sur les événements, ou, comme Baldanders, pour essayer d'arracher leurs secrets à ceux que les ignorants appellent les cacogènes ; ou encore tout simplement, comme dans le cas des paysans ou des pêcheurs, pour découvrir quel sera le temps du lendemain. Cependant, personne ne vient jamais y chercher une aide immédiate, alors qu'elle nous vient souvent de là, comme ce fut le cas pour moi, cette nuit-là.

Ce ne fut rien de plus qu'une déchirure entre les nuages. La pluie, qui ne tombait plus qu'irrégulièrement, n'avait pas complètement cessé. Mais pendant un court instant, la lumière de la lune déclinante (très haute dans le ciel, et très brillante, bien qu'à peine à moitié pleine) inonda la cour du château, comme la lumière de l'un des plus gros projecteurs de l'odéon, à l'étage onirique du Manoir Absolu, aurait éclairé la scène. Les pierres polies et détrempées qui constituaient le dallage de la cour se mirent à briller comme autant de flaques d'eau sombre et calme ; et en elles, je vis se refléter un spectacle tellement fantasmagorique, que je me demande maintenant comment j'ai fait pour ne pas rester paralysé dans sa contemplation jusqu'à ma mort – qui n'aurait d'ailleurs pas tardé.

Car Baldanders s'abattait sur nous ; mais sa chute était très lente.

Terminus Est

On trouve dans le petit livre brun des images représentant des anges en train de descendre vers Teur exactement dans la même posture, la tête rejetée en arrière, le corps incliné, si bien que le haut du torse et le visage se trouvent au même niveau. Je peux me figurer ce qu'il y aurait d'horrible et de merveilleux à la fois à voir ainsi descendre l'immense créature que j'avais à peine aperçue dans le livre du Manoir Secret ; et cependant, je ne crois pas qu'elle m'aurait davantage effrayé. Lorsque j'évoque le souvenir de Baldanders, actuellement, c'est ainsi que je le revois d'abord. Son visage avait une expression figée, et il brandissait une sorte de massue terminée par une boule phosphorescente.

Nous nous dispersâmes comme des moineaux, lorsque, au crépuscule, une chouette plonge sur eux. Je sentis dans mon dos le souffle du coup qu'il avait tenté de m'asséner, et je me retournai à temps pour le voir toucher terre, atterrissant sur sa main libre et se rétablissant d'un bond en position verticale comme le font certains acrobates de rue que j'ai vus ; il portait une ceinture que je n'avais pas remarquée auparavant, d'un modèle épais constitué de prismes métalliques reliés entre eux. Je n'ai jamais compris par quel moyen il avait réussi à regagner la tour pour récupérer la ceinture et la massue, alors que je le croyais en train de descendre le long du mur ; peut-être existait-il quelque part une fenêtre plus grande que celles que j'ai vues, ou bien une porte donnant accès à une partie détruite lors de

l'incendie allumé par les gens de la côte. Il n'est même pas exclu qu'il ait simplement passé l'un de ses bras par une fenêtre.

Mais, oh ! quel silence pour cette descente ! Et quelle grâce, lui qui était presque aussi volumineux qu'une hutte de paysan misérable, pour se recevoir sur la main et se redresser ! La meilleure façon de décrire le silence est de ne rien dire – mais quelle grâce !

Je m'élançai, ma cape ondoyant derrière moi dans le vent, et l'épée levée pour frapper, comme je l'avais si souvent tenue ; et je sus alors pourquoi – je n'y avais pourtant jamais réfléchi jusque-là – ma destinée m'avait ainsi envoyé vagabonder à travers la moitié d'un continent, affrontant les périls du feu, des profondeurs de Teur, de l'eau et maintenant de l'air, armé de cette épée – si volumineuse et si lourde qu'abattre un homme ordinaire revenait à décapiter un lys avec une hache. Baldanders vit mon mouvement et leva sa massue, dont la tête rayonnait d'une lumière d'un blanc jaunâtre. J'eus l'impression qu'il me faisait une sorte de salut.

Il était entouré par cinq ou six des hommes du lac, armés de harpons et de massues à pointes ; mais ils ne se rapprochaient pas de lui. On aurait dit qu'il était au centre d'un cercle hermétique. En allant sur lui, j'en découvris la raison : je fus brusquement saisi d'une terreur que je ne pouvais ni comprendre ni contrôler. Non pas que j'avais peur de lui, ou de la mort : simplement, j'avais *peur*. Je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête, comme sous les doigts d'un fantôme, phénomène dont j'avais entendu parler en le prenant pour de l'exagération, une figure de style devenue mensonge. Mes genoux ne me portaient plus qu'à peine et se mirent à trembler – au point que je trouvais le temps de me réjouir de l'obscurité, qui empêchait que cela se vît. Je m'avançai tout de même.

Je savais parfaitement bien, rien qu'à la taille de la massue et du bras qui la portait, que je ne survivrais jamais à un de ses coups ; je devais à tout prix les éviter ou reculer. Baldanders, de même, ne pouvait recevoir de plein fouet un coup de *Terminus Est* ; il avait beau être assez grand et fort pour porter une armure aussi épaisse qu'un caparaçon de destrier, il n'en avait

aucune ; et une lame aussi lourde, au fil si tranchant, capable de couper un homme en deux à la hauteur de la taille, pouvait lui asséner une blessure mortelle en une seule fois.

Cela, il le savait très bien, et nos premiers échanges ressemblèrent quelque peu à ces duels que les acteurs simulent sur une scène, de grands moulinets qui restent en fait hors de portée. L'étreinte de la peur, pendant ce temps-là, ne s'était toujours pas desserrée, et j'avais l'impression que mon cœur allait éclater si je ne fuyais pas. Quelque chose chantait dans mes oreilles, et, en regardant la tête de la massue – que son nimbe pâle ne rendait que trop visible, en vérité –, je me rendis compte que c'était de là qu'émanait l'étrange musique. L'arme produisait une sorte de bourdonnement aigu, sur une seule note, semblable au son que produit un verre à vin frappé avec un couteau et figé dans un moment cristallin.

Je fus sans doute distrait par cette découverte, même si ce ne fut que pour un bref instant. Au lieu d'un grand coup de taille, la massue s'abattit vers moi comme un maillet enfonce un pieu de tente, de haut en bas. Je bondis de côté juste à temps, et la boule lumineuse et sonore frôla mon visage pour s'écraser contre la pierre à mes pieds. Le dallage explosa sous le coup comme une vulgaire poterie de terre, projetant plusieurs éclats dont l'un vint m'entailler la tempe ; je sentis le sang me couler sur la joue.

Baldanders le vit, et son regard terne s'alluma d'une lueur de triomphe. À partir de ce moment-là, il se mit à frapper une dalle à chaque fois, et à chaque fois la pierre éclatait en morceaux. Je me mis à reculer, pas à pas, et bientôt je me retrouvai dos au mur d'enceinte. Je m'esquivai alors de côté, mais le géant eut l'idée d'utiliser son arme avec plus d'efficacité, en portant de grands coups horizontaux contre le mur. Les éclats de pierre, aussi aigus que des fragments de silex, me manquaient souvent ; mais certains me touchaient, et j'eus bientôt du sang plein les yeux, tandis que ma poitrine et mes bras se couvraient d'écarlate.

Comme je sautais de côté, pour la centième fois peut-être, mon talon heurta quelque chose qui faillit bien me déséquilibrer. C'était la première marche d'un escalier grimpant

le long de la muraille. Je l'empruntai aussitôt, reprenant un peu d'avantage grâce à ma position surélevée, mais pas suffisamment pour cesser de battre en retraite. Un étroit chemin de ronde courait le long du haut de l'enceinte. J'y fus repoussé pas à pas. J'en étais au point où j'aurais volontiers fait demi-tour pour m'enfuir, si je ne m'étais pas souvenu de la rapidité avec laquelle le géant s'était déplacé, lorsque je l'avais surpris dans la chambre des nuées ; je savais qu'il serait sur moi en un seul bond, tout comme lorsque j'étais petit garçon, je rattrapais les rats dans les oubliettes pour leur briser la colonne vertébrale d'un coup de bâton.

Les circonstances ne jouaient cependant pas toutes en faveur de Baldanders. Un éclair blanc passa entre nous, et le géant se retrouva avec un harpon à pointe d'os fiché dans son énorme bras. On aurait dit un piquant d'athérure fiché dans le cou d'un taureau. Les hommes du lac se trouvaient maintenant assez loin de la massue chantante pour que la terreur qu'elle avait provoquée en eux ne les retienne plus de lancer leurs armes de jet. Baldanders hésita un instant, et fit un pas en arrière pour arracher le harpon. Mais un autre vint lui érafler le visage.

Je sentis alors l'espoir renaître en moi, et bondis en avant ; mais ce faisant, je perdis l'équilibre sur une marche fendue et rendue glissante par la pluie. Je faillis bien basculer par-dessus le parapet, auquel je réussis à me raccrocher, juste à temps pour voir s'abattre vers moi la boule lumineuse de la massue du géant. Je levai instinctivement *Terminus Est* pour parer le coup.

Il y eut un hurlement suraigu, comme si les spectres de tous les hommes et de toutes les femmes qu'elle avait mis à mort s'étaient retrouvés rassemblés sur le chemin de ronde, puis une explosion assourdissante.

Je restai étourdi quelques instants sur le parapet. Mais Baldanders était dans le même état que moi, et les hommes du lac, maintenant que le charme émanant de la boule phosphorescente était rompu, se rapprochaient de lui des deux côtés du chemin de ronde. L'acier de la lame de *Terminus Est*, qui avait sa fréquence propre et qui, je l'avais souvent remarqué, tintait avec un son d'une miraculeuse douceur, si on la frappait du doigt, engendrait peut-être une vibration trop

forte pour le mécanisme contenu à l'intérieur de la massue, lui conférant son étrange pouvoir. À moins que plus simplement, son tranchant, aussi effilé que le meilleur des scalpels et dur comme l'obsidienne, n'ait réussi à pénétrer dans la boule lumineuse. Quoi qu'il se fut passé, la massue avait disparu, et je n'avais plus en main qu'une poignée d'épée prolongée d'un moignon d'acier d'à peine une coudée de long. L'hydrargyre qu'elle contenait, et qui avait si longtemps travaillé dans le noir, en coulait maintenant en larmes d'argent.

Avant que je puisse me relever, les hommes du lac sautèrent par-dessus moi. Un harpon plongea dans la poitrine du géant tandis qu'une massue, lancée à toute volée, l'atteignait au visage. Un moulinet de son bras envoya deux de mes guerriers en bas du mur, avec un hurlement. D'autres lui sautèrent cependant immédiatement dessus, mais il s'en débarrassa d'une secousse. Je me remis sur pieds en chancelant, ne comprenant encore qu'à moitié ce qui s'était produit.

Un bref instant, Baldanders resta immobile sur le parapet ; puis il sauta. Sans doute la ceinture qu'il portait dut-elle beaucoup l'aider, mais la force de ses jambes n'en était pas moins considérable. Lentement, lourdement, la courbe de son saut s'étira puis se mit à redescendre peu à peu. Trois hommes qui s'étaient trop longtemps accrochés à lui allèrent s'écraser sur les rochers du promontoire.

Finalement il tomba lui-même, comme si, à lui seul, il constituait une espèce de machine volante dont le contrôle était perdu. Blanc comme du lait, le lac explosa, puis se referma sur lui. Quelque chose qui se tordait comme un serpent et, par moments, renvoyait des reflets, s'éleva des eaux et disparut dans le ciel, en atteignant la couche nuageuse ; c'était sans doute sa ceinture. Les insulaires restèrent un moment le harpon prêt à voler, mais sa tête ne reparut pas au-dessus des vagues.

La Griffe

Cette nuit-là, les hommes du lac pillèrent le château ; je ne participai pas au sac, ni ne dormis à l'intérieur des murs. Je réussis à trouver, au milieu du bosquet de pins où nous avions tenu conseil, un lieu tellement bien abrité par les branches que son tapis d'aiguilles était encore sec. Là, une fois que mes plaies furent lavées et bandées, je m'étendis enfin. J'avais posé à côté de moi la garde de l'épée qui avait été la mienne et celle de maître Palémon avant moi, mais j'avais l'impression de dormir avec une chose morte. Elle ne m'apporta cependant pas de rêves particuliers.

Je m'éveillai, le parfum balsamique des pins dans les narines. Teur avait déjà presque complètement tourné son visage vers le soleil. J'étais terriblement courbatu, et les coupures provoquées par les éclats de pierre me piquaient et me cuisaient ; mais c'était la première journée un peu chaude que je vivais depuis que j'avais quitté Thrax et voyagé dans les hauts pays. Je sortis du bouquet de pins, et allai contempler le lac Diuturna, qui scintillait sous le soleil, et l'herbe tendre poussant entre les rochers.

Je m'assis sur une avancée rocheuse, la muraille du château de Baldanders derrière moi et le lac à mes pieds, bleu et vaste. Pour la dernière fois, je séparerai la lame ébréchée et cassée qui avait été *Terminus Est* de sa ravissante poignée d'onyx et d'argent. Mais c'est la lame qui constitue l'épée, et *Terminus Est* n'existait plus. J'allais cependant garder avec moi ce moignon pendant tout le reste de mon voyage, après avoir en revanche

brûlé le fourreau en peau humaine. Cette poignée portera un jour une nouvelle lame, même si elle sera probablement moins parfaite que la première, et que, de toute façon, elle ne sera plus mienne.

Je baisai ce qui restait de l'acier impeccable de *Terminus Est* et le jetai dans le lac.

J'entrepris alors de chercher parmi les rochers. Je n'avais qu'une vague idée de la direction dans laquelle Baldanders avait lancé la Griffe, me souvenant seulement que son geste avait visé le lac ; mais j'avais eu beau voir la gemme franchir le mur d'enceinte, je doutais que son bras, si puissant qu'il fût, ait pu envoyer un objet d'une telle légèreté jusqu'à l'eau.

Je ne tardai pas à constater que si elle était tout de même tombée dans le lac, la Griffe était alors bel et bien perdue, car l'eau avait plusieurs brasses de fond partout. Il me paraissait cependant toujours possible qu'elle n'ait pas atteint le lac et se soit logée dans une crevasse, en un endroit où son rayonnement serait invisible.

Et ainsi je cherchai, répugnant à demander l'aide des hommes du lac ou à abandonner mon exploration pour manger, de crainte que quelqu'un d'autre ne la trouve. Vint la nuit, et le cri mélancolique du grèbe huppé devant l'expiration de la lumière ; les hommes du lac me proposèrent de me conduire vers leurs îles. Ils craignaient que ne survienne le peuple de la rive, ou pis, que ceux-ci ne soient en train de s'organiser pour venger la mort de Baldanders (je n'osais pas leur dire que je le soupçonnais de n'être pas mort, mais d'être encore en vie en dessous des eaux de cobalt du lac). Enfin, devant mon insistance, ils me laissèrent seul, toujours en train d'explorer à quatre pattes les rochers aigus du promontoire.

Je me retrouvai finalement dans un tel état d'épuisement qu'au crépuscule je renonçai à fouiller davantage l'endroit et je m'installai sur une roche plate pour attendre le jour. J'avais de temps en temps l'impression de voir un éclat d'azur sortir d'une fissure près de l'endroit où j'étais étendu, ou bien monter des eaux ; mais à chaque fois que je voulais tendre la main pour m'en saisir ou me lever pour aller voir de plus près, je me réveillais en sursaut et comprenais que j'avais rêvé.

J'ai dû me demander une bonne centaine de fois, pendant mon sommeil, si quelqu'un d'autre n'avait pas trouvé la gemme pendant que je dormais dans le bosquet de pins, et je me maudissais d'avoir ainsi succombé à la fatigue. Mais une bonne centaine de fois également, je me dis qu'il valait tout de même mieux qu'elle fût trouvée par n'importe qui que perdue à jamais.

De même que les viandes abattues en été attirent les mouches noires, de même la cour des princes attire-t-elle les charlatans de la sagesse, les pseudo-philosophistes et les faux acosmistes, qui y restent tant que leur bourse et leur habileté le leur permettent, dans l'espoir (tout d'abord) de recevoir de l'Autarque une charge, et (ensuite) d'obtenir quelque préceptorat juteux dans l'une des grandes familles exultantes. Vers seize ans, environ, Thècle s'était sentie attirée, comme souvent les jeunes filles, je crois, par leurs conférences sur les théogonies, les théodicées et ce genre de thèmes. Je me souviens d'une, en particulier, au cours de laquelle une phébadé posa comme vérité ultime le vieux sophisme de l'existence de trois Adonai, à savoir celui de la ville (ou du peuple), celui des poètes, et celui des philosophes. À la base de son raisonnement, elle rappelait que depuis les débuts de la conscience humaine (si tant est qu'elle en ait eu un), d'innombrables quantités de personnes, dans les trois catégories, avaient tenté de percer le secret de la divinité. Si celle-ci n'existait pas, elles l'auraient découvert depuis longtemps ; et si elle existait, il n'était pas possible que la Vérité elle-même les égare. Les croyances populaires, les intuitions des rhapsodes et les théories des métaphysiciens divergent cependant tellement que rares sont ceux qui peuvent comprendre le discours de gens appartenant à un groupe qui n'est pas le leur ; quelqu'un qui ne connaîtrait rien de leurs idées pourrait très bien croire qu'il n'existe même pas de rapport entre les trois catégories.

Ne se pourrait-il donc pas, demandait-elle alors (et même actuellement, je ne suis pas certain de pouvoir répondre à cette question), qu'au lieu de voyager par trois chemins différents vers la même destination, ces trois groupes aient en réalité trois destinations complètement différentes ? Après tout, ajoutait-elle, quand dans la vie de tous les jours nous arrivons à un

carrefour d'où partent trois routes, nous ne leur supposons pas une destination identique.

Je trouvais alors (et trouve encore) cette idée tout aussi rationnelle qu'elle est répugnante ; pour moi, elle est tout à fait représentative de ces réseaux d'arguments tissés tellement serré dans leur monomanie, qu'ils prennent dans leurs filets la plus petite objection et ne laissent pas échapper la moindre lueur. L'esprit humain s'y trouve prisonnier, comme à chaque fois qu'il est impossible de faire appel aux faits.

C'est ainsi qu'en tant que fait, la Griffe était quelque chose d'incommensurable. La plus fabuleuse des sommes, l'accumulation d'archipels et même d'empires n'auraient pas pu davantage approcher sa valeur que la multiplication à l'infini des distances horizontales ne peut nous donner une distance verticale égale. Si, comme je le croyais, il s'agissait d'un objet étranger à l'univers, alors sa lumière, que j'avais si souvent vue luire faiblement et quelquefois avec éclat, était d'une certaine manière la seule lumière que nous avions. Si elle était détruite, nous nous retrouverions en train de tâtonner dans les ténèbres.

J'y avais attaché la plus grande valeur pendant tout ce temps où je l'avais détenue ; mais, assis sur ce rocher surplombant les eaux du lac Diuturna plongées dans la nuit, je me rendis compte quelle folie cela avait été que de la transporter sur moi, au cours de mes batailles effrénées et de mes aventures délirantes, pour finir par la perdre. Juste avant le lever du soleil, je fis le serment de m'ôter la vie si je ne la retrouvais pas avant le retour de la nuit.

Aurais-je ou non tenu ce serment, je ne saurais le dire. Pour autant que je me souviens – et je me souviens bien –, j'ai toujours aimé la vie. (C'était, je le crois bien, l'amour de la vie qui était à l'origine des talents que je pouvais avoir en pratiquant mon art, car je ne pouvais supporter de voir éteindre la flamme que je chérissais tant autrement qu'à la perfection.) Certes, j'aimais autant ma propre vie, à laquelle se mêlait celle de Thècle, que je pouvais aimer celle des autres. Mais ce n'aurait pas été le premier serment que je brisais.

Ce ne fut pas nécessaire. Vers le milieu de la matinée de l'une des plus agréables journées que j'aie jamais vécues, alors que les rayons du soleil étaient comme une tiède caresse et le clapotis de l'eau une délicate musique, je retrouvai la gemme – ou plutôt ce qu'il en restait.

Elle s'était fracassée contre un rocher. Certains morceaux auraient été assez gros pour orner l'anneau d'un tétrarque, tandis que d'autres n'étaient plus que des éclats minuscules, comme ces points brillants que l'on voit dans le mica. En pleurant, je réunis tous les fragments un par un, et quand je compris qu'ils étaient tout aussi dépourvus de vie que les pierres précieuses ordinaires, comme celles qu'extraient chaque jour les mineurs de Saltus, j'allais jusqu'au lac et je les y jetai.

Je fis ainsi trois voyages jusqu'au bord de l'eau, avec un tas minuscule d'éclats bleuâtres au creux de la main, retournant à chaque fois sur place pour en chercher d'autres ; ce n'est qu'après le troisième que je découvris, tellement enfoncée entre deux pierres que je dus finalement retourner jusqu'au petit bois de pins casser une branche pour pouvoir l'attirer à moi, une chose qui n'était ni une gemme ni de couleur azur, mais qui brillait d'une lumière aussi intense que celle d'une étoile, une lumière d'un blanc pur.

Ce fut tout d'abord avec plus de curiosité que de respect que je la sortis de son trou. Cela ressemblait tellement peu au trésor que je cherchais – ou du moins aux fragments brisés que j'avais jusqu'ici trouvés –, que je ne crus même pas sur le moment qu'il y ait un rapport entre elle et eux. Je ne saurais expliquer comment il est possible qu'un objet en lui-même noir donne de la lumière, mais c'est pourtant ce qui se passait avec celui-ci. Il aurait pu être taillé dans du jais, par sa couleur et son poli ; et cependant cela brillait – une griffe pas plus grande que la dernière phalange de mon petit doigt, recourbée en un crochet cruel, à la pointe aiguë, la part réelle de ce cœur de ténèbres au centre de la gemme, laquelle devait simplement lui servir de contenant, de lipsanothèque ou de ciboire.

Pendant un long moment, je restai agenouillé, tournant le dos au château, contemplant tour à tour cet étrange et lumineux trésor et les vagues du lac, cherchant à en comprendre la

signification. La Griffe ! De la voir ainsi, sortie de sa gangue de saphir, je me sentis soumis à un effet que je n'avais jamais ressenti jusqu'au jour où elle m'avait été arrachée dans la maison du hetman. À chaque fois que je posais le regard sur elle, on aurait dit qu'elle gommait toutes pensées. Non point comme le font le vin et certaines drogues, qui rendent l'esprit impropre à la réflexion, mais en remplaçant celles-ci par un état plus élevé, pour lequel je ne connais pas de nom. Je plongeai et replongeai dans cet état, m'y élevant à chaque fois un peu plus haut, jusqu'au moment où je craignis d'être incapable de retourner à ce mode de conscience que je qualifie de normal ; si bien qu'à chaque fois, je m'arrachais plus difficilement à ma contemplation. Mais lorsque j'en émergeais, j'avais la certitude d'avoir été en contact spirituel, d'une manière inexprimable, avec d'immenses et profondes réalités.

Finalement, après toute une série de ces plongées téméraires et de ces retraites craintives, j'en vins à comprendre que je n'obtiendrais jamais un savoir au sens où nous l'entendons à partir du petit objet que je tenais ; mais avec cette pensée (car il s'agissait bien d'une pensée) apparut un troisième état, fait d'une joyeuse obéissance à je ne savais pas quoi, une obéissance non préméditée car il n'y avait plus rien sur quoi méditer, et sans la moindre trace de révolte. Je restai dans cet état toute la journée et une bonne partie du lendemain. À ce moment-là je m'étais déjà enfoncé profondément dans les collines.

Ici, je fais une pause, une nouvelle fois. Je t'ai conduit, lecteur, d'une forteresse à une autre, de la ville de Thrax, enfermée dans ses murs, contrôlant le cours de l'Acis, jusqu'au château du géant, qui domine la côte septentrionale du lointain lac Diuturna. Thrax fut pour moi la porte qui donnait sur les montagnes sauvages. Cette tour solitaire allait être également une porte, le seuil de la guerre à laquelle j'allais participer, même s'il ne s'y était déroulé qu'une escarmouche isolée. De ce jour à celui d'aujourd'hui, cette guerre allait retenir pratiquement toute mon attention.

Ici je fais une pause. Si tu ne souhaites pas aller au cœur des combats à venir en ma compagnie, lecteur, je ne saurais te blâmer : le chemin n'est pas facile.

APPENDICE

Note sur l'administration provinciale

Le compte rendu relativement sommaire que Sévérían fait de son séjour professionnel à Thrax, si elle n'est pas la seule, est la meilleure source que nous possédions sur l'administration à l'époque de la Communauté, telle qu'elle se pratiquait au-delà des couloirs lumineux du Manoir Absolu et des rues bondées de Nessus. Il en ressort fort clairement que la distinction que nous établissons entre les pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire ne s'applique pas ici ; et sans aucun doute, des administrateurs comme Abdiesus n'auraient fait que rire si on leur avait expliqué notre opinion que nos lois doivent être établies par certaines personnes, appliquées par d'autres et examinées par un troisième groupe. Ils auraient estimé qu'un tel système est impossible à mettre en pratique, comme c'est d'ailleurs le cas.

À l'époque où fut écrit le manuscrit de Sévérían, les tétrarques et les archontes étaient nommés par l'Autarque, qui, seul représentant du peuple, détenait tous les pouvoirs. (Relisez cependant, sur cette question, la remarque faite à ce sujet par Famulimus à Sévérían.) On attend de ces personnages officiels qu'ils fassent exécuter les ordres de l'Autarque et qu'ils administrent la justice en fonction des traditions et coutumes en usage chez les peuples qu'ils gouvernent. Ils ont également le droit de promulguer des lois et des décrets à usage local – valides uniquement sur le territoire dont ils ont la responsabilité et durant leur mandat –, ainsi que de pouvoir infliger des sanctions allant jusqu'à la peine capitale, s'ils ne sont pas respectés. À Thrax, comme au Manoir Absolu et dans

la Citadelle, les peines de prison d'une durée fixée d'avance – notre mode de châtiment le plus courant – paraissent inconnues. Les prisonniers de la Vincula étaient détenus en attendant d'être exécutés ou torturés, ou bien en tant qu'otages pour s'assurer du bon comportement de leurs parents, alliés et amis.

Comme le manuscrit le montre très bien, le contrôle de la bonne marche de la Vincula (« la maison des chaînes ») n'était que l'une des attributions du licteur (« celui qui attache »). Cet officier est le premier des subordonnés de l'archonte dans l'administration de la justice criminelle. Au cours de certaines cérémonies et d'occasions solennelles, il marche devant son maître, en tenant une épée nue à la main – rappel sans équivoque de la puissance de l'archonte. Durant les lits de justice tenus par l'archonte (comme d'ailleurs Sévérien s'en plaint), le licteur doit se tenir à la gauche du banc des juges. C'est lui qui doit procéder en personne aux exécutions et à tous les châtiments de quelque importance ; bien entendu, il supervise les activités des clavigères (ceux qui tiennent les clefs).

Ces clavigères ne sont pas seulement les gardes de la Vincula : ils se chargent également des enquêtes. La tâche des inspecteurs est facilitée par le fait qu'ils ont le droit d'extorquer des renseignements aux prisonniers par la torture. Les clefs qu'ils portent sont tellement grosses que l'on peut s'en servir comme massue, et sont à la fois des instruments de travail et l'emblème de l'autorité dont ils sont investis.

Les dimarques (« ceux qui combattent de deux manières ») constituent à la fois la police en uniforme, la garde et l'armée de l'archonte. Leur titre ne semble toutefois pas être un rappel de leur double fonction militaire et policière, mais plutôt une allusion à leur équipement et à leur entraînement, qui leur permet d'être employés comme cavaliers ou comme fantassins, selon les besoins. Ils sont recrutés parmi les soldats de profession, vétérans des campagnes de la guerre du Nord, et ne sont pas originaires de la région.

Thrax elle-même est une ville fortifiée. Son rôle n'est certainement pas de tenir tête à une invasion en force des

Asciens, qui n'auraient pas besoin de plus d'une journée pour l'investir et la prendre ; il est plutôt d'empêcher les tentatives de pillages des groupes armés de brigands, et de tenir en respect les exultants et les écuyers un peu trop remuants des environs. (Le mari de Cyriaque, par exemple, qui serait passé complètement inaperçu au Manoir Absolu, joue un rôle important, manifestement, dans la région de Thrax, où il paraît être craint.) Il semble bien que ces exultants et écuyers n'aient pas officiellement le droit d'avoir une troupe régulière ; mais il ne fait guère de doutes que leurs gens – qu'on les appelle chasseurs, domestiques ou autrement – aient essentiellement été des soldats. On peut supposer qu'ils sont indispensables pour protéger les villas des brigands et pour collecter les fermages ; dans le cas de troubles politiques, ils peuvent se révéler une source de danger potentiel pour un archonte comme Abdiesus. Mais la ville fortifiée enserrant dans ses murs le cours de l'Acis au point précis où il devient navigable, lui donnerait toutefois un avantage définitif en cas de rébellion ouverte.

L'itinéraire original emprunté par Sévérion pour s'évader nous montre clairement que toutes les issues de la ville étaient gardées avec le plus grand soin. La propre forteresse de l'archonte, le château de l'Aiguille (sans doute ainsi appelé à cause de sa position dominante), garde l'extrémité nord de la vallée. Il semble bien être complètement séparé de son palais, décrit par Sévérion comme étant en pleine ville. L'extrémité sud est contrôlée par le Capulus (« la garde de l'épée »), qui n'était apparemment qu'un mur de fortification renforcé, imitant, à échelle réduite, le grand mur de Nessus. Une muraille d'enceinte court sur le sommet des falaises, ponctuée de tours de guet. Disposant d'une réserve d'eau douce inépuisable, la ville paraît avoir été capable de soutenir un siège très long, pourvu que l'adversaire n'ait pas disposé d'armement lourd.

FIN LIVRE III